

Michel CAILLIAU,  
dit « CHARETTE »

**HISTOIRE  
DU  
« M.R.P.G.D. »**

OU

**D'UN VRAI MOUVEMENT DE RÉSISTANCE  
(1941-1945)**

*Mouvement de Résistance  
des Prisonniers de Guerre et des Déportés*

Première édition papier par les Presses Bretonnes à Saint-Brieuc, novembre 1987

Première édition numérique par par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782307065388) le 26 novembre 2019.

"Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia - Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit - dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012."

Deuxième édition numérique recomposée à partir de la première édition par Alex Cailliau au format ePub et PDF le 04 juillet 2023

*L'Histoire du M.R.P.G.D ou d'un vrai Mouvement de Résistance (1941-1945)* est disponible gratuitement sur <http://www.mrpgd.fr>

## QUATRIÈME DE COUVERTURE

Mes parents n'étaient pas riches, mais d'une grande valeur morale. Mon père fut le benjamin de onze enfants, et ma mère la seconde de cinq. Ils eurent sept enfants, une fille et six garçons. Mon père, ingénieur des Mines, dirigea une affaire d'importation au Havre, et nous vivions à Sainte-Adresse. J'étais né, à Lille, dans la maison où naquit le futur général de Gaulle, frère de ma mère. Une licence-ès-lettres de philosophie, avec un certificat de grec, puis une licence libre de philosophie. Ensuite, près de sept années pour notre pays, dont le service militaire, la campagne de 39-40, une captivité de 21 mois en Allemagne, et environ trois ans de Résistance active, dont deux, au M.R.P.G.D.

Après la victoire, j'ai pu créer et mener, malgré de sérieux ennuis de santé, tour à tour, deux petites sociétés, dont un groupement d'industriels pour l'exportation d'instruments scientifiques et d'appareils médicaux dans tous les pays, et une entreprise de fusion et de cession de sociétés industrielles. J'ai eu le bonheur d'épouser une adorable bretonne du Nord-Finistère, d'en avoir cinq enfants et de goûter la joie de quinze petits-enfants. Nous vivons souvent dans une ferme-manoir, vieille de 500 ans, aux murs de granit de plus d'un mètre d'épaisseur, que les fermiers appelaient un taudis et que nous avons restaurée avec ses meneaux. Nous voici au pays du Léon, sur la Côte des Légendes, à trois kilomètres du petit port de pêche de Portsall, non loin de Brest, presque entre Manche et Atlantique. Et, comme Voltaire, nous y cultivons - avec peine - notre jardin. Nous y songeons à la grandeur des luttes pour notre pays et à la nécessité de la stricte vérité dans l'Histoire de la Résistance.

Michel CAILLIAU

Michel CAILLIAU  
dit "CHARETTE"

**HISTOIRE  
DU  
"M.R.P.G.D."  
OU  
D'UN VRAI MOUVEMENT DE RÉSISTANCE  
(1941-1945)**

Mouvement de Résistance des Prisonniers de Guerre et des Déportés

## Tables des Matières

Quatrième de couverture.....	3
Abréviations.....	6
Sources et Bibliographie.....	7
Avant Propos.....	8
I Le M.R.P.G. est né en juin 1941, au Stalag XI B en Allemagne.....	9
II Le M.R.P.G.D. en France . 15 mars 1942-12 mars 1944.....	13
Notre Axe : Renseignement France.....	22
Notre Axe : Renseignement Allemagne.....	23
L'Axe Action en France.....	24
L'Axe Action-Allemagne ou F.I.A.....	24
III Courts portraits d'hommes et de femmes du M.R.P.G.D.....	33
IV Militants des organisations verticales du M.R.P.G.D.....	50
V Militants des structures horizontales du M.R.P.G.D.....	69
La Résistance M.R.P.G.D. en R.1. (Région Lyon).....	69
Les militants M.R.P.G.D. en R 2. (Région Marseille.).....	82
<i>R. 3. — Région Montpellier du M.R.P.G.D.</i> .....	90
<i>R.4. — Région Toulouse du M.R.P.G.D.</i> .....	96
Le M.R.P.G.D. dans R. 5. (Région Limoges).....	107
<i>R. 6. — Région de Clermont-Ferrand</i> .....	109
Structures horizontales du M.R.P.G.D. en zone nord.....	111
M.R.P.G.D. dans la Région Nord-Pas-de-Calais.....	125
M.R.P.G.D. en Normandie.....	126
Région Est et Champagne.....	130
Région Bretagne.....	130
Région Centre.....	131
Région Est-Sud.....	133
Région Atlantique.....	133
VI Le Réseau Charette.....	134
Conclusion.....	136
Annexes.....	140
L'ex-maréchal Pétain.....	140
Quelques cas particuliers.....	143
<i>Le "groupe Pinot", appelé à la fin R.N.P.G. (?), et Mitterrand</i> .....	148
<i>Le C.N.P.G. ou "Comité National des P.G."</i> .....	181
<i>Le M.N.P.G.D. ou "Mouvement National des P.G. et des Déportés"</i> .....	182
Homologation ou pas?.....	187
Épilogue.....	189

## ABRÉVIATIONS

Abwehr	Services de renseignement et de contre-espionnage allemand.
A.S.	Armée Secrète de la Résistance Intérieure Française.
B.B.C.	Radio britannique à Londres.
B.C.R.A.	Bureau Central de Renseignement et d'Action, ou Services Secrets, dépendant à Londres du général de Gaulle. Chef : colonel Passy.
C.E.A.	Centres d'Entr'Aide aux Prisonniers de Guerre français.
C.F.L.	Comité Français de Londres, présidé par le général de Gaulle, ou Gouvernement de la France Libre, à Londres.
C.F.L.N.	Comité Français de la Libération Nationale, créé à Alger en 1943, ou Gouvernement d'Alger, coprésidé par de Gaulle et Giraud, puis par de Gaulle, seul, à partir de novembre 1943.
C.N.P.G.	Comité National des P.G., à dominante communiste, créé en octobre 1943, à Paris.
C.N.R.	Conseil National de la Résistance, créé à Paris, en mai 1943.
D.C.A.	Défense Contre Avions.
D.S.P.G.	Direction des Services des P.G., organisme militaire à Lyon.
F.F.C.	Forces Françaises Combattantes, créées par le C.F.L., puis le C.F.L.N..
F.F.L.	Forces Françaises Libres, créées en 1940 par de Gaulle et le C.F.L..
F.F.I.	Forces Françaises de l'Intérieur, créées en mars 1944.
M.N.P.G.D	Mouvement National des P.G. et de Déportés, créé par fusion le 12 mars 1944.
.	
M.R.P.G.D	Mouvement de Résistance des P.G. et des Déportés, créé le 15 mars 1942.
.	
P.G.	Prisonnier de Guerre ou... ancien Prisonnier de Guerre. (Ce qui n'est pas la même chose, sauf pour Vichy !)
R.N.P.G.	Rassemblement National des P.G. ou précédemment groupe Pinot.
S.T.O.	Service du Travail Obligatoire en Allemagne.

## SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Que soient vivement remerciées toutes les personnes dont l'aide me fut précieuse pour ma documentation pendant des années. Ne peuvent être cités ici qu'une infime partie de mes sources, documents, témoignages, le plus souvent écrits, ouvrages et journaux étudiés.

### **Sources. (Extraits)**

Archives du Ministère de la Défense.  
Archives Nationales.

Institut d'Histoire du Temps Présent (après l'Institut d'Histoire de la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale).  
Fédération Nationale des Combattants P.G.-C.A.T.M., et leur journal.  
Union Nationale des Amicales de Camps de P.G. (UNAC), et leur journal.  
Union Nationale de Evadés de Guerre (UNEG), et leur journal.

### **Bibliographie. (Extraits)**

DURAND Yves : *La captivité*. Histoire des PG français. Ed. FNCPG-CATM.  
FRÉNEY Henri : *La nuit finira*. Ed. R. Laffont.  
DE GAULLE Charles : *Mémoires de Guerre*. Ed. R. Laffont.  
HAEDRICH Marcel : *Seul avec tous*. Ed. R. Laffont.  
LÉVY Gilles : *Drames et Secrets de la Résistance*. Ed. Presses de la Cité.  
MALRAUX Clara : *La lutte inégale*. Ed. Julliard.  
NAY Catherine : *Le Noir et le Rouge*. Histoire d'une ambition. Ed. Grasset.

ULMANN-TENANT Suzanne et GOLDSCHMIDT Michel : *André Ulmann ou le juste combat*. Sté de Ed. Internationales.

## AVANT PROPOS

Le colonel Passy, chef de Services Secrets Français, près du général de Gaulle à Londres, pendant la dernière guerre mondiale, écrit dans ses "Souvenirs" du B.C.R.A. que le général de Gaulle lui a dit : "Il ne faut jamais se défendre contre les insultes et les mensonges propagés par des hommes qu'aveuglent la passion politique, le sectarisme, et la mauvaise foi... Expliquez, donc, ce que vous faites objectivement et sans détours... Alors vous rallierez tous les hommes de bonne foi et de bon sens..."

La présente Histoire du M.R.P.G.D. n'a aucun objectif d'autobiographie, ni d'auto-défense, collective ou individuelle. Avec le recul de l'Histoire et sur le plan de l'Histoire, le présent ouvrage cherche à décrire la stricte vérité, authentique, sincère, rigoureuse, objective et de bonne foi, sans haine, ni mépris, ni injure, ni offense, ni atteinte à l'honneur, ni diffamation, qui seraient le contraire de mon éthique, comme mon silence l'a prouvé depuis plus de quarante ans en face d'attaques basses et renouvelées. La vérité est la vérité. Je ne veux présenter pour vrai, en bon cartésien, que ce que j'ai reconnu tel, de façon franche et loyale, exposant ce que fut un vrai Mouvement de Résistance, le "M.R.P.G.D.", en témoin et acteur direct pour l'Histoire, remettant, en passant, les pendules à l'heure après avoir lu bien des erreurs et des horreurs. C'était, donc, pour moi, un devoir d'honneur, à l'égard de nos martyrs et de tous les militants et militantes du M.R.P.G.D., de saluer leur mémoire, leur don d'eux-mêmes pour notre pays et leurs sacrifices.

Pour libérer la France, ses déportés et ses P.G., retrouver notre dignité et notre grandeur, et nos droits d'hommes et de citoyens, de vrais Mouvements de Résistance ont été créés et ont agi, sans double-jeu et sans attentisme, par la lutte, au péril de notre vie, contre l'ennemi et ses collaborateurs, contre la défaite et la servitude. Le M.R.P.G.D. est l'un de ces vrais Mouvements, pur et dur. Son Histoire et son message peuvent intéresser les personnes qui connaissent peu la Résistance intérieure française, et, en particulier, les jeunes avides de savoir.

## LE M.R.P.G. EST NÉ EN JUIN 1941, AU STALAG XI B EN ALLEMAGNE

L'originalité du M.R.P.G.D. est d'avoir été créé, en juin 1941, en Allemagne même, au cœur de l'ennemi, au Stalag XI B de Fallingbostal, entre Brême et Hanovre, par trois prisonniers de guerre français, devenus amis et comme des frères, André Ulmann, Charles Bonnet, et moi, appelés "Comité des trois". Ulmann était secrétaire-interprète à l'Arbeitsamt, ou bureau d'envoi des P.G. dans les Kommando de travail. Bonnet dirigeait l'Université, la bibliothèque et les sports. J'étais secrétaire-interprète du médecin allemand à l'infirmerie du camp. A la fois pour regrouper les P.G. intéressés par des problèmes de philosophie, de littérature ou autres, et comme couverture pour nos activités de Résistance, Bonnet et Ulmann avaient fondé un club qu'ils ont baptisé « Club des Tordus ». Là notre Mouvement de Résistance restait anonyme, sans hiérarchie, sans formalisme, et dans une totale clandestinité. Animés par le même esprit, mus par les mêmes objectifs, égaux entre nous, notre groupe comprenait, dès ses débuts, Combes l'instituteur, Hartmann le tchèque, Cornil le belge, Delarue le responsable de la cantine, Robert Beau, Maurice Durand, et tant d'autres. A leur sortie de la baraque la plus disciplinaire, Durand nous présenta les "trois mousquetaires" : Pierre Le Moign', Jean Duprat-Geneau qui prendra le nom de Philippe Dechartre, Pierre Burnoud, et Albert Husson. Ils s'intégrèrent aussitôt à notre organisation. Luttèrent avec nous trois interprètes de l'hôpital jouxtant le camp : Marcel Kahn, dit Marcel Edot, André Kauffmann et Eugène Gans. Mais aussi Bergognié, le responsable de la Kartei, ou fichier général des P.G. du camp et des Kommando, soit d'environ 30.000 hommes. Se sont joints à nous les docteurs Mougnot et Lancien, les artistes Goës, Méré et Dubois, des chefs de baraques, et, peu à peu, presque tous ceux qui détenaient les postes-clés du Stalag, et leurs adjoints, ainsi que d'autres P.G.

Sans être disciplinaire, le Stalag XI B était considéré tel, et les Allemands y envoyaient les fortes têtes, les récidivistes d'évasions, les réfractaires au travail pour le Reich. C'était, donc, sur le plan de notre Résistance, un camp d'élite. Et le commandant du Pavillon, du Centre d'accueil des P.G. rapatriés ou évadés, à Mâcon, sur la ligne de démarcation entre zone nord et zone sud, à la suite des nombreux interrogatoires effectués par ses collaborateurs et lui, a pu écrire que le Stalag XI B était le plus gaulliste et le plus Résistant. A partir de 1942, les Allemands expédiaient les P.G. "durs" vers d'autres camps plus terribles et vers la forteresse de la mort lente de Graudenz.

Au Stalag XI B, sous l'apparence de P.G. anodins, beaucoup d'entre nous étaient "des révoltés". Contre la défaite de juin 1940 et ses causes, contre l'abandon par l'armistice, contre la captivité, contre Pétain et son gouvernement de collaboration et de trahison, contre l'ennemi allemand et le nazisme. Nous voulions lutter pour la France, la République et la Démocratie, et pour les grandes valeurs morales de Liberté, d'Egalité et de Fraternité. Quoique sans arme, entourés d'épais et hauts barbelés, encerclés de miradors et de soldats allemands à la gachette facile, et malgré notre clandestinité et notre prudence, nous étions décidés à lutter jusqu'à la victoire.

A Fallingbostal et dans ses Kommando de travail, nous étions le contraire des Britanniques représentés par le film "Le Pont de la rivière Kwai". Eux, avec discipline, s'appliquaient à construire un gigantesque pont destiné aux transports de troupes japonaises et à leurs équipements pour la poursuite de leur conquête de l'Asie. L'immense majorité d'entre les P.G. français n'avait pas entendu l'appel du général de Gaulle, le 18 juin 1940. A cette date, ils combattaient encore. Ils n'ont pas jeté leurs armes, ni levé les bras. Ils n'ont pas fui, sinon ils n'auraient pas été prisonniers. Ils ont obéi à leurs chefs militaires, croyant aux paroles d'honneur données. Trompés, ils ont été emmenés en esclaves en Allemagne, pour servir de main-d'œuvre pendant la mobilisation des Allemands selon les plans d'Hitler. Avant d'arriver au Stalag XI B, comme dans la plupart des camps, beaucoup de P.G. français ont vite réfléchi. Ils ont décidé de rester des soldats, des combattants. Ils se sont trouvés, sans le savoir, sur la même longueur d'ondes que le général de Gaulle. Ils ont cru à l'extension de la guerre de

l'Allemagne contre l'U.R.S.S. et à l'entrée de la puissance américaine aux côtés des Britanniques. Contrairement aux pensées erronées des adeptes de Pétain et de la révolution nationale dans la collaboration avec les nazis, les P.G., pour le plus grand nombre, n'ont jamais pensé, ni que Pétain ait été le sauveur de la France en juin 1940, ni qu'il soit le chef légitime de notre pays, puisqu'il n'avait aucun pouvoir et obéissait à Hitler. Même sous des aspects de pères tranquilles, donnant illusion, les P.G. français ne s'acceptaient pas vaincus. Ils continuèrent à lutter, sous toutes les formes possibles. C'était viscéral en eux. Comme ils étaient de plain-pied, en moyenne 1.500.000 hommes de l'élite de l'Armée française, en pays ennemi, dans ses usines, sur ses chantiers, dans ses fermes, ils savaient qu'ils étaient un danger permanent pour l'Allemagne. Ils l'obligèrent à maintenir, même aux moments où elle en avait terriblement besoin, des dizaines de divisions de soldats, policiers, gendarmes, douaniers, partout disséminés sur le territoire du Reich.

Pétain, son gouvernement, son Ambassadeur aux P.G. Scapini, les collaborateurs de celui-ci, soit conseillers de la Mission Scapini, soit officiers-conseils de cette Mission, prêchaient aux P.G. de bien travailler pour l'Allemagne, même aux sous-officiers français dispensés par la Convention de Genève. Ils voulaient la soumission des P.G. Ils ne firent rien pour protester contre l'envoi des P.G. dans les usines de guerre allemandes, pourtant très bombardées par les avions alliés, et contrairement aux dispositions de la même convention de Genève sur le sort des P.G. Pire, à Montoire, dès le 22 octobre 1940, Pétain acceptait la collaboration avec Hitler, lui serrait la main, et décidait de retirer la protection des U.S.A. à l'égard des P.G. français, pour la remplacer, selon les demandes allemandes, par l'appui d'un gouvernement français incapable. Comment, ensuite, tenter de croire que la majorité des P.G. français était pétainiste ou respectait, même un peu, le Maréchal ? Bêtise !

Fallingbostal a vu se développer de plus en plus l'esprit et les activités de la Résistance, par la préparation des évasions, par le Renseignement militaire, par le sabotage, par la propagande, etc. Le but des différents ateliers clandestins du camp et des principaux Kommando, pour préparer les évasions, était sans doute amical, social, humanitaire, mais, avant tout, pour nous, de créer la discorde chez l'ennemi, de diminuer sa quantité de main-d'œuvre en désorganisant le travail, de fixer partout des "Posten" ou gardiens allemands en grand nombre. Le Stalag XI B connut plus de 3.000 évasions, les unes glorieuses par la route ou le train en vêtements civils, les autres par l'astuce. Quantité de tenues civiles ont été fabriquées au camp. De l'argent allemand était trouvé. Des cartes et un itinéraire furent réalisés nombre de fois. Beaucoup d'entre nous s'étaient spécialisés dans la fabrication de faux-papiers et de faux-cachets, et l'aigle allemand ne se recopiait pas facilement. Nous disposions de graveurs, et les plombs de tuyaux avaient été dérobés ; nous avions des ouvriers imprimeurs de métier ; d'autres rédigeaient les textes en excellent allemand ou en italien, pour que les évadés puissent prendre le train à l'aide de congés de permissionnaires réguliers. Restait à André Ulmann de diriger les futurs évadés vers des Kommando idoines, d'où l'évasion était réalisable.

Des centaines d'entre nous s'occupèrent des évasions par l'astuce. Quand les anciens combattants de 1914-1918 ou les infirmiers militaires purent être rapatriés, un grand nombre de livrets militaires, servant de cartes d'identité, furent lessivés au permanganate de potasse provenant de l'infirmerie, pour que soit effacé tout caractère manuscrit ou dactylographié : ne demeuraient que les cachets indélébiles et donc utiles. Les pages séchées étaient écrites à nouveau selon les désirs, pour naître vers 1900, avoir été mobilisé par exemple en janvier 1918, avoir été cité à l'ordre du Régiment, etc. D'autres, par leur livret militaire remanié, y étaient nommés infirmiers en septembre 1939. D'autres P.G. revinrent comme faux "pères de quatre enfants". Bergognié et nos amis de la Kartei avaient modifié leurs fiches.

A mon poste de secrétaire-interprète du lieutenant-médecin allemand du camp, assistant à toutes les visites médicales dans le bureau, j'étais triste de voir des camarades se présenter dans l'espoir d'être rapatriés comme D.U., c'est-à-dire inaptes au travail, sur la simple décision de ce docteur Wolf. Il était très mauvais praticien, opéra devant moi le magnifique chien du colonel allemand commandant le camp, et... la bête mourut deux jours après. Par contre, Wolf était très méfiant et n'avait pas son pareil pour dénicher les supercheries. Ainsi un P.G. vint se plaindre de surdité, de maux d'oreilles et de troubles circulatoires. Je traduisais. Le docteur lui parla, mais le P.G. n'entendait pas ! Le médecin le fit léviter dans ses bras pour contrôler les troubles. Tous les tests s'avéraient bons. Wolf me pria à très haute voix d'écrire le nom de

l'intéressé sur la liste des D.U. et lui dit : "Retour Frankreich !" Mon camarade inconnu feignit ne rien entendre, mais sourit lorsque j'appliquai le cachet D.U. Hélas, lorsqu'il franchit la porte pour partir, Wolf l'appela doucement par son nom de famille, et le P.G. se retourna. Quinze jours de cellule ! Par contre, avec l'aide de nos amis secrétaire-interprètes à l'hôpital des P.G. qui longeait le camp, Marcel Kahn (Edot), Ganz et Kauffmann, nous avons pu faire rapatrier comme faux grands malades, inaptes, des centaines de nos camarades. Ce fut facile. Je gardais dans le tiroir de mon bureau, dont j'avais une double clé, le cahier où étaient écrits de ma main les noms et prénoms, matricules, des P.G. admis comme D.U. A la fin de chaque ligne, j'apposais un cachet spécial qui demeurait dans mon tiroir. Il fut aisé de laisser à chaque page, en haut et en bas, une ligne en blanc, complétée par la suite. En fait, nous avons pu faire rapatrier trois sortes de faux D.U. : les uns, même s'ils n'ont pu rentrer qu'en février-mars 1943, comme Bonnet, Ulmann, Le Moign', Dechartre, Burnoud, et autres, ont bénéficié de faux dossiers extrêmement bien faits par nos amis interprètes de l'hôpital du camp, puis de mon inscription sur le Registre des D.U., ainsi que d'un papier individuel de D.U. ; d'autres ont simulé devant les médecins français et allemands, et avec succès, des maladies telles que néphrite aiguë avec inflammation des reins : il avait été possible de les conseiller, car les critères allemands des néphrites consistaient en poches sous les yeux, chevilles enflammées, et taux trop important d'albumine dans les urines. Trempées dans l'eau très chaude, les chevilles gonflent. Des P.G. du camp partaient chaque jour travailler dans des fermes aux environs et rapportaient des œufs pris en cachette, et dont il suffisait de tamiser, puis de doser, les blancs à l'infirmerie. Un P.G. facétieux s'amusait à se percer en partie les joues à l'aide d'aiguille introduite dans sa bouche ; puis il soufflait, et, tantôt avait l'air d'avoir une fluxion dentaire, tantôt se créait d'énormes poches sous les yeux. D'autres P.G. sont rentrés comme D.U., grâce à leur simple nomination dans le cahier spécial et le papier particulier muni du cachet. Le principal, après avoir mis au point des méthodes, était le rapatriement du plus grand nombre, non seulement pour gêner les Allemands, mais pour servir la Résistance en France.

Quantité de renseignements militaires et économiques de grand intérêt ont été recueillis par les P.G. du XI B, et ce semble une gageure. Grâce à André Ulmann, nous avons pu envoyer travailler, comme volontaire à la joie des Allemands, un sous-officier français qui fut affecté à un grand aérodrome, école de pilotage, où il ne resta que le temps de prendre tous les renseignements et de dessiner les plans, y compris les emplacements de fausses maquettes d'avion. Notre camarade utilisa, pour rentrer à l'hôpital du camp, les grains de Vals de notre infirmerie. Je lui avais appris la façon de s'en servir : couper un grain, verser la poudre dans la paume de la main, mouiller d'un peu de salive, et se frotter les yeux avec le produit. Il en résulte d'épouvantables conjonctivites ou maladies similaires qui rendaient inaptes au travail. Bien soigné par l'oculiste français du stalag, notre ami revint par le plus prochain train de D.U., comme promis. Ce fait constitue un exemple parmi beaucoup d'autres. Quand le M.R.P.G.D. fut créé en France en mars 1942, c'est lui qui recueillit les renseignements provenant du XI B et, pour une large part, d'autres camps, pour les faire transmettre par diverses voies au B.C.R.A., ou services secrets français à Londres, en vue de leur exploitation par les Alliés.

Les P.G. de Fallingbostel et des Kommando utilisaient tous les moyens de propagande à leur portée, non seulement pour convaincre leurs camarades P.G., mais les civils et les soldats allemands avec lesquels ils étaient en contact. Parmi eux, beaucoup n'étaient pas hostiles à la France et ont témoigné, en secret, leur sympathie aux P.G. Mais "la guerre, c'est la guerre" et "l'ennemi reste l'ennemi", comme le disaient et l'affichaient les Allemands dans les rues. Notre propagande avait pour but de les démoraliser. En offrant "en douce" un quart de café français, pas un ersatz, à un soldat allemand apte à partir pour le front soviétique, nous lui disions que l'hiver 1941-1942 serait, pour lui et pour toute la Wehrmacht, épouvantable et très meurtrier. Il aurait au moins les pieds et les mains gelées ! Nous lui donnions des grains de Vals de l'infirmerie et lui indiquions la manière de s'en servir pour les yeux. Nous avons été conduits à vendre, à quantité de soldats allemands de notre Stalag, des poux de corps. Beaucoup de nos camarades P.G. étaient couverts de vermine. Nous savions que le typhus se contracte par les piqûres de ces poux, s'ils sont porteurs. Dans le camp de P.G. soviétiques, tellement proche du nôtre que nous pouvions les voir avec des jumelles prêtées par des chleus, les Russes mouraient du typhus comme des mouches. Toute notre adresse fut d'expliquer aux soldats allemands, gardiens de notre camp, membres d'une division en formation prête à partir pour le front des steppes, qu'ils devaient recevoir des P.G. français, non atteints par le typhus, des poux et les placer dans leurs slips, pour les découvrir devant leurs officiers et se plaindre de ne

pas être vaccinés contre le typhus. Tant de soldats allemands nous demandèrent des poux, que les P.G. français, c'est la loi de l'offre et de la demande, les leur vendirent à l'unité, ou mieux par fioles entières que fournissait l'infirmierie à nos camarades. L'argent allemand devait servir pour les évasions. La division allemande fut consignée et vaccinée, mise en surveillance pendant plusieurs semaines, les hommes épouillés et leurs vêtements passés plusieurs fois à l'autoclave. Plusieurs P.G. français furent typhiques, mais plusieurs soldats allemands aussi. Même sans arme, le P.G. pouvait être efficace. Et l'histoire est authentique. L'imagination débordante des P.G. les poussait à être habiles dans leurs luttes sous toutes les formes. Il en fut de même dans la plupart des autres camps et Kommando. A l'échelle de toute l'Allemagne, les résultats, encore peu connus de l'opinion, furent considérables durant cinq années de captivité et par la volonté constante de plus d'un million de P.G. Hitler avait pris ses risques et ne pouvait transformer des insoumis en agneaux.

Quoiqu'Himmler et d'autres nazis aient déclaré que les P.G. français avaient bien travaillé en Allemagne, mais, comme d'autres, les nazis étaient coutumiers du mensonge, et immoraux, le sabotage des P.G. s'est avéré très sérieux, très constant, et très actif. Pour ne parler que du Stalag XI B et ses Kommando, — mais la Résistance des P.G. se développa presque partout, — les consignes, toujours, et l'instinct conduisirent au sabotage de mille manières. Depuis celui d'André Ulmann qui, à son bureau d'envoi dans les Kommando, expédiait systématiquement les P.G. cultivateurs dans des usines de mécanique, et les mécaniciens dans les fermes. Mon modeste sabotage intervenait pour écrire sur les cahiers d'infirmierie de toutes les baraques du camp : "deux mois de repos, puis bon pour le travail" ou "service intérieur au camp", lorsque le médecin allemand avait prescrit le travail immédiat en Kommando ; mais tous les P.G. infirmiers de baraques étaient intégrés à notre Groupe de Résistance et venaient me présenter leurs cahiers en dehors de la présence du médecin pour apporter les modifications. Ainsi, certains, même non sous-officiers, ne partirent jamais en Kommando de travail. Le sabotage dans les usines avait plus de mérite. Il consistait à traîner pour arriver en retard et faire attendre la production, ou se porter malade, ou, parfois, réaliser une grève générale des P.G. sous le prétexte de n'être pas assez nourris, de subir des cadences trop élevées, etc ; et, dans ce cas, survenaient contremaîtres, puis directeur, enfin les Posten : il n'était pas rare d'assister à une querelle d'Allemands très violente entre direction de l'usine et membres de la Wehrmacht ; ceux-ci refusant, souvent, au nom de la Convention de Genève dont les P.G. leur avaient parlé, de tirer sur les P.G. ou de les frapper, et, ne désirant pas d'histoires susceptibles de les faire partir sur le front soviétique, demandaient à la Direction de mieux nourrir et de mieux s'entendre avec les P.G. Quelques temps après, les mêmes scènes recommençaient, et chaque fois les machines tournaient à vide, les fours brûlaient pour rien. En d'autres endroits, les outils étaient volés par les P.G. pour les cacher, les machines gravement endommagées par mille astuces, les produits finis cassés, les adresses de destination des caisses emballées totalement interverties, etc. Les P.G. français, anciens grévistes ou saboteurs de 1936 à 1938, apprenaient aux autres. Et, pour se rendre au travail, comme pour travailler, le seul mot d'ordre général était "*langsam*", c'est-à-dire lentement. Dans nombre d'usines et de chantiers, c'était aussi le mot d'ordre d'ouvriers allemands anti-nazis qui auraient très mal vu le zèle de P.G. français. Le Français sait être un excellent travailleur, mais lorsqu'il est privé de liberté, loin des siens et de son pays, traité comme un "Stück", ou chose, ou numéro matricule, mal logé, très mal nourri, surveillé par des anges gardiens casqués, il était dans son tempérament d'être très insoumis et saboteur. La Résistance au XI B, et dans beaucoup d'autres Stalags, fut ainsi, et les pétainistes ex-P.G. ne peuvent faire prendre des vessies pour des lanternes. Personne ne les croit, pas plus dans ce domaine que dans les autres : tous se méfiaient d'eux, et personne ne se donnait en spectacle lorsqu'il sabotait. Si les camions, les grues, les machines ne fonctionnaient plus, parce que les P.G. avaient jeté du sable ou des graviers dans les boîtes à huile ou à graisse, ce n'est pas un hasard. Des ex-pétainistes des Stalags n'ont pas encore compris !

A Fallingbostal, le camp et les Kommando, en raison de leur recrutement parmi les durs, comprenaient peu de pétainistes. Ceux-ci se cachaient. L'énorme propagande pétainiste et collaboratrice, envoyée par Vichy, n'était pas distribuée. Personne ne prônait la "révolution nationale" de Pétain, ni "Travail, Famille, Patrie". Les P.G. ne voulaient pas travailler pour les Allemands. Ils étaient tenus éloignés de leur famille et de leur patrie. Ils tenaient à la liberté, à l'égalité, à la fraternité. Ils savaient que les pétainistes recherchaient surtout d'être lâchement bien vus pour être rapatriés plus tôt, et ce fut le cas grâce à une prétendue Relève sans suite.

Les P.G., Résistants du XI B, comme de tous les camps, savaient qu'ils risquaient leur vie ou de terribles sanctions. Boudet, entre autres, fut condamné à quatre ans de forteresse. Le successeur que j'avais choisi comme secrétaire-interprète du médecin allemand de l'infirmerie n'eût pas ma baraka et fit six mois de forteresse. Coquières, l'instituteur, fut tué par un Posten, alors qu'il effectuait une peine de prison. Nous avons presque tous connu une ou plusieurs périodes de cellule, de huit, quinze jours, et plus, dans des camps précédents ou à Fallingbostal. Nous en étions d'autant plus prudents, mais rien n'arrête un vrai et pur Résistant.

En mars 1942, après de graves ennuis avec mon médecin allemand et un contrôle total avec interrogatoires de la part du capitaine allemand de l'Abwehr, ou contre-espionnage, mais en plein accord avec mes principaux amis de la Résistance du XI B, il fut décidé que, comme eux, je deviendrais D.U., c'est-à-dire inapte, et rapatriable par un prochain train de la Croix-Rouge, car je devenais trop brûlé, donc dangereux pour tous, et nous voulions que les premiers d'entre nous, rapatriés en zone sud et en zone nord, créent le M.R.P.G.D., ou Mouvement de Résistance des P.G. et des Déportés, en France même. Le mauvais sort voulut que la plupart de mes amis, en raison des sanctions décidées par Hitler à la suite de l'évasion du général Giraud, en avril 1942, ne rentrèrent qu'en février ou en mars 1943. Il fallut donc faire naître et développer le Mouvement en France sans attendre.

La Résistance continua au Stalag XI B et dans les Komando. Quand, pendant un long temps, nos amis Ulmann, Bonnet, Dechartre, Burnoud, Le Moign', et les autres faux D.U., furent obligés d'attendre leur retour en France, on les expédia au Stalag XI A, à Altengrabow, où ils réalisèrent aussi un excellent travail de Résistance avant de revenir au XI B. Mais, là, l'organisation de lutte ne fit que se développer avec Duperry, le chef de la poste aux colis, Labrue, Zurbrugg, Damon, Nivot, Chauffourrier, Pernin, Levavasseur, Emery, Golstein, Kleinhantz, Lionnet, Dupont, Rose, Dupouy, Autran, Matton, Delon, les adjudants Bardin et François, et même, à la fin, deux capitaines évadés de l'Oflag de représailles de Lübeck, cachés dans le camp, Dussart et Pichegris. Le groupe P.G. d'Arnaud se procura des armes et des munitions volées dans le camp allemand. Depuis mars 1943, Marcel Nivot cachait dans le camp un poste radio récepteur et diffusait un journal de Résistance P.G. dans le Stalag et les Kommando. Des groupes de combat se formèrent entre P.G. Le 16 avril 1945, le Stalag XI B désarma la garde allemande et la captura. Le Camp s'est libéré par lui-même.

## II

### **LE M.R.P.G.D. EN FRANCE . 15 MARS 1942-12 MARS 1944**

Décrire de façon objective et fidèle ce que fut le M.R.P.G.D. en France, pour l'Histoire, mais en bref, rien n'est plus délicat, et cependant nécessaire avec le recul de plus de quarante années, quand tant des nôtres sont morts sous les balles de l'ennemi ou en déportation, et quand tant d'autres n'ont plus de documents ou ont égaré leurs souvenirs. D'autre part, par le fait des cloisonnements et de la clandestinité, la plupart de nos agents ont été inconnus de l'immense majorité d'entre nous, ou nous n'avons retenu que des pseudonymes. Ils resteront pour nous comme l'homme au masque de fer ou le soldat enterré sous l'Arc de Triomphe. Par bonheur nous avons, surtout à partir de 1943, fait camoufler des centaines de nos archives, composées principalement de lettres, sous des parquets, dans des caves, ou entre toîts et greniers. Quelques-uns de nos amis avaient agi de même. Les nombreux rapports remis, de juillet à octobre 1943, puis d'avril à juillet 1944, aux Services secrets de Londres et d'Alger au cours de mes missions dans ces villes, comportaient des copies que j'avais déposées ou fait remettre entre les mains de la générale de Gaulle, qui me les a rapportées en juin 1945. Bien des nôtres m'ont adressé, entre juillet 1945 et ces jours-ci, d'excellents dossiers et des documents valables. De longues recherches, en particulier, auprès de l'Institut d'Histoire du Temps Présent qui dépend du C.N.R.S., comme dans les Archives Nationales, et dans celles du Ministère de la Défense Nationale, ont permis une information sérieuse d'authenticité. Toutefois, j'ai conscience de très larges omissions. Malgré tous nos soins, quantité des nôtres ne seront pas cités dans leur lutte contre l'ennemi, même s'ils ont donné leur vie pour la Résistance dans le M.R.P.G.D. Beaucoup de nos déportés, par exemple, l'ont été sous leur fausse identité et sont morts de

même en Allemagne. A la différence du groupe Pinot, les agents du M.R.P.G.D. n'avaient pas pignon sur rue, n'étaient pas appointés par des Maisons du Prisonnier de Vichy, ou membres attirés des Centres d'Entr'Aide (C.E.A.) et donc connus de tous. L'immense majorité des nôtres était célibataire et jeune, ou avait été obligée par le combat quotidien à quitter femme et enfants, parce que, pour nous, c'était toujours la guerre, un devoir sacré.

Par notre recrutement et notre dynamique, le phénomène de boule de neige a entraîné des milliers d'hommes et de femmes, au M.R.P.G.D., dans presque tous les départements de France, bien avant la fusion du 12 mars 1944. Mais, avant de découvrir la vie de Résistance, à titre d'exemples pour l'Histoire, d'un certain nombre d'hommes et de femmes du M.R.P.G.D., il est nécessaire de décrire le cadre du M.R.P.G.D. : son nom, sa spécificité, son esprit, ses objectifs essentiels et sa stratégie, les principales étapes de son extension, sa structure verticale par grands services et sa structure horizontale par régions et, si possible, par départements.

Le M.R.P.G.D. a été créé, en France, le 15 mars 1942, dans le train de la Croix-Rouge qui rapatriait, comme faux-malades, Roger Harou, Robert Beau, et moi, tous trois du Stalag XI B, selon notre promesse à nos amis de notre Mouvement restés encore en Allemagne. Dès notre passage par Mâcon, nous avons engagé, dans notre Organisation, le commandant du Pavillon, qui dirigeait le Centre d'accueil de la gare, et son adjoint l'adjudant Bidart. Puis le capitaine Thomas-Duffort dit Massart, de la Direction Générale des P.G. à Lyon, ou Bureau central militaire de gestion française des P.G. en Allemagne. Ce fut le tout début. La suite fut très rapide, telle que nous la décrivons.

Au cours des premiers mois, notre Mouvement employa différents noms avant de choisir celui de M.R.P.G.D., ou Mouvement de Résistance des Prisonniers de Guerre et des Déportés. Chaque mot fut pesé, réfléchi. Nous étions un Mouvement, à l'instar des autres Mouvements de Résistance de zone sud que nous avons immédiatement bien connus. Un Mouvement, c'est-à-dire le contraire d'un groupe statique, car après deux ou trois mois, à l'inverse des attentistes, nous étions déjà plus d'une centaine lancés dans l'action et le renseignement, sous différentes formes de notre lutte. Un "Mouvement de Résistance" ; à l'encontre de ce qui s'est peut-être appelé le R.N.P.G. ou Rassemblement National des P.G., créé (?), inventé peut-être début 1944, et que nous appellerons "le groupe Pinot", du nom de son fondateur et animateur principal, nous avons tenu, au M.R.P.G.D., à afficher nos couleurs dans notre nom. Nous n'avons jamais été partisans du double-jeu, ni les hommes de la duplicité. Comme les grands Mouvements de zone nord et de zone sud, tels Combat, Libération, Franc-Tireur, l'O.C.M., Ceux de la Libération, Libération-Nord, Front National, Ceux de la Résistance, Défense de la France, et les autres, l'idée et même le mot de "Résistance" devaient figurer dans notre nom. Nous n'aurions pas eu l'idée fautive et ambitieuse de nous appeler, comme l'a fait ensuite le groupe Pinot "Rassemblement National", car ce groupe n'a effectué aucun Rassemblement, ni national, ni autre ; c'était, pour lui, théâtral et politique... Nous, nous voulions être le Mouvement de Résistance des Prisonniers de Guerre, car nous avions deux terrains de combat : l'Allemagne, par les P.G. dans les camps et les Kommando, au Stalag XI B, et partout ; la France, où Vichy, et tout ce qui en dépendait, appelait toujours "P.G." ou "Prisonnier" tout ancien P.G. évadé ou rapatrié, à tel point qu'encore aujourd'hui la Fédération des anciens combattants, anciens prisonniers de guerre, s'appelle toujours "Fédération des Combattants P.G.". Nous ne voulions pas paraître avoir la mentalité revendicative de certains anciens combattants de 1914-1918, même si leurs sacrifices justifiaient leurs réclamations. Mais le M.R.P.G.D. n'a jamais été étroit d'esprit au point de restreindre notre recrutement et nos postes de direction aux seuls anciens P.G. Au contraire, le M.R.P.G.D., comme les faits le prouvent, a compris des quantités de Résistants non anciens P.G., et amis.

Nous avons tenu, en raison de notre connaissance de l'Allemagne et des Allemands, plus que d'autres, à associer le nom de "déportés" au nom de P.G., dans notre raison sociale. Le nom de "déportés" recouvrait, à cette époque, le sens d'hommes et de femmes transplantés de force en Allemagne dans des camps de concentration, souvent des camps de la mort, avec leurs Kommando annexes, parce qu'ils étaient Résistants, ou juifs, ou gitans, ou pour diverses raisons, politiques ou autres. Le nom de "déportés" était aussi utilisé pour les requis pour le Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) en Allemagne. Nous voulions lutter de façon efficace contre ces déportations, sous une forme ou l'autre, quoiqu'elles ne se ressemblaient pas. Et

nous voulions que les déportés de la Résistance, expédiés dans des usines de guerre, ou les requis pour le travail placés dans des fabriques d'armement, informés à temps par nous, continuent, au cœur de l'ennemi, comme les P.G. Résistants français d'Allemagne, et, en partie grâce à notre expérience, la lutte et le sabotage. Telle fut l'origine du nom de M.R.P.G.D.

Le M.R.P.G.D. vit son nom repris partiellement, peut-être par hasard (?), longtemps après, par le R.N.P.G. ou groupe Pinot, par le C.N.P.G. en octobre 1943 ou Comité National des P.G. issu du Front National à tendance communiste, et, le 12 mars 1944, par le M.N.P.G.D., ou Mouvement National des P.G. et des Déportés, fusion des trois groupes précédents et rassemblant la presque totalité de notre titre, tout en faisant sauter, en mon absence, le mot le plus important, celui de "Résistance". Ces reprises partielles de notre nom ont prêté, volontairement ou non, à confusion. Toutefois, il n'y eut, de mars 1942 à mars 1944, qu'un M.R.P.G.D. Et c'est sous notre nom que beaucoup des nôtres ont été arrêtés, internés, torturés, déportés ou fusillés, que tous les nôtres ont lutté chaque jour au péril de leur vie, ou sont morts, pour la France et les grandes valeurs morales qui étaient notre but. C'est un nom glorieux, source de respect et d'admiration, sauf pour les gens de mauvaise foi.

A partir de mars 1942, et jusqu'à la naissance du groupe Pinot, longtemps après la démission de Pinot de ses hautes fonctions de Commissaire Général aux P.G. et aux familles de P.G., démission qui eut lieu le 14 janvier 1943, le M.R.P.G.D. fut le seul Mouvement de Résistance des P.G. et des Déportés. Les membres du groupe Pinot, plus intéressés à leur "job" au Commissariat Général aux P.G. et dans les Maisons du Prisonnier, demeuraient tenus à l'écart du M.R.P.G.D., de son importance, de ses structures, et de ses activités, car ils étaient suspectés d'appartenir à des organisations de Vichy, c'est-à-dire aux collaborateurs de l'ennemi. A part quelques exceptions, notre méfiance et notre prudence de Résistants étaient légitimes.

Au M.R.P.G.D., nous étions un certain nombre à bien connaître la technique de la "conquête du milieu par le milieu" qui fut celle de la Jeunesse Ouvrière ou Agricole Chrétienne (J.O.C. ou J.A.C.). En Allemagne, un seul milieu était à conquérir, celui des P.G. Nous avons décidé de continuer immédiatement en France. Or, plus de 400.000 anciens P.G., combattants de 1939-1940, étaient libres, en France, en Mars 1942, lors de notre retour. Beaucoup d'entre eux avaient été aptes à la guerre. Ils devaient le rester, selon nous, pour la Résistance, dans le cadre d'une élite. Et, contre l'avis de plusieurs Mouvements de Résistance plus importants, qui voulaient nous absorber et nous noyer parmi les leurs, nous avons tenu jusqu'au bout à notre spécificité P.G. et Déportés, dont le général de Gaulle, son Comité de Londres, puis le Comité Français de la Libération Nationale d'Alger, et leurs délégués en France, étaient tenus parfaitement au courant, grâce à nous, dès 1942, et a fortiori lors de mon voyage à Londres et à Alger, de juillet 1943 à la mi-octobre 1943. En conséquence, la pseudo-mission de François Mitterrand à Londres et à Alger, à partir du 15 novembre 1943, pour faire connaître "la spécificité du Mouvement de Résistance Prisonniers", lui a permis de jouer "les carabiniers d'Offenbach"...

Sans aucun doute, le M.R.P.G.D. a compté, parmi ses militants, quantité de non-anciens P.G., hommes et femmes, amis ou camarades merveilleux, recrutés en raison de la flamme de leur Résistance, et nous n'étions pas assez benêts pour les écarter. La suite de notre Histoire le montrera. Mais le M.R.P.G.D. a compris de nombreux anciens P.G. évadés ou non. Dans son "témoignage", paru dans l'ouvrage "Dossiers P.G. Rapatriés", édité en 1981 par son ami Jean Védrine, dont le fils serait à son cabinet, François Mitterrand écrit sous la plume de Jean Védrine, mais avec son plein accord, à propos de son voyage à Londres le 15 novembre 1943, que la Résistance P.G. était, d'autre part, "composée d'un groupe actif d'une douzaine d'anciens P.G. du Stalag XI B", dont le premier rapatrié était Michel Cailliau-Charette, et qui a été reconnu comme réseau sous le nom de M.R.P.G.D. C'est rédigé par lui en novembre 1978. Réduire le M.R.P.G.D. à une douzaine, comme des œufs, paraît une injure à tout le M.R.P.G.D. et une offense publique méchante, injuste. C'est odieux envers tous les militants du M.R.P.G.D. et, en particulier, à l'égard de tous les martyrs de la Résistance dans notre Mouvement. En outre, cela prouve la méconnaissance totale qu'eurent Mitterrand et Védrine à l'endroit de la Résistance. Il est vrai qu'à Alger, en décembre 1943, Mitterrand apprit du général de Gaulle l'existence de cet autre groupe, lui très Résistant, et appelé C.N.P.G., dirigé par Paumier, dit Delarue, luttant dans les milieux P.G. ou familles de P.G., ou par eux. Il est difficile à la fois

d'être très Vichy en 1942-1943 et 1944, et de bien connaître la Résistance. Quant à Jean Védrine, cloîtré dans le Vichysme et, en partie, dans sa future belle-famille en un coin de la Creuse, comment peut-il écrire pour Mitterrand sur le M.R.P.G.D., alors qu'avant la fusion du 12 mars 1944 il n'a jamais du côtoyer beaucoup de vrais et purs Résistants ? Mitterrand et Védrine, leurs Francisques du Maréchal les aveuglent ! L'Histoire est témoin de ce scandale : Le nombre des membres du M.R.P.G.D. fut plus de 500 fois plus important.

En dehors de notre lutte politique et militaire anti-allemande, anti-nazie, anti-Pétain et anti-collaboration avec l'ennemi, le M.R.P.G.D. demeurait apolitique. Notre tendance générale sous l'occupation était plutôt de gauche. Nos militants étaient français, mais aussi allemands, autrichiens, apatrides. Parmi nous, de nombreux excellents amis d'origine juive ou communistes. On ne peut en dire autant du groupe Pinot. Parce que nous étions patriotes pour libérer notre pays, de méchantes langues n'ont rien trouvé d'autre que de nous traiter de nationalistes. A l'inverse des gens du groupe Pinot, le M.R.P.G.D. n'avait, ni bourgeois cossus, ni riches, ni nantis, et nous ne disposions, au contraire, d'aucune protection de Vichy ou du patronat. Nous étions pour la plupart gaullistes, sans obéissance aveugle, sans hystérie, c'est-à-dire que, pour nous, le général de Gaulle était le chef de la France combattante.

L'esprit du M.R.P.G.D. ne fut jamais l' "esprit Prisonnier". Ces mots et ceux de "mystique Prisonniers", inventés par les pétainistes, ne furent jamais non plus les nôtres, puisqu'au contraire nous avions l'esprit de combat jusqu'à la mort, ou la Victoire de la France aux côtés des alliés. Le jargon de Vichy servait d'opium pour le peuple des P.G. en Allemagne et des anciens P.G. en France ! Nous faisons le don total de nous-même à notre pays, ne pouvant souffrir d'une France meurtrie, humiliée, occupée, saignée, vendue, sous la botte allemande et le nazisme, avec la complicité de Pétain et des siens. Contrairement aux hommes du Commissariat aux P.G. de Pinot, et à leur comportement en 1941, en 1942 et au début de 1943, nous refusons l'attentisme, pendant que Russes, Américains, Britanniques, Français de la France Combattante ou de la Résistance, luttèrent au péril de leur vie contre Hitler et son Armée. Au M.R.P.G.D., notre volonté à chacun était farouche, sans aucune ambition ou arrière-pensée politique personnelle. Nous avons été taxés, très souvent à tort, d'imprudence, par d'anciens P.G. qui ne risquaient rien pour la France. Pour être un vrai "Résistant", il fallait un minimum d'imprudence.

Après mon retour de Londres, à la mi-octobre 1943, beaucoup d'entre nous, s'ils étaient sollicités par nous, ont souscrit un engagement militaire, type B.C.R.A., très simple, ronéotypé, numéroté, signé à l'aide d'un pseudonyme et de ceux de deux parrains, accompagné par une petite page manuscrite, par exemple la copie d'un fragment d'une fable de La Fontaine, déchirée ensuite en deux à la diagonale, dont l'intéressé remettait un élément avec son acte d'engagement à son responsable, et conservait l'autre pour lui. Tout devait ensuite être caché. Voici le modèle très bref et discret de cet engagement :

"Mouvement de Résistance des P.G. et des Déportés"

Acte d'engagement.

"Pseudo :.....

N°.....

"Je m'engage à servir avec honneur, fidélité et discipline, jusqu'à la victoire, dans les rangs de la France combattante, sous les ordres de mes chefs.

Le.....

Signature du pseudo de l'engagé :

Signature des pseudos des deux parrains.

Aucun d'entre nous n'eut le moindre intérêt personnel à militer au M.R.P.G.D. Au début, plusieurs, très discrètement, allaient à la soupe populaire des Amitiés Africaines à Lyon.

A partir du 11 novembre 1942, date de l'invasion de la zone sud par les Allemands, la majorité d'entre nous plongea dans la plus totale clandestinité, avec de fausses identités, comme des hors-la-loi, pour mieux continuer à résister. Vivre dans l'illégalité, en changeant souvent d'identité et de domicile, était indispensable et très pénible. Nous ne pouvions, ni téléphoner, en raison des écoutes et des détections, ni écrire par la poste, du fait de la censure. Nous correspondions par notes, déposées dans des boîtes aux lettres clandestines. Nous étions très hostiles aux réunions-palabres, types comités politiques, style Montmaur, ou Crépieu-la-Pape chez les Compagnons de France, ou chez Livet dans la Creuse, ce qui n'était pas dangereux pour de non-résistants et pour des Francisques du Maréchal... Le plus souvent, nous donnions rendez-vous dans la rue, entre le numéro 65 et le numéro 95, et nous passions à l'heure dite sur le trottoir opposé. Après des détours, nous indiquions à notre interlocuteur de nous suivre à bonne distance, pour parler en marchant ensemble à deux ou trois rues de là. L'Histoire du M.R.P.G.D. montrera que nombre des nôtres, même s'ils avaient déjà été arrêtés et se montraient très circonspects, ont tout de même été pris à nouveau, torturés, internés, déportés, et parfois abattus. A Londres, contre signature de décharge de responsabilité, j'ai reçu, à ma demande, une pilule de cyanure enrobée dans de la mie de pain séchée. La croquer, c'était la mort en quelques minutes, comme ce fut le cas de plusieurs héros de la Résistance pour ne pas parler. Dès qu'une arrestation était connue au M.R.P.G.D., nous tentions tout pour sauver notre ami appréhendé ; nous mettions en garde ses relations ; nous fermions ses boîtes aux lettres ; nous cassions les scellés et brisions sa porte, si son adresse était connue, pour enlever tout ce qui était compromettant pour notre ami ou pour d'autres : armes, documents, etc., avec la plus grande méfiance, car souvent la gestapo ou la milice laissait des agents en tendant une souricière, mais, entre nous tous, c'était "à la vie et à la mort".

L'amitié et l'égalité furent la règle entre nous. Si nous nous connaissions, anciens P.G. ou non, nous nous appelions par nos prénoms. Et le "tu" était de rigueur. Contrairement aux méchantes langues, nous n'avions pas de "chef", et personne ne jouait au chef, même si, pour le Comité Français de Londres, puis le C.F.L.N. d'Alger, ou le B.C.R.A., j'apparaissais comme tel. En tant que M.R.P.G.D., nous n'étions pas, à l'inverse du réseau Charette, une Unité dépendante. Toutefois, avant mon retour de Londres en France à la mi-octobre 1943, le B.C.R.A. de Londres avait rédigé deux ordres de mission dont voici les textes :

"Londres, 6/10/43. Mission. L'objet de la mission de M. Michel Charette est de continuer à diriger et à développer le Mouvement de Résistance des Prisonniers de Guerre et des Déportés, sur le double plan Allemagne et France, aussi bien pour ses Services de Renseignements que pour ses Services d'Action, en accord avec le Comité Français de la Libération Nationale et ses représentants à Londres... Ainsi seront utilisés plus complètement, par leur Organisation politique et militaire, les deux millions de Prisonniers ou Déportés français en Allemagne."

"Londres. 5/10/43. M. Michel Charette est chargé de mission par le Commissariat National à l'Intérieur et à l'Action. Date prévue de départ : octobre 1943. Durée de la Mission (en France) : 2 à 3 mois. Objet de la Mission : M. Michel Charette reprendra son poste en France à la direction du Mouvement de Résistance pour les P.G. et les Déportés en Allemagne et en France. MM. Necker et Clovis (c'est-à-dire Bingen pour la zone sud et Bouchinet-Séreules pour la zone nord, les deux principaux Délégués nationaux du C.F.L.N. en France) faciliteront dans toute la mesure du possible la tâche de M. Charette..."

Les langues de vipères ont tenté de faire croire que l'action de Résistance du M.R.P.G.D., ou au moins la mienne, était due au général de Gaulle, parce que j'étais son neveu direct, fils de sa sœur. C'est un mensonge et un manque total de psychologie : il n'y a jamais eu plus anti-népotisme que le général de Gaulle et moi, ce qui n'empêchait pas l'affection entre parents. Par contre, si ma parenté avec le général de Gaulle a pu être utile au M.R.P.G.D., tant mieux. Mais notre Mouvement n'était pas mieux loti que les autres, sur le plan de l'envoi d'armes, de postes radio émetteurs-récepteurs, et d'argent, qui nous firent très cruellement défaut, malgré nos demandes instantes réitérées. De Gaulle était trop juste et trop pragmatique pour avantager l'un de ses neveux. Et il avait d'autres occupations plus importantes. Au M.R.P.G.D. n'existait pas

de discipline militaire ou politique. Tous reconnaissaient ma chance d'avoir été rapatrié en mars 1942 et d'avoir pu constituer aussitôt le Mouvement clandestin avec quelques camarades. Seuls, un ou deux du M.R.P.G.D., dont l'un devenu très proche de Mitterrand, ont cru que le M.R.P.G.D. n'avait été créé ou n'avait atteint une dimension opérationnelle que lors de leurs propres rapatriements, en mars 1943, ce qui n'est pas exact ni correct, d'autant plus que ce proche de Mitterrand, il faut le dire en toute loyauté, fut parmi les moins militants de notre Mouvement, ayant des excuses en raison de son épouse et de ses enfants, mais aussi de ses occupations professionnelles. Les amis de Mitterrand en ce domaine n'ont écouté que lui ! Bien sûr !

Comme, au M.R.P.G.D., ni les uns ni les autres n'avions d'ambitions politiques personnelles, actuelles ou futures, à la différence de ce qui se passera dans le groupe Pinot, et aucune ambition d'avancement militaire, si nous avons ébauché plusieurs fois des projets de créer un Comité Directeur par zone, et un Comité Directeur National, pour notre Mouvement, aucun type de Comité Directeur habituel M.R.P.G.D. n'a vraiment été constitué, pour des raisons de sécurité et de non-utilité. Après les premiers rapatriements de Résistants du M.R.P.G.D., dès mars 1942, nous avons noué progressivement les liaisons nécessaires avec les grands Mouvements de Résistance de zone sud en leur rendant de grands services, mais aussi avec le B.C.R.A. par d'anciens du 2<sup>e</sup> Bureau et par le Contre-espionnage, avec les services d'atterrissages et de parachutages en zone sud, avec les Délégués du général de Gaulle et leurs assistants. Le 3 février 1943, Henri Frénay, principal responsable du Mouvement Combat, m'écrivait : "... Je profite de l'occasion pour vous remercier de votre collaboration avec notre mouvement. Je n'ignore rien des services que vous nous rendez : écoutes radio, recherche de personnel, centre de planquage contre la relève..." Ce texte suppose un appui du M.R.P.G.D., depuis des mois, et avant février 1943.

A cette époque, en échange, nous recevions, de temps à autre, une aide financière du Mouvement Combat, et encore de diverses sources. De Londres, il fut ensuite possible d'obtenir chaque mois pour les deux zones du M.R.P.G.D. une somme très insuffisante pour financer notre Mouvement, mais bien utile. Le colonel Passy, qui dirigeait le B.C.R.A. à Londres, écrivait le 14 novembre 1943 à Necker, c'est-à-dire Jacques Bingen, Délégué général zone sud : "Mon cher vieux. D'accord avec le Big Charles, Charette repart (de Londres en France) faire un travail important. Son budget a été étudié ici et doit être porté à 700.000 (je dis sept cent mille) mensuels à partir de novembre. Il vous fournira un compte rendu. Amitiés. Signé : Arquebuse (pseudo du colonel Passy)". Le mot est de sa main. Vite, ce budget fut élevé à 1.000.000 de francs de l'époque, mais ce montant était très dérisoire pour permettre à plus de cent cinquante permanents du M.R.P.G.D. de vivre, de payer leurs billets de chemin de fer, très rarement une modeste chambre d'hôtel, d'aider les familles de nos militants détenus par la gestapo ou la milice de Pétain, de régler nos tracts et journaux clandestins... Chacun était aidé par sa famille. Le Mouvement trouva quelques ressources complémentaires, en particulier par la vente de marks allemands qui avaient été dérobés. Chacun d'entre nous, s'il consacrait tout son temps à la lutte active du M.R.P.G.D., comme un agent P 2 d'un Réseau de la France Combattante, recevait de façon égale 3.000 francs par mois. Pour se loger dans une chambre meublée, type chambre de bonne, et se nourrir, c'était très peu. Certains mois, au début de 1944, l'argent du B.C.R.A. n'arriva plus pour aucune organisation de Résistance. Nous avons pu emprunter 1.000.000 F. D'ordinaire, l'argent nous parvenait par porteur à un rendez-vous fixé dans une rue : un gros paquet de billets de 1.000 F enveloppés dans un paquet de journaux. Je faisais répartir les sommes aux principaux responsables des structures verticales et des structures horizontales du Mouvement. Nous étions très loin des traitements mensuels des vichysois du groupe Pinot, soit au Commissariat aux P.G., soit dans leurs "jobs" officiels de substitution, qui, en outre, devaient se faire payer une partie de leurs voyages, etc. Ils n'ont pas connu, pour l'immense majorité, ni la lutte totalement clandestine, ni la misère, comme nos militants. Nous, nous étions plutôt du genre "clochards", pour la Résistance pure et dure. Et eux, à la charge des contribuables.

En dehors des instructions de ne pas attaquer et tuer des officiers ou soldats de l'armée d'occupation en France avant mai-juin 1944, et c'était normal parce que nous n'étions pas des tueurs, et parce que, pour un Allemand abattu, cinquante otages Français étaient fusillés par les Allemands, nous n'avons jamais reçu de directives du Comité Français de Londres, ni du C.F.L.N., ensuite, d'Alger, ni du B.C.R.A. Encore moins du Conseil National de la Résistance,

qui ne disposait d'aucun pouvoir, surtout exécutif, et jouait plutôt un rôle politique pour l'après-libération. Ni des Délégués de Londres et d'Alger en France. Nous avons noué des contacts avec des agents britanniques en France, surtout Victor, et Mennesson, mais n'avons jamais dépendu d'eux. Notre groupe de Résistants P.G. au Stalag XI B avait été à la base constitué plutôt par des intellectuels : un agrégé de lettres, des licenciés en philosophie, lettres, histoire, et droit, des ingénieurs, des instituteurs. En France, nous avons défini nous-mêmes nos objectifs essentiels, notre stratégie, nos quatre grands axes de nos luttes. Et nous étions devenus, bien avant la fusion de mars 1944, un assez grand Mouvement de Résistance, surtout et de beaucoup en zone sud, ce dont ne se rendaient pas très compte tous nos militants de zone nord, il faut bien le comprendre.

Comme nous n'étions pas attirés par la politique, à une ou deux exceptions près, et, personnellement, je n'ai jamais eu la moindre ambition politique, nos seuls objectifs essentiels, au M.R.P.G.D., à l'inverse du groupe Pinot et de Mitterrand très portés vers la politique de Pétain et, entre janvier 1943 et janvier 1944, vers une guerre de succession contre André Masson qui avait remplacé Pinot à la tête du Commissariat aux P.G., nos seuls objectifs au M.R.P.G.D. ont été, d'une part, la lutte acharnée contre l'armée allemande jusqu'à sa défaite totale, contre le nazisme et la dictature d'Hitler, contre leur allié Pétain et ses amis collaborateurs, et, d'autre part, la libération de la France, ainsi que de tous ses P.G., déportés et requis, avec la restauration de la France, de la République et de la Démocratie.

La stratégie du M.R.P.G.D., à partir de sa création, le 15 mars 1942, fut celle de "pur-sang", d'un combat incessant jusqu'à la fusion du 12 mars 1944, dont l'immense majorité d'entre nous ne voulait qu'avec le C.N.P.G. de Paumier, parce qu'eux et nous vivions la pleine Résistance, tandis que nous pensions le groupe Pinot enfoncé dans son pétainisme et, au minimum, sauf exceptions, très immobiliste, très attentiste. Le M.R.P.G.D., selon les ordres de Londres et d'Alger en février-mars 1944 s'est vu priver de la lutte les armes à la main contre les Allemands, puisqu'il a dû fusionner le 12 mars 1944, juste au moment où se créaient les F.F.I., pour rassembler les combattants de l'Intérieur, sous la haute direction du général Koenig, nommé commandant en chef des F.F.I. Nous exposerons comment eut lieu cette fusion surtout théorique, car les Régions et les maquis, comme les pré-maquis, du M.R.P.G.D., n'ont, en général, pas fusionné. Les militants du M.R.P.G.D. ne sont devenus M.N.P.G.D. qu'après la libération de Paris et de la plus grande partie de la France, parce qu'ils n'ont jamais été joints, sauf en peu d'endroits, par des responsables du M.N.P.G.D. Où étaient ces responsables ? Quelles manœuvres mijotaient-ils ? Cela n'a nullement empêché les cadres et les agents du M.R.P.G.D. de continuer à faire leur devoir de patriotes jusqu'à la victoire. Les cadres et les militants du M.R.P.G.D. n'ont jamais accepté de dépendre des vichystes et des pétainistes du groupe Pinot. Il n'y avait aucun atome crochu. Jusqu'au moment du débarquement allié en Normandie, en juin 1944, au reste, les Mouvements de Résistance, le plus souvent, n'avaient pas non plus d'action armée contre l'ennemi, sauf s'ils étaient attaqués, et, sauf exceptions ; jusqu'à cette date, malgré toutes leurs réclamations, et à part de très rares cas, ils n'étaient, ni armés, ni équipés, ni soutenus pour cela. Les alliés anglo-saxons ne le voulaient pas. Ils n'y croyaient probablement pas et redoutaient que les Résistants ne soient massacrés par les Allemands, qu'Hitler n'ordonne de faire revenir plusieurs divisions de Russie contre ce combat de partisans, ou qu'une révolution communiste ne s'installe en France... Quand l'armée française d'armistice, composée de quelques divisions peu armées, fut dissoute par Pétain, en novembre 1942, peu après le débarquement allié au Maroc, toutes ses armes furent remises aux Allemands venus occuper la zone sud. Sur ordre, les amis de Pétain révélèrent aux Allemands les caches d'armes de l'armée française en zone sud, au lieu d'en faire don à la Résistance. Même l'O.M.A. ou Organisation Militaire Armée, puis à sa suite l'O.R.A. ou Organisation de la Résistance Armée, comprenant les cadres les plus Résistants de l'ex-armée d'armistice, furent ainsi, pour une large part, privées de l'ensemble des armes nécessaires. Les responsabilités de Pétain et de ses amis restent là encore capitales. Au M.R.P.G.D., comme dans les autres vrais Mouvements de Résistance, notre stratégie fut commandée par ce manque d'armes, quand nous aurions tous voulu lutter contre l'ennemi les armes à la main, au moins comme en mai et juin 1940. Nous étions condamnés à résister dans l'ombre, et, cependant, de façon très efficace et quotidienne.

Bien entendu, nous consacrons beaucoup de temps à recruter, les uns pour notre lutte immédiate en Allemagne et en France, les autres pour un appui qui se traduirait par la

mobilisation militaire lors des débarquements alliés et français en France. Dans les deux cas, comme le prouveront les faits, nous avons obtenu d'excellents résultats. Nous avons, toutefois, été gênés par l'action du Commissariat aux P.G. jusqu'en janvier 1943 sous la direction de Maurice Pinot. De janvier 1942 à sa démission en janvier 1943, il a fait créer un peu plus de cent vingt Maisons du Prisonnier et annexes, réparties au chef-lieu des départements des deux zones et dans les grandes villes, et a aidé à la création de près de trois mille cinq cents Centres d'Entr'aide aux P.G. (C.E.A.) dans de nombreux arrondissements de France, sous l'égide du Maréchal Pétain, et donc de la collaboration avec l'Allemagne, car il ne fait de doute pour personne de bonne foi, et la justice française s'est prononcée, que Pétain, avec certaines circonstances atténuantes en raison de son très grand âge, n'a cessé de trahir la France depuis ses accords avec Hitler à Montoire le 22 octobre 1940. Les P.G. évadés, peu nombreux, et la masse des P.G. rapatriés, étaient dans l'obligation de se rendre devant le C.E.A. ou à la Maison du Prisonnier pour divers renseignements administratifs ou pour recevoir des appuis. Sauf dans de rares Maisons du Prisonnier dont le directeur, ou une partie du personnel, faisait déjà partie de la Résistance (Réseaux C.N.D.-Castille de Rémy, ou Alliance, ou Mouvements tels que Combat), l'araignée pétainiste attendait, sur sa toile bien tissée, l'ancien P.G. On tentait de l'emberlificoter dans la Légion des combattants ou de toutes façons dans le Vichysme, soit collaboration si la Maison du Prisonnier était menée par un pro-allemand — et il y en eut trop — soit attentisme et immobilisme total jusqu'à la fin de la guerre. Les agents du M.R.P.G.D. avaient obligation de ne pas mettre les pieds dans ces traquenards où ils auraient pu être dénoncés. Sur le plan social, les Maisons du Prisonnier et les C.E.A. ont pu montrer leur utilité, et c'est un bien, il faut avec loyauté le reconnaître, mais s'en servir aussi, dans la plupart des cas, sous un aspect social pour rallier les P.G. à Pétain et les mettre en garde contre la Résistance, particulièrement contre le M.R.P.G.D., c'est un mal. Les Allemands n'ont pas fait fermer une seule Maison du Prisonnier, ni un seul C.E.A., et pour cause : ils y étaient favorables. Dans chaque Maison du Prisonnier, un immense portrait de Pétain était là pour accueillir le pauvre P.G. Jean Védrine tentera de faire croire que la photo du "Chef de l'Etat" par tradition est affichée dans les bâtiments publics. Mais Pétain avait usurpé le titre de Chef de l'Etat ! Et le portrait ou la photo, par tradition aussi, devrait occuper une place modeste. Pas dans les Maisons du Prisonnier. Védrine voudrait expliquer encore que ce portrait de Pétain servait d'épouvantail contre son propre gouvernement, certaines polices françaises ou allemandes et la Milice, et même parfois servait de couverture à la Résistance. Ce ne paraît pas sérieux ! Pourquoi ne pas dire la vérité ? Pétain voulait se servir des anciens P.G. et de leurs familles pour soutenir sa politique intérieure et pro-allemande. Un certain nombre d'anciens P.G., dont Pinot, s'abritaient derrière Pétain pour leur politique future qui, selon moi, n'était pas une politique de Résistance à Hitler, à l'armée allemande, à Pétain et sa collaboration. Ce groupe Pinot, à l'aspect social, et fidèle à Pétain, pensait "rassembler" les anciens P.G., le moment venu, et, en attendant les connaître *de visu* ou par fichiers, créer des cellules d'accueil et d'influence, pour les regrouper un jour en Fédération, dans leurs filets, en vue de la masse électorale qu'eux — 1.850.000 ex-P.G. lors de l'armistice 1945 — et en plus leurs familles et leurs relations, pouvaient représenter. Cela excluait toute activité réelle de Résistance, sauf des cas isolés et spéciaux pour que l'exception confirme la règle. Pour eux, on était "Prisonnier" (c'est-à-dire ex-P.G.), et, dans ce cas, on devait marcher avec leur bande en attendant leurs mots d'ordre. Et c'est ainsi qu'eut lieu le mariage de la carpe et du lapin, ou du M.N.P.G.D. qui devrait avoir été un Mouvement de Résistance, créé le 12 mars 1944, et des Centres d'Entr'aide aux P.G. ou C.E.A. — absolument en général, et sauf cas très rares, anti-Résistance sous l'occupation — dont le premier congrès national s'est tenu à Paris le 5 novembre 1944. Bien des questions peuvent se poser sur les délégations de votes des membres présents... Il en est né, le 5 avril 1945, la Fédération Nationale des Prisonniers de Guerre, sans attendre le retour massif des P.G. d'Allemagne le mois suivant ! On est manœuvrier ou on ne l'est pas...

Le M.R.P.G.D., lui, a recruté la quasi-totalité de ses ex-P.G. en dehors des Maisons du Prisonnier et des C.E.A. qui, presque tous, suintaient le vichysme par tous les pores. Nous ne visions pas l'après-guerre et des places politiques ou administratives. Et nous recrutions les non-P.G. parmi nos relations sans leur demander s'ils avaient le "badge" d'anciens P.G. ou non. Nous ne passions pas notre temps à recruter pour recruter, comme d'autres. Le recrutement selon nous devait servir à la Résistance, et ce n'était pas un acte de Résistance de rencontrer des ex-P.G. dans des Maisons du Prisonnier ou des C.E.A., au parfum de Pétain, pour dire : "Attendez les instructions. Il faut être très prudent. N'écoutez pas Charette et ceux de son

Mouvement : ils sont très dangereux !" Le M.R.P.G.D. s'est développé d'abord en zone sud, de mars 1942 à mars 1943, puis dans les deux zones de mars 1943 à mars 1944, date de la fusion. Parallèlement à notre développement en France, dans la plupart des Régions et dans nombre de départements, nous n'avons cessé de chercher à développer notre Résistance en Allemagne même, par les P.G. et les requis.

Le M.R.P.G.D. a connu deux grandes étapes d'expansion, la première, de sa création le 15 mars 1942, lors du rapatriement de quelques Résistants du Stalag XI B, à mars 1943, date du retour de captivité d'Ulmann, Le Moign', Dechartre, Burnoud, et tant d'autres Résistants de Fallingbostel et d'autres camps, qui, selon leur parole, nous ont rejoints immédiatement dans notre Mouvement. Durant la première étape, outre Harou, Beau et moi, puis du Pavillon, Bidart et Thomas-Duffort, notre noyautage nous a permis de recruter d'excellents militants et militantes, à la Direction du Service des P.G. et à l'hôpital Desgenettes, à Lyon, puis dans le Rhône, la Loire, l'Isère, le Jura, l'Ain, le Puy-de-Dôme, la Dordogne, la Lozère, la Haute-Garonne et les départements voisins, les Pyrénées, les Landes, etc. Et, progressivement, dans les six Régions (selon le système des grands Mouvements de Résistance) et la plupart des départements de zone sud, non pas dans le cadre de l'attentisme de ce que sera surtout le groupe Pinot, mais dans la Résistance active et efficace. L'Histoire de notre Mouvement le prouvera, faits et documents à l'appui. Avant de franchir la seconde étape de notre développement, nombre de structures étaient en place, les méthodes acquises, les liaisons constantes et très utiles établies avec les grands Mouvements de Résistance et certains Délégués du Comité Français de Londres et du B.C.R.A. en France. Le Mouvement était déjà important, reposant sur d'excellentes bases clandestines, et disposait de plusieurs services, dont ceux des faux-papiers, des liaisons avec nombre de Stalag d'Allemagne, de Renseignement sur la France et sur l'Allemagne, etc. Tout en zone sud, où la police Menées anti-nationales, puis la gestapo à partir de novembre 1942, et la Milice de Pétain, sévissaient contre les gaullistes et les communistes. Nous étions prêts à recevoir l'appui considérable de nos autres amis du Stalag XI B. en zone sud, et aider de notre mieux le lancement du M.R.P.G.D. en zone nord, grâce aux retours d'Ulmann, Duprat-Geneau, dit Dechartre, Bonnet dit Moulin, Burnoud, et tant d'autres très dynamiques. A partir de l'entrée de l'armée allemande en zone sud, le 11 novembre 1942, le passage d'une zone à l'autre fut plus facile. Bonnet était resté plusieurs semaines à Lyon, en février 1943, où nous l'avions accueilli à la gare, lors de son rapatriement, et nous l'avons vu souvent avant son départ pour Paris. Dechartre vint nous rencontrer en zone sud. Le Moign' et moi sommes allés leur rendre visite à Paris. Nous étions du même Mouvement et sur la même longueur d'ondes. Nous correspondions aussi beaucoup par notes. Je me suis installé principalement à Paris, dans l'illégalité et la clandestinité totales, à partir du 20 octobre 1943, pour aider davantage le M.R.P.G.D. de zone nord, en continuant à visiter, tous les mois, certaines de nos Régions de zone sud. A la fin de 1943, j'ai appelé à Paris, pour que nous restions moins éloignés, nos directions structurelles verticales.

Il est triste de constater les erreurs nombreuses, et toujours à l'avantage exclusif du groupe Pinot et de Mitterrand, de la part de journalistes de la télévision ou de la presse, et parfois d'écrivains, qui ne vont chercher leurs informations qu'auprès des ex-pétainistes du groupe Pinot, pour leur immense majorité non-Résistants. A moins que les textes et propos, à sens unique de propagande, n'aient été communiqués par l'Elysée depuis 1981. Ainsi, certains présentateurs de la télévision ont fait entrer par erreur Mitterrand dans la Résistance en 1942, sinon en 1941 ! D'autres ont tenté de minimiser à l'extrême le M.R.P.G.D. pour magnifier le groupe Pinot, qu'ils appellent R.N.P.G. ou M.N.P.G.D., et semer la confusion. Parfois, même dans des préfaces d'ouvrages, des gens qui n'ont pas ou peu connu la Résistance, mais qui sont à la remorque de Mitterrand, se moquent, en invoquant, pour le M.R.P.G.D., un respectable sentiment de piété familiale n'admettant, pour nous, d'autre référence que celle du général de Gaulle. Ce ne fut jamais le cas du M.R.P.G.D., à l'inverse de ceux du groupe Pinot dont le sauveur, le mythe, était Pétain. Tous les journalistes, présentateurs de télévision, écrivains, sont loin de telles méthodes, et la plupart se montrent consciencieux, méticuleux, prudents. Ils ne se laissent pas circonvenir, ne disent pas et n'écrivent pas n'importe quoi.

Loin des magouilles des pétainistes, dès 1942, et plus encore en 1943, et durant le premier trimestre 1944, le M.R.P.G.D. a défini et organisé quatre principaux axes de lutte. A la différence du groupe Pinot qui, à partir de la mi-1943 bluffait, comme c'est l'habitude viscérale de certains des siens, en faisant croire à des naïfs qu'il parlait au nom des P.G. et tenait une place au

combat au nom de l'ensemble de la Communauté des P.G., alors que le groupe Pinot n'a jamais, il faut le répéter jamais, été mandaté par aucun P.G. français en Allemagne, ni par l'immense majorité des anciens P.G. en France, mais cela c'est de la politique politicienne. Quant à lui, le M.R.P.G.D. luttait dans l'immédiat de la guerre par tous les moyens à sa disposition. Ses quatre grands axes de sa lutte étaient le Renseignement en France, le Renseignement en Allemagne et dans les milieux allemands en France, l'Action en France, l'Action en Allemagne et dans les milieux allemands en France. Telle fut bien notre Mission, telle que nous nous la sommes fixée nous-même, confirmée par le Ministère de l'Intérieur du C.F.L.N. d'Alger et le B.C.R.A. Cela ce n'est pas du roman, ou une saga, ou une mystification ! Bien peu de personnes ont connu toutes les activités du M.R.P.G.D. pour des raisons de cloisonnement et de clandestinité indispensables. Même après la guerre, et depuis, nous n'avons, ni claironné, ni inventé. Nous avons le sens d'avoir accompli notre devoir. Certains ont cru que le M.R.P.G.D. s'était surtout consacré au Renseignement. D'autres affirmaient, au contraire, que l'Action dominait dans notre Organisation. De grands Mouvements de zone sud, comme Combat, consacraient nombre de leurs militants et de leurs moyens, les uns dans des Services de Renseignement qui lui étaient propres, les autres dans des Services personnels d'Action. Ce fut la vérité totale aussi pour le M.R.P.G.D. Et, normalement, les militants de chacun de nos quatre grands axes ne se mélangeaient pas. Ils avaient leurs objectifs, leurs hommes, leur budget, leurs courriers, leurs liaisons directes avec nous, quoiqu'ils maintenaient des contacts avec nos cadres régionaux. Il est erroné de tronquer le M.R.P.G.D. et de le réduire.

Des gens mal informés sur la Résistance, et confondant Mouvement et Réseau, ont écrit en parlant de "Réseau Charette" de mars 1942 à mars 1943, au lieu de M.R.P.G.D., pour nous minimiser, alors que, comme nous le prouverons, le "Réseau Charette", n'a été créé et homologué par les Forces Françaises Combattantes, que quelques jours après mon arrivée à Londres fin juillet 1943. Il est nécessaire, pour l'Histoire, de déjouer toutes manifestations de la duplicité et du machiavélisme des spécialistes de ces méthodes, surtout si elles ont pu leur donner l'impression d'avoir réussi à un homme et à une association de profiteurs. La morale et un silence de mépris ne paient pas toujours à l'échelle humaine.

## **Notre Axe : Renseignement France.**

Pour le M.R.P.G.D., le Renseignement a toujours été un outil de base indispensable dans la guerre. Déjà au Stalag XI B, nous avons créé le Renseignement. Dès notre rapatriement, en mars 1942, nous avons opéré de même. En parlant des hommes et des femmes du M.R.P.G.D., nous citerons des exemples concrets et des faits. Nous avons su très vite que les services du B.C.R.A. et de l'Etat-Major du général de Gaulle appréciaient nos renseignements, et, par eux, nos alliés anglais. Nous avons eu, ensuite, de multiples confirmations de leur part, que ces renseignements soient militaires, économiques ou politiques. La B.B.C. nous remerciait par messages convenus. Et, cependant, nous n'étions pas des professionnels, mais plus d'un agent de Renseignement du M.R.P.G.D. était dessinateur, journaliste, officier ou secrétaire dans une administration, ingénieur, etc. Nous disposions, en diverses villes, de photographes de métier pour reproduire plans et documents. Tous les mois, dès qu'il y eut des atterrissages de bimoteurs lors de la pleine lune, quantité de plans, schémas, documents, informations, de source très sûre, partaient pour le B.C.R.A. de Londres, sous les marques M.R.P.G.D., ou en bref "Mix", à moins d'avoir été l'objet de piratages, par lesquels d'autres mettaient leur marque à la place de la nôtre, ce que j'ai fait constater au B.C.R.A. de Londres... Notre travail n'avait qu'un objet : la France.

Nous avons reçu de très petits appareils photographiques qui furent très utiles, mais les Anglais refusèrent toujours de nous confier, et aux autres Mouvements de Résistance, un ou plusieurs postes radio-émetteurs-récepteurs. Pour les informations les plus urgentes, nous étions dans l'obligation de transmettre par la Délégation de la France Combattante en métropole. Un certain nombre de nos Renseignements passaient, au début du M.R.P.G.D. par Combat, ou par le service gaulliste du 2<sup>e</sup> Bureau en France. Parmi la masse de plans et documents mensuels partant pour Londres de notre part, certains étaient photocopiés par nos soins au préalable, car la Délégation d'Alger ou de Londres en France en voulaient un exemplaire pour eux, de même que les Mouvements Unis de Résistance. Ainsi nos écoutes radiophoniques, les fiches des Résistants recherchés par la Police Menées Anti-Nationales et la

Milice de Pétain, etc. Nous connaissons bien Jean Gemähling, responsable général du Renseignement pour Combat, puis pour les M.U.R., de même que Gorce-Franklin, chef du Réseau "Gallia" de regroupement des Renseignements pour les Mouvements de Résistance. Par le jeu des boîtes aux lettres et des adjoints, nos remises de documents étaient fréquentes. Tous deux sont au-dessus de tout soupçon, de même que Paul Rivière, que nous avons vu plusieurs fois, et qui dirigeait le Service d'Atterrissage et de Parachutage (S.A.P.) pour la zone sud, et en particulier, en R 1 ou Région lyonnaise. En définitive, c'est par lui que partaient nos masses de documents pour Londres. Nous avons été obligés de demander au B.C.R.A. de prier les speakers de la B.B.C., ou radio de Londres, très écoutée par les français et les P.G. en Allemagne, mais aussi par les services de contre-espionnage allemands, d'utiliser certains de nos documents avec plus de prudence pour ne pas dévoiler nos sources. Ce n'est pas du tout en raison de la B.B.C., mais trois de nos responsables du Renseignement furent arrêtés par la gestapo, jugés par tribunal militaire allemand, et fusillés, pendant que d'autres, aussi nos amis dans notre Mouvement, étaient arrêtés, internés, très torturés, et déportés. Plusieurs d'entre eux sont morts d'épuisement en déportation en Allemagne. Il n'y eut pas de lien entre toutes ces arrestations. Si plusieurs aérodromes militaires allemands furent détruits par les bombardements alliés en France, le M.R.P.G.D. en fut peut-être l'origine par ses plans et renseignements. Mais nous regrettons, dans nos lettres au B.C.R.A., — et nous l'avons redit maintes fois à Londres et à Alger de juillet à octobre 1943, — que l'on ne nous fasse pas parvenir les explosifs nécessaires : nous aurions fait exploser nous-mêmes les avions et bâtiments allemands, comme nous aurions détruit au sol les machines les plus sophistiquées dans les usines d'armement françaises, sans que la population de notre pays ait à souffrir de bombardements aveugles. Nous étions tellement "gonflés à bloc" que différents groupes du M.R.P.G.D., des deux zones, selon les objectifs précisés par nos propres Services de Renseignement, n'auraient pas hésité. Ce qui importait, c'était la défaite allemande. Par contre, le groupe Pinot, en général, était anti-Renseignement, et n'avait pas les services nécessaires.

## **Notre Axe : Renseignement Allemagne.**

Dans ce domaine, diverses furent nos voies, et nombre de nos ateliers n'ont jamais été reliés entre eux, volontairement. Outre les plans d'aérodromes ou d'usines de guerre venus par le Stalag XI B, les informations et schémas cueillis au passage à Mâcon par du Pavillon, à Issoudun où il fut envoyé, par Bidart, auprès de PG. rapatriés de nombreux Kommando de différents Stalag, ou ceux reçus à notre demande par nos amis du Centre de démobilisation de Bourg-en-Bresse et d'ailleurs, des P.G. nous rapportaient d'Allemagne des renseignements militaires et économiques que nous leur demandions en adressant à des P.G. français fictifs des colis qu'ouvraient nos amis de divers services de la Poste aux colis dans de nombreux camps. Les colis contenaient des boîtes métalliques à double paroi où étaient cachées nos demandes. Nous correspondions, à l'aide de code indécélabile, avec ces amis des Postes aux colis, dont nous avons obtenu toutes les coordonnées par la Direction Générale des Services des P.G., très noyauté par nous, à Lyon. Souvent les Renseignements et schémas obtenus nous ont été adressés en France par des P.G. rapatriés, et à des noms eux aussi de code, "en poste restante" à telle boîte des P.T.T., de tel bureau de poste, de notre choix. Et nous étions avertis des arrivages. D'autre part, les M.R.P.G.D. de la D.S.P.G. de Lyon, qui tenaient un compte aussi précis que possible, des emplacements des Kommando des P.G. en Allemagne, nous permettaient de savoir dans quelles usines de guerre ou autres travaillaient les P.G. français. Par recoupements complexes nous arrivions, dans un certain nombre de cas, à les joindre et à les questionner. S'il rentrait de ces P.G. par évvasion ou rapatriement, c'est grâce à la D.S.P.G., ou au Centre d'Accueil de Mâcon ou d'Issoudun, ou par un Centre démobilisateur que nous parvenions à recruter des P.G., à la mémoire toute fraîche pour répondre à nos questions. Les requis du S.T.O., revenant en congé annuel ou pour cas spéciaux, étaient aussi soigneusement interrogés par nous. Enfin, nous disposions de dizaines de civils allemands ou autrichiens anti-nazis, d'alsaciens et de lorrains, qui approchaient les soldats allemands et finissaient par connaître leur unité, leur activité, le nom de leurs officiers supérieurs, leurs affectations, leurs déplacements, etc. Tous ces renseignements furent transmis. Rien de tel dans le groupe Pinot de façon organisée.

## **L'Axe Action en France.**

Il fut l'objet principal de nos efforts, de nos luttes et de nos résultats dans les deux zones du pays. Là, nos effectifs furent de beaucoup les plus nombreux. Cet Axe, du 15 mars 1942 au 12 mars 1944, comprit : recrutement, noyautage, propagande écrite et orale, services faux-papiers, lutte contre la déportation, passages par les Pyrénées, Groupes-Francs, Armée Secrète, envois vers les maquis, constitution de pré-maquis M.R.P.G.D., sabotages, contre-espionnage, services sociaux, etc. Nous décrivons les faits réels, et donc, les méthodes, en retraçant, en très bref, la vie de nos militants. Qu'il soit seulement précisé que nous ne recrutons pas des agents pour la dix-septième heure, mais pour la lutte immédiate sous l'une ou l'autre de ses formes. L'U.R.S.S. réclamait de ses Alliés cette guerre constante pour retenir le maximum de troupes allemandes et ne pas l'aider, en attendant, en planqué, était criminel. A l'inverse du groupe Pinot, qui s'est, et souvent à tort, approprié des Résistants appartenant à de vrais Mouvements de Résistance ou à de réels Réseaux de Renseignement ou d'Action, pour grossir ses effectifs, sous le prétexte que ces Résistants appartenaient à des Maisons du Prisonnier ou à des Centres d'Entr'Aide aux P.G., le M.R.P.G.D. n'a jamais joué la duplicité. Ses adhérents étaient bien les siens. Et même, bien souvent, en raison de l'intérêt de l'ensemble de la Résistance et de la guerre, le M.R.P.G.D. a prêté ou même apporté définitivement nombre de ses agents à Combat, Résistance-Fer, A.S., O.R.A., F.F.I., etc. Là où ils étaient le plus utile dans la lutte. Tel était l'esprit du M.R.P.G.D. Notre Mouvement a fabriqué d'excellents faux-papiers dans ses divers ateliers, en particulier, à Lyon, Saint-Etienne, et Paris, non seulement pour les P.G. en Allemagne et leurs évasions ou rapatriements, grâce aux documents adressés en cachette dans les colis pour créer le trouble chez les soldats allemands et dans les Kommando, mais pour la reprise de la lutte des P.G. en France. Et, de façon considérable, pour protéger nos Résistants et ceux des autres Mouvements, pour éviter les départs pour le S.T.O., et camoufler l'identité des maquisards. C'était un travail très délicat. Il nécessitait des experts, les uns pour les textes français ou allemands (parfois écrits en gothique), d'autres pour les cachets grâce à des graveurs de métier, ou pour les photographies. Et quantité d'agents de liaison pour chercher les demandes dans les maquis ou les boîtes aux lettres secrètes des villes, puis rapporter les faux : cartes d'identité, fiches de démobilisation, certificats médicaux, cartes de pain et de tabac, etc. Sauf le timbre fiscal apposé avant l'empreinte du cachet, les travaux du M.R.P.G.D. étaient gratuits. Souvent même, certains du M.R.P.G.D., pourtant très démunis, durent faire aussi cadeau du timbre fiscal. Dans les deux zones, des dizaines de milliers de faux-papiers ont été établis par nos spécialistes, dont un bon nombre avait commencé au Stalag XI B. De la même façon, le M.R.P.G.D. a rendu service ainsi à de nombreux israélites, ou des étrangers, ou des apatrides, obligés de se cacher. Les diverses méthodes de notre Axe Action-France, dans tous ses domaines, dont le M.R.P.G.D. est fier, apparaîtront mieux lors de notre panorama des hommes et des femmes du M.R.P.G.D.

## **L'Axe Action-Allemagne ou F.I.A.**

Cette action avait déjà commencé au Stalag XI B par la démoralisation des soldats et des civils allemands, ainsi que par le sabotage du travail et des moyens de production dans ses Kommando, comme dans bien d'autres camps et Kommando de P.G. simultanément, mus par la même lutte. Le F.I.A. ou Front Intérieur Allemand était inventé à Fallingbostal dès 1941, au moment où la plupart des futurs membres du groupe Pinot n'étaient pas particulièrement Résistants. Il faut donc fourrer, dans le cabas de toutes les "erreurs" du groupe Mitterrand, Benet et Védrine, leur invention de la constitution du F.I.A. du M.R.P.G.D. à la fin de 1943. C'est une diffamation de plus, à notre égard. On doit se demander quand ils disent la vérité. Dès mars 1942, lors de mon rapatriement, le F.I.A. continuait pour nous, sous de multiples aspects d'Action en Allemagne où nous adressions les directives et des moyens par colis spéciaux, y compris par des tracts rédigés et imprimés en langue allemande pour le M.R.P.G.D. Mais aussi, notre F.I.A. comprenait la lutte de diverses façons auprès des soldats allemands en France : nos tracts et notre journal en langue allemande, organisation de désertions de soldats allemands, démoralisation de l'armée allemande. Quand Védrine, dans ses Dossiers P.G. Rapatriés, déclare donc que le M.R.P.G.D. aurait été constitué en France fin 1943, il commet une "désinformation". Ne confond-il pas avec le groupe Pinot dont le service F.I.A., s'il a vraiment existé, apparaît très modeste, très imbriqué dans la Mission pétainiste de Scapini, et probablement totalement inefficace dans le combat réel contre les Allemands. Signalons que notre service F.I.A. en France fut dirigé par André Ulmann, dès son rapatriement en mars 1943

jusqu'à son arrestation le 1<sup>er</sup> septembre 1943, et que notre militant Kreissler, autrichien d'origine israélite, lui succéda, arrêté lui-même par la gestapo le 31 mars 1944, alors qu'il continuait ses fonctions au titre M.R.P.G.D.-M.N.P.G.D. Mais, avant eux, notre amie Clara Malraux, ex-épouse d'André Malraux, israélite d'origine allemande, s'occupait de nos groupes F.I.A. en zone sud. Elle le relate dans ses livres. Rien n'est plus objet de doute que le mensonge, surtout lorsqu'il est destiné aux chercheurs, aux étudiants, aux historiens... et lorsqu'on a reçu la Francisque de Pétain. Que faisaient, dans la Résistance M.R.P.G.D., Clara Malraux, son camarade Gérard Kratzat qui sera arrêté et fusillé, les époux Engels autrichiens, notre ami André Kauffmann, Peter Lauters le sarrois qui sera aussi appréhendé et dont nous n'avons plus eu de nouvelles à partir d'août 1943 à Paris, Karl von Kurz l'autrichien qui disparaîtra de même après avoir été pris par la gestapo, et tous leurs adjoints dans leurs services, sinon de lutter dans la clandestinité de notre F.I.A. contre le nazisme et Hitler en y employant tout leur temps ? Quelle différence avec Védrine qui fut longtemps homme de confiance adjoint du Stalag le plus pétainiste d'Allemagne, puis, fin 1942 et début 1943, cadre du Commissariat Pinot à Vichy où, recommandé par les Délégués de la Mission Scapini, et par Georges Baud, lui aussi Francisque de Pétain, il fut chargé, dit-il, de la Direction des Centres d'Entr'aide aux P.G. en zone sud. Ensuite Védrine, en février 1943, entra dans un Bureau de documentation, ou peut-être de propagande (à vérifier), situé à l'hôtel du Parc, à Vichy, où se trouvaient la résidence et les bureaux du Maréchal Pétain. Enfin, il prit racine dans la Creuse au domicile de ses futurs beaux-parents... Le M.R.P.G.D. ne lui reconnaît pas le droit de parler de la Résistance des P.G. en Allemagne, la vraie, ni de celle des anciens P.G. en France, qu'il a dû peu connaître. D'où toutes ses erreurs, qui, selon moi, ne me le rendent pas crédible au plan de l'Histoire. Sa copie est à refaire. C'est un très grand ami de Mitterrand...

Au M.R.P.G.D., *les services de liaisons ou de courriers*, tant à l'intérieur du Mouvement qu'à l'extérieur, dans les deux zones, avec les autres Mouvements de Résistance, les Services de la Délégation du Comité Français de Londres, puis du C.F.L.N., les maquis, etc., furent extraordinaires. Nous utilisions à plein temps des dizaines d'hommes et de femmes très dévoués, à titre de transporteurs de courriers, releveurs de nos boîtes aux lettres secrètes, colportant, avec le même courage inouï, des armes à l'occasion. Comme nous tous, ils avaient accepté la torture, la déportation, le sacrifice de leur vie pour notre cause dans le cadre du Mouvement. Que de courses dans les villes, à pied ou à bicyclette, ou dans les trains, avec le risque d'être fouillé ! Cependant, c'était le seul moyen de transmission. Nos militants et militantes, dont c'était l'affectation, nous rappellent ces héros, souvent inconnus, chargés de véhiculer les Notes, pendant la guerre 1914-1918, à travers les champs de mines, ou par les boyaux des tranchées. Beaucoup de nos agents de liaison, hommes et femmes, merveilleux de courage, ont été arrêtés, très torturés, déportés, et sont morts pour la France.

*Ma mission à Londres et à Alger du 24 juillet 1943 au 16 octobre 1943.* Bénét et Védrine ne parlent que très peu de ce voyage, le premier et capital, alors que, dans leurs livres, ils parlent en long et en large du voyage à Londres et à Alger de Mitterrand du 15 novembre 1943 au 26 février 1944. Puis, ils parlent du voyage à Alger de Dechartre (ex-M.R.P.G.D.) et de Benet (ex-groupe Pinot) en avril 1944, après la fusion et la naissance du M.N.P.G.D., quand, par malchance, ils ne sont parvenus en Algérie, en raison de retards en Espagne, qu'après le débarquement allié en Normandie, et au moment où se préparait le débarquement franco-américain du 15 août sur la Côte d'Azur. Tous pensaient aux débarquements et à leur retour en France... Eux-mêmes n'y sont revenus, sans avoir encore été admis à l'Assemblée Consultative, qu'après la libération de Paris et d'une très large partie de la France. Pourquoi Benet et Védrine ont-ils minimisé à l'extrême les résultats de ma Mission à Londres et à Alger ? Par la lune du 24 au 25 juillet 1943, un bimoteur Hudson, piloté par "Verity", colonel néo-zélandais de la R.A.F., ayant le français Livry-Level pour officier navigant et un sergent anglais comme mitrailleur-mécanicien, s'est posé sur le terrain clandestin "Figue", près de Saint-Vulbas dans l'Ain. Paul Rivière, chef des opérations d'atterrissages et de parachutages en zone sud, toujours remarquable, et aidé par Péri et divers adjoints, avait tout préparé. Nous sommes partis à huit "passagers de la nuit" pour Blida, car le temps était trop clair pour retourner en Grande-Bretagne sans trop de risques avant le lever du jour. Alors que les passagers, dont de Menthon, dit "Joyeuse", se rendaient à Alger, les Anglais, à Blida, nous embarquèrent de force pour Gibraltar dans le même avion et, de là, vers un petit aérodrome réservé aux Services secrets dans les environs de Londres. On m'évita tout séjour à "Patriotic School", ancienne école de filles, destinée à recevoir les arrivants pour les questionner pendant des jours. Je fis la

connaissance du B.C.R.A., dirigé par le colonel Passy, 10 Duke street, à Londres. J'y subis un long interrogatoire de Thierry Mieg, spécialiste du Contre-espionnage, très sympathique. Il me fallut aussi y répondre aux questions de Pierre Bloch, appelé depuis Jean-Pierre Pierre-Bloch, ancien député socialiste, qui, en 1945, lorsque de Gaulle était au pouvoir, écrira un livre très élogieux à son égard, intitulé "De Gaulle premier ouvrier de France", puis, plusieurs années après, publiera un autre livre très désagréable pour de Gaulle, et plein de miel à l'égard de Mitterrand, dont le titre fut "De Gaulle ou le temps des méprises"... Peu après mon arrivée au B.C.R.A., j'adhérai aux F.F.L., à effet rétroactif au 15 mars 1942, mais je mis comme condition expresse que tous les militants et militantes du M.R.P.G.D. pourraient bénéficier, dès qu'ils le désireraient, d'un semblable engagement militaire à compter de leur date d'engagement dans le M.R.P.G.D. Comme le M.R.P.G.D. était un Mouvement de Résistance et que les autres Mouvements de Résistance ne bénéficiaient pas de ces avantages militaires (qu'ils ne souhaitent peut-être pas pour demeurer plus indépendants), il fut décidé, sur le champ, que je créais à Londres, fin juillet 1943, un "Réseau de la France Combattante", baptisé, "Réseau Charette", selon mon pseudonyme le plus connu, et que tous les membres du M.R.P.G.D. deviendraient, s'ils le voulaient, membres du Réseau Charette et seraient, de ce fait, des F.F.C. avec tous les avantages militaires inhérents à ce statut. Ipso facto, le Réseau Charette était homologué F.F.C., Unité Combattante. Mitterrand, parti pour l'Angleterre par les services secrets S.O.E. du colonel britannique Buckmaster, sans l'accord des Services de la France Combattante, ni des généraux de Gaulle et Giraud, ni donc du B.C.R.A., refusa à Londres d'adhérer à la France Combattante et au B.C.R.A., ce qui eut pour résultats, entre autres, alors qu'il était arrivé à Londres le 16 novembre 1943, soit plus de trois mois après mon passage dans cette ville, de ne pas créer de Réseau de la France Combattante et de ne pas obtenir pour quelques Résistants vrais, quoique très peu nombreux, de son groupe Pinot, les avantages militaires qu'ils auraient été en droit de recevoir dès la fin de la guerre. Un certain nombre d'entre eux sont venus me demander, à la fin de 1945 et en 1946, de les inscrire dans le "Réseau Charette" en comptant leur Résistance, ce qu'honnêtement et moralement je n'ai pas accepté. Après avoir exposé au B.C.R.A. ce que souhaitait le M.R.P.G.D. et en avoir longuement informé André Philipp, dans son bureau d'Hill street, où il se rendait souvent en qualité de Commissaire à l'Intérieur, c'est-à-dire Ministre, du C.F.L.N. ou Gouvernement d'Alger, j'ai pu m'entretenir avec les Services britanniques qui s'occupaient de la France. De son côté, Maurice Schumann, le porte-parole officiel de la France Combattante à la radio de Londres, que des quantités de Français écoutaient tous les soirs en secret et avec passion, eût la gentillesse de me prêter l'un de ses deux bureaux et de me permettre de parler un soir à sa place à la B.B.C. pour m'adresser à tous les Français, mais en particulier aux P.G. en Allemagne et aux anciens P.G. en France, et à leurs familles. Puis, ce fut le départ en avion pour Alger où je résidai pendant un mois à la villa "les Oliviers", au domicile même du général de Gaulle. Presque tous les jours de longs entretiens très amicaux avec lui sur la France, sur la Résistance en France, les P.G. en Allemagne, les anciens P.G. en France, le M.R.P.G.D., parlant peu du groupe Pinot. L'oncle était très intéressé et écoutait, posant de nombreuses questions. Il était déjà très bien informé et avait toujours eu une excellente mémoire. Contrairement aux mensonges des titulaires de Francisques de Pétain, trop enracinés dans leur haine contre de Gaulle, celui-ci demeurait très inquiet du sort des P.G. français, d'autant plus que, blessé à Douaumont en 1916, il avait été P.G. lui-même plus de deux ans en Oflag en Allemagne, avait tenté au moins cinq évasions homologuées et merveilleuses, et souffert ensuite de quantité de jours et de nuits en cellule, puis en forteresse. Car, sous des dehors rudes, il était très sensible. Il fallut que je lui parle longuement de tous les Mouvements et de toutes les Organisations de la Résistance en France et en Allemagne. Les week-ends, nous partions ensemble en voiture pour une maison louée dans une forêt de cèdres à Yakouren en Kabylie, et là nous nous promenions seuls pendant des heures. Il me décrivait comment il voyait le déroulement de la guerre et de l'après-guerre. Le soir, il passait une heure avec Anne, sa fille, mongolienne ; il lui chantait "Il n'y a qu'un cheveu sur la tête à Mathieu" ou "J'irai la voir un jour". Il était si heureux de lui faire plaisir. Par contre, deux anecdotes me l'ont montré contrarié : l'une, produite par une avalanche de rochers lors d'une pause au cours de l'une de nos promenades, avalanche produite, sans accident, par un malheureux gendarme caché, pour sa protection, derrière des pierres ; l'autre, lorsqu'un samedi, en allant lui et moi en voiture d'Alger à Yakouren, un pneu éclata, et, comme la voiture d'accompagnement n'était pas là — alors qu'il déclarait toujours ne pas en vouloir — il me dit : "Ah ! pour une fois, où elle aurait pu servir à quelque chose !"

A Alger, un soir, alors qu'il rentrait de ses bureaux, villa "les Glycines", comme il a toujours aimé faire rire, il m'a raconté cette autre anecdote : "Michel, tu me connais bien et tu sais que j'attache de l'importance à l'exactitude. Tu as rencontré souvent André Philipp, notre Commissaire à l'Intérieur à Alger. Il est grand, massif, très poilu. Par la forte chaleur actuelle, il vit en saharienne, petite veste kaki aux manches courtes, short, sandales, stick anglais sous le bras. Nous avons, cet après-midi, séance de réunion du Gouvernement. Quand j'ouvre la séance, pas de Philipp. Avec un quart d'heure de retard, il arrive, tout rouge et tout essoufflé ! Il est resté au garde à vous sur le pas de la porte ouverte. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire : "Philipp ! Mais Philipp ! Vous avez oublié votre cerceau !"...

J'eus le temps de demander au général de Gaulle, selon les objectifs de ma Mission définie ensemble en France avec nos amis du M.R.P.G.D., la création à la fois d'un Commissariat, c'est-à-dire d'un Ministère, égal à tous les autres, dans le Gouvernement d'Alger, à Alger, mais réservé aux P.G. et aux Déportés, et d'un Service de Résistance des P.G. et des Déportés rattaché à la fois au B.C.R.A. et au Commissariat à l'Intérieur, mais à Londres. C'était absolument capital à la fois pour suivre et aider notre combat en Allemagne et en France, pour préparer des structures beaucoup plus vastes d'aide aux P.G. français par des envois massifs de millions de colis de vivres venant des U.S.A., du Canada, d'Amérique latine, pour prévoir, à la libération, la reprise en mains du Commissariat aux P.G. de Paris et de Vichy, des Maisons du Prisonnier, etc., et pour penser et organiser, à temps, les rapatriements des Déportés des camps de concentration, des P.G., et des requis du S.T.O., soit plus de deux millions d'hommes et de femmes, au fur et à mesure de la progression future des alliés en Allemagne, rapatriés dont beaucoup seraient dans un état physique déplorable, et il fallait des avions, des trains, des convois de camions spéciaux, ainsi que des moyens pour faire vivre toutes ces femmes et tous ces hommes, les accueillir, les hospitaliser ou les diriger vers leurs familles, avec toute la délicatesse et les soins qu'ils méritaient. De Gaulle comprenait parfaitement l'importance et la gravité de ces problèmes. Il me donna son accord personnel total immédiat et me demanda, en raison de la gravité des problèmes que je développais, de voir et d'obtenir le même accord de la part du général Giraud, co-président à ce moment-là du C.F.L.N., et de tous les Ministres du C.F.L.N., car de Gaulle voulait que tous soient sensibilisés, comme lui, par ces exigences, ce qui requerrait un accord de tous. Je passai beaucoup de temps à rendre visite à Giraud et à chaque Ministre, et parfois à d'autres personnes déjà qualifiées, telles que Max Hymans et Mélamède, responsables depuis 1941 ou 1942, c'est-à-dire depuis la France Combattante à Londres, des questions relatives à l'Assistance aux P.G. français. Je reçus de tous excellent accueil et accord. Tous étaient intéressés à discuter avec un responsable national du Mouvement de Résistance des P.G. et Déportés, venu de France, repartant pour la France. C'était l'occasion de défendre le sort de tous les P.G. et anciens P.G., et de leurs familles. Il faut être très bas et très ignorant pour écrire que de Gaulle, à Londres ou à Alger, ne s'intéressait guère aux P.G., alors que c'était le contraire. Et de Gaulle se préoccupait aussi de tous les Déportés, Résistants ou non. Parmi les Déportés Résistants, sa sœur, son frère Pierre, son beau-frère, sa chère nièce Geneviève de Gaulle... Mais il est exact que de Gaulle ne pouvait en 1940, 1941, 1942, faire envoyer, aux P.G., des colis Pétain, payés par les contribuables français ! Son Comité à Londres, avant juin 1943, ne disposait, ni des moyens financiers, ni du personnel nécessaire.

Quand je lui ai demandé une audience, le général Giraud m'invita à son domicile et à m'entretenir pendant une heure avec lui. Il me parla surtout de lui et me déclara que, pour s'évader d'Allemagne, il avait descendu quarante-trois mètres de corde raide, en avril 1942, à la forteresse de Koenigstein. Il me dit aussi que les Américains, le 11 novembre 1942, avaient commis une faute grave en débarquant leurs troupes au Maroc, car, lui Giraud était, au même moment, en zone sud de France, à la tête de 2.000.000 d'hommes, et que les Américains, en novembre 1942, auraient dû débarquer sur la Côte d'Azur, comme il le leur avait dit. Avec modestie, je parlai à Giraud de la Résistance intérieure française, héroïque, mais sans armement, et dont les effectifs sûrs et capables ne dépassaient pas, selon mon estimation, 20.000 hommes à ce moment-là, à opposer aux divisions allemandes, dont plusieurs armées de chars puissants. J'ajoutais que nous n'avions ni aviation ni artillerie. Giraud se faisait beaucoup d'illusion, comme nombre de généraux avant 1939 et en 39-40. Peut-être croyait-il à une masse considérable d'anciens P.G., évadés ou rapatriés, soi-disant membres des Centres d'Entr'Aide aux P.G. de Vichy, comme "réserves militaires", sur la foi des paroles du groupe Pinot-Mitterrand qui, toujours à tort, les a comptés comme de futurs combattants en trompant

tout le monde. Le rôle de ces C.E.A. était exclusivement social. Le général Giraud, c'est authentique, mais significatif, me déclara que les gens ne savent pas ce que peut réaliser la Résistance et qu'à lui tout seul il réduisait à l'impuissance le grand aérodrome de Bron, près de Lyon, surveillé et utilisé par les Allemands : "Je m'introduis en rampant sur place avec trois cailloux, me disait-il. Avec l'un d'eux, je casse la manche à air, et les avions allemands ne savent plus d'où vient le vent. Ils ne peuvent plus décoller. Avec un autre caillou, je bloque le rail du hangar, et les avions ne peuvent plus en sortir." Giraud n'eut pas le temps de me dire, tellement je riais, où il se mit le troisième caillou !

Un soir, l'ambassadeur de l'U.R.S.S. à Alger, M. Vichinski, fut invité à dîner chez de Gaulle à la villa "les Oliviers", et je pus lui remettre un jeu des trois photographies que j'avais achetées au Stalag XI B à un soldat allemand photographe. Ces photos représentaient des corps, plus squelettiques que ceux de Biafra, entièrement nus, que des soldats soviétiques jetaient dans une fosse commune à proximité du Stalag des prisonniers russes, si proche de notre Stalag qu'avec des jumelles nous pouvions les voir. J'avais rapporté ces trois photos lors de mon rapatriement le 15 mars 1942, je les avais fait reproduire, et j'en avais donné aux journaux clandestins "Combat", "Franc-Tireur", en zone sud, et "Défense de la France" en zone nord, qui les ont imprimées et diffusées dans leurs numéros. Certaines furent affichées sur des arbres dans les rues de Lyon. On avait l'impression que plusieurs de ces hommes lancés dans la fosse n'étaient pas encore morts. Leur état prouvait une insuffisance totale et prolongée de soins et de nourriture, mais aussi que ces êtres humains n'avaient pas été soignés pour le typhus et autres maladies, ce que j'expliquai, en anglais, à l'ambassadeur des Soviets. Il fut scandalisé et me remercia très vivement, en m'annonçant qu'il partait pour Moscou et remettrait lui-même le jeu de photographies au Maréchal Staline. Il ajouta que la Russie détenait, depuis Stalinegrad, quantité de P.G. allemands, et que Staline exigerait un traitement correct à l'égard des P.G. soviétiques en Allemagne sous réserve de cruelles représailles. Ainsi le M.R.P.G.D. a-t-il pu rendre service aux P.G. russes.

A Alger, il fut possible d'obtenir du général de Gaulle son accord total pour que le M.R.P.G.D. soit, au cours des mois suivants, représenté à l'Assemblée Consultative par un, ou, mieux, deux délégués permanents. Il ne fut, bien sûr, pas question d'un représentant du groupe Pinot. Je ne pus obtenir l'accord pour que le M.R.P.G.D. devienne membre permanent du Conseil National de la Résistance en France, car ils étaient déjà quinze, ce qui constituait un danger grave pour la sécurité. Mais de Gaulle me promit que le M.R.P.G.D. ferait partie d'un Comité très proche du C.N.R. N'étant moi-même, d'aucune façon, candidat, je proposais Duprat-Geneau, futur Dechartre, pour l'Assemblée Consultative, et André Ulmann, car je ne connaissais pas à ce moment-là leur arrestation par la Gestapo. Ils deviendront, le premier, président de la Commission des P.G., déportés, réfugiés, et le second, membre de cette Assemblée, plus tard sous l'étiquette M.N.P.G.D., après la fusion. Pour le Comité proche du C.N.R., j'avais proposé Charles Bonnet, dit Moulin. Mes propositions pour ces trois M.R.P.G.D. avaient été entérinées.

A Londres, d'abord, puis à Alger, et à nouveau quand je revins à Londres, j'insistais beaucoup auprès du général de Gaulle, du général Giraud, des Ministres, de leurs Services, et, en particulier, auprès du B.C.R.A., pour que le M.R.P.G.D. reçoive, par parachutages, un stock d'armes, d'explosifs et de munitions en quantité suffisante, car nous disposions de terrains de parachutages et des équipes nécessaires au sol ; puis, pour que nous ayions à notre unique disposition, en zone nord et en zone sud, un poste radio émetteur et récepteur avec leurs spécialistes ; enfin, pour que notre budget mensuel nous soit versé selon nos besoins toujours très croissants. Les Anglais refusèrent de nous alimenter en armes et explosifs, et en postes radio. Je reçus un code sophistiqué, imprimé sur soie, pour que nos messages soient chiffrés par nous, mais transmis par la Délégation d'Alger en France, zone nord et zone sud, comme pour les autres Mouvements. L'assurance me fut donnée de versements financiers mensuels. Et, avant de quitter Londres, je subis des stages de tirs dans les stands britanniques aménagés dans les sous-sols du Métro. Le 17 octobre 1943, le bimoteur du pilote Verity, avec son navigateur Livry-Level, déposa Armand Krolée, dit Chaland, et moi, par une nuit de lune, sur le terrain "Aigle", à onze kilomètres de Mâcon. La France ne remerciera jamais assez ces pilotes remarquables et courageux, ni l'équipe au sol toujours dirigée par Paul Rivière, dit Pierre-Henry. Ce voyage-retour fut sans problème, tandis que le voyage-aller de Bourg-en-Bresse à Blida avait failli mal se terminer, lorsque la D.C.A. allemande, éclairée par de puissants projecteurs,

nous avait pris sous ses feux lors de notre passage au-dessus de Nîmes. Ce type d'avions, mensuels le plus souvent, transportait, à l'aller et au retour, les personnes désignées par l'Etat-Major du général de Gaulle et le B.C.R.A. Ainsi partaient vers le B.C.R.A. des valises de Renseignements les plus précieux sur tous les plans. Arrivaient du B.C.R.A. et du C.F.L.N., des courriers, et l'argent pour les Mouvements de Résistance et la Délégation d'Alger en France. Au contraire, les liaisons pour le transport des passagers des Réseaux F.F.C. et les courriers de ces Réseaux étaient effectués par de petits Lysanders monomoteurs ne nécessitant que de petits terrains clandestins. Il ne faut pas confondre Mouvements et Réseaux, les Mouvements étant des organisations de masses.

Quand Mitterrand arriva à Londres par les seuls services anglais du colonel Buckmaster le 15 novembre 1943, j'étais rentré en France depuis près d'un mois. Il survenait "à la fumée des chandelles". Les généraux de Gaulle et Giraud, les Ministres du C.F.L.N., le B.C.R.A. à Londres et à Alger, avaient été mis par moi au courant de tout. Bien entendu, le fait de la Résistance des P.G. en Allemagne et des anciens P.G. en France était reconnu par tous, ainsi que leur spécificité. Le voyage de Mitterrand à Londres et à Alger fut à mon sens totalement inutile, sinon pour se pousser auprès d'Henri Frénay, l'ancien Responsable National du Mouvement de Résistance Combat, puis l'ancien Responsable National des M.U.R. ou Mouvements Unis de Résistance, en zone sud. Lorsque le 9 novembre 1943, de Gaulle remania le gouvernement du C.F.L.N., le général Giraud, sur lequel comptait peut-être Mitterrand, n'était plus, ni co-président, ni même membre du C.F.L.N. Il n'était plus ministre. Par contre, de Gaulle avait créé, comme promis à mon égard et selon mes demandes lors de mon séjour chez lui, un Commissariat (ou Ministère) aux Prisonniers, Déportés et Réfugiés, et avait nommé Frénay aux fonctions de "Commissaire". Frénay demeurait à Alger depuis juin 1943. Il ne pouvait revenir en France où il était trop pourchassé. Il ne rentra que le 1<sup>er</sup> septembre 1944, après le débarquement sur la Côte d'Azur et la libération de Paris.

Frénay ne sut peut-être pas que, s'il avait obtenu ces fonctions, c'est à la suite de mes demandes, de mes démarches, et de mes notes à Alger en août et septembre 1943. Il prit, pour directeur de Cabinet, Olivier d'Andre, qui, lorsqu'il était lieutenant à la Direction du Service des P.G. à Lyon, avait rendu d'appréciables services de Renseignement au M.R.P.G.D. et fermé les yeux sur ceux encore beaucoup plus importants de ses collaboratrices. D'Andre, que je rencontrai plusieurs fois sous l'occupation, était, à la D.S.P.G., le responsable du bureau des informations secrètes sur les camps et Kommando de P.G. français en Allemagne. Il me proposa de partir, lui-même, pour Londres, par avion, avec des sacs de courriers et documents, d'autant plus qu'il se sentait surveillé. Je transmis sa demande au B.C.R.A., et il dut partir par la lune d'août 1943. Il devait être précieux pour Frénay qui prit avec lui René Hardy, dit Didot, que je connaissais bien aussi. Hardy, spécialiste des problèmes des chemins de fer, avait été le dirigeant de "Résistance-Fer", en zone sud et nord, donc co-auteur du plan de sabotage général des voies ferrées prévu lors des débarquements. Il pouvait beaucoup aider Frénay pour penser les problèmes des rapatriements des 2.000.000 de Français d'Allemagne, par fer, au fur et à mesure de l'avance alliée. Frénay, ancien élève de Saint-Cyr, officier d'Etat-Major, germaniste, avait des dons d'organisateur, dont le Mouvement Combat, et les autres Mouvements, se sont servis. Mais rien, dans la Mission, ni les fonctions, de Frénay ne l'autorisaient à s'occuper du M.R.P.G.D., encore moins à lui donner des orientations... Il se morfondait à Alger, où il n'était, comme en France dans la clandestinité, pas toujours d'accord avec de Gaulle, et il souhaitait pousser des pions... Nous en reparlerons, en annexe, à propos du groupe Pinot. Pour ma part, rentré en France, je me rendis à Lyon, le 17 octobre 1943, et repris contact immédiatement avec mes amis du M.R.P.G.D., dont la gestapo avait arrêté bon nombre des nôtres.

Dès la mi-septembre 1943, le Service de Résistance des P.G. et des Déportés avait été créé à Londres, à cheval entre le B.C.R.A. et le Commissariat à l'Intérieur d'Alger, selon la demande du M.R.P.G.D. A sa tête, mon ami Jean Warisse, officier sorti de Saint-Cyr, P.G. évadé de son Oflag. A Alger et à Londres, tout ce qui pouvait être obtenu, l'avait été, malgré le contexte.

*Les liaisons à l'extérieur du M.R.P.G.D.* reprirent en France et se développèrent de façon intense et amicale, avec le B.C.R.A. d'abord, avec les deux Délégués nationaux d'Alger en France, Claude Bouchinet-Serreules en zone nord, et Jacques Bingen, en zone sud, avec Georges Bidault, devenu président du C.N.R., avec Daniel Cordier et Pierre Kaan dit Biran,

leurs adjoints directs comme ils avaient été ceux de Jean Moulin. Je les voyais souvent et j'avais déjà sympathisé avec Bingen au B.C.R.A. à Londres. J'avais, de même, eu de longs entretiens constructifs, seul à seul, avec Jean Moulin, au cours des mois précédant son arrestation, en mai 1943. Les uns et les autres avions besoin, malgré les risques, de nous voir de temps à autres. Ainsi le M.R.P.G.D. et moi avons eu plusieurs fois, avant ou après ma mission à Londres et Alger, des conversations avec Francis Closon, dit Vincent, délégué du C.F.L.N. en France, et avec les plus grands responsables des grands Mouvements de Résistance, tels que Frénay, Claude Bourdet, Michelet, Jacques Baumel, Guillain de Bénouville, Chevance-Beertin, Jean Gemähling, Jacqueline Bernard et son frère, Pascal Pia, Berthie Albrecht, Bailly-Guerchon, pour "Combat" ; Copeau, Bauer, Ravanel, et d'autres, pour "Libération Sud" ; Jean-Pierre Lévy, Claudius Petit, Avinin, Georges Altmann, Péju, Germain, France Péjot, pour "Franc-Tireur" ; avec le groupe socialiste d'André Philipp à Lyon, et celui de Naves et Miquel à Toulouse ; avec le parti communiste et le Front National, en particulier par nos amis M.R.P.G.D. Ulmann et Edgar Nahoum-Morin, comme par Clara Malraux ; de même, en zone nord, par Duprat-Geneau, et par Jacques Bourgeois, le M.R.P.G.D. avait-il, y compris par moi, des liaisons et des entretiens avec les Chefs des principales Organisations de Résistance "Libé Nord", O.C.M., Ceux de la Résistance, Ceux de la Libération, Défense de la France, Résistance, etc. Le Comité directeur de Combat s'est réuni une fois chez moi. Nous étions en contacts fréquents, sur le plan national et dans les Régions, avec les Chefs de Région des grands Mouvements et leurs adjoints. Nous collaborions avec "Résistance-Fer", René Hardy, Garnier, Lacombe, etc. Nous étions en liaison avec l'A.S., l'O.R.A., et l'Organisation des maquis. Une très faible partie de notre correspondance par Notes avec certains d'entre eux a pu être cachée et conservée. Ces documents authentiques, très révélateurs de la Résistance du M.R.P.G.D., seront remis, avec tous les autres documents sur le Mouvement, aux Archives du Ministère de la Défense. Ils prouvent l'importance et l'activité du M.R.P.G.D. dans les deux zones. Ces Notes n'étaient qu'un moyen de correspondre. Dans ces documents ont été retrouvés des textes très intéressants sur les "Journées Nationales" que tint le M.R.P.G.D.

Du 26 janvier 1944 au 2 février 1944, malgré les risques graves, mais avec toutes les précautions nécessaires, et sans dommages, des "*Journées Nationales du M.R.P.G.D.*" eurent lieu à Paris, avant d'entamer la phase finale de nos négociations avec le C.N.P.G., né en octobre 1943, issu du Front National ; puis avec le groupe Pinot, qui, à ce moment, ne s'appelait pas encore R.N.P.G. Je l'avais baptisé quelquefois du nom de "groupe Pin/Mitt", pour rire. Nos réunions M.R.P.G.D. se tenaient par petits groupes en des lieux différents indiqués au dernier moment, lors de rendez-vous fixés dans la rue, pour éviter des inscriptions sur des carnets qui pouvaient être pris par la Gestapo. Il nous fallait nous réunir entre amis du même Mouvement, des deux zones, de différentes Régions, des divers grands services verticaux, pour nous rendre compte mutuellement de nos problèmes, de nos activités, de notre efficacité, réfléchir en commun, et prévoir, puis prendre des décisions. A notre demande, Charles Bonnet-Moulin établit le compte rendu de nos Journées Nationales du seul M.R.P.G.D., et j'ai pu en conserver le texte manuscrit. En voici quelques extraits, comme voici les organigrammes de l'époque, présentés par Jacques Bourgeois, pour le M.R.P.G.D. zone nord, et par Pierre Le Moign' pour le M.R.P.G.D. zone sud, étant entendu que mon rôle était celui, implicite, de responsable général national. Ces documents prouvent, à eux seuls, l'envergure du M.R.P.G.D. et la très bonne entente entre tous, quels que soient les mensonges et les jalousies, les diffamations, de certains d'un autre groupe, pour qui c'est une habitude et une méthode très basses.

"Les dirigeants du M.R.P.G.D., écrit Bonnet dans son compte rendu de début février 1944, réunis au cours de Journées Nationales pour établir le bilan de l'année passée et prendre toutes les mesures nécessaires pour développer le Mouvement et intensifier son action, saluent au nom des P.G. et des déportés, dont ils se considèrent comme les mandataires, le général de Gaulle et le Comité Français de la Libération Nationale (ou Gouvernement d'Alger). Ils les assurent de leur attachement et de leur fidélité... Ils réaffirment leur volonté de mener, jusqu'au bout et sans répit, la lutte contre l'ennemi sur le double front de France et d'Allemagne.... Notre effort en ces journées a surtout été constructif... A cette heure où l'échéance (du débarquement) approche... il nous a semblé qu'il fallut tout faire pour durcir encore les volontés, accroître l'efficacité de notre rendement, mener un combat plus acharné... Au terme de ces Journées s'est affirmé l'accord complet de tous les dirigeants sur les buts et les moyens de notre lutte..." A ces journées participaient tous les principaux dirigeants du M.R.P.G.D. : sur le plan national,

et par zone, ainsi que par régions, et par structures verticales. Duprat-Geneau lut un document capital que j'ai aussi conservé, intitulé "Position et Avenir du Mouvement". Nous attendions, avec trop de confiance dans le trafic aérien clandestin, son départ imminent pour nous représenter de façon durable à l'Assemblée Consultative d'Alger...

*L'organigramme du M.R.P.G.D. en zone nord* était le suivant : Chef de zone nord : Jacques (Bourgeois) aidé par le secrétariat et le service des courriers. Secrétaire général : Savy (Albert Médina). Structures verticales : chef Renseignement France : Bataille (Dubois) ; chef Renseignement Allemagne : Edmond (Nahoum-Morin), aidé par Violette (Chapelleaubeau) et par Anne (Perret) ; chef Action-France : Thévenin (Jean Thomas) ; chef Action-Allemagne : un ami de Félix (Kreissler) ; Service rédaction : Moulin (Charles Bonnet) et Laudet (André Kaan) ; Service diffusion : Valentin (Sterverlinck) ; Service faux-papiers : Neher (Scheimowitch) ; Service protection : Nemours (Burnoud) et Som ; Corps-francs : Rimbart (Robert Join) ; Armée Secrète : Thévenin. Structures horizontales : Région Ile-de-France : Edmond (Nahoum) ; Région Normandie : Thévenin ; Région Nord-Pas-de-Calais : Lancelin (Labrusse) ; Région Champagne-Ardenne : Maupin ; Région Centre : Gaël (Bülher). Plus divers départements reliés au chef de zone : Nièvre, Côte d'Or, Vendée, Loiret.

Le Moign' décrit *l'organigramme M.R.P.G.D. zone sud* : chef de zone : Lebreton (Pierre Le Moign') avec secrétariat et courriers ; responsable général liaisons : Ubu (Pierre Frey) ; Structures verticales : chef Renseignement-France : Yves (Yann Brunet) ; chef Renseignement-Allemagne : Jean (Gérard Kratzat) ; chef Action-France : Sévy (Yves Leroy) ; chef Action-Allemagne : Henri (Félix Kreissler) ; Service faux-papiers : Carabin (docteur Denis Weyland) ; Service rédaction : Manuel (Marcel Haedrich) ; Service diffusion : Sévy (Leroy) ; Service matériel : Armand (Blum) ; Service social : Eliane (Mme Rousseau) ; Service femmes de P.G. et Déportés : Clara (Malraux) et Suzanne (Ulmann). Structures horizontales : Région Lyon : Ubu (Pierre Frey) ; Région Marseille : Bob (Léon Joubert), et R. (Renevey) à Nice ; Région Montpellier : Patrice (Paul Gabinski) ; Région Toulouse : Mag (Charles Strickler) ; Région Limoges : (divers) ; Région Clermont-Ferrand : Champ (Henri Chazine).

Au cours de ces Journées Nationales, j'ai déclaré qu'Alger et Londres, surtout presque exclusivement le Commissaire aux P.G. Frénay, qui avait "la fusionniste", souhaitaient la fusion du M.R.P.G.D., du C.N.P.G., et du groupe Pinot. J'ai précisé que j'étais d'accord sur cette fusion à la condition expresse que, ni Pinot, ancien Commissaire aux P.G., de Vichy, ni Mitterrand, trop ambitieux à mon gré, n'en fassent partie, car je les avais jugés tous deux trop les adeptes de Pétain, et tous les vrais et purs Résistants savaient ce que Pétain était à la collaboration, à la lutte contre la Résistance. J'ajoutais que, si les services du C.F.L.N. laissaient revenir Mitterrand en France, je n'entrerai pas dans le Mouvement issu de la fusion, tout en aidant à conclure la fusion, et que je quitterai la France pour Alger, par les Pyrénées, que je considérerais ma Mission de deux à trois mois en France selon mon ordre de Mission de départ de Londres, émanant du B.C.R.A. en octobre 1943, comme terminée, et que je demanderai au B.C.R.A. à Alger de suivre des stages à Staouéli, puis d'être parachuté en France pour une autre Mission, purement militaire. Je ne voulais pas me compromettre dans ce que je devinais devoir comporter des intrigues, des crocs-en-jambe, et des magouilles politiques, sans grande Résistance.

Contrairement à ce qu'ont dit des drôles de personnes du côté groupe Pinot, il n'y eut jamais de différends réels au sein du M.R.P.G.D., mais, parfois, et très rarement, des explications franches, ce qui était nécessaire et normal. Il n'y eut jamais de désaccords au sein du M.R.P.G.D., comme entre Frénay et d'Astier de la Vigerie, ou entre Frénay et Jean Moulin. En réalité, il n'y eut jamais de hiérarchie établie au M.R.P.G.D. Nous étions entre amis, volontaires pour lutter contre l'ennemi jusqu'à la mort. Et pour cela, le M.R.P.G.D. n'avait pas besoin d'un grand ou d'un petit chef. A plus forte raison, de quel droit ? Personne n'était sorti de la cuisine de Jupiter. Personne n'avait été, comme Clovis, hissé sur le pavois. C'est juste bon pour des esprits mesquins et méchants de tenter de faire croire, après coup, que l'un de nous aurait joué de sa parenté avec de Gaulle, alors que le neveu en question, les faits l'ont tous prouvé, à l'inverse de tel du groupe Pinot, n'avait aucune ambition personnelle, ni dans la Résistance, ni depuis. De même, il est faux et ridicule d'écrire que j'ai été contesté au M.R.P.G.D. et que j'aurais été mis à l'écart. Sans dire par qui. Alors que, pendant toute l'époque de la guerre et de la Résistance, je n'ai été, bien évidemment, contesté par personne. C'est de la diffamation,

habituelle à certains du même groupe. Dans le dossier "P.G. Rapatriés" de Védrine, celui-ci n'a même pas lu les mots suivants de l'un des deux seuls anciens du M.R.P.G.D. dont les témoignages ont paru. "Michel Cailliau (y écrit Duprat-Geneau, dit Philippe Dechartre) qui est hostile à cette fusion, ou à certaines de ses modalités, reprend sa liberté vis-à-vis de nous, et, bientôt, il part... à Alger." Or, certains anciens du groupe Pinot s'imaginent et déclarent que je n'aurais pas eu dans le nouveau Mouvement issu de la fusion, le 12 mars 1944, un poste de direction... C'est bête au dernier degré. Frénay, Commissaire aux P.G. d'Alger, me demandait instamment, par lettres et câbles, d'être l'un des deux directeurs généraux du Mouvement fusionné. Et, si je n'avais pas accepté la fusion entre le groupe Pinot et le M.R.P.G.D., il n'y aurait pas eu de fusion. Le M.R.P.G.D., bien organisé, nombreux dans les deux zones, efficace, n'a jamais demandé cette fusion. C'est le groupe Pinot qui était le seul demandeur pour pouvoir, enfin, être reconnu par le C.F.L.N., le B.C.R.A., la Délégation d'Alger en France, le C.N.R., etc., et obtenir de l'argent tous les mois, puis accéder à des postes, mais surtout tenter de se blanchir après avoir été, pour une large part, très Pétain, très hostile à la Résistance gaulliste et communiste. Les livres de Benet et de Védrine n'en parlent guère. Le groupe Pinot n'apportait rien au M.R.P.G.D., sinon beaucoup d'ennuis. Par le fait de la fusion avec le M.R.P.G.D., le groupe Pinot recherchait la reconnaissance officielle acquise depuis longtemps par le M.R.P.G.D., comme Mouvement de Résistance. Le groupe Pinot faisait, enfin, acte d'allégeance au gaullisme et à ses organisations, au moins pour la forme, comme le loup se cache sous la peau d'un mouton. Telle est, en dépit des écrits divers de membres du groupe Pinot, la vérité authentique que l'Histoire se doit de révéler, à la condition de recherches et d'exposés sérieux de la part de personnes qui incarnent uniquement l'honnêteté.

### III

## COURTS PORTRAITS D'HOMMES ET DE FEMMES DU M.R.P.G.D.

C'étaient "des témoins à se faire égorger", et nombre d'entre eux ont laissé leur santé, sinon leur vie, dans le M.R.P.G.D., ou, après la fausse fusion du 12 mars 1944, sous le nom de M.N.P.G.D. quoiqu'ils n'aient guère vécu toujours que dans l'esprit et avec les méthodes du M.R.P.G.D. Attaquer, et de façon infâme, un des membres du M.R.P.G.D., c'est les attaquer tous, y compris leurs martyrs, car ils étaient et sont tous solidaires. L'important est de révéler de quel bois étaient fabriqués ces êtres extraordinaires, semblables aux autres Résistants, purs et durs par idéal pour la France et ses grandes valeurs. Un certain nombre ont été des surhommes. De l'agrégé de lettres à l'ouvrier, de l'étudiant à l'artiste, hommes et femmes du M.R.P.G.D. ont accepté, les faits le prouvent, de sacrifier leur famille, leur métier, leur confort, leurs loisirs, comme volontaires dans le combat du Mouvement, au risque connu des tortures, de la déportation dans les camps d'extermination, de la balle dans la nuque ou de la fusillade. Cela mérite réflexion. Beaucoup ont disparu, tués par l'ennemi sur le peloton d'exécution ou en déportation, ou quelques années après leur retour de concentration. Les autres, conscients d'avoir accompli leur devoir, sans tache de vichysme, se sont enfermés dans le silence. Même lorsque le M.R.P.G.D., ou l'un des siens, fut attaqué ou jeté dans l'oubli, ils ont "laissé pisser le mérinos" avec mépris. Plusieurs vivent en fauteuil roulant trop atteints pour écrire. La plupart ont estimé qu'il fallait laisser les morts ensevelir les morts. Ce fut jusque-là notre attitude. Puis, beaucoup nous ont demandé de raconter, avec notre souci cartésien personnel de la plus stricte authenticité, l'Histoire du M.R.P.G.D., parce qu'elle avait été trahie et dénaturée dans des ouvrages, des articles, des entrevues, sans doute pour des raisons politiques en vue de "faire-valoir" tel ou tel ou soi-même, les auteurs de ces propos n'ayant nullement connu le M.R.P.G.D., n'ayant pas pris le soin de remonter aux sources, et, mieux, ayant été tellement pétainistes que la désinformation jaillissait toute seule, comme par le jeu d'un prisme déformant à figure de Francisque. Nous avons connu, nous, de façon directe, nombre de militants du M.R.P.G.D. à l'œuvre dans notre Résistance. Nous avons recueilli d'eux et sur eux des quantités de témoignages depuis plus de quarante ans. Nous avons gardé, en secret, des centaines de documents de correspondance avec eux. Pour ce livre, nous avons récolté, à la source, les renseignements nécessaires. Nous avons puisé, en outre, pendant des mois, dans des Archives officielles. Ce n'est pas une épopée dantesque que nous écrivons, quoiqu'il y ait matière, mais l'Histoire sérieuse et crédible, parce qu'elle est vraie. Nous ne chercherons pas, comme d'autres pour grossir leur groupe par trop flasque, de rassembler, dans le M.R.P.G.D., des hommes et des femmes, surtout des morts en déportation, et autres, qui n'auraient pas été strictement M.R.P.G.D., ou transmis par le M.R.P.G.D. au M.N.P.G.D.

Pour commencer, il faut évoquer les principaux animateurs de notre Mouvement, et, d'abord, *Roland Caillet*, le grand ami. Fils d'ouvrier et lui-même ouvrier aux Aciéries de Longwy. Il était né en 1918. Il participa à la campagne de 1939-1940, fut P.G. au Stalag XII A, à Limburg. Après, chacun, une évasion manquée en mars 1941, nos cellules solitaires étaient voisines à la prison du camp. Nous avons tenté ensemble notre seconde évasion du Stalag lui-même, par les barbelés, au début de mai 1941. Nous vivions à la baraque la plus disciplinaire. Un ami, travaillant dans le Vorlager, ou partie du Stalag réservée aux bureaux centraux, au casernement de la garnison allemande, et à la prison, est venu, vers 12 heures, nous apporter deux Aussweiss, ou laissez-passer, appartenant à d'autres P.G. interprètes et secrétaires à la Kommandatür. Roland et moi, peu après, habillés en vêtements civils sous nos effets militaires, sommes sortis, à tour de rôle, de notre baraque entourée de barbelés, en montrant notre Aussweiss à la sentinelle. De la même manière, nous sommes entrés dans l'enceinte de la Kommandantür, ou Vorlager, sans problème, pour nous réfugier dans un bâtiment inutilisé par les

Allemands, où le camarade est venu rechercher les Aussweiss pour ses copains assez courageux pour les avoir prêtés. Passé minuit, en civil, Roland et moi avons rampé jusqu'aux barbelés d'enceinte du Stalag, aussi hauts, et épais, là qu'ailleurs, mais peut-être moins surveillés par les guetteurs des miradors proches, qui ne songeaient pas à des évasions de ce côté. Nous, nous n'avions pas d'échelle. Nous savions que tous les détenus de la baraque disciplinaire, dont nous, devrions partir très tôt, d'un jour à l'autre, pour le Stalag XI B de Fallingbostal. Notre plan consistait à nous rendre à la gare de marchandises de Limburg, à une dizaine de kilomètres du camp. Nous n'avions pu posséder, ni carte, ni boussole, ni argent allemand, ni faux-papiers. Les renseignements obtenus par des P.G., chargés de corvées dans la journée dans cette gare de marchandises, n'étaient pas suffisants. Mais nous savions que des trains transportant des matériaux ralentissaient beaucoup en traversant cette gare, et, parfois, s'y arrêtaient. Nous n'avions pas pu attendre d'autres informations. Après être redescendus des barbelés extérieurs, nous avons encore rampé longtemps, et il n'y eut pas d'alerte. Nous avons traversé la ville de Limburg vers trois heures du matin et avons trouvé une cachette pour nos journées dans une bicoque d'une seule pièce, à l'extrémité de la gare de marchandises. Pendant trois nuits, à l'aide de nos lampes électriques de poche, nous avons regardé la destination des wagons en partance, puis même celle des wagons de trains en marche au ralenti. Nous n'avons pas eu la chance de trouver de convoi pour la France, la Belgique, la Suisse, ou l'Italie ! Et le quatrième soir, vers 23 heures, des cheminots allemands nous virent et donnèrent l'alerte. Les Feldgendarmes de la gare nous mirent en joue avec leurs fusils. Des gardiens nous conduisirent quelques jours après au Stalag XI B, où nos amis évadés du XII A étaient déjà arrivés. Et Roland participa aussi immédiatement à la Résistance à Fallingbostal. Dès mon rapatriement à Lyon le 16 mars 1942, j'écrivis une carte postale à Roland Caillet, au domicile de ses parents à Rehon, en Meurthe-et-Moselle, et lui dis que j'avais un travail intéressant pour lui dans mon entreprise. Deux jours après, il avait franchi la ligne de démarcation et il était là avec sa valise. Il n'a pas revu sa famille. S'il s'évadait d'Allemagne, c'est pour reprendre le combat. Et il fut un héros et un martyr de la Résistance, intelligent, fin, énergique, courageux jusqu'à l'extrême. Il devint aussitôt le secrétaire général du M.R.P.G.D. pour la zone sud, aux activités essentielles et multiples. Il est très triste, mais pas étonnant, de constater, que dans les livres de Benet et de Védrine, pas un mot n'est écrit sur Roland Caillet, ni sur la plupart des autres militants du M.R.P.G.D., même parmi nos martyrs pour la Résistance. L'omission, grave à ce point, peut-elle être involontaire, lorsqu'ils grossissent la liste des R.N.P.G. ou gens du groupe Pinot en y incluant des membres d'autres Mouvements ?

Roland Caillet fut chargé à la fois de l'organisation de nos liaisons et courriers avec nos régions et départements, et avec nos structures verticales de Renseignement et d'Action en zone sud. Il avait un rôle capital. Il voyagea souvent pour nous d'une ville à l'autre et s'occupa particulièrement d'alimenter nos filières vers les maquis, en hommes, faux-papiers, alimentation, etc. Ainsi se rendit-il fréquemment à Gap et dans les maquis des Alpes. Il payait de sa personne. Nous lui devons le succès de la désertion de plusieurs soldats allemands qui lui avaient été, en partie, adressés par notre militante M.R.P.G.D. Marie-Anne Beck, lorsqu'elle était employée à l'hôpital militaire allemand de la Croix-Rousse, en banlieue de Lyon. Lors de mon départ pour Londres en juillet 1943, j'avais remis les clés de mon appartement loué meublé, 4, rue de Saint-Etienne, à Lyon, à Roland qui le transforma en lieu de transit pour les déserteurs de l'armée allemande. Ils y entraient en uniforme de soldats et en partaient en vêtements civils, munis, par le M.R.P.G.D., de faux-papiers, et ils nous laissaient leurs armes et leurs munitions. André Ulmann écrivit : "L'organisation des déserteurs, c'était Roland. Il en était le principal responsable à Lyon. Je vois encore un immense placard plein d'uniformes allemands. Les désertions se faisaient à travers la frontière suisse. Les déserteurs passaient par le Bugey, dans l'Ain, par la montagne. Souvent, la nuit, lorsque j'allais dans ma maison d'Ambérieu, je les entendais passer." Le M.R.P.G.D. agit de même dans d'autres Régions pour désorganiser l'armée allemande. Nous acceptons de graves risques, sinon nous n'aurions été

que de pseudo-Résistants à la guimauve et à l'eau de rose. Sur dénonciation de voisins, la Gestapo survint et ne trouva personne en défonçant la porte. L'anecdote suivante est véridique : la police du quartier de la rue Saint-Etienne à Lyon fut alertée, comme si des maquisards avaient fait irruption. Les Mouvements de Résistance ont écrit l'histoire dans leurs journaux clandestins et j'ai pu interroger le commissaire de police de l'époque. Entre policiers français et Gestapo survint une fusillade entraînant des morts et des blessés. Alors que la Gestapo exigea de la police le silence total sur l'affaire pour ne pas parler de désertions de soldats allemands, le Commissariat du quartier déclara : "Nous savions par le M.R.P.G.D. que c'étaient des agents de la gestapo. Nous les avons canardés dès notre arrivée, comme si nous étions devant des maquisards. Et ils ont dérouillé !" C'était aux environs du 22 juillet 1943.

Par contre, le 19 août 1943, alors que Dechartre venait d'être arrêté par la Gestapo à Paris et que j'étais à Alger, Roland Caillet, et quatre autres amis du M.R.P.G.D., tous anciens de Fallingbostal, Pierre Le Moign', Burnoud, Husson et Méré, se rencontrèrent en route entre Ambérieu et les Allymes, domicile d'André Ulmann à qui j'avais demandé d'assumer mes responsabilités en mon absence. Ils voulaient réfléchir ensemble et prendre des décisions d'urgence. Ils allaient à pied sur ce chemin sans savoir que, s'il avait été très peu surveillé auparavant par les soldats italiens, ceux-ci, depuis l'arrestation de Mussolini, avaient été remplacés par des soldats allemands vigilants. C'était une voie utilisée par les maquis ou par les départs vers la Suisse proche. Nos amis furent arrêtés. Roland, qui, seul, possédait une serviette contenant des documents et de l'argent pour notre F.I.A. dirigé par Ulmann, jeta ce cartable dans le fossé. Un civil, bête ou méchant, le vit et s'empressa de remettre le porte-documents aux Allemands. La Gestapo vint chercher nos camarades qui furent terriblement torturés sous les ordres de Barbie dans ses locaux à l'Ecole de Santé Militaire de Lyon. Burnoud m'a décrit les noyades qu'il a subies dans une baignoire, sous l'œil de Barbie. N'écouterant que son courage de lorrain, Roland déclara que ses camarades du Stalag XI B ignoraient tout de ses activités, qu'ils se rencontraient par hasard pour pique-niquer, et qu'il était seul possesseur de la serviette. Les quatre autres, après avoir subi quarante-trois jours de cellule au Fort-Montluc à Lyon, furent libérés, peut-être grâce à l'intervention du père de Méré, responsable national du Bureau des Auteurs et Compositeurs, et, à ce titre, en relations depuis des années avec les milieux allemands. Roland garda un silence stoïque sous les tortures les plus dures et, très blessé par les brutes de la Gestapo, fut déporté au camp de concentration de Buchenwald, puis condamné aux travaux forcés du tunnel de Dora, et de là à l'ancre de la mort d'Elrich, où il s'est éteint d'épuisement le 1<sup>er</sup> novembre 1944, selon le jugement déclaratif de décès. Lors de son arrestation, il portait la fausse identité de Jean Romanet qu'il ne dut pas renier, pour que la famille Caillet, en Lorraine, ne soit inquiétée. Le 15 août 1945, Robert Ploton, prêtre de Saint-Etienne, m'écrivit : "J'ai revu Romanet dans le tunnel de Dora le 14 mars 1944. C'était alors l'enfer de Dante. Depuis, il fut désigné pour un camp plus sinistre encore, celui d'Elrich, à 20 kilomètres de Dora. Peu ont survécu." Roland Caillet, mon meilleur ami, restera l'un des plus grands héros et martyrs du M.R.P.G.D.

Fin octobre 1943, j'étais allé à Rehon faire la connaissance de ses parents, dès mon retour de Londres, et leur apporter le soutien de mon affection. Comme, en juin 1945, ni eux, ni moi, n'avions de nouvelles de Roland, sa mère m'écrivit, le 7 juin 1945, cette lettre magnifique : "Mon cher Michel. Je n'y tiens plus. Tous les jours nous attendons des nouvelles de Roland. Nous avons la lettre dans laquelle vous nous dites qu'il était à Dora. Pauvre petit Roland ! J'ai tellement confiance en vous et suis certaine que vous faites tout votre possible... Si vous avez des nouvelles, bonnes ou mauvaises, transmettez-les moi tout de suite. Il vaudrait mieux une certitude que des périodes d'espoir et de désespoir... J'ai toujours ses tortures dans ma pauvre tête. On a peine à croire à tant de cruauté. Comme mon fils a été brave ! Je suis fière de lui. Je pense souvent à vous, il m'en avait tant parlé."

Il existait, sous l'occupation, des pétainistes et des "Francisques du Maréchal" qui ne risquaient, ni la torture, ni la déportation, ni la mort des héros pour la France. Et tous les Français sont

choqués par les racontars et les équivoques, à ce sujet, de la part des champions de la duplicité. La gloire d'un patriote tel que Roland Caillet, pur Résistant, ne souffre aucune comparaison. Notre ami a-t-il une rue de Rehon, à son nom ?

Un militant du M.R.P.G.D., devenu après fusion du 12 mars 1944 membre du M.N.P.G.D., a reçu la Croix de la Libération et, de ce fait, est devenu Compagnon de la Libération. C'est le seul à avoir reçu cette distinction entre les trois groupes d'anciens P.G. : M.R.P.G.D., groupe Pinot (R.N.P.G.), C.N.P.G. Et il l'a hautement méritée. Notre ami *Pierre Le Moign' dit Lebreton*, né à Gouarec, dans les Côtes-du-Nord, le 7 avril 1913, devenu P.G. en juin 1940, pratiqua des sabotages dans les carrières et usines où il fut affecté. Dans son Mémoire pour sa Médaille des Evadés, il raconta ses huit tentatives d'évasions d'Allemagne pour reprendre le combat en France. Transféré au Stalag XI B à Fallingbostal, il forma, avec Dechartre, Burnoud et Husson, le noyau dur des "trois mousquetaires". "En sortant du circuit disciplinaire (de la baraque 8 du XI B), Maurice Durand, écrit-il, me présenta d'abord à Michel Cailliau... Qui devait me mettre en contact avec André Ulmann, Charles Bonnet, et leur Comité des Sept." Et c'est ainsi que les trois mousquetaires ont rejoint notre Organisation de Résistance du Stalag. Les mousquetaires s'occupèrent surtout du développement intensif des évasions du camp et des Kommando, en raison de leur grande expérience, et pour la Résistance. Inscrit par mes soins sur la liste des rapatriables comme grand malade, comme tous nos camarades directs de la Résistance, pour laisser notre place à nos successeurs, Le Moign', par suite de l'évasion du général Giraud en avril 1942, ne sera rapatrié qu'en mars 1943 pour entrer immédiatement et à plein temps dans le M.R.P.G.D., constitué depuis un an déjà et en pleine activité. Sans aucun problème entre Le Moign' et moi, je lui ai demandé d'assumer la responsabilité générale du M.R.P.G.D. pour la zone sud, ce qu'il accepta avec joie. La plupart des témoignages cités par Védrine sur Le Moign' sont en partie faux, parce qu'ils émanent de gens qui l'ont peu connu pendant la vraie période de Résistance, parce que lui était viscéralement Résistant, et eux, à l'opposé, viscéralement pétainistes. Lui a toujours été un excellent ami, très anti-pétainiste. Le mieux est de citer des extraits de la correspondance échangée entre lui et moi, et que j'ai conservée. Le 3 janvier 1944, il m'écrivait : "Mon cher Michel. J'ai tout d'abord le regret de n'avoir pu te voir autour du nouvel An pour te souhaiter la bonne année. Je te prie de croire à ma bonne amitié et aux vœux que je forme pour la libération de tous les nôtres, et plus particulièrement de tous les tiens."

Le 11 janvier 1944, je lui adressais une Note : "Michel à Pierre. Je te demande de venir à Paris pour le Comité Directeur général... du 26 matin au 30 soir. Et de convoquer, à Paris, Sévy, Yves, Jean et Jacques, pour Comités directeurs particuliers du 27 au 30."

Je lui écrivais le 13 février 1944 : "Charette à Lebreton... Tu dois prévoir ma venue à Lyon pour le 22. Je te demande de réunir, par petits groupes, les six chefs de Région (de zone sud) et les principaux chefs de Services. Cordialement."

Déjà le 2 février 1944, je lui avais écrit : "Je crois qu'il serait nécessaire que... tu fasses venir à Paris le 12 et le 13 février les six chefs de Région de la zone sud... Ci-joint le programme que je propose pour ces deux journées."

Le Moign' n'a cessé de se donner totalement au M.R.P.G.D. pour recruter partout des Résistants pour l'immédiat, pour organiser et diriger. Il écrivait quantité de notes manuscrites. Il se rendait à de nombreux rendez-vous clandestins, voyageant sans arrêt à travers la zone sud. Mais, en un an de Résistance, de son rapatriement en mars 1943 à la fusion du 12 mars 1944, il eut le malheur d'être trois fois arrêté et de beaucoup souffrir de l'enfer cellulaire.

La première fois, en mission pour nous avec notre ami Roger Harou, dans la Région Limoges et Périgueux, où nous avons des groupes actifs, ils furent tous deux appréhendés par la Gestapo, chacun dans un hôtel, le 21 juin 1943, près de la gare de Périgueux. Roger sera déporté à

Buchenwald. Le Moign' réussit à se faire hospitaliser au Val-de-Grâce d'où, le 13 août 1943, il s'évada et reprit immédiatement ses fonctions au M.R.P.G.D.

Quelques jours après, sans que la Gestapo ait fait le rapprochement, il fut pris sur la route d'Ambérieu aux Allymes, le 19 août 1943, avec Roland Caillet, Burnoud, Husson et Méré, en allant chez André Ulmann, comme nous l'avons exposé, et relaxé, après des séances de tortures, mais sans avoir parlé, le 30 septembre 1943. Quoique très fatigué, Le Moign' reprit sa vie de Résistant clandestin, consacré à plein temps au M.R.P.G.D., et nous nous retrouvons à Lyon vers le 20 octobre 1943, à mon retour de Londres. Dans sa volonté de combat, Pierre ne ménageait pas sa peine. Il vint souvent à Paris discuter avec moi, comme il rendait visite à nos chefs de Région. Le 6 mars 1944, la Milice de Pétain l'arrêta à Paris. Cette super-police, anti-gaulliste et anti-communiste, avait été constituée, avec l'accord total de Pétain, par Darnand le 31 janvier 1943. Elle agissait dans les deux zones, le genre à la fois S.S. et Gestapo, mais composée uniquement de voyous français, vendus et sadiques. Ce jour-là, Le Moign' alla porter un message pour le remettre à une de nos boîtes aux lettres clandestines, boulevard Saint-Germain, dans des bureaux où travaillait Mlle Gilbert, amie de Mme Keller, l'une de mes adjointes très dévouées. La Milice y avait tendu une souricière contre le M.R.P.G.D., et peut-être avec des éléments de la police judiciaire de Paris. Au même endroit avaient été arrêtées Mme Keller et Mlle Gilbert. En même temps un milicien nommé Raton se saisissait de Jacqueline Keller, fille aînée de Mme Keller, à leur domicile, 33, avenue d'Orléans, devenue avenue du Maréchal Leclerc, à Paris. Le Moign' et Jacqueline furent conduits de force 6, rue de Bassano, puis 44, rue Le Pelletier, siège de la Milice à Paris. Là, Pierre fut affreusement torturé par la Milice de Pétain : coups de ceinturon côté boucle, pointes enfoncées sous les ongles, etc., pour chercher à tout lui faire avouer sur le M.R.P.G.D. dans les deux zones. Pierre ne leur répondit que par des injures, nous a dit Jacqueline. Elle et lui furent emmenés au siège de la L.V.F., ou Légion des Volontaires Français, créée pour lutter aux côtés des S.S. allemands "contre les bolcheviks" avec l'accord total du Gouvernement Laval et de Pétain, rue Auber, à Paris. C'est là que Pierre Le Moign' subit les tortures les plus horribles du fait de la Milice, et en présence de Jacqueline Keller, jeune fille de vingt-deux ans, très M.R.P.G.D. Pour les faire parler, lui ou elle, il avait été mis complètement nu. Voici le témoignage écrit de Jacqueline : "Les miliciens lui ont d'abord fait subir la torture de l'eau : la tête dans l'eau jusqu'à étouffement. A peine pouvait-il respirer à nouveau, ils le replongeaient dans l'eau. Puis, ils lui ont brûlé la plante des pieds à l'aide de torches enflammées. Enfin, ils l'ont fouetté à coups de nerfs de bœufs à tel point que Pierre a attrapé une orchite double. Je sanglotais et suppliais d'arrêter cette boucherie, ce qui me valut quelques gifles magistrales. A chaque coup de fouet, ces sauvages criaient à Pierre : Crache ! Est-ce que tu vas cracher ? Pierre a craché au sens vrai, mais contre eux. Leur rage a redoublé. Ils ont laissé Pierre à moitié mort." Ces tortionnaires, français, à la solde de Pétain, répétaient à Jacqueline : "Donnez-nous l'adresse de Charette et nous arrêterons de le frapper." A quoi Pierre répondit : "Jacqueline, ne leur dites rien. Je tiendrai !" Cependant, ni Pierre, ni Jacqueline, qui avait été ma secrétaire, ne connaissaient mon adresse. Ceci se passait le 7 mars 1944, et la fusion avec création du M.N.P.G.D. eût lieu le 12 mars. Mais Jean Védérine, l'ami de Mitterrand, écrira dans ses "Dossiers P.G. Rapatriés" que Michel Cailliau, Charette, était contesté dans son propre groupe et écarté du Comité directeur du M.N.P.G.D., alors que tous les membres du M.R.P.G.D. auraient agi comme Le Moign' et Jacqueline, tant nous étions unis. Védérine avait un modèle : Pétain. Le Maréchal ne pouvait pas ignorer les tortures infligées par la Milice. Chef de l'Etat, il en portait la responsabilité, mais, comme ses partisans, il feignait d'ignorer, adoptant une attitude de fourberie, comme à l'égard des exactions de la Gestapo envers les patriotes français. C'est ainsi lorsqu'on a choisi la voie de la duplicité et de la trahison.

Le Moign' fut transféré à l'Alcazar, prison de la Milice, à Lyon. Jean Dutourd, dans la préface d'un livre écrit par Pierre et publié par son épouse "Les chemins du refus 1940-1944" écrit : "A la mi-mars 1944... à la prison de l'Alcazar, j'étais dans la même cellule que lui... Il avait subi de

rudes sévices... Il ne se plaignait jamais. Lui, lorsqu'il revenait en titubant d'un interrogatoire, avait l'héroïsme... Pierre Le Moign' est le premier héros que j'ai rencontré. J'en ai aussitôt été ébloui."

Le 13 avril 1944, à 4 heures du matin, Pierre s'évada de l'Alcazar. Il se défit des chaînes entravant ses pieds et arracha une de ses menottes. Il déchira une couverture et s'en fit une corde à nœuds. Puis il sauta. Terriblement recherché par Gestapo, Milice et police, très éprouvé dans sa santé, il se cacha en banlieue de Lyon, puis dans le Jura, enfin chez le frère de son beau-frère, dans le presbytère de l'abbé Bimont, à Antony (Hauts-de-Seine). Il lui fallait un repos absolu. Le Moign', entre le 6 mars et le 13 avril 1944, ne put participer à la création du M.N.P.G.D., car il était entre les mains de la Milice. Ensuite, il dut se tenir à l'écart. Burnoud, du M.R.P.G.D., le remplaça à la première réunion constitutive du M.N.P.G.D. où Dechartre et Le Moign' y furent nommés membres du Comité directeur national. Et Le Moign' fut désigné comme le Secrétaire général du M.N.P.G.D. Il reprit cette activité, fin août 1944, 8, rue de Tilsitt, à Paris, après la libération de la capitale. Et il devint le liquidateur national du M.N.P.G.D., après la disparition du M.N.P.G.D., le 5 avril 1945, lors de la fusion du M.N.P.G.D. et du Comité national des Centres d'Entr'aide (C.E.A.) aux P.G., créé lui-même, après la libération de la très grande partie du pays, en novembre 1944. Pierre Le Moign' est décédé, en 1974, malade depuis de longues années à la suite de toutes les épreuves endurées de 1940 à 1944.

A la fin de la très belle intervention de notre ami *André Ulmann* à l'Assemblée Consultative, le 28 juillet 1945, peu après son retour de déportation, le général de Gaulle lui dit : "Je vous attendais depuis 1943" et André lui répondit : "Mon général, il ne m'a pas tenu à moi de ne pas être au rendez-vous". Dès mai 1943, deux mois passés depuis le retour d'André, de Fallingbostal, comme faux malade, j'avais demandé au général et à ses délégués en France le départ d'André, par avion, pour Londres, puis Alger, au titre du M.R.P.G.D. De Gaulle aurait aimé l'avoir pour conseiller. Lorsque Frénay, après l'Armistice du 8 mai 1945, cessa ses fonctions de Ministre des P.G., déportés et réfugiés, André aurait refusé de devenir Ministre des Rapatriés. Né en 1912, à Paris, il devint bachelier en droit. Obligé de gagner sa vie, il écrivit dans "l'Œuvre". Il rencontra Mounier et Maritain, et fut secrétaire de rédaction de la Revue "Esprit" de 1932 à 1936. Il écrivit "Police Cinquième Pouvoir", sera reporter au "Peuple" pendant la guerre d'Espagne, puis travaillera à "Vendredi". En 1937, il épousa Suzanne Tenant. Naquit Fabrice en février 1940. P.G. au Stalag I A, André tenta de s'évader et fut transféré à Fallingbostal, où notre futur M.R.P.G.D. se cristallisa autour de lui. Il faut retenir ce témoignage d'Ulmann à Henri Noguères pour son "Histoire de la Résistance en France", texte que Mitterrand et ses amis ont feint d'oublier : "Tout le Mouvement de Résistance des Prisonniers et des Déportés, qui devait ensuite se transformer en quelque chose qui a eu une certaine importance, une certaine consistance, et s'appelait le M.R.P.G.D., est né, à l'origine, au Stalag XI B, autour de l'organisation des évasions et de la résistance dans les camps". Ce texte a été publié en 1968. A la même date, Ulmann, parlant, à Noguères, du M.R.P.G.D. en France, ajoutait : "Ce sont peu à peu les Prisonniers rapatriés ou évadés qui l'ont constitué... Nous avons avec nous, au camp, un neveu du général de Gaulle, Michel Cailliau, et qui a été, à l'origine, c'est-à-dire dès le camp, au cœur de la constitution du Mouvement. Il est bien évident que, lorsqu'il est rentré (mars 1942), Michel Cailliau a repris discrètement, mais efficacement, le contact avec sa famille et ses amis, et que, par lui, les contacts entre notre Mouvement et Londres, puis Alger, à travers le contact direct avec le général de Gaulle, ont été naturellement établis". Dès mars 1943, André développa avec intensité notre F.I.A. ou Front Intérieur Allemand. Il déclara : "On a envoyé environ, bon mois, mauvais mois, 50.000 tracts (en langue allemande) à travers l'Allemagne... Nous avons des hommes dans la Gestapo..., deux agents de la Gestapo"... Tous sont stupéfaits devant l'efficacité d'André en moins de six mois de lutte en France. Il dit encore à Noguères : "En juin 1943, dans une forêt près de Tours, nous avons réussi à tuer un des chefs du S.D. (Service de Renseignements allemands) et nous sommes emparés sur lui d'un certain nombre de documents. Par exemple des permissions pour ses

hommes. C'est ainsi que nous avons envoyé en Allemagne, avec de faux documents du S.D., des agents qui y sont restés jusqu'à la fin de la guerre".

André, surnommé par nous "le serpent", restait assez mystérieux pour ses contacts et ses réalisations. Il alla clandestinement en Suisse et en Allemagne pour le M.R.P.G.D., mais aussi dans le Jura, l'Isère, etc. Il venait souvent à Lyon et revit, en juin 1943, Pierre Brossolette en mission du B.C.R.A. en France. Il lui remit un rapport capital pour le général de Gaulle. Il retrouva Robert Lacoste, du parti socialiste, Claudius Petit, un des dirigeants nationaux de "Franc Tireur", et Georges Bidault, futur président du Conseil National de la Résistance. Il eût plusieurs fois des entretiens avec Hubert Ranck, allemand anti-nazi, et d'une de ses amies, ainsi qu'avec Berthelot, syndicaliste suisse. Il tissa une large toile du F.I.A. du M.R.P.G.D. Sa connaissance de l'allemand l'aidait beaucoup. Mais, malgré son excellente fausse identité d'Antonin Pichon qu'il conserva jusqu'à son retour de déportation, Ulmann fut arrêté, avec notre agent de liaison Jean Recanati, par la Gestapo, le 31 août ou le 1<sup>er</sup> septembre 1943, au cours de leur rendez-vous dans le jardin du Musée Saint-Pierre à Lyon. Par une vitre de la voiture, il jeta un porte-documents qui, par bonheur, ne fut pas retrouvé. Interné au Fort-Montluc, jusqu'en février 1944, Ulmann fut atrocement torturé par la Gestapo sous les ordres de Barbie, mais se tint. Condamné à mort, il fut déporté à Mauthausen, de là à Melk, puis Ebensee, où il put sauver quantité de ses camarades déportés. Son ami Michel Goldschmidt et Suzanne Tenant-Ulmann firent paraître, sous le titre "André Ulmann ou le juste combat" un très bel ouvrage de témoignages à la mémoire d'André. Grièvement blessé en 1945 lors d'un bombardement d'Ebensee, André rentra aux Allymes très affaibli, mais toujours plein d'idéal où communisme et gaullisme eurent une part de sa sympathie. Le 5 août 1945, André Ulmann m'écrivait d'Espagne : "Vieux frère. Je vis de détente, de soleil, de pluie, de lac, de repos, d'un peu de roman que j'écris, de quelques projets, et je pense à toi bien affectueusement. Il faudra, à mon retour, que nous parlions de tas de choses..." Suzanne, son épouse, ajouta sur la lettre : "Vous voyez que j'ai encore besoin grandement de votre amitié." Elle m'avait écrit le 14 décembre 1943, alors qu'André était interné au Fort-Montluc : "Je vous fais entièrement confiance." Comme deux amis qui s'aiment assez, qui se connaissent assez, pour se taire ensemble, André et moi étions des amis intimes. Mon émotion fut grande de le revoir, pour la dernière fois, le 5 septembre 1970, à l'hôpital Cochin où il s'était éteint dans sa cinquante-huitième année. En cinq mois et demi de Résistance en France, cet écrivain, ce journaliste, cet homme d'action et ce philosophe, avait fait plus pour la Résistance, dans toute la pureté de son âme, que tant de dizaine de milliers d'autres. Et il y en a un qui a osé dire, pour être publié dans une revue à grand tirage, que j'étais anti-juif pendant la guerre, alors que toutes mes amitiés prouvaient le contraire, alors que lui avait reçu la Francisque de Pétain et suivait donc la politique de Pétain très anti-juive. Quel machiavélisme !

Le premier responsable national du M.R.P.G.D. en zone nord fut *Jean Duprat-Geneau, dit Philippe Dechartre, Yvon Bardet, Christian Bruel*, etc. Né au Viet-Nam en 1919, étudiant en droit, aspirant d'artillerie. A part quelques mois au Stalag XI A, il est P.G. au XI B de juillet 1940 à mars 1943. Il tente très souvent de s'évader. Ses trois amis mousquetaires furent Le Moign', Burnoud et Husson. Au sortir de la baraque la plus disciplinaire du camp, ils rejoignirent notre groupe de Résistance du Stalag et le Club des tordus. Ils continuèrent à organiser les évasions par esprit de Résistance, jusqu'à leur rapatriement comme faux malades début mars 1949. Avec l'aide des Charles Bonnet-Moulin, de Jacques Bourgeois, de Burnoud, Husson, et tant d'autres de nos amis, hommes et femmes, il organisa le M.R.P.G.D. en zone nord jusqu'à son arrestation, déjà, par la Gestapo, le 10 août 1943, au moment où il devait rejoindre un M.R.P.G.D., Peter Lothers, allemand anti-nazi, qui venait d'être appréhendé, à Paris. Jean eut le réflexe de s'enfuir, mais l'officier de la Gestapo Meiners tira sur lui. Jean trouva le temps de cacher sous le matelas d'une concierge, absente de sa loge, les documents qu'il portait. Il nous dit les avoir retrouvés au même endroit après la guerre. Blessé de deux balles et perdant son sang, il s'effondra dans le vestibule de l'immeuble. La Gestapo faisait fouiller le quartier par la

police. A l'hôpital, Jean fut bien soigné, puis jeté dans une cellule de Fresnes pour des mois. Son ami Burnoud, et d'autres militants du contre-espionnage du M.R.P.G.D., et c'est un fait extraordinaire, réussirent à faire libérer Jean, par Meiners, le 27 novembre 1943. Ils me demandèrent un budget spécial important pour cette opération, et la délégation d'Alger à Paris s'empressa de me donner les fonds. Dechartre a pensé que le colonel Mangin, délégué militaire zone nord, était intervenu auprès des Allemands pour le faire libérer, mais Mangin a démenti. Biran, c'est-à-dire Pierre Kaan, de la délégation d'Alger en France, et frère du M.R.P.G.D. André Kaan, alias Laudet, que nous connaissions très bien, m'a remis personnellement l'argent demandé. Pour les besoins de notre contre-espionnage, mais non sans prendre de très grands risques pour eux et pour les nôtres, Burnoud et Combes voyaient souvent Corman, inspecteur de la police "Menées Anti-Nationales" de Vichy, pour en recevoir les fiches de recherches éditées et diffusées par cet organisme afin de faire arrêter les Résistants. Corman avait été camarade d'études de Burnoud. Ils s'étaient retrouvés par hasard. On a écrit, à tort, que tout le M.R.P.G.D. était "infiltré" par la police Menées Anti-Nationales et par la Milice, ce qui est très faux. Aucun militant du M.R.P.G.D., à ma connaissance, ne fut appréhendé par la police française "Menées Anti-Nationales", sauf moi en novembre 1942. La Milice a surtout agi contre nous, en février, mars et avril 1944, soit au moment de la fusion avec le groupe Pinot. Il est à peu près certain que Corman entretenait d'amicales relations avec Meiners, important officier de la Gestapo qui reçut la sœur de Jean Moulin, président du C.N.R., délégué du Comité Français du général de Gaulle, lorsqu'elle vint, en juin 1943, lui demander des nouvelles de son frère, très torturé par les équipes. de Barbie, puis transféré à Paris. Roumieux, beau-père de Burnoud, prêtait des bureaux, 6, place de la Madeleine, à Paris, à Dechartre, et a pu intervenir, aussi, auprès de Meiners en faveur de Dechartre. Cet officier de la Gestapo fit venir Dechartre, dans ses bureaux de l'avenue Foch, alors que Dechartre était en cellule à Fresnes. Puis, il lui montra la porte de sortie et lui dit : "Vous pouvez partir. Vous êtes libre." Combes déclara, plus tard : "J'ai pu par mes relations le faire libérer par la Gestapo." Très fatigué par ses blessures et par ses mois de cellule, Jean fit bien d'aller se reposer et se cacher, car la Gestapo voulait le reprendre. A partir de son arrestation, le 10 août 1943, jusqu'à la fusion du 12 mars 1944, Jacques Bourgeois, qui avait été notre secrétaire général zone nord, devint notre responsable national zone nord, avec l'accord de Jean, et il a maintenu des contacts très prudents avec lui.

Jean devint l'un des cinq membres du Comité directeur national du M.N.P.G.D., lors de sa création le 12 mars 1944, mais partit pour Alger, par les Pyrénées, avec Benet, dès avril. Peu après son retour avec Frénay, à Paris, le 1<sup>er</sup> septembre 1944, il sera le président de la Commission des P.G. et Pensions à l'Assemblée Consultative. Il deviendra député, Secrétaire d'Etat, deux fois avec de Gaulle, et deux fois avec Pompidou. Puis, il sera promu président du "Mouvement Solidarité Participation" ou M.S.P., de sensibilité gaulliste de gauche. De mars 1943, son rapatriement, au 10 août 1943, son arrestation, Jean avait été, avec l'aide de Bourgeois, un organisateur du M.R.P.G.D. en zone nord, plein de fougue, et un meneur d'hommes. Il épousa Eléonore Brunschwig, dite Eléonore Kramer, merveilleuse militante du M.R.P.G.D. à Paris.

Dès le 8 décembre 1943, j'écrivais au B.C.R.A. : "Jean (Duprat-Geneau) se plaît à dire que, lorsqu'il est sorti de prison après trois mois, il a retrouvé le M.R.P.G.D. en plein rendement et en pleine extension. En son absence, le nouveau dirigeant de zone nord, Jacques Bourgeois, et tous les chefs de service, nommés par lui, ont rivalisé de courage et d'intelligence. Je demande pour Jean... la Croix de guerre... Je propose aussi que Jean soit acheminé par les voies les plus rapides à Londres et Alger où il représenterait le M.R.P.G.D. à l'Assemblée Consultative." Signé : Charette (Vergennes).

Le 10 janvier 1944, j'écrivais à Jean, toujours à Paris : "J'ai câblé à Frénay à ton sujet. Reclus serait d'accord pour ton voyage à Alger. Accord aussi de Raspail qui remplace Biran, et de Pontaud, un de mes amis, secrétaire général des M.U.R. Je vais assister à un Comité des

M.U.R. d'ici deux ou trois jours." "Viens me voir une fois par semaine. J'espère que tes ennuis policiers vont se terminer. En toute sympathie."

Le 8 février 1944, je lui adressais ce mot : "Tu ne recevras que ce soir les instructions sur l'Insurrection (provenant du C.O.M.A.C. par mon canal)... Je serais heureux de voir nos Inspecteurs, Délégués et Chefs Régionaux, avant leur départ. Je te prie d'organiser divers rendez-vous avec eux. Cordialement."

Et le 11 décembre 1984, sous la signature conjointe de "Eléonore et Philippe", car il se fait appeler plus souvent Philippe Dechartre, Jean m'écrivait : "Cher Michel. Joie de se retrouver. Ta lettre nous a fait un immense plaisir... Il est bien que tu écrives un livre sur le M.R.P.G.D. Ce sera passionnant et utile... Seuls restent en moi des souvenirs fugitifs, des visages, une grande fraternité de cœur... Je n'ai gardé aucun contact avec les camarades d'hier... La vie est sauvage ! J'ai parlé devant le cercueil de (Maurice) Durand que j'aimais beaucoup... Enfin nous parlerons de cette autre planète que fut la Résistance. Tous nos vœux affectueux, cher Michel. Très cordialement." Comment ne pas nous être toujours entendus Dechartre, Eléonore, tous les membres du M.R.P.G.D. et moi, puisque nous avons le même idéal, la même générosité, la même lutte. Les intrigues de certains du groupe Pinot pour nous diviser, ourdir des machinations, nous voler des dirigeants ou des membres du M.R.P.G.D. pour leur propre groupe, sous le prétexte de "Rassemblement National des P.G." ou en disant des calomnies sur mon compte, selon leurs méthodes habituelles, furent un échec total. D'où une sorte de haine contre moi... La tactique de prôner le rassemblement ou l'union, pourvu que ce soit autour de soi et à son avantage personnel, est vieille comme le monde ! Seuls les naïfs, les crédules, ou les êtres serviles, s'y laissent prendre, à moins de motifs supérieurs très réfléchis, et sans se laisser séduire par la duplicité et les boniments des experts en la matière.

*Jacques Bourgeois*, secrétaire général du M.R.P.G.D. en zone nord, de mars 1943 à août 1943, puis son responsable national zone nord jusqu'au 12 mars 1944, était à la fois ingénieur, artiste, très bon organisateur, entièrement désintéressé, pris, lui aussi, à 100 %, par le M.R.P.G.D., contre les Allemands et contre Pétain. Né en 1918, il fut P.G. au Stalag IV A et IV B. Avec son ami Médina, son futur adjoint direct dans notre Mouvement, il s'évada en octobre 1941, fut repris, souffrit de cellule. Il rencontra Burnoud dans une baraque disciplinaire et devinrent d'excellents camarades. Rapatrié comme faux malade en septembre 1942, et, comme l'immense majorité des militants du M.R.P.G.D., contrairement à la désinformation, sans doute par erreur, de Mitterrand dans les livres de Védrine, il n'est jamais allé au Stalag XI B. En mars 1943, Burnoud le présenta à Dechartre, car il voulait continuer le combat. Bourgeois est depuis des années l'un des meilleurs critiques musicaux français les plus connus, en particulier sur "France Musique". Il a écrit des ouvrages sur Richard Wagner, sur Verdi, sur "l'Opéra des origines à demain". Pendant nos luttes clandestines, il était un homme d'action. Il fut si peu ambitieux, pour lui-même, qu'il ne reçut aucune décoration, et ne fut pas inscrit parmi les agents P 2. Contrairement aux politiciens à la Francisque — qui en avaient bien besoin —, il n'a pas cherché à obtenir d'attestation de sa Résistance. Un journaliste pourrait s'amuser à retrouver les anciens titulaires de la Francisque, comblés, depuis, par la Médaille de la Résistance, et même la Rosette de la Résistance, et par des promotions dans la Légion d'Honneur, de 1947 à 1958, et depuis 1981, en recherchant les origines de ces distinctions. Que de témoignages donnés par amitié cultivée à dessein, ou par erreur, à des pétainistes qui ont su séduire en faisant croire à leur Résistance, parce qu'ils s'étaient connus avant-guerre ou rencontrés quelques minutes sous l'occupation ! Ils ont su tromper et jouer les courtisanes. A leur tour, ces don Quichotte de la Résistance ont distribué attestations et manne à leurs clientèles à des fins d'ambition électorale personnelle, et le bon peuple de France a été pris comme le dindon de la farce.

Jacques Bourgeois, c'est l'inverse, c'est un pur de la Résistance. Voici quelques extraits de la correspondance échangée entre nous. Ils prouvent sa vie de combat et celle du M.R.P.G.D. Fin

octobre 1943, Bourgeois m'écrivait : "Mon cher Michel. Je t'envoie un compte rendu d'activité du Mouvement en zone nord... Les fonds touchés sont très insuffisants pour l'importance du Mouvement. J'ai dû faire un emprunt... Ci-joint une enveloppe contenant des renseignements pour Londres... J'apprends le succès du raccordement avec l'organisation inter-Allemagne telle qu'elle a été poursuivie depuis notre retour."

Le 22 novembre 1943, je lui adressai cette note : "Michel à Jacques. Mon cher vieux... Ci-joint consignes de sécurité à ronéotyper ou à imprimer pour diffusion interne en zone nord (ce qui supposait beaucoup de destinataires au M.R.P.G.D.). Il est indispensable que, cinq jours avant la lune, les responsables départementaux au recrutement adressent au responsable régional, et lui au responsable de zone, toutes fiches d'engagement et les pages d'écriture destinées à Alger, pour qu'elles me parviennent en même temps que le courrier... Au sujet de P (Pinot), absolument pas : il ne faut pas nous salir. Jette immédiatement les bases d'une collaboration avec l'organisation P.G. du Parti communiste (le C.N.P.G. de Paumier qui se constituait). En toute sympathie. Michel."

Le 7 décembre 1943, j'écrivais à Jacques : "Ci-joint second exemplaire d'adresses en Allemagne... J'ai bien reçu le courrier remis par Biran. Il y manque beaucoup de choses qui nous étaient destinées... Pousse beaucoup Charles (Bonnet-Moulin) et Jean (Duprat-Geneau) auprès du Conseil National de la Résistance." Et le 17 décembre 1943 : "Edmond (Edgar Nahoum-Morin) est à Paris. Il a déjà fait un gros travail à te passer... J'aurais besoin, dans tes départements, de terrains de parachutage. Fais-moi donner plans et indications avant le 26... Prévois une réunion de ton comité directeur zone nord pour les grands services, et une autre pour tes dirigeants de régions et de départements. Je serais heureux de les voir. Sympathie."

Le 22 décembre, nouveau mot de ma part : "J'ai rendez-vous avec toi demain à 11 h 30 à l'endroit prévu. A 18 h avec Charles (Bonnet) et Laudet (André Kaan). Voudrais-tu arranger de nouveaux rendez-vous avec Bruel (Duprat-Geneau) ; je désire le voir rapidement. Il est indispensable de donner à Biran une boîte (aux lettres) où il fera prendre tous les jours notre courrier destiné à lui ou à Reclus. Il pourra y porter ce qui nous est destiné : argent, lettres et objets..." Puis le 27 décembre 1943 : "Michel à Jacques. Veux-tu faire porter tout le courrier zone nord pour Londres et Alger, par Eléonore, à Lyon, au plus tard le 31 décembre, remis à Pierre (Le Moign') pour moi. Il doit contenir un exemplaire de tout renseignement, de tout compte rendu d'activités et de dépenses pour décembre, budget pour janvier et février, avec nos rubriques M.R.P.G.D. et M.I.X., ainsi que la date. J'ai vu Jean (Dechartre), B (Burnoud). Excellent travail. J'ai vu Moulin et Laudet : nous avons revu ensemble le journal. Je pars ce soir pour Lyon. Retour le matin du 3."

Jacques me répondait le 2 janvier 1944, et sa lettre est, comme presque toujours, de sa main : "Concernant la note que je t'ai passée sur les trains de troupes pour l'Espagne, je n'ai aucun détail. Je viendrai te voir vendredi à 15 h. Cordialement." Et le 7 janvier 1944, j'écrivais à Bourgeois : "Raspail (remplaçant de Biran) a promis d'appuyer tout ce que j'ai demandé à Reclus (désormais Talbot). Mon courrier a une permanence avec le sien, et échange de boîtes (Reclus était Jacques Bingen, Délégué général du Gouvernement d'Alger pour la zone sud). Votre financière est-elle toujours prête à un accord sur garanties ? Du côté Reclus, ça marcherait. Recevrait-elle des Bons du Trésor émis à Alger en échange ?... Nous n'avons plus que quelques mois avant le débarquement. Quelle est la courbe du recrutement depuis deux mois ? Les dirigeants (M.R.P.G.D.) de zone sud voudraient venir s'installer à Paris et y fusionner leurs services avec les tiens. Je suis quand même allé au rendez-vous de P. (Pinot) chez Ruc. Personne !"

Le 11 janvier 1944, j'adressais cette lettre à Jacques : "Pontaud, que je t'ai présenté, un de mes amis depuis un an, très sûr, est secrétaire général du Comité directeur des M.U.R. et rédacteur en chef de "Combat". Je t'expliquerai l'évolution de la Résistance en zone nord selon lui. Il est habituellement en zone nord. Ci-joint lettres pour Bruel et Laudet". Et je lui écrivais à nouveau le

12 janvier : "Je désire que tu prennes rendez-vous pour moi aux environs du 15 avec Delarue (Paumier) par Edmond, et avec P. (Pinot). Indique-moi ton R.V. avec Raspail pour le 18. Il est indispensable de le revoir avec toi. Prévois un Comité directeur général en convoquant Bruel, Moulin, pour l'après-midi du 26. Pierre (Le Moign') et moi serons là. Local à tes soins. Prévois différentes réunions entre eux et les chefs de service Régions nord et sud, par petits groupes du 27 au 30. Des décisions importantes à prendre. De zone sud viendront : Pierre, Sévy, Yves, Jean, Henri. De zone nord, en plus de Bruel, Moulin et toi : Savy, Dubois, Thévenin, Edmond, et le dirigeant du R.A.A., ami d'Edmond, évadé de Rawa-Ruska. Il est possible qu'un membre du C.N.R. assiste à telle ou telle de nos réunions. La mise au point de la fusion, comme la mise au point de notre position générale dans la Résistance, seront faites. Prévois la convocation de tes dirigeants pour que je les vois ensemble les matins du 17, 18 et 19, ainsi que tes dirigeants de Régions, départements et principaux services, par petits groupes, dans des locaux sûrs. Il est indispensable qu'ils puissent me renseigner directement sur leurs réalisations, difficultés, et demandes, en vue de mes négociations à Alger, à Londres, par le C.N.R., et dans la fusion... Ces réunions n'auront plus à avoir lieu par la suite. Il faut que tout soit déterminé et mis en place pour fin janvier... Tu as beaucoup plu à Raspail... Demande à Laudet que le journal "Victoire" n° 2 soit prêt pour le 23."

Bourgeois me répondait le 14 janvier 1944 : "... J'ai un prêt important en vue. Entendu pour le Comité Directeur du 26. Recrutement en bonne voie. Cordialement. Jacques." Comme je lui avais écrit le 19 janvier : "Je te demande d'apporter tout ton soin à la préparation et à la réalisation parfaites de nos Journées Nationales. Exposés et comptes rendus constitueront un dossier qui sera envoyé à Londres..." Jacques me répondit le 20 : "Je me réserve de te faire faire la tournée complète des services dans les locaux qui leur sont assignés... Laudet doit me fixer le résultat de son contact avec Laurence... Je n'ai pas encore vu Mario... Le courrier sera intéressant ce mois-ci... Nous pouvons réaliser n'importe quel tampon (cachet) en 15 jours... Nous avons des planques pour 10 jeunes. Albert P. (Poncet) — liaison Belgique — sera contacté samedi 22. Cordialement. Jacques."

Voici mes notes des 20 et 26 janvier à Jacques : "Faire porter par Eléo le courrier complet... Fais rechercher Sévy (Leroy) par Géga (ou Jéga de la police, ami du M.R.P.G.D.) et par D (Dubois). Il semble arrêté. C'est navrant, parce que c'est un très chic ami et parce que nous avons besoin de lui." Et le 31 janvier Bourgeois me demandait : "Peux-tu immédiatement câbler à Londres le télégramme ci-joint. Nous sommes les seuls à posséder ce renseignement..." Je lui écrivais le 6 février : "J'ai vu Raspail (le S.G.C.C. ou Secrétaire général du Comité de coordination) qui m'a promis trois millions d'ici peu..." Puis du 14 au 21 février 1944 : "Merci d'avoir fait ronéotyper ou de faire ronéotyper les 19 pages des instructions du S.G.C.C. pour le jour J... Demande à Charlotte de donner d'ici huit jours à Arnaud (Duc) les explosifs qu'elle a. Valentin part pour la zone sud porter les textes de "Victoire" n° 2 à imprimer. Il en profite pour voir toutes les imprimeries à notre disposition... On me signale que les circulaires et fiches de police que tu me passais régulièrement sont cotées comme de valeur et à nouveau demandées, et, si possible, en deux exemplaires. Cordialement."

Jacques Bourgeois m'a toujours dit être personnellement très hostile à la fusion du M.R.P.G.D. avec le groupe Pinot, dont la Résistance ne se voyait pas non plus pour lui en zone nord. Il était très anti-Pinot et très anti-Mitterrand dans ses entretiens. Après l'insurrection de Paris, il s'inscrivit comme volontaire pour être parachuté en Allemagne et y venir en aide aux déportés et aux P.G.

*Quoique le "moi" soit haïssable*, il n'était pas possible de présenter l'Histoire du M.R.P.G.D. sans, pour l'auteur, utiliser le "je", et parler de son activité dans le Mouvement, sans aucune autobiographie de complaisance, ni rédaction de mémoires ou de souvenirs, mais, bien qu'il en coûte, pour rétablir ou établir les faits réels qui, seuls, importent. Il faut dire, en toute simplicité qu'en accord avec mes amis P.G. Résistants du Stalag XI B, et en raison des circonstances

telles que la date de mon retour et le fait que le général de Gaulle était le frère de ma mère, j'ai été conduit à fonder, avec quelques camarades, dont Roger Harou, le M.R.P.G.D. en France à partir du 15 mars 1942, jour de mon rapatriement comme faux grand malade, puis le Réseau Charette à Londres fin juillet 1943 au B.C.R.A. au cours de mon premier voyage. Cela m'a mené à être l'un des principaux animateurs nationaux du Mouvement et son responsable principal vis-à-vis des autorités de Londres et d'Alger jusqu'à la fusion du 12 mars 1944, date de mon refus volontaire du M.N.P.G.D. le jour de sa création, parce que je ne voulais pas d'une fusion, et d'un Mouvement fusionné, où il y aurait eu Mitterrand. Chacun son goût ! Chacun ses principes ! Et je connaissais bien Mitterrand que, entre anciens P.G., j'avais été obligé de tutoyer, d'appeler par son prénom. Quand je compare avec les Résistants purs et durs du M.R.P.G.D., je n'ai jamais été convaincu d'une vraie Résistance de François Mitterrand contre les Allemands, contre le nazisme, et contre Pétain. Et j'ai le droit d'avoir mon opinion et la liberté de la communiquer, sans injure, mais par strict souci de l'Histoire du M.R.P.G.D., et sans animosité.

Bien des militants du M.R.P.G.D. m'ont reproché, avec délicatesse, parfois une certaine rudesse amicale, de n'avoir eu aucune ambition personnelle, ou politique, ou militaire, ou administrative, qui aurait pu rendre service à beaucoup des nôtres après la guerre, sans comprendre ma totale et constante discrétion à l'égard du général de Gaulle, de ses ministres, de ses services. En juin 1945, fidèle à mes engagements et à mes conceptions, j'ai préféré la charrue, comme Cincinnatus, et le silence.

La lutte contre les Allemands, mon bataillon du 36<sup>e</sup> R.I. de la 6<sup>e</sup> D.I. commandée par le général Lucien, qui dirigeait l'École de Saint-Cyr avant-guerre, l'a vécue du 10 mai au 23 juin 1940. De rudes combats ont eu lieu dans le Bois d'Inor, que nos ennemis appelèrent "l'enfer d'Inor", sur la frontière franco-belge, au nord de Sedan. Là furent tués mon commandant, et le lieutenant Grützandler, chef de ma section, et bien des nôtres. En outre, nous avons subi l'assaut des fantassins de la Wehrmacht, après de sévères pilonnages de l'artillerie, le 10 juin, quand nous étions camouflés dans un boqueteau, devant la forêt d'Osches en Ardennes. Entre-temps, chargé par mon capitaine de diriger un petit groupe-franc, d'effectuer les reconnaissances le jour et surtout la nuit, de fixer l'ennemi pendant que ma compagnie, la CA 3, changeait de positions, j'ai connu le feu de façon presque constante. Ce n'était que mon devoir. Et, à vrai dire, là, comme pendant la Résistance, j'eus moins de mérite, car j'avais fait, par avance, le sacrifice de ma vie pour la France et les grandes valeurs de mon idéal, et je n'ai jamais eu peur. Au contraire, lors du danger, l'adrénaline coulait dans mes artères. Aussi, vers le 20 juin 1940, ai-je pu sauver la vie d'un de mes camarades de mon corps-franc. En traversant la crête d'une colline, nous étions pris sous la mitraille. Il tomba, un bras déchiqueté. Grâce aux anciennes connaissances scouts de secouriste et de sauveteur, j'ai pu lui confectionner deux garrots pour arrêter l'hémorragie, puis le jucher sur mon dos, en conservant son mousqueton et le mien, en réalisant "le coup du pompier", et descendre ainsi la colline jusqu'à un poste de secours improvisé où attendaient l'aspirant médecin Vesval et le sergent de Postel. Notre camarade, un rude paysan normand, le caporal Leneveu, fut sauvé. Il fut soigné à l'hôpital, mais son bras resta atrophié. Il devint facteur. Mon capitaine de compagnie est mort près de nous au combat, le 21 juin.

Un jeune inconnu d'environ vingt-trois ans, mais dont je devinais vite l'identité, surgit dans mon bureau, un soir en 1945, au rez-de-chaussée, rue de Berri, à Paris, braqua vers moi, avec un air à moitié fou, un pistolet silencieux, en exigeant que je rédige un certificat de Résistance en faveur de François Mitterrand, selon moi pétainiste, Francisque du Maréchal. Je répondis sans m'être levé de mon fauteuil : "Mitterrand, c'était pour moi un fidèle de Pétain, et Pétain était le collaborateur des Allemands. Tu n'auras rien. Il ne mérite rien. Je n'ai pas eu peur de la Milice ni de la Gestapo ; ce n'est pas, toi, qui me feras peur !" Il partit comme un péteux en râlant... Hélas ! d'autres, sans menaces ont, peut-être, délivré à leur idole ou ami, attestations de complaisance et mêmes citations, sans doute parce qu'ils étaient mal informés et n'ont pas pris

soin de s'informer, ou parce qu'ils auraient pu être manipulés par d'autres amis de l'intéressé. A vaincre sans péril, on ne devrait pas triompher, et pas dans la gloire.

En raison de ma Résistance, alors que j'étais en mission en Lozère, la "Police Menées Anti-Nationales" de Pétain vint fouiller en mon absence ma chambre meublée, non loin de la place des Terreaux, à Lyon, et y prit une photocopie du plan d'aérodrome allemand, situé près de Hanovre, que Roger Harou avait rapporté le 15 mars 1942, et dont trois exemplaires étaient déjà remis pour le B.C.R.A. et pour les Alliés par des voies différentes, mais je n'avais pas eu confirmation de leur réception. J'avais confié ma nouvelle adresse à Germain, du Mouvement "Franc-Tireur", qui se rendait à Clermont-Ferrand, avec consigne de la mettre en code et de la communiquer à notre militant M.R.P.G.D. du Puy-de-Dôme, Robert Beau, ancien du Stalag XI B. Je lui avais donné aussi les coordonnées de Beau. Germain fut arrêté en route par cette police très anti-gaulliste qui trouva sur lui ces deux adresses. Beau fût appréhendé à Clermont, et moi par la police de Saint-Etienne, à mon retour de Mende. Un avis de recherche avait été lancé contre moi. Cette police me remit au commissaire Baron et à l'inspecteur Faye, de la Police Menées Anti-Nationales, pour interrogatoires pendant quarante-huit heures, jour et nuit, à Lyon. Puis, ils me conduisirent chez un juge d'instruction. La présence de tout avocat me fut refusée, et le billet d'écrou signé illico pour une cellule à la prison Saint-Paul. Les Allemands envahirent la zone sud, contrairement aux clauses de l'Armistice, au moment où j'étais en cellule, peu après le débarquement allié au Maroc et en Algérie. Peut-être la Gestapo ou l'Abwehr demanderaient-elles très vite les dossiers des Résistants, enfermés dans les prisons françaises sur ordre et selon les conceptions de Pétain ? Mon dossier, avec son plan d'un aérodrome militaire allemand d'Allemagne, et ce serait le peloton d'exécution. Mes frères Henri et Pierre, mon oncle Pierre de Gaulle qui vivait à Lyon, mes amis du 2<sup>e</sup> Bureau français en rapport avec le B.C.R.A., et mes amis du M.R.P.G.D., intervinrent de tous côtés. Certains de notre Mouvement eurent le cran d'aller voir le juge d'instruction et de le menacer de mort, si je n'étais pas immédiatement libéré. Et je suis sûr qu'ils n'auraient pas hésité. Ils disposaient de revolvers. Le vendredi 13 novembre 1942 me porta bonheur et le juge, plus tranquille, rendit un non-lieu. A peine sorti, je ne retournai jamais dans ma chambre et entrai dans une clandestinité totale jusqu'à fin septembre 1944. L'arrestation et la cellule apprennent à se méfier encore plus. Immédiatement la Police Menées Anti-Nationales, furieuse, et la Gestapo, m'ont recherché, puis pourchassé, et enfin traqué, comme, de son côté, la Milice de Pétain, dès sa création, et elle ne fut pas la moins acharnée. Il me fallut utiliser, d'une part, des pseudonymes que connaissait la Résistance, tels que Michel Charette, ou Charette, le plus connu, mais aussi Godefroy, Cherry, etc., et pour Londres Vergennes, pour Alger Synode, pour l'Aveyron commandant Tête, et, d'autre part, de fausses identités comme Maxime Chapuis, Michel Chambre, Marc Castan, etc. A aucun moment je ne vécus sous mon vrai nom à partir de la mi-novembre 1942. Bien des aventures sont survenues. Fin 1942, j'avais rendez-vous, avec une militante inconnue de moi, pour qu'elle me remette du courrier de la Résistance près d'une traboule de Lyon. Mon pseudo du moment était Cherry. Une jeune silhouette féminine s'approcha de moi, et, avec un clin d'œil aguichant, m'appela "Chéri !"... Je suis parti et j'ai changé de pseudonyme.

En 1943, j'avais rendez-vous près du métro "la Fourche" à Paris, où un représentant de la Délégation d'Alger en France devait me remettre 1.000.000 F en billets de mille francs enveloppés dans un journal. Mais la personne s'excusa : elle n'avait pu recevoir l'argent. Un autre rendez-vous fut fixé. Par bonheur, la baraka était là. A peine redescendu dans le Métro, j'étais coincé dans une rafle de la Gestapo. Ils nous braquaient avec leurs pistolets Luger. Les uns criaient "Les mains en l'air !". Les autres "Papiers" ! Mes précédents faux-papiers d'identité ne valant plus rien, à cause d'un concierge d'un immeuble du 13<sup>e</sup> arrondissement qui était parti prévenir la police, comme s'était empressé de me prévenir son épouse, j'avais quitté les lieux en brûlant ces faux documents, et je n'avais sur moi, en tout et pour tout, qu'une page ronéotypée par le M.R.P.G.D. en langue allemande, où un nouveau faux nom avec prénom,

manuscrit en gothique, avait été écrit, le tout pour préciser que j'étais un P.G. rapatrié pour maladie. La date du document ne dépassait pas trois jours et avait été fabriquée par mes soins à l'aide d'un tampon dateur à chiffres. J'expliquai à un gestapiste que j'avais demandé au commissariat de police une carte d'identité, la mienne s'étant perdue en captivité. Et qu'ainsi j'obtiendrai ma carte de tabac, etc. Il me déclara que je devais faire vite. Que ce serait-il passé si j'avais porté 1.000 billets de 1.000 francs ?

En avril 1943, la Gestapo arrêta, près de Rouen, mes parents, ardents militants du M.R.P.G.D. Mon père vécut neuf mois très durs de cellule à Fresnes, puis fut déporté au camp de concentration de Buchenwald, où il eut la chance de rencontrer mon ami M.R.P.G.D., Roger Harou, membre de la Résistance de ce camp, qui put faire placer mon père à l'infirmerie en raison de son âge et de sa santé. Ma mère passa quatorze mois dans une cellule à Fresnes, où elles vivaient à quatre femmes dans l'espace prévu pour une. Elle ne pouvait que très rarement recevoir des nouvelles, et encore très sibyllines, de mon père, de mon frère aîné Joseph, sa femme et leurs trois enfants, de mon frère Henri parti en 1942 par les Pyrénées pour rejoindre à Londres la France combattante où il s'engagera dans le bataillon parachutiste français de Camberly, de mon frère Pierre passé lui aussi par les Pyrénées en 1943, grâce à une des filières du M.R.P.G.D. et qui gagnera l'Algérie où il suivra l'École des Aspirants de Cherchell en attendant de commander une section de tirailleurs à travers l'Italie, la France et l'Allemagne, de ma sœur Marie-Thérèse ainsi que son mari et leurs quatre enfants qui avaient accueilli chez eux notre jeune frère Denis âgé de treize ans. Ma mère ne savait, ni les autres membres de ma famille, rien de moi, sinon que je menais la vie du Résistant clandestin du M.R.P.G.D. Ma mère pensait sans cesse à mon frère Charles, très brillant lieutenant sorti de Saint-Cyr, tombé mortellement au champ d'Honneur, le 18 mai 1940, près de Cauroir, non loin de Cambrai. Mon père et ma mère étaient des otages des nazis. A ce titre, ils furent conduits en avril 1945 dans un vieux château du Tyrol autrichien où les S.S. ont voulu les abattre. Ils n'ont été délivrés que par l'arrivée des forces américaines.

Lors de mon retour de Londres en octobre 1943, avant de repartir pour Paris, je rendis visite à la vieille dame de la Croix-Rousse, banlieue de Lyon, qui m'avait loué une chambre meublée, assez pauvre. Elle me raconta l'aventure triste du locataire, au reste non Résistant, qui m'avait remplacé. Fin juillet 1943, la Gestapo, quatre hommes, fit irruption dans son appartement en pleine nuit. Elle sonna : "Ouvrez ! Police allemande !". La vieille s'exécuta. Ils se précipitèrent dans mon ex-chambre et arrachèrent de ses draps le locataire, lui matraquant le crâne à coups de crosses de pistolet. Ils lui firent tourner le visage et le corps contre un mur, et appelèrent quelqu'un : "Est-ce lui, Charette ?" La personne déclara que ce n'était pas moi. Le locataire protestait de son innocence. Ils le laissèrent baigner dans son sang et partirent... Une autre fois la Milice de Pétain fut sur le point de m'arrêter. J'avais habité un moment chez Mme Keller, 33, avenue d'Orléans (avenue actuelle du Maréchal Leclerc), à Paris. Elle et sa fille Jacqueline furent merveilleuses et très militantes du M.R.P.G.D. Mais je n'habitais plus là depuis plusieurs semaines, quand, aux environs du 4 mars 1944, un très méchant milicien de Pétain, au minois d'ange, nommé Raton, se présenta à Jacqueline Keller, en sonnant à leur appartement, et en déclarant très confidentiellement qu'il était membre du M.R.P.G.D. à Lyon, qu'il désirait voir Michel ou Charette le plus tôt possible, que bien des nôtres avaient été arrêtés à Lyon, et que je devais, avec lui, décider des mesures à prendre pour sauver nos camarades et le Mouvement. Il ne dit pas que Mme Keller et Pierre Le Moign' venaient d'être arrêtés par la même Milice à Paris. Je n'indiquais jamais, par règle de sécurité, l'adresse de mon domicile, à personne, sinon, parfois, au fidèle Jules, en qui j'avais toute confiance, et qui m'aidait à porter mes valises, bien lourdes, lors de chaque nouvelle installation. Mais Jules ne venait jamais chez moi et ne notait pas mon adresse. Jacqueline eut beau déclarer au milicien qu'elle n'avait jamais entendu parler de moi et ignorait tout de la Résistance, Raton l'arrêta et monta une souricière dans l'appartement des Keller. Je fus alerté et voulus me rendre sur place pour enlever des documents, s'il en restait. La nuit tombe tôt en mars. Vers 19 heures, je me rendis très vite chez

la concierge des Keller, une vieille dame qui m'avait vu souvent passer et avait l'air sympathique. Je lui demandai de monter chez les Keller et de sonner sous un prétexte. J'attendais caché dans la cour. La pauvre femme, au bout d'un moment, redescendit toute tremblante. Elle avait sonné. On lui avait ouvert la porte et braqué un pistolet sur la poitrine.

Malgré toutes les arrestations dans les rangs du M.R.P.G.D., notre Mouvement avait pris de mois en mois une très importante extension. Le M.R.P.G.D., disparaissant en principe le 12 mars 1944 par la fusion et la création du M.N.P.G.D., selon les vœux de Frénay, Commissaire aux P.G., Déportés et Réfugiés, toujours fusionniste et complètement envoûté par le voyage de Mitterrand à Alger en décembre 1943, ma mission définie par le B.C.R.A. et par le Commissariat à l'Intérieur, à Londres, lors de mon retour en France en octobre 1943, était terminée. Je ne pouvais accepter les suppliques de Frénay que je co-dirige à deux, avec Mitterrand, le M.N.P.G.D., "toutes les décisions étant prises d'un commun accord..." selon Frénay. J'avais prévenu B.C.R.A. et Délégation d'Alger en France. J'agis, selon la droiture de ma conscience, et tins parole. Je ne fus pas membre du complexe M.N.P.G.D., et partis pour Alger par les Pyrénées, dès avril 1944, pour demander une mission nouvelle d'action militaire en dehors du cadre des anciens P.G. Formidable accueil à Toulouse par notre chef régional Charles Strickler, son épouse Marcelle, et plusieurs de leurs adjoints. Le fidèle Jules voulut aussi partir pour l'Algérie. Les bimoteurs n'atterrissaient plus en France depuis plusieurs mois. Restait la route par la montagne, l'Espagne, et Gibraltar. Je me rendis à Pau, où notre responsable pour les Pyrénées et ami, Georges Ducher, — que Mitterrand, dans les "Dossiers P.G. Rapatriés" de Védrine, approprie sans vergogne à son groupe, — mais qui n'a jamais fait partie du groupe Pinot, ni du R.N.P.G., me reçut en frère et organisa le passage de Jules et le mien par des filières différentes. Je devais être seul avec un guide basque et porter, à tour de rôle, avec lui, un lourd sac de courrier pour le B.C.R.A. En outre, ma filière était réservée aux chefs de mission du B.C.R.A. A Pau, j'ai habité aussi chez Georges Beigpregonne et subi un impitoyable interrogatoire de la part de François Mazou (commandant Cazenave). Il m'a remis entre les mains de son frère, le commandant Jean Mazou, chef du Réseau Démocratie, base E. On m'appelait un "colis spécial", c'est-à-dire demandé par câble par Alger. J'ai logé chez une femme très Résistante, à demi M.R.P.G.D., Mme Larromet, à Meillon, dans les Pyrénées-Atlantiques, et je fus conduit dans la voiture d'un médecin de la Résistance, comme un malade. Normalement, par cette filière B.C.R.A., une fois parvenu en Espagne, une voiture de la Croix-Rouge française gaulliste de Madrid devait venir me chercher et je n'avais pas besoin de faux-papiers, ni de pesetas. Après avoir revêtu un bleu d'atelier et m'être recouvert de câbles électriques, je montais à l'arrière de la motocyclette d'un réparateur de câbles, et ainsi nous sommes passés devant un poste de surveillance de soldats allemands, bien connu de mon conducteur. Arrêt de quelques secondes. Aucun aussweiss ne fut demandé, et je n'en possédais pas. Plus loin, je fus lâché, seul, dans la nature. Par un passage interdit, la nuit venue, il me fallait rejoindre la flamme d'un briquet qui s'éteignait, puis s'allumait, sans cesse, pour me guider. C'était bien organisé. Tout à coup je vis mon guide basque. Il me conduisit chez lui dans la montagne manger une tortilla. Son fils de vingt ans était rentré la veille de la frontière, porté sur un brancard ou à dos, car il était tombé en pleine nuit dans un ravin et s'était grièvement blessé. C'était le 18 avril 1944. Vers dix heures du soir, mon guide et moi, avec le sac du B.C.R.A., sommes partis par des sentiers de chèvres l'un derrière l'autre en silence, mes pas dans ses pas, sans lumière, le ravin le long de notre voie à peine tracée. Pour franchir les torrents profonds, nous enjambions de longs troncs de pins ébranchés, placés là comme des ponts. Arrivés dans le petit village basque espagnol d'Orbaceita vers six heures du matin, dans la nuit, mon guide frappa à la fenêtre d'une ferme amie. Mais les carabiniers espagnols avaient découvert la filière et arrêté la voiture de la Croix-Rouge. Ils s'étaient saisis du conducteur et de deux envoyés d'Alger vers la France que mon guide devait diriger lors de son retour. Des carabiniers avaient pris position dans la ferme. Toujours avec notre sac, nous avons trouvé, le guide et moi, une autre ferme accueillante et proche. Le guide repartit vers la frontière, à cinq kilomètres, pour regagner son domicile. J'allais cacher le sac du B.C.R.A. dans la grange d'une

troisième ferme à l'insu de tous et revins dormir dans un hangar. La nuit revenue, je partis à pied vers Pampelune, car il ne fallait pas compromettre les Basques, ni le courrier. Au petit matin, lors du passage d'un pont franchissant un torrent, des guardias me réclamèrent le passeport que je n'avais pas. Et mes papiers d'identité sur moi étaient faux. Une nuit, dans un hôtel, j'eus droit au lit, tandis que le gardien dormait par terre contre la porte pour que je ne puisse l'ouvrir ; puis une nuit de cellule à la prison de Pampelune où je fis la connaissance de Robert Bine, futur secrétaire général du journal "Libération" après la guerre, ensuite responsable, je crois, des Messageries de Presse. Nous avons immédiatement sympathisé. Enfin, trois semaines au "Campo de concentracion de Miranda de Ebro". Dès le lendemain de mon arrivée dans ce camp, le délégué de la Croix-Rouge gaulliste d'Alger à Madrid vint me voir. Nous avons des mots de code pour nous reconnaître. Je lui remis un plan de l'endroit où j'avais caché le sac de courrier destiné au B.C.R.A. et, grâce à lui, ce sac parvint à Alger quinze jours avant moi. Quand je revis de Gaulle, ses premiers mots furent : "Ah ! Michel ! Te voilà enfin ! Je t'attendais ! Tu aurais dû me le faire dire plus tôt, et je t'aurais fait sortir de Miranda dès le premier jour ! Le sac pour le B.C.R.A., que tu apportais, était capital !" J'ai répondu à mon oncle : "Je vous remercie, mais, vous me connaissez, je ne vous ai rien demandé, parce que je ne veux, pour moi, ni privilège, ni passe-droit". A ma mère qui s'étonnait un jour, auprès de son frère le général de Gaulle, qu'il ne m'ait pas attribué la Croix de la Libération, celui-ci lui répondit : "C'est parce qu'il ne me l'a pas demandée. S'il me l'avait demandée, il l'aurait sûrement reçue !"

Au cours de ce second séjour à Alger, je confirmai immédiatement ma demande d'une nouvelle mission d'action militaire avec parachutage en France, mission liée aux débarquements en vue. Je suivis, ainsi que Jules, arrivé par Casablanca, divers stages, dont celui de parachutiste avec entraînement américain au Club des Pins, à Staouëli, et quatre sauts, par la porte de l'avion, non loin de Blida. "Go !" Et tout le stick se précipitait dans le vide, l'un après l'autre. Je vis assez peu de Gaulle, en voyage, ou occupé par les combats en Italie où le Corps expéditionnaire français faisait merveille sous les ordres du général Juin, ou par la préparation des débarquements en Normandie, puis sur la Côte d'Azur. Il n'avait qu'une hâte : se rendre à Londres, y parler aux Français grâce à la BBC, puis débarquer sur le sol de France, et se rendre à Bayeux. Ses négociations avec les Alliés se révélaient plus ardues que jamais... Quand le commandant Dinommais, dit Arête, Délégué militaire départemental et chef de la Mission interalliée, fut tué par les Allemands au cours d'un guet-apens dans l'Aveyron, je reçus un Ordre de Mission pour être parachuté dans ce département et lui succéder. Je demandai et obtins deux forteresses volantes américaines remplies de containers d'armes et d'explosifs, dont j'établis la liste : mitrailleuses, etc. Le commandement accepta que trois adjoints, dont deux spécialistes des explosifs, et le fidèle Jules, soient parachutés en même temps que moi. Nous avons été largués, de nuit, par la trappe ouverte dans le plancher de chaque appareil, et avons été chaudement accueillis par le maquis F.F.I. du docteur Testor, à Engayresque, près de Séverac-le-Château. Mes missions prévoyaient qu'en liaison avec les F.F.I., F.T.P., et O.R.A. (celle-ci très peu développée), je protège le flanc gauche des troupes du général de Lattre de Tassigny qui débarquaient sur la Côte d'Azur, et que, avec les F.F.I., nous nous emparions de la totalité du département. Des centaines de soldats allemands, et russes de l'Armée Vlassov, furent capturés et mis au camp du Larzac. Les chefs F.F.I., sous le commandement du commandant Bonnafous, dit Richard, furent très sympathiques. Le major britannique Stansfield, dit Hubert, et le radio de la Mission, Bernard Weil, résistants remarquables, devinrent aussi des amis. Tous ensemble, sous la conduite d'un "Directoire" que j'ai tout de suite constitué, nous avons contribué à transformer les maquis en bataillons qui partirent rejoindre les troupes du général de Lattre, au fur et à mesure de leur avance, et jusqu'à la victoire. Seul le commandant Marc, du maquis F.T.P. du secteur de Decazeville-Villefranche-de-Rouergue, à qui j'avais déclaré que je lui faisais l'honneur d'être le premier bataillon de l'Aveyron à entrer dans l'Armée de Lattre, et dont de Lattre parle dans ses Mémoires, m'opposa l'absence de moyens de locomotion, de carburant, de chaussures, et d'armes pour ses hommes. Je lui répondis que des

armes américaines et des camions militaires les attendaient chez de Lattre, que je lui réquisitionnerais en Aveyron des autocars, que je le doterais d'une quantité suffisante de mélange benzol-alcool grâce aux stocks des usines de Decazeville sur lesquels j'avais mis la main. Manquaient les chaussures introuvables. Ancien P.G., je pensai aux centaines d'Allemands et de leurs amis russes de l'armée Vlassov, nos P.G. au camp du Larzac, et leur fis retirer leurs belles bottes au profit du premier bataillon F.T.P. Les maquisards en furent ravis. Avec de Lattre, ils se battirent bien dans les Vosges. Il en témoigne dans ses Mémoires.

Ma mission terminée en Aveyron, je demandai et reçus mon appel à Paris pour la D.G.E.R. (ex-B.C.R.A.) Jusqu'à la fin de la guerre et l'Armistice, me fut confiée une mission spéciale, et un service. Ni en France, ni à Alger, je n'ai voulu interférer avec le M.N.P.G.D. ou le Ministère des P.G., Déportés, et Réfugiés. Par contre, au titre du M.R.P.G.D. ou du Réseau Charette, j'établis quantité d'états, d'attestations, de demandes de décoration, pour nos militants ou les ayants-droit de nos martyrs. J'avais créé et déposé les statuts de l'Amicale du Réseau Charette dans ce but, pour tous ceux qui ont bien voulu reprendre contact avec moi. Par malheur, dans les services ministériels, les états, les demandes, les lettres, etc., se perdaient souvent. Il fallut recommencer maintes fois pour très peu obtenir. Par ailleurs, à partir de ma démobilisation en mai-juin 1945, il me fallut gagner ma vie et être happé par mes nouvelles tâches, malgré une santé devenue encore plus déficiente.

Mais il est indispensable de parler surtout de nos amis du M.R.P.G.D., d'abord, dans leurs structures verticales, ensuite, dans leurs structures horizontales, puisque nous avons l'avantage de disposer d'organisations complémentaires.

## IV

### MILITANTS DES ORGANISATIONS VERTICALES DU M.R.P.G.D.

Le Mouvement disposait d'agents très remarquables dans ses trois structures de Renseignement et ses deux structures d'Action. Pour des raisons d'efficacité, de sécurité et de personnes, nous possédions trois Services différents de Renseignement, pratiquant chacun une large autonomie : en zone sud, notre S.R. sur la France, notre S.R. à la Direction du Service des P.G. (D.S.P.G.) à Lyon, notre S.R. sur l'Allemagne et en milieu allemand en France, la zone nord ne comportant pas le S.R. à la D.S.P.G. ; mais, dans les deux zones, nous avons un Service Action sur France, et un Service Action sur l'Allemagne et en milieu allemand en France.

*Yann Gabriel Brunet, dit Yves*, ex-engagé volontaire en 1917, à 17 ans, fut notre responsable du *Renseignement sur France*, d'abord pour la Région R. 1. (Lyon), puis pour la zone sud, enfin pour tout le pays. Il entra au M.R.P.G.D. dès septembre 1942. Il avait le goût et le sens du Renseignement. Il était "motivé", parce qu'il comprenait combien les Alliés, par le canal du B.C.R.A., avaient besoin de tout savoir, sur les plans militaires, économiques et politiques, de ce qui se passait en France. Il sut tisser une toile à glaner les informations aux premières sources, les trier, et les transmettre, jusqu'à son arrestation par la Milice de Pétain le 25 février 1944, très peu de temps avant la création du M.N.P.G.D. Un maquisard avait été appréhendé, porteur de l'adresse d'une brasserie de Lyon, gérée par Durand, lui aussi M.R.P.G.D. et ami d'Yves. Presque tous les soirs, et à tort, mais il s'y sentait en sécurité, Yves se rendait à la brasserie avec une serviette de documents secrets à dactylographier. Il y rencontrait sa secrétaire, agent M.R.P.G.D., Solange Geneste, porteuse d'une serviette similaire contenant les pièces dactylographiées par elle. Ils échangeaient leurs porte-documents. Non seulement la Milice tortura affreusement notre ami Brunet, mais, eux, des Français, le remirent à la Gestapo qui lui firent subir de nouveaux sévices, puis le déportèrent au camp de Buchenwald, où, épuisé, il mourut pour la France. C'était un frère pour nous.

Je lui écrivais le 1<sup>er</sup> janvier 1944 par boîte aux lettres : "Les Renseignements obtenus par ton Service sont abondants et de valeur. Il est indispensable que tu voies Félix (chef S.R. du M.R.P.G.D. en R 2 Marseille). De même, Cazal et Gilles de la Région Toulouse. De même pour le courrier S.R. d'Ubu et autres (du M.R.P.G.D.) de R.1. De même pour les sources Vichy et Clermont-Ferrand. De même pour les inspecteurs de police que nous connaissons... Papiers-photo : H<sup>2</sup>O (Mlle Bathy du M.R.P.G.D.) avait amitiés et entrées chez Lumière (importante société de photo de Lyon). Je vous avais donné tout un jeu de photos tirées de huit films avec plans d'avions. Je compte avoir demain cinq appareils photo et des films vierges (venus de Londres B.C.R.A.) pour vous... Ci-joint plans des prisons Saint-Paul et Saint-Joseph (à Lyon) à mettre au point. Ci-joint liste des gardiens des prisons Saint-Paul et Saint-Joseph, déjà envoyées à Londres et à Lemaraîcher. Prenez dans votre Servie : *A(lexandre)*, *L(uiset)* et *R(evel)*, de la part de D(amas) (celui-ci était gardien à Saint-Paul)... Ci-joint mouvements de trains. Il faudrait absolument savoir de quel Châlon, de quel Portes, de quelles troupes, et de quels matériels, il s'agit. Chef de service, tu diriges ton service dans les Régions par tes chefs de service régionaux, et, eux, par les chefs de service départementaux. Je désire que l'ensemble des Agents de ton service s'occupent presque exclusivement de Renseignements militaires, et, principalement, trois choses, par ordre d'importance : l'ordre de bataille allemand, la vie des aérodromes — postes de D.C.A. — projecteurs de D.C.A., les défenses côtières et les plages de débarquement (tout cela en zone sud). Place rapidement une ligne continue d'hommes capables de dessiner et de photographier, comme Félix de Marseille (M.R.P.G.D.), tout le long de la Côte d'Azur, en la découpant en secteurs, à livrer sur cartes avec photos,

plans de feux, dispositifs humains en profondeur, etc. Félix formera ces Agents. Prévoir le passage de ces Agents à l'A.S. sous deux ou trois mois. Sympathie."

Le 10 février 1944, Yves, toujours débordé, m'écrivait : "Mon cher ami, je serai en mesure dès lundi de te faire passer tous les rapports... Bien à toi." Le 14 février, je lui répondais : "Tu trouveras auprès de Marc-André (M.R.P.G.D.) de nombreux questionnaires de Renseignement à diffuser dans nos Régions et départements de zone sud. J'ai transmis ton courrier pour Londres. Je serai à Lyon le 22 et désire te voir l'après-midi. Centralise pour ce jour-là tout le courrier-Renseignement du mois. Cordialement."

Mes demandes à Yves étaient dans le sens désiré par le B.C.R.A. En raison de nos clandestinités totales et de la mort d'Yves dans les mines de sel de Langenstein, beaucoup d'informations manquent sur son Service admirable et très utile.

Son épouse m'écrivit le 25 septembre 1945 : "Tous sont tombés d'accord pour me faire l'éloge du beau courage d'Yves qui n'a cessé d'aider ses camarades à supporter leurs souffrances. J'ai tout perdu en le perdant... Je voudrais que son sacrifice n'aura pas été vain." Et elle ajoutait dans sa lettre du 14 novembre 1945 : "Vous étiez son chef et vous connaissiez ses sentiments patriotiques. Vous lui accordiez votre confiance."

*Le futur colonel d'aviation Robe* fut l'un des adjoints directs d'Yves au S.R. du M.R.P.G.D. Ses pseudonymes : Bouillon ou Legrand. Nous nous sommes vus deux fois sous l'occupation. A-t-il été arrêté et déporté ? Le contact fut perdu avec lui après la guerre. *Mme Pédemas, née Solange Geneste*, la secrétaire d'Yves, dactylographiait les renseignements la nuit, les samedis et les dimanches, avec un total dévouement au M.R.P.G.D. Appréhendée le 27 février 1944 par la Milice, elle fut d'abord relâchée faute de preuves, puis arrêtée par la même Milice le 12 mai 1944 et internée aux Brosses, à Bellerive, près de Vichy, où l'insurrection la libéra le 29 juillet 1944. Elle s'engagea à l'Etat-Major départemental du Rhône jusqu'au 15 novembre 1945. Elle est un modèle de Résistance vraie et discrète. *Durand*, le gérant de la brasserie de Lyon, envoya plusieurs groupes de jeunes réfractaires du S.T.O. dans les maquis de la Résistance. Après l'avoir arrêté et malmené, la Milice le remit aussi à la Gestapo ; il fut déporté à Buchenwald, où il mourut.

Commissaire de police dans le 3<sup>e</sup> arrondissement de Lyon, puis à la D.S.T., enfin à la Sécurité Publique, *Louis Niquet*, né en 1909, put pénétrer l'intendance de police de Lyon et donner au M.R.P.G.D., auquel il appartenait, de très précieuses informations. Robe le présenta à Yves en août 1943. Il nous fournissait des informations militaires, mais aussi des renseignements essentiels sur les opérations préparées par la police et la Milice de Pétain, ainsi que sa gendarmerie, contre les juifs, les maquisards, les résistants, ce qui permit de sauver bien des vies. Il nous documentait sur les collaborateurs des allemands. La Milice l'arrêta peu après Brunet et le mit au secret pendant deux mois à la prison de Gaillac dans le Tarn, puis l'interna au camp de Saint-Sulpice-la-Pointe, avant de le livrer à la Gestapo. Déporté en juillet 1944 au camp de Buchenwald, d'où il sera expédié dans les mines de sel de Leau-Plomnitz en Saxe. Libéré par l'avance alliée le 14 avril 1945, il est resté grand mutilé et grand invalide de guerre. La mort et les dégradations de la santé des patriotes du M.R.P.G.D., Pétain, chef de l'Etat, et sa Milice, n'en sont-ils pas directement responsables ?

Chaque semaine, le journaliste et écrivain *Henri-Lucien Macé, dit Prioly*, apportait des renseignements de première valeur à Yves. Il obtenait ses informations politiques de Serge Bromberger, et ses renseignements militaires ou policiers du général Perré, chef de la garde personnelle de Pétain à Vichy, mais à l'insu de Pétain et de son entourage. De septembre 1942 à février 1944, l'ensemble de ces données fut une mine pour le M.R.P.G.D. Ainsi avions-nous pu donner l'alarme pour les attaques contre le plateau des Glières et contre le massif du Vercors. Notre ami Macé est à l'origine d'une histoire M.R.P.G.D., digne des Annales de l'Ecole Polytechnique : "Un jour, écrit-il, probablement avant l'invasion de la zone sud, j'ai trouvé un

jeune type habillé comme les membres des Chantiers de Jeunesse. Il me dit : "Je suis polytechnicien et je viens de la part d'Arthur pour que vous me fassiez passer en Angleterre avec douze de mes camarades." Je l'invitai à venir le dimanche suivant, avec ses douze camarades, tous en tenue de polytechnicien, sur la place Bellecour (à Lyon). J'avais fait le nécessaire auprès de Brunet et j'appris, plus tard, qu'ils étaient heureusement passés en Espagne." En septembre 1944, Macé devint le rédacteur en chef du journal du M.N.P.G.D. "Libres", dont il démissionna avec fracas, de même que Charles Bonnet-Moulin, directeur du journal, et Marcel Haedrich, co-rédacteur en chef, tous trois anciens du M.R.P.G.D., et toute la rédaction au complet. J'ai gardé la lettre que Macé m'écrivit à ce moment-là : "Je suis dégoûté de voir que la Résistance devenait, pour certains, un moyen de parvenir à une situation meilleure." C'est la pensée de la majorité !

*Jean Grigorief, dit Germain ou Gregory*, a été un collaborateur très actif d'Yves, et à plein temps. Après l'arrestation d'Yves, il se serait engagé dans l'Armée Secrète de Saône-et-Loire, dont il aurait dirigé l'Action Immédiate. Ses beaux-parents, les *Jean Taburin*, à Lyon, ont travaillé sans cesse avec lui pour le M.R.P.G.D. Ils furent arrêtés par la Milice, début mars 1944. Jean Taburin a été torturé et eût la mâchoire fracassée par un milicien. *Gérard Moulins*, qu'il ne faut pas confondre avec Bonnet-Moulin, et son épouse ont été d'excellents agents de Brunet de même que *Charles Lyan*, photographe de métier. Gérard aurait été appréhendé par la Gestapo le 1<sup>er</sup> novembre 1943 et déporté à Buchenwald, puis en Kommando. Il aurait été gravement blessé au cours d'un bombardement allié. Il aurait vécu à Nice, après son retour, mais en très mauvais état de santé.

En zone sud, puis à Paris, *Anne-Françoise Perret, dite Jacqueline*, fervente M.R.P.G.D., accomplit de nombreuses missions pour Yves, puis pour moi. Le 10 août 1944, la Gestapo l'arrêta et la déporta à Ravensbrück. Elle a bien connu Gérard Moulins dans notre Mouvement. Ardente gaulliste, elle m'écrivit en février 1985, sans doute en pensant à F. Mitterrand : "Ce n'est pas pour voir à la tête de la France, aujourd'hui, ce type, que nous avons risqué nos vies et perdu tant d'amis." Dès l'été 1942, elle s'était donnée au M.R.P.G.D. avec G. Moulins. Radié du personnel du Métro parce qu'il y avait quitté son emploi pour ne pas partir comme S.T.O. en Allemagne, *Georges Baptiste* franchit en clandestin la ligne de démarcation et s'engagea immédiatement dans les équipes S.R. d'Yves. Fin août 1944, il s'engagea dans l'Armée de Lattre. Quoiqu'ils aient travaillé aussi pour le Réseau Marco Polo, *Roger Dreyfus*, *Marcel Wyler son cousin*, et *Raymond Balestrévi*, ont été très M.R.P.G.D., dans le S.R. de Brunet. Wyler était camarade d'enfance de mon ami alsacien *Marcel Kahn, dit Edot*, lui 100 % M.R.P.G.D., et tout ce groupe travaillait dans l'ombre avec notre militante *Renée Rosier*. Les renseignements sur le trafic et les moyens S.N.C.F. de Lyon et des gares voisines étaient transmis par eux avec méthode et constance à Yves. Roger Dreyfus fut arrêté par la Gestapo et mourut déporté à Auschwitz. Wyler, sujet suisse, subit de longs interrogatoires de la Gestapo et déclara habiter 15, rue Sainte-Hélène à Lyon, alors qu'il partageait un petit appartement que j'avais prêté à Marcel Kahn, 13, rue Sainte-Hélène. La Gestapo fit chou blanc au 15. Pour Wyler, ce fut tout de même un voyage atroce pour Mauthausen, très dur camp de concentration, à cent cinquante par wagon, durant trois jours et deux nuits. Il avait rencontré André Ulmann au camp de transit de Compiègne, et ils partirent pour l'Allemagne dans le même train en mars 1944. "Grâce à Pichon (Ulmann), écrit-il, j'ai évité la carrière et me suis trouvé en liaison avec Emile Vallé qui deviendra secrétaire des anciens de Mauthausen (association dont s'occupa aussi beaucoup Ulmann). Grâce à Vallé et une centaine de métallos, du très bon (sabotage) a été fait dans notre Kommando." Les arrestations de Wyler et Dreyfus dataient de fin juillet 1943.

Dès 1942, *Charles Lyan*, propriétaire d'un atelier de photographie, 80, quai Pierre-Scize, à Lyon, sera un excellent militant M.R.P.G.D. On l'appelait Poix ou Lionel ou l'Artiste. Il était une des chevilles ouvrières pour la prise de photos de documents de renseignements, mais aussi servit beaucoup dans notre structure Action France pour les faux papiers. La Milice de Pétain le prit et le livra lui aussi à la Gestapo. Il fut déporté à Buchenwald. De moindre résistance à la

suite de trop de cellule et de déportation, il mourut en 1954. Il m'avait écrit : "Comme sous-chef de gare à Lyon-Perrache, *Dussalby* est l'un de nos plus importants agents. *Zawadski*, lui, au service du ravitaillement, nous fournissait des indications utiles sur le ravitaillement ennemi. Mon ami *Marius Héritier* nous aida de même." Par malheur, en raison de l'arrestation d'Yves, nous ne connaissons jamais que le centième des agents M.R.P.G.D. de renseignement d'Yves et de ses adjoints, qui ratissaient toute la Région et ses départements. Par de nombreuses voies nous avons su que le S.R. du M.R.P.G.D. était très apprécié de la part du B.C.R.A. et de l'Etat-Major du général de Gaulle, par la qualité et le nombre des renseignements qu'il transmettait à Londres par les voies françaises. Nous parlerons de nos S.R. France dans les autres Régions en analysant les structures horizontales du M.R.P.G.D.

*Notre équipe S.R. à la D.S.P.G. de Lyon*, elle, resta autonome et rattachée à moi jusqu'en fin 1943, puis adjointe à Yves. Cette équipe est l'une des premières du M.R.P.G.D. et date du 15-16 mars 1942, date de mon rapatriement du Stalag. Les renseignements et services obtenus pour la Résistance, par cette organisation spécifique, ont été incomparables. La D.S.P.G. dépendait du Ministère de la Défense de Vichy. Elle était chargée des problèmes relatifs aux P.G. français en Allemagne, Autriche et Pologne. Une antenne existait à Paris. Notre spécialité de Mouvement de Résistance d'anciens P.G. voulait que, d'emblée et de façon continue, tant pour notre Renseignement et notre Action sur l'Allemagne, que sur la France, nous disposions d'agents M.R.P.G.D. très actifs et très sûrs, à la D.S.P.G. de Lyon, 52, avenue Foch, mais aussi dans les Centres d'accueil de P.G. lors des rapatriements, dans les centres de démobilisation, et à l'hôpital Desgenettes à Lyon, où affluaient les P.G. évadés ou rapatriés, vrais malades ou blessés. Dès les 15-16 mars 1942, le *commandant du Pavillon*, chef du centre d'accueil aux P.G. de Mâcon, et son adjoint, *l'adjudant Bidart*, lui d'abord à Mâcon, ensuite à Issoudun, furent d'excellents Agents P.1. du M.R.P.G.D. Mais leur directeur, le colonel Rimaud, les encourageait. La D.S.P.G., à mon sens, était le seul organisme militaire le plus documenté sur tous les Stalag, les Oflag, les Kommando, les prisons pour P.G., et sur chaque P.G. Mais aussi sur les P.G. évadés ou rapatriés lors de leur retour en France. Des chercheurs pourraient s'intéresser à leurs archives. Le commandant du Pavillon ne m'écrivait-il pas, le 22 décembre 1952 : "J'ai pu rassembler toutes les archives de mon service de Mâcon. J'ai été passionné et parfois effrayé de ce que nous avons pu mettre en page à cette époque. Il y a de quoi faire passer en justice pas mal de gens, peut-être actuellement bien en place." Or, qui était en place sous la IV<sup>e</sup> République ? Trop pris à cette époque, nous n'avons pas cherché... Le 25 août 1958, du Pavillon m'écrivait encore : "Je travaillais en liaison étroite avec le Réseau Charette, donc directement avec la Centrale de Lyon." Par du Pavillon, nous avons recruté à la D.S.P.G. le *capitaine Thomas-Duffort, dit Massaert*, alsacien, qui fut l'un des nôtres dès avril 1942. Il y dirigeait le 3<sup>e</sup> bureau, chargé du Renseignement sur les camps, les Kommando, et les P.G. Par lui, nous avons recruté une très dévouée militante M.R.P.G.D. une alsacienne fort intelligente et habile, très efficace, son assistante, *Solange Frankauser, future Mme Ducourneau*. Elle, et son adjointe, extraordinaire, *Renée Machet, dite "La Biche"*, et, jusqu'à fin 1943, leur sténodactylo, *Mlle Chevalier, dite Titou ou Zazou*, formaient une bien jolie brochette de jeunes filles qui étaient les chevilles ouvrières du M.R.P.G.D. à la D.S.P.G. Toutes les pages, intéressantes pour nous, comportaient, à la frappe, une copie pour nous. Nous disposions, grâce à notre équipe, de photocopies des rapports de l'Ambassade ou de la Mission Scapini et de ses conseillers ou officiers conseils, très pétainistes, celles des rapports des hommes de confiance des camps et des missions de la Croix-Rouge, des centres d'accueil aux P.G. évadés ou rapatriés, et des centres de démobilisation. Solange et Renée nous confiaient les noms et adresses de P.G. Résistants dans les camps et Kommando d'Allemagne, ou évadés, ou rapatriés, pour notre recrutement. Elles nous procuraient les copies des fiches d'identité de P.G. restés en Allemagne, mais nés dans des pays alliés ou contrôlés par la France Libre, pour que nos services de fabrication de fausses identités puissent recopier ces noms et informations sur leurs faux papiers. Nous connaissions les directives du gouvernement de Vichy et de Pétain concernant les P.G., et celles des Chleus. De même, nous avons les photos des

correspondances entre Pinot, puis Masson, Commissaires aux P.G. en France, et la D.S.P.G. Notre Mouvement, et donc le B.C.R.A., étions parfaitement informés. Quand les Allemands envahirent la zone sud, la Gestapo chercha partout et aurait arrêté de nombreux anciens officiers français du deuxième Bureau après en avoir découvert des archives. Sachant que la D.S.P.G. détenait des documents explosifs sur la Résistance des P.G. en Allemagne et sur les évadés, j'ai fait déposer sur le bureau du général qui dirigeait cet organisme une lettre courtoise, mais ferme, lui demandant de faire procéder d'urgence à une destruction totale. Il n'en fit rien. Deuxième lettre de ma part sur son bureau avec mise en demeure et en garde. Aucune destruction. Ma troisième lettre, pour défendre les P.G. en Allemagne et les anciens P.G. en France, fut violente à l'égard de ce pétainiste notoire : "Si, avant ce soir, tous les documents détenus par la D.S.P.G. et dangereux pour les P.G., à l'égard de la Gestapo et de l'Abwehr, ne sont pas immédiatement brûlés, vous ne rentrerez pas chez vous vivant."

En décembre 1943, le commandant du 3<sup>e</sup> et du 6<sup>e</sup> bureau de la D.S.P.G, sachant, par la B.B.C., que le lieutenant Olivier d'Andre, de leurs services, était parti pour Londres, rejoindre les F.F.C., semonça vertement Solange en lui disant : "Je vous demande de ne donner aucun papier, ni aucun renseignement, aux services gaullistes. Nous sommes payés par le Gouvernement (*sic*). Nous ne sommes pas libres. Le lieutenant d'Andre, en emportant à Londres des papiers et des renseignements qui ne lui appartenaient pas, a commis un vol. Je vous fais surveiller". J'avais ménagé le départ de *d'Andre* avec un ou deux sacs entiers de documents pour le B.C.R.A. Les positions du général, chef de la D.S.P.G., et du commandant cité ci-dessus, sont celles de ceux qui écoutaient "la voix de son maître", le Maréchal Pétain. Nous mettons-là le doigt sur l'une des plaies de la France de 1940 à 1945 : des Français, même des officiers français, préféraient "leur casse-croûte" plutôt que d'aider la vraie Résistance et, a fortiori, en faire partie. Eux et les rois de l'équivoque, les princes du double jeu, de la trahison des uns comme des autres, à tour de rôle ou en même temps, ont peut-être été plus nuisibles à la Résistance et à la France que bien des soldats de la Wehrmacht. Le 11 janvier 1944, j'écrivais à Solange : "Mille mercis pour ton volumineux courrier. Tout est très utile. J'ai tout lu. J'ai demandé (à Londres) la prudence dans l'utilisation à la radio et ailleurs. Nous exploiterons nous-mêmes pour journaux, recrutement, etc. Je demanderai que tu ne voies personne, sauf Yves."

Dès mon retour en France, à la mi-octobre 1943, j'écrivais à d'Andre à Londres : "Michel à Olivier. Mon cher ami, Notre ami Charles (Bonnet-Moulin) est en contact permanent avec *D(ubarle)*(dominicain ex-homme de confiance du Stalag XI A), qui travaille avec nous efficacement. La D.S.P.G. dirige contre vous des poursuites pour vol au profit de l'étranger..."

Renée Machet était l'alter ego de Solange pour nous à la D.S.P.G., depuis avril-mai 1942, pour tous les renseignements. Elle fabriquait des faux-papiers pour les P.G. évadés. Elle diffusait des journaux clandestins, pour nous. Elle expédiait au P.G. en Allemagne, à des P.G. sûrs, de faux aussweiss imprimés par nos soins et revêtus de faux cachets de nos services, cachés dans des jeux de dames ou autres. Elle nous a toujours déclaré qu'à la D.S.P.G. on n'avait jamais entendu parler d'un groupe de résistance Pinot, ou d'un R.N.P.G., ni de Mitterrand ou Morland, ou quoique ce soit de ce genre, mais seulement du M.R.P.G.D. et du Réseau Charette. Elle succéda en totalité à Solange, lorsque celle-ci fut arrêtée par la Milice le 4 mars 1944, internée au château des Brosses, non loin de Vichy, jusqu'à la libération. Avec Renée, notre S.R.-D.S.P.G. fonctionna normalement malgré les dangers et jusqu'à l'évacuation de Lyon par les Allemands. Moutonnet, devenu lieutenant-colonel, écrivit de Renée le 14 février 1945 : "Intelligente, ordonnée, ponctuelle... a réussi, au pied levé, à remplacer une employée principale (Solange), arrêtée par la Milice, et n'a cessé de se dévouer de tout son cœur et de tous ses moyens au service de nos P.G." Renée ne reçut aucune récompense pour sa Résistance, sinon la plus belle : elle connut notre ami M.R.P.G.D. *Jean Desroziers*. Ils s'aimèrent, se marièrent, eurent quatre enfants, et furent heureux. Ce sont de vrais amis.

Nous avons ainsi tous eu la joie d'apprendre le mariage, après septembre 1944, de nombre de militants et militantes que le M.R.P.G.D. avait réunis : Jean Duprat-Geneau (Ph. Dechartre) et Eléonore Cramer, Edgar Nahoum-Morin et Violette Chapellaubeau, Léon et Colette Joubert, Georges Renevey et Micheline Labous, Félix Kreissler et Denise Dordor, et tant d'autres.

Mais revenons à la D.S.P.G., noyauté par le seul M.R.P.G.D., et où l'absence du groupe Pinot, futur R.N.P.G., se disant spécialisé dans la Résistance des P.G. et anciens P.G., devrait surprendre les êtres crédules qui leur accordent confiance. A la D.S.P.G., le capitaine *Menet*, chef du service des envois des colis en Allemagne, nous apporta tout son appui pour l'expédition de nos paquets spéciaux contenant les jeux de papiers d'évasion pour désorganiser la Wehrmacht et ôter des travailleurs à l'Allemagne, nos informations et nos tracts, nos instructions de sabotage, etc. Le capitaine *Guyot*, à notre demande, camoufla des documents dangereux, et nous communiquait les noms et adresses des P.G. les plus résistants dans les Oflag, Stalag et Kommando, ainsi que ceux des ex-P.G. évadés ou repatriés très sûrs, pour notre recrutement. *Spitze*, cadre à la D.S.P.G., nous rendit de multiples services jusqu'à son arrestation par la police de Pétain, L'adjudant *Moret*, ancien P.G., continua à nous donner les renseignements du type de ceux que nous communiquait d'Andre avant son départ pour Londres. Le remplaçant dans son service, il micrographiait pour nous les informations les plus secrètes. Par lui, nous recevions les synthèses de la D.S.P.G. sur les censures allemandes et françaises opérées sur le courrier des P.G. et celui destiné aux P.G. en Allemagne. Dans toute guerre, le Renseignement a toujours été vital. Le 23 octobre 1943, répondant à un mot que je lui avais adressé dès mon retour de Londres le 15, il m'écrivait sous mon pseudo de Zola : "Cher Monsieur Zola. Très heureux d'avoir de vos nouvelles. J'ai su que le commandant avait reçu (aussi) votre lettre, car c'est moi-même qui lui ai remise. J'ai vu le capitaine qui a fait le nécessaire. A votre disposition pour vous donner satisfaction chaque fois que vous me demanderez un peu de ravitaillement (il s'agit de Renseignements). J'ai transmis à mes camarades vos amitiés. Tous se joignent à moi pour vous transmettre les nôtres en retour". Par malheur, Moret fut arrêté par la milice et interné quarante cinq jours en prison. Dès le 18 juin 1942, date de son adhésion au M.R.P.G.D., jusqu'à son départ pour la D.C.A. active, l'adjudant-chef *Jean Minet*, de la D.S.P.G., fut très précieux pour nous. Hélas, nous oublions bien des nôtres, dont nous n'avons pas eu de nouvelles.

*Notre S.R. sur l'Allemagne, en Allemagne, en Autriche, et en milieu allemand en France.* Dans les deux zones, mais surtout en zone sud, le M.R.P.G.D. disposait d'un troisième S.R., très distinct des deux autres, et sans contacts entre eux. Nos grands Services étaient tellement cloisonnés et clandestins, agissant dans le silence, que beaucoup ignoraient l'existence de ces trois S.R. D'autres ont cru que j'avais gardé pour moi seul, ou pour le seul Réseau Charette, l'un de nos S.R. ou les trois, comme si j'aurais pu ne pas tout apporter au M.R.P.G.D., dès sa création. Que d'erreurs naïves ou volontaires ! L'objectif principal de notre S.R. Allemagne consistait à créer des sources pour en obtenir des renseignements surtout militaires très sûrs et très efficaces. Notre responsable zone sud, puis pour toute la France, en fut *Gérard Kratzat*, dit Pierre Vanhaeren, ou Jean, et même à tort Jean l'Allemand, car il était Allemand anti-nazi, né aux environs de Hamburg. Son père était pasteur, et Jean commença par être marin avant de se battre en Espagne avec les Républicains contre la dictature de Franco. La vie est parfois atroce : deux de ses frères sont morts au combat dans la Wehrmacht. Gérard avait dû laisser Hélène Loy, sa fiancée, pour fuir le nazisme. Le beau-frère d'Hélène a été exécuté par les nazis en septembre 1944 au camp de concentration de Sonneburg. Le nazisme avait divisé le peuple allemand. Gérard était très probablement communiste ou très sympathisant. Bon nombre d'autres Allemands, de tendances très différentes, restaient anti-nazis, et même très francophiles. J'en ai connu au cours de ma captivité, entre autres, le dentiste de Wirges, près de Limburg, et sa femme. J'allais, trois soirs par semaine, chez eux, accompagner comme interprète mes camarades de Kommando, surveillés par un Posten. Après la guerre, Hélène Loy écrivit à *Henriette Rolls*, agent 100 % M.R.P.G.D., secrétaire et agent de liaison de Gérard

Kratzat : "Je te dois ma reconnaissance comme camarade de misère et comme confidente de Gérard que tous ceux qui l'ont connu ont aimé. Je t'adresse toute mon affection". Avec son ami allemand *Heinz Preis*, lui, pour une large part M.R.P.G.D., Gérard se réfugia en France. Ils furent internés au camp du Recébédou, en Haute-Garonne, de 1940 à 1941, d'où ils s'évadèrent, sinon il est probable que les adjoints de Pétain les auraient livrés à la Gestapo. Ils prirent refuge à Pechelbonnieu, à onze kilomètres de Toulouse, non loin de la maison des parents d'Henriette Rolls. Ils se connurent ainsi, et, par Henriette, ils devinrent amis de *Clara Malraux, née Goldschmidt*, dont, le père, allemand, avait habité Berlin. Ils adhérèrent au Groupe "Allemagne libre", puis entrèrent immédiatement au M.R.P.G.D., Clara, Henriette, Gérard, Heinz, et plusieurs de leurs amis allemands, dès avril 1942. Ils reçurent, de nous, instructions de garder les contacts avec "Frei Deutschland" très anti-nazie. Nombreux furent, au cours des années, les renseignements de valeur, récoltés et transmis par nous, vers le B.C.R.A., de première main. Gérard eut même la témérité de s'attabler, avec Henriette, dans des brasseries à côté de soldats allemands pour piquer des informations utiles sur leurs unités, leurs chefs, leurs déplacements, etc. Par souci de clandestinité, il ne nous a pas communiqué le nom de ses informateurs. Mais nous savons par Clara et par Henriette qu'ils étaient nombreux et bien placés, même dans la Wehrmacht. A partir de juin 1943, pour coiffer la zone sud pour son S.R. Allemagne, et développer ses antennes dans toutes les Régions et le maximum de départements, il vint s'installer à Lyon. Henriette et lui habitaient à Oullins, banlieue de Lyon. Clara et Heinz Preis les y rejoignaient de temps à autres pour leur Service. A la fin de 1943, j'ai demandé à Gérard et Henriette de transférer leurs pénates à Paris, pour renforcer le S.R. Allemagne du M.R.P.G.D. en zone nord et tout centraliser non loin de moi. En rentrant d'un séjour à la S.N.C.A.S.O. de Toulouse, future Aéro-spatiale, où elle travaille, Henriette tomba dans la gueule du loup, le 3 mars 1944, en demandant au desk, à l'entrée de l'hôtel Toullier, rue Toullier, à Paris, à voir M. Pierre Vanhaeren, nom de Gérard sous sa fausse identité. Elle lui apportait de nouveaux faux papiers et des cachets. Gérard avait été arrêté la veille par la Milice de Pétain qui avait tendu une souricière, méthode habituelle, dans son hôtel. "J'ai été happée, écrit Henriette, par trois individus qui guettaient derrière les vitres du petit salon... Une traction (Citroën) nous conduisit dare-dare à la Milice, 44, rue Le Peletier, où je devais revoir deux jours plus tard (Gérard) et Pierre Le Moign' dans un triste état... Logement dans des caves sans fenêtre. Je ne me souviens pas avoir pris la moindre nourriture pendant trois jours... Le 6 mars, on me fit monter en "salle de travail" où je découvris nus, les yeux tuméfiés, Gérard et Le Moign', face à un "juge" flanqué de deux brutes. On m'a demandé si je les connaissais. J'ai répondu par la négative. Deux gifles à m'arracher la tête ont suivi. D'autres questions : "Qui est Violette ? Qui est votre chef ? Connaissez-vous Michel ? J'ai dit que je ne connaissais rien, ni personne, qu'une erreur m'avait conduite à ce drame où je n'étais pour rien. Des coups de ceinturon, côté boucle, me sont arrivés... J'ai senti, tant à Paris qu'à Lyon ensuite, le manque de coordination et le désordre des interrogatoires pris sur des feuilles volantes par des miliciens chaque fois différents. "Nous continuerons demain", me dit un milicien en me donnant un violent coup de tête et en me tirant par les cheveux... Vers le 10 mars, on nous conduisit à la gare de Lyon, direction Lyon, liés par des menottes à Gérard auquel on avait bandé les yeux. Nous nous retrouvions une bonne douzaine, dont Le Moign', Mme Keller, et notre douce Jacqueline (Keller). Puis, prison de l'Alcazar sur la colline de Fourvière... Quelques interrogatoires... Vers le 6 avril, descente au petit Dépôt, place Saint-Jean, à Lyon... Des arrêtés d'internement ont été établis par le préfet régional de Lyon. Vers le 27 avril, camp de Brens, près de Gaillac, dans le Tarn. Puis camp de Gurs, près de Mauléon, dans les Basses-Pyrénées..." Avec une compagne, Henriette s'évada à bicyclette et revint à Toulouse. N'écoutant que son courage, Henriette s'engagea comme volontaire en Autriche de juillet 1945 à février 1947.

Outre le témoignage précédent de Jacqueline Keller et de Jean Dutourd, il était nécessaire de connaître celui d'Henriette Rolls sur les tortionnaires français de la Milice de Pétain. Quand on prétend être chef de l'Etat français, avec pleins pouvoirs, on ne peut ignorer les sévices commis

pas ses sbires ! Quelle responsabilité ! Sous de nouvelles tortures de la Milice à Lyon, Gérard, nous a-t-on dit, s'est mis à injurier ses bourreaux en allemand, sa langue natale. Les tortures redoublèrent et la Milice le livra à la Gestapo, comme Judas a livré le Christ. Dans une petite cour du Fort-Montluc, à Lyon, où, arrêté lui aussi, mais par la Gestapo, il passait, *Pierre Frey*, un autre héros du M.R.P.G.D., aperçut Gérard qu'il ne connaissait pas, et qui l'appela à voix faible "Ubu ! Ubu !", pseudo de Pierre Frey. Il lui déclara : "Je suis Jean l'Allemand", l'un de ses noms de guerre. Il lui fit comprendre qu'il allait être jugé par un tribunal allemand. Très peu de temps après, comme Ubu traversait encore la même cour, Gérard, d'un geste pour montrer qu'il aurait le cou coupé, lui signifia qu'il était condamné à mort. Le 20 août 1944, la Gestapo le fit massacrer à la mitraillette au Fort Cotte-Lorette, dans la banlieue lyonnaise, peu avant le départ des allemands de Lyon. En M.R.P.G.D., Gérard Kratzat est mort en héros pour la France et l'Allemagne libres, anti-nazies, pour la Démocratie et toutes les libertés. Il n'a jamais fait de tort à la France. La Milice et son chef suprême Pétain sont des criminels, et leurs amis, des complices.

Voici quelques lettres échangées entre Gérard ("Jean") et moi. Le 2 janvier 1944, je lui écrivais : "Michel à Jean. J'ai fait partir tout le courrier Renseignement Allemagne pour Londres et pour Le Maraîcher. L'ensemble était de valeur, surtout les renseignements aviation. J'ai envoyé beaucoup de choses de toi à Londres, ce dont je suis très content. En toute sympathie. Michel". Le 22 janvier 1944, il m'adressait cette Note d'information très sérieuse et capitale : "Jean à Charette. Désertion de soldats allemands. Je te prie de soumettre les propositions suivantes au Comité d'Alger... J'ai vu un des chefs du Mouvement oppositionnel allemand "Soldat am Mittelmeer", groupe de plusieurs centaines de réfugiés politiques allemands qui s'occupe aussi de la propagande anti-hitlérienne parmi les soldats allemands et l'armée d'occupation. Ils vivent dans la plus profonde illégalité. Ils publient "Soldat am Mittelmeer" et "Volk und Vaterland"... Entre 2000 et 4000. Beaucoup de soldats allemands posent la question : "Que dois-je faire pour quitter l'uniforme ?" Il est possible d'obtenir la désertion par groupes de 10 à 20 soldats. Il faut leur offrir 5000 francs pour chaque fusil ou revolver apporté, et le double pour chaque mitraillette. Nous avons la possibilité de porter un coup décisif au moral des troupes allemandes". Malgré l'importance de l'enjeu, et en raison de ses complexités (car il n'était pas facile de caser tous ces déserteurs sans ennuis possibles graves), je n'eus aucune réponse du B.C.R.A. de Londres, ni d'Alger, que j'ai relancé plusieurs fois. Leurs bureaux et le Comité d'Alger étaient débordés et assez impuissants dans ces domaines. Ma dernière réponse à Gérard, sur ce sujet, est la suivante datée du 21 février 1944 : "La délégation d'Alger en France répond évasivement. Il faut surtout compter sur nous. Autofinancement du M.R.P.G.D. pour payer largement". Pourtant il était possible de concevoir des maquis de soldats allemands, séparés de la Résistance française et restant en liaison avec le Comité de "Frei Deutschland" en France, par petits groupes sûrs de 20 hommes, désarmés, cachés dans les Landes ou à la montagne. Les désertions de soldats allemands, en chapelets, auraient provoqué de graves troubles dans l'armée d'occupation. L'Etat-Major Allié ne voulait pas, cependant, qu'Hitler retire des divisions du Front de l'Est pour les implanter en France avant les débarquements.

Un calomniateur, du groupe Pinot, contrairement à la stricte vérité, a cherché à faire croire que j'avais été anti-juif, anti-communiste, etc. Un autre m'a traité de nationaliste, au sens de chauvin. Faut-il être assez bas pour mentir à ce point ! L'Histoire du M.R.P.G.D. prouve les faits : dans notre Mouvement, lorsque nous recrutions des Résistants sincères et purs, voulant lutter, jusqu'à la torture et la mort s'il le fallait, pour la défense des droits de l'homme, pour la défaite de l'Allemagne nazie, de Pétain et de son régime, et pour le retour à la République et à la Démocratie, nous ne demandions jamais si les hommes avaient été P.G., si possible évadés, parce que c'était de la farce attrape-nigauds, ou si les hommes et les femmes étaient Français, s'ils n'avaient pas été circoncis, ou communistes... Cela, c'étaient des méthodes de Vichy, mais pas les nôtres. Badinter, ex-avocat de Mitterrand, de famille israélite, aurait dû savoir qu'un neveu du général de Gaulle et que le M.R.P.G.D. aimaient beaucoup les juifs, les communistes,

les francs-maçons, les Allemands, les Autrichiens, les Hongrois et autres Polonais, parce qu'ils étaient nombreux, et tous des amis, dans notre Mouvement, à l'inverse des milieux qui suintaient Vichy et sa trahison en faveur des Allemands, par tous leurs pores. Quelle différence avec le groupe Pinot !

Des héros du M.R.P.G.D., comme l'Allemand anti-nazi et pro-communiste Gérard Kratzat, comme l'Autrichien israélien et peut-être de tendance trotskiste Félix Kreissler, et tant d'autres, le M.R.P.G.D. en est resté toujours très fier, car ils ont été de vrais et purs Résistants, eux. Au M.R.P.G.D., contrairement aux insinuations malsaines et sans aucune preuve, nous avons toujours été très éclectiques et non-sectaires, d'esprit trop philosophique et trop universel pour tomber dans la mouvance de Pétain et de ses adeptes, en particulier de ceux qui ont mérité de recevoir la Francisque du Maréchal. Personne ne peut être assez bas pour ne pas respecter le Mouvement de Résistance d'hommes de la valeur de G. Kratzat. La France, depuis des siècles, a mobilisé dans son Armée, lors des guerres, tabors marocains, harkis algériens, tirailleurs sénégalais, Allemands dans la Légion étrangère, juifs, communistes. Le M.R.P.G.D. a été ouvert à tous les héros et les martyrs sur ses objectifs et son idéal. *Notre Service Action France*. Parmi les cas particuliers de ce Service dans nos structures verticales, tout d'abord, il faut retenir, parce qu'ils sont parmi les premiers du M.R.P.G.D. en France, *Roger Harou*, dit Gérard, ou Gaëtan, ou le "duc de Normandie", et son groupe, tous très militants dans notre Mouvement. Roger et moi étions rentrés ensemble du Stalag XI B comme faux-malades. Il participait déjà pleinement à la Résistance à Fallingb. Lors de notre retour, il rapportait, dans un doigt de caoutchouc que j'avais pris à l'infirmerie, le plan de l'aérodrome — école de pilotage — allemand proche de Hanovre. Comme contremaître, puis chef de chantier, dans le bâtiment, avant-guerre, il avait été meneur d'hommes. Dès le 15 mars 1942, il fut un excellent recruteur, à la Maison du Prisonnier et dans les Centres d'Entr'aide aux P.G. à Lyon, après ceux de Saint-Etienne, dès leur création, mais auparavant, parmi ses amis lyonnais, et dans tout R 1 ! *Frédéric Berruyer, Chambriand*, graveur, et son épouse, *Jean Boisson, Chambeyron, Lefort, Flattin* qui sera pris et fusillé par les Allemands, pour une part *Andrée Chapuis* dite Marjolaine, et tant d'autres inconnus de nous. Par son canal, *René Bouvret* adhéra au M.R.P.G.D. dès juillet 1942 : il s'était évadé d'Allemagne, et nous en reparlerons. Roger était né à Versailles en 1906. Il reçut, le premier, la responsabilité de la Région de Lyon, puis celle de Limoges. Le 20 juin 1943, il entreprit avec Le Moign', pour nous, une mission dans la Région de Limoges, Brive, et Périgueux. Dans cette ville tous deux furent arrêtés par la Gestapo, sur dénonciation de l'hôtelier de Le Moign', semble-t-il. Prison, puis camp de transit de Compiègne, et, pour Roger, envoi au camp de concentration de Buchenwald, où il s'incorpora à la Résistance et participa à la libération du camp le 11 avril 1945, lors de l'arrivée des Alliés. *Marcelle Bathy, dite H<sup>2</sup>O*, institutrice et alors vieille fille, qui a bien connu Roger Harou, de l'origine du M.R.P.G.D. à son arrestation, écrivait de lui le 2 mai 1945 en apprenant son retour de Buchenwald : "Il a été sublime. Et jamais vous ne retrouverez un ami plus dévoué que lui. Il me disait souvent : "Je finirai par être pris, mais mieux vaut que ce soit moi que Michel... Il faudra que notre France soit grande, puisque nous avons fait le sacrifice de notre vie, parce que Roland et les autres nous ont légué cette tâche et donné un si bel exemple". Par Harou, dont c'était le principal rôle, des centaines d'anciens P.G. ou non ont été recrutés par le M.R.P.G.D., non pour l'attentisme et l'immobilisme, mais pour la Résistance immédiate de distribution de tracts et de journaux de notre Mouvement et des autres Mouvements, pour les faux-papiers de Résistants et de juifs, pour d'autres recrutements et le N.A.P., ou Noyautage des organisations de Vichy, celles pour les P.G. et d'autres, pour l'Armée Secrète.

René Bouvret apporta toute son organisation au M.R.P.G.D., dont *Henri Sorret*, adjudant-chef des transmissions, alias Marcel Lemaire, P.G. évadé du Stalag V C le 9 octobre 1941, et *Raymond Gayet*. Celui-ci, lors de l'entrée des Allemands en zone sud, transporta et camoufla une partie des papiers et des armes du Mouvement.

*Jean Desroziers*, dit Jean-Marie, ex-P.G. au Front-Stalag de Charleville, où il fit évader 300 P.G. par les égoûts, s'évada lui-même et organisa, avec des camarades une filière d'évasion de la zone interdite des Ardennes jusqu'à la zone sud. Son ami *Rodrigue* l'y aida en particulier. Dès mai 1942, Jean Desroziers adhéra au M.R.P.G.D., dont il fut le premier chef du service faux-papiers à Lyon, et, grâce à lui, nombreux furent les évadés d'Allemagne pour ne plus travailler pour le Reich, mais aussi nombreux purent être sauvés du S.T.O. outre-Rhin les réfractaires au travail. Parmi les camarades de son groupe, ses amis P.G. évadés *Gaston Souvestre* et *Le Maignien*. Tous deux partirent pour Annecy créer le premier secteur M.R.P.G.D. de Haute-Savoie, avec son service faux-papiers. Le Maignien, perdu de vue en raison de la clandestinité, car le M.R.P.G.D. ne travaillait pas pour lui, sera le premier maire d'Annecy à la Libération. Jean Desroziers s'organisa avec *Chevalier*, imprimeur. Mais Jean sera appréhendé, à cause de sa Résistance, par la police de Pétain, le 30 juin 1943, et restera incarcéré, plus de quatre mois, dans les prisons de Lyon, jusqu'au 10 novembre 1943. Dès le débarquement allié en Normandie, en juin 1944, il rejoindra le maquis dans le Cantal sous le nom de F.F.I.-M.N.P.G.D., après la fusion. Jean s'est dévoué et a souffert pour la Résistance avec un maximum de discrétion. Il n'était pas homme à se mettre en avant et, lui, n'agissait pas pour préparer la satisfaction d'ambitions personnelles.

Grâce aussi à Roger Harou, *Pierre Follereau* devint M.R.P.G.D., quoique directeur adjoint de la Maison du Prisonnier de Lyon, vers juin-juillet 1942. Son directeur général fut un des fanatiques de Pétain, comme beaucoup de ses collaborateurs, et il fallait être très prudent : beaucoup de P.G. ne se rendirent pas dans les Maisons du Prisonnier, dont la plupart des directeurs avaient été choisis, par le Commissaire aux P.G. Pinot et ses adjoints, pour leur esprit de soumission aux volontés de Pétain et de ses zéloteurs. Alors que je m'étais volontairement éloigné du M.N.P.G.D., dès sa création, voulue par Frénay, Commissaire aux P.G. à Alger, sous l'influence de Mitterrand, Pierre Follereau m'écrivit, le 18 décembre 1944 : "Tu t'es sacrifié pour l'unité du Mouvement des Prisonniers, mais ceux qui ont profité de ton retrait n'en sont guère dignes. Dans le Mouvement, qui n'était pas le tien, on ne faisait pas de travail Résistant, mais on préparait l'avenir. Je dis la vérité... Je n'ai nulle part ailleurs, que dans le Mouvement fusionné (M.N.P.G.D.), vu autant de méchanceté, autant d'hypocrisie... Ce qui embête ces Messieurs, c'est qu'il y a toujours une tendance "Cailliau". Mais tu t'en fous bien certainement et tu as raison. Il y a trop d'arrivistes ! Quelle lutte pour les places après la libération (de Paris, de Lyon...) ! Il faudrait un coup de balai formidable". Moi, pour rester apolitique et ne conserver que la grandeur du sacrifice et du dévouement des militants du M.R.P.G.D. pour nos grandes causes, j'avais complètement tourné la page le 12 mars 1944, car je pressentais ces magouilles, ces ambitions personnelles, pour avoir connu tel du groupe Pinot de fond en comble. J'avais été surpris de recevoir cette lettre de Follereau, à la fin de 1944, alors que je m'étais, par dignité, mis hors-circuit et, je le voulais, pour toujours, car je trouvais trop laid, sur un plan moral, de faire des P.G. toujours misérables dans leurs camps d'Allemagne, et des anciens P.G. rapatriés ou évadés, bien sages et éparpillés à travers la France, un tremplin personnel, une monnaie, sans leur demander leur avis, pour en retirer des postes et des avantages. Le "social" et le "rassemblement des P.G." avaient bon dos ! Tout était à craindre de ces manoeuvriers !

*Edgar Nahoum*, dit *Edgar Morin*, Hervé, Edmond, Périclet, ou Gaston Poncet, né à Paris en 1921, lui, fut un Résistant pur et dur du M.R.P.G.D. Quoique juif et membre des Jeunesses communistes, il put être étudiant en Sorbonne en 1940, puis à Toulouse et à Lyon en 1941 et 1942, et passer sa licence en droit et ès-lettres, tout en militant de façon active dans la Résistance. Il est, désormais, directeur au C.N.R.S. et l'un de nos grands sociologues français, auteur de nombreux ouvrages, professeur, appelé, comme tel, à s'exprimer souvent sur les ondes et à la télévision. Sous l'occupation il s'occupa d'abord des étudiants réfugiés et de l'action F.U.J. En écrivant au pochoir sur les murs, il fit la connaissance de *Violette Chapellaubeau*, et cela fut leur premier mariage. Il lutta avec *Claude Dreyfus* qui mourra

déporté dans le tunnel de Dora. Il rencontrait Victor Henri, J.-F. Rolland, Martin Chauffier, Hervé, Stéphan, Camus, Szekeres, et Janine Chauveau. Le 22 mars 1943, Clara Malraux, depuis longtemps agent du M.R.P.G.D., présenta Edgar et Violette à André Ulmann. Tous deux adhèrent à notre Mouvement jusqu'à sa fusion. Edgar écrit : "Clara m'entretient dans l'idée que la vérité est dans le combat révolutionnaire. Ulmann me dit qu'il se chargerait de régulariser nos situations à l'égard du Parti communiste. André, c'est un homme mystérieux... J'ai cru comprendre qu'il était lui-même, à l'intérieur du P.C., une personnalité importante. Il avait le contact avec Charles Fillon. Le M.R.P.G.D. convient (à mon groupe, dont Violette), *Rolland, Victor Henri, et Henri Pozzo di Borgo*. Au moment où nous devons partir pour l'Allemagne pour le S.T.O., Ulmann nous donna de faux-papiers de P.G. rapatriés. On nous a dotés de noms de P.G. véritables. Nous étions entrés dans l'illégalité. Désormais nous étions des permanents appointés par le M.R.P.G.D. En juillet 1943, Ulmann me confie des missions, comme de joindre un camp de scouts protestants en haute montagne... Ou contacter un ingénieur d'Ugine pour prendre livraison d'un émetteur-radio".

Edgar recruta nombre de militants pour le M.R.P.G.D., dont *Recanati*, comme agent de liaison, et *Salomon Covo*, comme boîte aux lettres. En août 1943, Edgar est allé, dès qu'il a connu l'arrestation de Roland Caillet, prendre, dans l'un des appartements que je lui avais prêté avant de partir pour Londres, une malle importante pour notre Mouvement et contenant des armes, pour la mettre à l'abri. Dans l'Isère, il retrouva *Félix Kreissler*, connu à Toulouse, qui devint un agent très actif du M.R.P.G.D. Edgar en engagea beaucoup d'autres, partout où il passera, dans la Région de Toulouse, de Lyon, de Paris... Les arrestations d'Ulmann, Caillet, Le Moign', etc., en août 1943, l'obligent à revenir quelque temps à Toulouse, avec Violette. Ils habiteront Peichebonnieu, verra Gérard Kratzat, et retrouvera Clara. Il vit Charles Strickler et son épouse, et les aida dans l'intense développement du M.R.P.G.D. en R 4, Région de Toulouse. "Maranne (un des dirigeants du P.C.), à qui je m'ouvris de mes responsabilités, écrit Edgar, me conseilla de continuer. Je repris contact avec Cailliau. Grâce à Jean l'Allemand (Gérard Kratzat), je pus organiser tout un secteur de propagande et recueillir des informations sur les soldats allemands. Nous avons un groupe qui s'occupait des déserteurs... J'étais à Toulouse le "Bulletin d'information des P.G. évadés et repatriés", organe du M.R.P.G.D., et le "Bulletin de France", édité par le M.R.P.G.D. à l'usage des français prisonniers ou déportés en Allemagne. Le premier numéro fut tiré à 10.000 exemplaires et envoyé dans les Stalag et les Oflag, dans des colis spéciaux détournés par les P.G. dès leur arrivée..." Le numéro 3 parut en novembre 1943. Chaque Bulletin avait de huit à douze pages. Clara présenta Edgar à Jean Paulhan qui le mit en contact avec Armand Hog, pour mettre sur pied une nouvelle organisation d'envois de colis spéciaux aux P.G. "J'avais, écrit Edgar, l'impression d'être aussi efficace qu'actif."

Violette, qui, après son divorce, deviendra *Mme Naville*, rédigeait, faisait imprimer, distribuait et faisait distribuer, des tracts "Femmes de Prisonniers" qu'elle signait des mots "le Comité des femmes de Prisonniers", ou des tracts "Prisonniers évadés" qu'elle signait "le M.R.P.G.D.". Elle fut un agent de liaison extraordinaire entre Lyon, Toulouse, Paris, etc. transportant lettres, faux-papiers, avec le même courage inouï que celui d'Edgar. Elle assista Edgar qui participera au nouveau Comité directeur régional du M.R.P.G.D. à Toulouse, quand Charles Strickler remplaça Miquel à la tête de la Région. Edgar fera partie du Comité de liaison entre le M.R.P.G.D. et les M.U.R. en R 4. Il s'occupera aussi de passages en Espagne, du noyautage des organisations P.G. de Vichy, de la récupération d'armes, d'envois de requis du S.T.O. vers nos maquis déjà importants, surtout dans les Landes, etc. "En décembre 1943, écrit Edgar Morin, le M.R.P.G.D., dans la Région de Toulouse, contrôle 2000 hommes". Charles Strickler, notre chef régional de R 4, écrira que, le 11 mars 1944, avant la fusion et la création du M.N.P.G.D., le M.R.P.G.D. de sa Région comprenait plus de 3000 hommes, ce qui est possible, car il conservait des hommes en réserve, et les départs des réfractaires pour nos maquis bien organisés devaient s'effectuer en précipitation. Les amis d'Edgar, Rolland et Pozzo di Borgo, s'étaient installés à Paris. A ma demande, Edgar et Violette vinrent, à partir de décembre 1943, renforcer eux aussi le

M.R.P.G.D. en région parisienne pour y aider notre Responsable général zone nord Jacques Bourgeois et toute son équipe. Edgar, infatigable, reçut dès lors la responsabilité d'une partie des services de notre Région parisienne. Il recruta et organisa d'autres groupes M.R.P.G.D. à Paris et dans ses banlieues, à Versailles, à Chartres, etc. Il retrouva *Barré*, son ami de collège, inspecteur S.N.C.F., qui nous apporta des renseignements, de première valeur, pour le B.C.R.A., sur les mouvements et les positions des troupes allemandes. Ce fut si important et urgent que, selon l'esprit M.R.P.G.D., Edgar mit Barré en contact avec Roger Vaillant, du Réseau Mithridate, en vue de leur exploitation plus directe. Edgar et moi avons eu plusieurs entretiens amicaux avec Delarue, de son vrai nom Paumier, responsable national du Mouvement qu'il avait créé en octobre 1943, le C.N.P.G., en accord avec le Front National, qui était, lui, l'un des plus importants Mouvements de Résistance, à direction communiste. Et la fusion entre le M.R.P.G.D. et le C.N.P.G. fut décidée dès février 1944, car nous étions entre purs Résistants. Edgar contacta certains membres du groupe Pinot, futur R.N.P.G., et constata que ceux-ci ne comprenaient pas les retards dans leur organisation pour réaliser la fusion désirée par Frénay à la demande de Mitterrand. Il savait que n'existait pas la bonne longueur d'ondes de la Résistance, dans ce groupe, à quelques exceptions près. Et il constata que notre Mouvement, le M.R.P.G.D., a été désigné, aux émissions françaises de la B.B.C., comme le seul Mouvement de Résistance des P.G., reconnu par le Comité d'Alger, c'est-à-dire par le gouvernement de la France libre. Pendant six mois après la libération de Paris, Edgar, M.R.P.G.D., non ancien P.G., co-dirigera la Région parisienne, pour le M.N.P.G.D., avec Bugeaud dit Leblanc du C.N.P.G., et Rosenfeld dit Beauchamp du R.N.P.G. et non ex-P.G., ce qui prouve combien la fusion n'était pas réalisée et comprenait peu d'anciens P.G. dans le groupe Pinot. Edgar s'était élevé avec force contre les demandes de Frénay, sous l'influence de Mitterrand alors à Alger-Londres, pour que je dirige plus spécialement la Résistance en Allemagne, tandis que Mitterrand dirigerait davantage le M.N.P.G.D. en France, tous deux devenant un tandem à égal pouvoir sur France et Allemagne. "Il s'agit d'un malentendu", conclut Edgar avec sagesse. Mon départ définitif et mon refus de ces idées saugrenues, dignes de Mitterrand, simplifièrent tout. Le M.N.P.G.D. fit un Comité à cinq, dont deux M.R.P.G.D., un C.N.P.G., et deux R.N.P.G., sans aucune préséance entre les cinq. Quiconque dit ou écrit le contraire, ment comme il respire. Il y avait donc une majorité de trois, dont deux M.R.P.G.D. et un C.N.P.G. qui, ensemble, avaient déjà fusionné, contre deux du R.N.P.G. de Pinot-Benet-Mitterrand. Mais les fonctions de Secrétaire général du Comité revenaient à un M.R.P.G.D., la plus puissante des trois organisations. Lors de l'insurrection de Paris, Edgar et Violette traversèrent la capitale à bicyclette sous les balles pour occuper des locaux-bastions. Edgar a participé à la construction d'une barricade près de l'église Notre-Dame de Lorette. Très modestes dans leurs allures, mais très efficaces, Edgar et Violette sont de grandes figures de la vraie Résistance et du M.R.P.G.D.

Beaucoup plus discret demeura *Charles Bonnet, dit Moulin*, ancien du Stalag XI B où il séjourna de janvier 1941 au 22 avril 1942. Inscrit comme inapte au travail, il aurait dû être rapatrié rapidement. En raison de l'évasion du général Giraud et des représailles, Charles fut envoyé avec les autres D.U. du XI B au Stalag XI A. Il ne parvint à Lyon que le 23 février 1943. Nous l'attendions à la gare. Il avait été l'un des fondateurs et dirigeants de la Résistance à Fallingbostal. Et nous étions de très bons amis. Aussi est-il entré immédiatement, comme convenu entre nous, au M.R.P.G.D., quoiqu'il ait été placé en surveillance médicale à l'hôpital Desgenettes de Lyon, où nous l'avons vu plusieurs fois pour lui expliquer toute notre organisation de zone sud. Il retourna à Paris auprès de son épouse et de ses enfants et, agrégé de lettres, il enseigna une classe de seconde au lycée Michelet à Paris, puis à celui de Versailles. Il devait faire face à sa vie de famille, et fut beaucoup moins libre que beaucoup d'autres du M.R.P.G.D. pour la Résistance. Après la guerre, il deviendra journaliste et écrivain. Il aurait, par relations, pris ensuite des fonctions rémunérées au Conseil Economique et Social. Il confond un peu et a cru qu'au XI B j'aurais rejoint le groupe de Résistance formé par Ulmann, lui, Le Moign' et Duprat-Geneau... Mais cela lui arrive, alors qu'en fait, et Le Moign', lui, l'a écrit

et ne s'est pas trompé : l'équipe Le Moign', Duprat-Geneau, Burnoud, Husson, a rejoint l'équipe d'Ulmann, Bonnet et moi, après leur sortie de la baraque la plus disciplinaire du camp, et c'est moi qui ai présenté Le Moign' à notre Comité des trois. De même, dans le livre que Charles (Bonnet) dit Moulin a consacré à son grand ami François Mitterrand, intitulé "Mitterrand intime", nous avons découvert quantité d'erreurs au profit de Mitterrand qu'il défend, excuse, flatte, cajole. Il ne l'a pas connu avant le 12 mars 1944, date de la fusion des trois organisations. L'autre l'a séduit... Moulin l'a cru, au moins en très grande partie, car il n'avait pas vu le groupe Pinot, ni Mitterrand, dans la Résistance, avant le 12 mars 1944. Le moraliste Joubert écrivait : "Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil", sans préciser sous quel angle. Conquis, Moulin a vu Mitterrand sous un angle d'homme de théâtre le plus charmeur. Est-il possible de croire ce qu'il écrit sur Mitterrand par affection pour lui ? A moins d'être équilibriste, il est impossible d'être à la fois dans les deux camps. Mais Charles est poète... Comme Bonnet ne pouvait participer de façon active, et totalement clandestine et illégale, à la Résistance, il s'occupa, assez en marge des autres, de la propagande M.R.P.G.D. pour la zone nord et, pour une part, pour l'Allemagne, dans le domaine de la conception et de la rédaction de nos journaux et tracts, aidé en cela par *André Kaan, dit Laudet*. En outre, Bonnet devait servir de sage pour de bons conseils. Il accomplit, cependant, plusieurs voyages, pour recruter pour le M.R.P.G.D., mais nous sommes restés sans nouvelle de ses contacts. Il assista à la réunion de fusion des trois organisations le 12 mars 1944 et, lorsque Duprat-Geneau partit pour Alger en avril 1944, il le remplaça au Comité directeur national du M.N.P.G.D. Nous ne savons pas quels membres du M.R.P.G.D. l'ont désigné, ni quelles furent ses actions au moment de la libération de Paris. Par contre, Bonnet nous a dit que, sous l'occupation, il avait été intercepté une fois dans le Cher, et une fois en Région parisienne. Il reçut la Médaille de la Résistance avec rosette. Nous avons souhaité et demandé qu'il représente le M.R.P.G.D. auprès du C.N.R. ou de l'un de ses Comités en 1943 et au début de 1944. Il était à Paris, et les réunions étaient rares. Ce bon projet resta sans effet. Dans son livre sur Mitterrand, il se plaint des attaques dont son intime est l'objet, mais Bonnet resta sourd et aveugle quand ses propres amis de Résistance du M.R.P.G.D. ont été attaqués par Mitterrand. Ne peut-il recevoir lui-même des critiques ? Ainsi, il déclara dans son ouvrage que Le Moign' était présent avec lui (et Duprat-Geneau, et Burnoud, etc.) lors de la séance de constitution du M.R.P.G.D., ce qui est faux, car notre ami Le Moign' était détenu à ce moment par la Milice à la prison de l'Alcazar à Lyon. Il parle d'un maquis M.R.P.G.D. à Cosne-sur-Loire, dont personne n'a rien su. Quand peut-on croire ce qu'il écrit dans son livre ou ailleurs ? Pourtant Charles Bonnet m'écrivait le 22 juin 1977 : "Il reste toujours quelque chose d'indestructible entre nous" et le 20 janvier 1984 : "Pour rester fidèle à l'amitié et à la tradition, voici le poème annuel et mes vœux au vieux compagnon". Ces mots sont plus agréables que ceux du livre de Moulin sur Mitterrand, où Moulin ne se contrôle pas lorsqu'il écrit que Mitterrand "se vit offrir la Francisque" au titre des Centres d'Entr'aide aux P.G., quand il l'a sollicitée et l'a reçue au titre du "Service national des étudiants". Ce n'est pas pour obtenir une couverture clandestine pour la Résistance : cela, c'est la version de Mitterrand et de ses adeptes. Bonnet déclare que Mitterrand appliqua ainsi les conseils donnés au B.C.R.A. par Pierre-Bloch, mais Mitterrand, est parti pour Londres le 15 novembre 1943, a refusé de faire partie du B.C.R.A., et sa demande de Francisque est bien antérieure, puisqu'elle lui fut attribuée en novembre 1943. Mitterrand n'a pas quitté son domicile de Vichy pour Lyon parce que ce domicile, 20, rue Nationale, était "brûlé", sinon pourquoi son ami Pilven et le logeur n'auraient-ils pas été prévenus par lui et y ont été arrêtés par la Gestapo le 15 novembre 1943, mais parce que, lui, Mitterrand était parti pour les environs d'Angers en vue d'être embarqué pour Londres par les voies britanniques du colonel Buckmaster ? Les dates indiquées par Bonnet ne paraissent pas exactes. "Peu après, écrit-il, Mitterrand s'installe à Paris"... Et Moulin parle du 10 juillet 1943, alors que Mitterrand ne s'est installé à Paris qu'après le 27 février 1944, en rentrant de Londres... Moulin se fait l'écho de tout ce qu'a dit et écrit Mitterrand, sans aucun contrôle, et donc "se trompe" aussi souvent que Mitterrand. Mais il le répète dans son livre, comme s'il y avait une trace de vérité dans ces propos ! Il est donc victime, comme beaucoup,

des inventions de Mitterrand. D'autres liront ou ont lu Moulin, trop crédules, bons enfants, et c'est une réaction en chaîne de contre-vérités... Ainsi, pour Moulin, qui n'a pas connu Montmaur, ce serait là, par Mauduit, le point de départ du premier maquis de France, ce qui est archi-faux. A croire qu'il ait pris en sténographie ou par micro ce qu'a dit Mitterrand, et le reproduit dans son livre, quoique ce soit faux. Et Bonnet fait de Jacques Benet, dit Auvray, l'adjoint de Mitterrand, ce que dément totalement Benet. Il est même faux que le C.N.R. ait donné une reconnaissance officielle au groupe Pinot, futur R.N.P.G. Ce pauvre "Bonnet-Moulin", qui a très peu connu le M.R.P.G.D. après février 1943, même en zone nord, et pour ainsi dire pas du tout en zone sud, où il était de beaucoup le plus développé, ne peut parler au nom du M.R.P.G.D. Et comme il n'a pas connu, avant leur disparition par fusion en mars 1944, le groupe Pinot, futur R.N.P.G., ni le C.N.P.G., il ne paraît pas apte, à moins d'un travail d'histoire, à en parler. Même pour le M.R.P.G.D., son livre est rempli d' "erreurs" : Le Moign' aurait été "arraché par un commando" au camp de Compiègne juste avant son départ en déportation..., ce qui est faux. Moulin déclare que Dechartre, du M.R.P.G.D., devenu M.N.P.G.D. le 12 mars 1944, raconte qu'avant cette date il n'avait vu que trop rapidement Mitterrand (quelques minutes ?) pour pouvoir le juger, mais que tout le temps qu'a duré "notre combat clandestin" ses impressions favorables (sur Mitterrand) n'ont fait que se confirmer !!! Or, Dechartre a quitté la France pour Alger en avril 1944 pour ne revenir qu'après la libération de Paris : leur "combat clandestin" ensemble n'a pas fait long feu ! D'autant plus que Mitterrand, en mars et avril 1944, etc. était pris par ses nouvelles amours, et Cluny ! Charles Moulin parle de l'arrestation d'Ulmann, *après* les morts de Steverlynck et Mauduit, *après* les arrestations de Barrois et de Bertin, et *après* celle d'Eléonore, future Mme Dechartre. C'est encore totalement inexact, car André Ulmann fut arrêté le 31 août ou le 1<sup>er</sup> septembre 1943, et n'a pas connu le M.N.P.G.D., tandis que Barrois fut pris fin avril 1944, Bertin le 1<sup>er</sup> juin 1944, Eléonore le 18 avril 1944, du temps du M.N.P.G.D. Steverlynck avait été arrêté et blessé le 8 juin 1944 pour mourir le 12 juin, quatre jours après. Mauduit est décédé d'épuisement, près de son camp de concentration, libéré, le 9 mai 1945. Ce pauvre Moulin a dû subir des désinformations pour écrire n'importe quoi. Il adresse des éloges aux deux ouvrages "Dossier P.G. rapatriés" animés par Védrine, qui contiennent eux-mêmes quantité d'erreurs dénaturant la vérité, mais Védrine est l'ami de Mitterrand et, comme par hasard, sur 80 témoignages dits d'anciens P.G., constatons que, sans protestation pour la partialité de Védrine, ses textes ne contiennent que deux courts témoignages d'anciens du M.R.P.G.D. : Dechartre et lui, Bonnet-Moulin, ce qui est indécent. Relevons aussi, dans le livre de Moulin, qu'il date la constitution du M.N.P.G.D. du 23 Mars 1944, alors que la seule date vraie est celle du 12 mars 1944, comme l'atteste Paumier, présent et co-fondateur au nom du C.N.P.G., de même que Benet, au nom du R.N.P.G., dans son "Historique du R.N.P.G.", et Védrine, dans son "Dossier P.G. Rapatriés", ou moi dans mes documents de l'époque, et mon câble à Londres. Le moins que l'on puisse dire, c'est que, comme Mitterrand, Moulin-Bonnet n'est pas assez rigoureux sur le plan de la vérité. Il va même jusqu'à écrire que Mitterrand fût le premier Responsable du M.N.P.G.D. sous l'occupation, ce qui est faux, car la direction y était collégiale toujours. Tout se passe comme si Charles Moulin (Bonnet) voulait lui aussi, après Mitterrand lui-même, créer une légende en faveur de Mitterrand. A-t-il été manipulé ? Par qui ? Il aurait été obligé, pour recevoir de Mitterrand des renseignements pour le livre, de le suivre au golf sans jouer lui-même, avant 1981, et recueillir, ainsi, les informations de Mitterrand sans le gêner. Jamais je n'aurais cru, en fait, à une telle transcription de désinformations. C'est triste pour les lecteurs trop confiants. Les tribunaux reprochent, à juste titre, aux journalistes et à des écrivains de ne pas contrôler les sources et le sérieux des paroles de personnes telles que François Mitterrand avant de les retranscrire dans des journaux, revues, livres, communiqués de télévision. Bien des légendes partiraient en fumées. Et lorsqu'il s'agit de la pure Résistance, la stricte vérité est d'autant plus nécessaire que des hommes lui donnaient leur vie.

Tout différent fut *André Kaan*, ancien de l'Ecole Normale Supérieure d'Ulm, professeur agrégé de philosophie, rapatrié en 1942 du Stalag IV C comme malade, il entra dans la Résistance au

M.R.P.G.D. en 1943 et au Réseau F.F.C. "Cohors" de Cavailhès. Dans notre Mouvement, il devint adjoint de Bonnet-Moulin à Paris pour la conception et la rédaction de nos journaux et tracts en français ou en allemand, car il connaissait bien la langue allemande. Il était le frère de Pierre Kaan, dit Biran ou Brûlard, adjoint direct de Jean Moulin, et avec lequel nous avons été plusieurs du M.R.P.G.D. à entretenir des rapports amicaux en zone sud, puis en zone nord. Pierre devint le secrétaire du Comité de coordination des M.U.R., puis fut arrêté par les Allemands et mourut en déportation comme leurs parents. J'ai rencontré plusieurs fois André Kaan, dit Laudet, pour mettre au point avec lui nos tracts et journaux. Il avait cessé toute activité professionnelle pour ne servir que la Résistance. Il fut arrêté lui-même par la Gestapo, le 8 juin 1944, alors qu'il se rendait, pour le Mouvement, à la pension de famille "Schola Cantorum", 269, rue Saint-Jacques, où une souricière avait été aménagée. Il partira par le dernier train de la mort, en août 1944, pour Buchenwald. Miraculeusement sauvé, ne pesant plus que 37 kilos, il fut rapatrié et retrouva son épouse et ses trois enfants.

C'est pour toute la zone sud, et aussi pour l'Allemagne, que, dès mai 1942, le journaliste et écrivain résistant *Marcel Haedrich*, quoique marié et père d'un enfant, prit la responsabilité de la propagande du M.R.P.G.D. pour sa rédaction. P.G. en Oflag, il fut rapatrié comme Alsacien et s'échappa immédiatement vers la zone sud et Lyon. Il refusa le poste de chargé de l'information et de la presse que Vichy lui proposa au Commissariat aux P.G., fonctions que Mitterrand s'empressa d'accepter. Travaillant au groupe Prouvost, Marcel s'engagea, cependant, au M.R.P.G.D., pour la durée de la guerre et nous transmettra souvent des renseignements militaires, politiques ou économiques intéressants, y compris sur l'installation des recherches nucléaires allemandes dans un île de la Baltique, informations transmises immédiatement par nous au B.C.R.A. Marcel assura, en outre, la rédaction de nos journaux clandestins "Victoire" pour la zone sud, et, grâce à sa connaissance de la langue allemande, de nos journaux et tracts en allemand, tant pour leur envoi en Allemagne que pour leur distribution parmi les soldats allemands en France. Il eut beaucoup de sympathie pour Mauduit et son association "la Chaîne" qu'il aida sur le plan alimentaire. Le 13 février 1943, nous étions ensemble au château de Montmaur, avec une vingtaine d'autres anciens P.G., la plupart pas plus évadés qu'Haedrich et moi d'Allemagne. Mitterrand était là et sortit son couplet. Je compris, à mon sens, qu'il était hostile à la Résistance, mais souhaitait le recrutement d'anciens P.G. pour l'attentisme. Haedrich écrivit qu'il était, à cette réunion, d'idées plus proches des miennes que de celles de Mitterrand. Déjà le 10 décembre 1942, Haedrich et Roger Harou, 100 % M.R.P.G.D., s'étaient rendus auprès de Dunoyer de Segonzac, directeur de l'Ecole des cadres d'Uriage, pour préparer le transfert de jeunes de ce Centre vers Montmaur ou ses environs pour échapper au S.T.O. Haedrich et Harou sont allés à Montmaur pour créer ensemble cette organisation. Le pseudo d'Haedrich fut "Manuel". J'ai conservé quelques lettres entre lui et moi, mais pour la période tardive de décembre 1943 à février 1944, le reste ayant été brûlé. "Michel à Marcel. 10.12.43. J'ai l'intention de te confier à nouveau la rédaction de notre journal Allemagne. Nous avons des imprimeries sûres, le papier et les moyens de diffusion, des articles et des photos. C'est une mission que, je sais, tu accepteras de grand cœur. Tu n'auras de contact que par une seule personne. Pierre (Le Moign') et moi irons chez toi, à 17 heures, sans faute, samedi 11. En toute sympathie à toi et à ta femme. Michel". Puis "Michel à Manuel. 1.1.44. J'envoi exemplaire de tes pages au général de G(aulle), Autre exemplaire pour Londres. Troisième, ici, pour milieux Résistance. J'envoie à de G. ton livre dont la dédicace lui plaira. Ci-joint documentation... pour "Victoire" 2 ou 3. Tes renseignements sont excellents. Ils recourent d'autres. On t'a fait, je crois, carte d'identité..." Et "Michel à Manuel. 12.1.44... Je serai heureux de te voir le 22 ou 23." Ensuite "2.2.44. Mon cher Manuel. Nous avons tous été très contents du premier numéro de "Victoire" édition Allemagne. De tous côtés, et chaque membre du C.N.R. l'a eu, je n'ai eu que d'excellents échos... Ci-joint "Manuel du Déporté" que j'ai fait, il y a six mois, et que l'on peut monnayer dans chaque journal... (Moulin, Laudet et toi), je compte vous réunir (à Paris) pour préciser ensemble l'esprit de nos publications". "Michel à Manuel. 2.2.44. La note dominante doit porter sur la proximité du débarquement..." Lui m'écrivit : "Manuel à Michel.

6.2.44. Merci pour tous tes mots et notes. J'irai te voir quand tu voudras. Je prépare n° 3 pour le 20. Cela me plait beaucoup et tu peux compter sur moi. Amicalement." Enfin "Michel à Manuel. 20.2.44. Nous savons que les Stalag et les Oflag ont bien reçu, jusqu'ici, nos pages de directives et de propagande, qu'à la suite se sont développées puissamment de véritables organisations de Résistance dans de nombreux Stalag et Oflag". Mitterrand, à titre personnel, et le groupe Pinot, de même qu'ensuite le R.N.P.G., n'ont pas compris la nécessité de la propagande écrite et imprimée, tant en Allemagne parmi les P.G. qu'en France occupée. Pourtant Mitterrand était responsable de la presse et de l'information lorsqu'il était employé par le Commissariat aux P.G. de février ou mars 1942 à la mi-janvier 1943. En réalité, s'ils avaient édité et diffusé, de façon organisée, une presse clandestine, aurait-elle pu être en faveur de la Résistance, alors qu'ils trempaient dans l'eau de Vichy ? Aussi ont-ils déclaré que c'était un moyen de Résistance trop dangereux ! En outre, eux n'avaient pas, en France, sauf exceptions, et dans les camps d'Allemagne, les Résistants courageux nécessaires. Tous les Mouvements vrais de Résistance en France, et nombre de Stalag ou d'Oflag en Allemagne, créaient, faisaient imprimer et diffuser des journaux et des tracts de Résistance, mais pas le groupe Pinot qui, là non plus, n'avait pas ce Service ! Après-guerre, et dans son Historique du R.N.P.G., Benet a lancé une O.P.A. sur Marcel Haedrich, ce qui est un comble. Marcel, comme les honnêtes gens, n'est pas l'homme du double jeu. Il devint M.N.P.G.D. après le 12 mars 1944 : il ne faut pas confondre, certains du groupe Pinot ne comprendront jamais, et pour cause, que l'on puisse avoir les idées et le cœur larges, sans être hermaphrodite. Marcel Haedrich, après 1945, fut très connu comme journaliste, rédacteur en chef de "Samedi-Soir", puis de "Marie-Claire", et sur nos antennes radio. Il l'est plus encore en tant que moraliste et écrivain, entre autres par son livre "Seul avec tous". Entre temps, au moment du débarquement des Alliés en Normandie, en juin 1944, n'écouterant que son devoir, Marcel quitta sa femme et son enfant pour rejoindre un maquis F.F.I.-M.N.P.G.D. en formation près de Salers dans le Cantal, où se trouvaient d'autres anciens du M.R.P.G.D. et du R.N.P.G., et une majorité de non-anciens P.G., des étudiants et des réfractaires au S.T.O. Marcel lança un journal, à Mauriac, "L'Homme libre" qui prit, ensuite, après la libération de Paris le nom de "Libres". Puis, dégoûté par l'ambiance au M.N.P.G.D., Haedrich reprendra sa place au groupe Prouvost. Sa Résistance avait été profonde avec un calme tranquille.

Après l'arrestation d'Ulmann le 31 août 1943, la responsabilité nationale pour l'action M.R.P.G.D. sur l'Allemagne et en milieu allemand en France fut confiée à *Félix Kreissler*, Autrichien, né à Vienne en 1917, très anti-nazi, dit Henri Lebrun, dit Jacques (le boiteux). Il avait été mis en camp de concentration en Autriche, après l'Anschluss, puis s'était enfui en France. Il en gardera toute sa vie une jambe raide. Nahoum-Morin l'avait retrouvé à la librairie Arthaud, à Grenoble. Il avait quitté le M.O.I. à Nîmes au début de 1943 et adhéra au M.R.P.G.D. au moment où le gouvernement de Pétain voulait, comme tant d'autres immigrés juifs, le remettre aux nazis. De mars 1943 à septembre 1943, avec sa secrétaire *Denise Dordor*, qu'il épousera après leur retour de déportation, ils aident d'abord notre responsable régional, Bob, à Marseille, en particulier par la rédaction et la distribution de tracts en langue allemande, ronéotypés ou imprimés grâce au M.R.P.G.D., allant même jusqu'à déposer des paquets de propagande devant les casernes allemandes ! Kreissler a choisi des équipes de trois personnes à cette fin. Puis ils s'occuperont de la lutte anti-allemande du M.R.P.G.D. pour toute la zone sud, rayonnant dans les Régions surtout de Marseille, Montpellier et Toulouse. Denise aidait Kreissler et assurait les liaisons, par courriers, en allant partout, y compris à Paris, pour le Mouvement. Kreissler eut des délégués de notre Front Intérieur Allemand, ou F.I.A. dans nombre de départements, sans nous en dire les noms par prudence. Sous sa fausse identité de Henri Lebrun, qui ne fut pas découverte, Félix Kreissler fut arrêté par la Gestapo, avec Denise, après la création du M.N.P.G.D., le 31 mars 1944, au moment où ils avaient rendez-vous avec un agent de liaison ex-M. R.P.G.D. Kreissler resta six semaines au Fort-Montluc en cellule à Lyon et subit de terribles interrogatoires à l'Ecole de Santé Militaire de Lyon, siège de la Gestapo de Barbie. Il porte encore sur son dos les zébrures des coups. Il ne donna pas un nom. Il resta

enchaîné environ quatre semaines et fut plusieurs fois asphyxié dans une baignoire. On le frappa plusieurs fois sur les testicules, puis il fut expédié à Buchenwald où, grâce à sa langue allemande, mais toujours sous le nom de Lebrun, il put rendre de grands services aux déportés en travaillant à l'Arbeitsamt ou Bureau de l'emploi. Denise, elle, fut violemment frappée dans l'une des caves de la même Ecole de Santé, avenue Berthelot, à Lyon. Elle ne parla pas. Du Fort-Montluc on l'envoya en juillet 1944 au camp de concentration de Ravensbrück, après un internement au Fort de Romainville. A leur premier enfant, Félix et Denise ont donné le prénom de "*Marc-André*" en souvenir de notre agent de liaison et ami (Rétis ou Rhétis ?), arrêté lui-aussi par la Gestapo et disparu. Félix deviendra français par naturalisation, docteur ès-lettres, professeur à l'Université de Rouen, directeur du Centre d'Etudes autrichiennes, Lui et Denise sont devenus de grands invalides de guerre. J'ai retrouvé des copies de lettres que je lui adressais : "Michel à Henri. 12.1.44. J'espère que les journaux et tracts zone sud sont déjà diffusés. J'en désire, comme toujours, 60 exemplaires pour Londres, le CNR, etc... Fais-toi passer définitivement, pour ton Service, *Camille* et *Calzan* (non retrouvés) pour la documentation, Koko (notre ami, le futur magistrat André Kauffmann) comme secrétaire supplémentaire disposant d'une machine (qui savait bien l'allemand), *M(ichel) G(oldschmidt)* (ami des André Ulmann et que j'estimais) pour la diffusion dans certains milieux... Je te verrai à Lyon bientôt. Tu viendras t'installer à Paris et tu donneras à ton correspondant ici (à Paris) toutes liaisons avec "Soldat im Westen" (organisation allemande et autrichienne anti-nazie). Et "Michel à Jacques par Pierre. 2.1.44 : Prends nombreuses pièces pour *Théo* (inconnu de moi), courrier de Pierre... Nos lettres allant au rebut postal y seront reprises pour nous..."

Alsacien, né en 1915, étudiant en droit à la mobilisation, *Marcel Kahn, dit Marcel Edot*, a été P.G., interprète à l'Arbeitsamt du Stalag VII A et entra immédiatement dans la Résistance. Pour diminuer la main-d'œuvre en Allemagne et faire rapatrier le maximum de P.G., il falsifiait les livrets militaires. Une évasion sans succès, et l'envoi au Stalag XI B le 10 août 1944, où je pus l'introduire à l'hôpital pour P.G. qui jouxtait le camp. Il y devint le secrétaire-interprète du docteur français Laclau à la baraque "Ophtalmo-et-O. R.L.". Marcel y monta un petit atelier pour fabriquer des papiers de faux-malades, surtout pour les yeux. Les dossiers étaient rédigés de son écriture et revêtus de vrais ou de faux cachets. En passant par lui, même sans se rendre à l'hôpital, et par moi, à l'infirmerie, nombreux furent les P.G. du XI B qui revinrent en France comme faux malades sans problème et, surtout, sans voir de médecin allemand ou français. Marcel fabriquait aussi, en allemand, de faux congés pour la France pour P.G. et de faux-S.T.O. Il fut l'un des plus actifs Résistants du M.R.P.G.D. au XI B, car ce qui l'animait, c'était l'esprit de Résistance. Il fut rapatrié lui-même, à Lyon, le 11 janvier 1943, comme faux-malade et nous rejoignit aussitôt, comme Agent P 2. Il recruta pour nous en Isère, dans le Lyonnais, dans le secteur de Marseille et dans le Var. Il créa un nouveau service faux-papiers à Lyon, aussi 100 % M.R.P.G.D., mais distinct des autres de nos services similaires, tant les besoins étaient importants. Il avait déjà une très grande expérience depuis ses deux Stalag, avec le souci de la perfection. Sans moyens financiers, sinon ceux très modestes venus par notre Mouvement, il habitait à Lyon, dans une petite chambre de bonne, sous un toit, et y avait installé tout son atelier de faux papiers. Le 25 août 1943, il fut obligé, en raison de nombreuses arrestations autour de lui par la Gestapo, de se réfugier à Saint-Etienne chez Mme Dora Rivière, amie de ma mère, qui aidait la spécialiste de notre secours social, *Mme Rousseau, dite Eliane*. Mme Rivière fut arrêtée. Marcel partit pour le Loir-et-Cher, participa à des parachutages d'armes, et, alors que j'étais à Londres-Alger, il adhéra aux F.F.I. Avec eux il se battit à la libération de Mer et de ses environs en août 1944. Il ne reçut aucune décoration et, a-t-il ajouté avec modestie, n'a jamais rien demandé. Quelle différence avec de nombreux pseudo-Résistants, multidécourés, grâce aux relations sous la IV<sup>e</sup> République, et même depuis 1981 ! Après bien des maladies graves, Marcel devint, après la guerre, expert-comptable à Orléans. Voici le témoignage récent et spontané de Marcel Kahn : "Etant assuré qu'en cas de victoire hitlérienne ma liquidation physique était inéluctable en ma qualité de juif alsacien, et connaissant la politique nazie en raison de mes activités dans les jeunesse socialistes, je savais que, pour moi, n'existait qu'une

seule démarche : lutter du mieux possible contre la machine de guerre allemande. Au Stalag XI B, j'ai eu la chance d'être pris en charge par le groupe de Résistants du Camp, animé à l'époque par Michel Cailliau et André Ulmann. Cailliau, interprète à l'infirmerie du camp, avait réussi à organiser une filière permettant de faire inscrire, sur la liste des réformés rapatriables, de faux-malades. J'ai réussi à établir de nombreuses attestations qui permirent, grâce à Cailliau, et au camarade qui lui a succédé, de nombreuses libérations... dont Bonnet (Moulin) et moi en janvier 1943. Les autres, les mois suivants. Dès notre arrivée en France, nous avons trouvé Michel Cailliau sur le quai de la Gare, à Lyon, et nous avons convenu que nous rejoindrions le Mouvement qu'il avait réussi à mettre sur pied. J'ai pris contact avec des Alsaciens dans la région lyonnaise. Mon choix était fait et j'ai tenu parole... J'ai hérité d'une valise renfermant de nombreux cachets, et de l'adresse de l'atelier de photogravure qui a établi, pendant des mois, d'autres cachets de mairies, de Commissariats, de Kommandantür. Michel Cailliau m'a demandé de prendre contact avec F. Mitterrand à Vichy. Celui-ci a systématiquement refusé de collaborer avec nous, et encore plus de fusionner avec un Mouvement qui poursuivait des objectifs diamétralement opposés aux siens. Autant que je puisse me souvenir, il se contentait de noyauter les Maisons du Prisonnier ! Pour recruter, je suis allé voir les camarades des Auberges de Jeunesse, les évadés, les P.G. dont Charette m'avait donné les coordonnées... J'ai planté de nombreux jalons à Saint-Etienne, Grenoble, Haute-Savoie, Vienne, Marseille, Gap, Limoges, Toulouse, etc. *Renée Rosier (devenue Mme Brioux)* était mon agent de liaison jusqu'à son arrestation (par l'Abwehr). J'ai pu faire entrer au maquis un certain nombre de requis pour le S.T.O., et mon beau-frère qui s'est fait tuer dans l'Ain. Et le mari d'une amie, ingénieur juif polonais qui fut fusillé." Le récit de Marcel Kahn est précis, comme devaient l'être ses rapports de Commissaire aux comptes, et aussi rigoureux. Il a été un pur Résistant du M.R.P.G.D.

*Jules Szeder*, né à Budapest de parents hongrois, en 1919, était hongrois lui-même. On l'appellera Seret ou Sauret ou Tiare ou plus simplement Jules, et, par naturalisation après la guerre, Jules Séder. Il suivait ses études en France en 1939, quand survint la mobilisation, et s'engagea à la Légion Etrangère pour la durée de la guerre. Il fut blessé à la tête lors d'un combat à Marchepot, dans la Somme, le 4 juin 1940. P.G., ensuite, au Stalag VIII C, il fut envoyé dans un Kommando où il pratiqua des sabotages de juillet 1940 à 1941, en coupant des câbles. Puis il fut réfractaire à tout travail pour les Allemands et envoyé au Stalag XI B où il rejoignit la Résistance du Camp. Ses yeux étaient atteints en raison des coups reçus pour son refus de travail et, après soins sans succès malgré tout, il fut désigné comme rapatriable vrai malade. Mais il changea de nom avec son camarade *Sclafer* qui fut rapatrié sous le nom de Szeder, en promettant à Jules de se consacrer totalement à la Résistance en France, chez lui, à Souillac, dans le Lot. Prévenu par les deux complices, je facilitai les choses. Et, quelque temps après, sans qu'il puisse passer de visite médicale sous le nom de *Sclafer*, Jules fut inscrit sur les listes de rapatriables, aussi pour maladie des yeux, mais en tant que *Sclafer*. Dès son rapatriement en 1942 à Lyon, il se mit à l'entière disposition du M.R.P.G.D., comme Agent P 2, et devint mon courrier, agent de liaison personnel. Il était de toute confiance, allait chercher l'argent mensuel pour le M.R.P.G.D., et portait à chaque Responsable Régional, à chaque Chef de Service vertical, etc., les montants prévus. Il avait un flair extraordinaire pour pressentir la Gestapo et la Milice de Pétain. Souvent il m'aida à déménager mes deux valises, contenant armes et machines à écrire, ainsi que mon poste tous courants pour me permettre d'écouter la B.B.C. Souvent aussi, il fractura des portes, malgré les scellés, ou, en arrivant le premier avant la Gestapo, pour déménager armes et papiers compromettants chez des amis M.R.P.G.D. qui avaient été appréhendés. Il leur a sauvé la vie et celle de bien d'autres. Il parlait le français avec un fort accent étranger et ne comprenait pas toutes les subtilités de notre langue. Un jour, la douce *Jacqueline Keller*, quand elle était ma secrétaire, 33, avenue d'Orléans, à Paris, lui dit : "Jules ! Ce que vous êtes fleur bleue !" Et il vint me demander le sens de cette expression. Il allait souvent le premier aux rendez-vous que je fixais entre le numéro 60 et le numéro 120 d'une rue, par exemple. Il passait sur le trottoir de l'autre côté et remarquait mon futur

interlocuteur. Mais il inspectait d'abord les environs, les citrouilles traction-avant, les porches de maisons... Ensuite, il traversait et demandait à l'intéressé de le suivre à quelques mètres, jusqu'à le conduire dans l'une des rues voisines où l'entretien avait lieu en marchant sur le trottoir, Jules surveillant de plus loin. Je lui dois probablement de n'avoir pas été arrêté à nouveau et, peut-être, la vie. Il avait un courage calme inouï. Il eut une vie terrible dans les trains, les bus et les métros, pour porter ou reprendre les plis, provenant de boîtes aux lettres clandestines qui m'étaient souvent personnelles. Il effectuait aussi les liaisons avec les autres Mouvements de Résistance ou la Délégation d'Alger et ses services. Quand je partis pour Alger en avril 1944, il voulut aussi s'y rendre. Comme la filière qui m'avait été désignée était réservée à un seul passager du B.C.R.A., Jules passa les Pyrénées par une autre voie du M.R.P.G.D., et nous nous sommes revus au camp de Miranda de Ebro. De là, je dus partir pour Alger, via Gibraltar, et lui pour le Maroc. Nous avons effectué les stages américains de parachutage ensemble à Staouéli et Blida. Jules sauta en parachute, immédiatement après moi, de la forteresse volante américaine, sur le terrain d'Engayresque en Aveyron, de nuit. Il n'eut pas de chance. Lui, rodé à la lutte gréco-romaine et donc aux chutes, rencontra un obstacle en arrivant au sol. Il s'était sévèrement abîmé le dos. Le Service d'atterrissage et moi l'avons cherché longtemps à la lumière de nos lampes électriques de poche. Nous l'avons étendu dans l'un des camions entre de multiples containers d'armes. Le fidèle Jules souffre toujours beaucoup de ses yeux et de son dos depuis la guerre. Après la libération, il put toutefois être l'un des gardes du corps du général Koenig, gouverneur militaire de la zone occupée française, puis s'engager dans les services de l'Armée à Paris, jusqu'à sa retraite. Il ne manque pas de se rendre très souvent adorer le Sacré-Cœur à Montmartre, et nous le croyons, mon épouse et moi, petit frère d'un ordre religieux depuis trente ou quarante ans. C'est une figure héroïque et légendaire du M.R.P.G.D., et un ami. Loin d'être nationaliste au sens étroit du mot, ou réactionnaire, nous étions, au M.R.P.G.D., avec Szeder, Kratzat, Kreissler, Scheimowitz, et tant d'autres grands amis, et nous sommes, toujours, humains, ouverts, tolérants, sauf envers le nazisme et les voyous.

## V

### MILITANTS DES STRUCTURES HORIZONTALES DU M.R.P.G.D.

Très distincte fut l'organisation par Région, en adoptant en zone sud les Régions géographiques des autres grands Mouvements, car il est puéril d'accroître le nombre de Régions pour faire croire à une plus vaste implantation. En zone sud, nous avons donc six Régions : Lyon, Marseille, Montpellier, Toulouse, Limoges et Clermont-Ferrand, inégalement organisées et actives. Ensuite, les Régions de zone nord, où notre implantation commencera surtout après février 1943, lors des retours de captivité de Dechartre et ses camarades. De même, nous n'avons pas tenté de prétendre disposer d'un nombre impressionnant, mais faux, de départements et de cantons organisés par nous dans la lutte effective de la vraie Résistance, comme l'a fait le groupe Pinot ou le R.N.P.G. à la façon de petits fonctionnaires, en plantant, eux, partout, de petits drapeaux à l'emblème de la Francisque, là où avaient été créé par Vichy, à grands frais pour les contribuables, une Maison du Prisonnier et un Centre d'Entr'aide aux P.G. Le bluff n'est pas le genre du M.R.P.G.D., mais la Résistance effective immédiate contre l'Allemagne, le nazisme, le régime de Pétain. Cependant, du 15 mars 1942, date du début du M.R.P.G.D., à la fusion le 12 mars 1944, les instructions françaises de Londres et d'Alger, car il n'y eut jamais de pouvoir exécutif de la Résistance en France à cette époque, étaient de lutter immédiatement, et par tous les moyens, contre les ennemis de notre pays, sans terrorisme, sans action violente telle que tueries de soldats allemands, sans guérillas encore, pour ne pas voir massacrer cinquante otages pour un attentat, et pour éviter l'afflux de divisions allemandes de réserves supplémentaires avant le débarquement si hardi, en Normandie, en juin 1944. Nous avons les plus grandes difficultés à retenir nos amis M.R.P.G.D. qui voulaient abattre des officiers ou des soldats allemands et le pouvaient, malgré le peu d'armes et de munitions dont nous disposions. Mais nos consignes furent respectées. Nous décrivons, pendant ces années, nos formes réelles de combat, sans aucun attentisme ni immobilisme, pour agir sur les esprits, préparer les maquis et l'insurrection pour le jour prévu par le général de Gaulle en accord avec les Alliés.

#### **La Résistance M.R.P.G.D. en R.1. (Région Lyon).**

Malgré nos cloisonnements, les hommes et les femmes du M.R.P.G.D., de nos structures verticales, surtout ceux spécialisés dans l'Action-France et dans l'Action-Allemagne, ou en milieu allemand en France, ont été aussi très actifs dans la lutte en leur Région, tels les *groupes de Roger Harou et Roland Caillet, celui de Jean Desroziers, ou de Marcel Kahn, ou d'Edgar Nahoum-Morin, ou de Félix Kreissler, après André Ulmann*, dont nous avons relaté l'histoire. Mais il existait séparément des activités régionales M.R.P.G.D. de lutte constante et merveilleuse de courage et d'efficacité.

Notre véritable responsable pour R.1., après Roger Harou, fut un jeune barbu de 20 ans en 1942, non ex-P.G., *Pierre Frey, de pseudonyme "Ubu", nommé Robert Pral sur sa fausse identité*. Il avait interrompu sa préparation pour l'admission à l'Ecole Centrale de Lyon afin d'entrer dans l'armée de l'armistice, dont il espérait beaucoup. Son père, grièvement gazé en 14-18, était décédé peu après la naissance de Pierre. Il devint pupille de la Nation. En novembre 1942, cette armée d'armistice fût dissoute par Pétain, après l'entrée des Allemands en zone sud, contrairement au Traité d'armistice, et sans le moindre baroud, même d'honneur. Grâce à *Raymonde Péjot*, du magasin "la lingerie pratique" à Lyon, une de nos amies M.R.P.G.D. depuis des mois, Pierre adhéra à notre Mouvement, à plein temps, avec toute son intelligence et son énergie. J'eus mon premier entretien avec lui à ce moment. Raymonde avait d'excellentes relations avec la mère de Pierre. Au début, Ubu s'occupa d'un peu tout :

recrutement, distribution de tracts, liaisons dans Lyon et à travers la Région, puis de Région à Région. En plus, il reprit le service faux-papiers de Marcel Kahn-Edot, lorsque celui-ci, brûlé, dut partir pour le Loir-et-Cher, via Saint-Etienne. Marcel remit à Ubu la clé de sa chambre de bonne, avec tout le petit atelier : clichés, cachets, imprimés, feuilles ronéo en langue allemande. Et Pierre emporta tout dans sa vieille propriété familiale "La Fouillouse", à Dardilly, à quelques kilomètres de Lyon. Là il fabriqua en français, et en allemand — car, comme Kahn, il possédait bien cette langue —, des milliers de faux-papiers, en particulier de fausses identités pour nos militants M.R.P.G.D., pour d'autres Mouvements de Résistance, pour quantité de maquisards de nos maquis et d'autres maquis, mais aussi pour les juifs. Tâche très noble, très coûteuse, très méticuleuse, très ingrate et très dangereuse. Grâce aux vieux murs, à un souterrain, à un immense châtaignier creux, tout était bien caché, et le travail très clandestin. Ubu, et un ou deux de ses agents de liaison, prudents et sûrs, le repaire ne fut jamais découvert. Les demandes de faux-papiers étaient déposées dans des boîtes aux lettres spéciales suspendues, par exemple, dans des traboules du vieux Lyon. En retour les documents fabriqués par Ubu étaient déposés dans d'autres endroits qui changeaient souvent. Le premier agent de liaison, son secrétaire et ami, fut *Léon Celle, dit Jacques, à la fausse identité d'André Benoit*. Il allait fréquemment rapporter lui-même les faux-papiers jusque dans les maquis de l'Isère et des Alpes. Nous croyons qu'il fut arrêté ainsi en service commandé près de Cluses dans un maquis de Haute-Savoie, le 2 octobre 1943. Les accès aux secteurs de maquis étaient très surveillés par Milice, gendarmes mobiles, et allemands. Les maquis furent souvent attaqués par les mêmes, fréquemment ensemble. Sous son nom d'emprunt d'André Benoit, Léon Celle fut torturé, mais il ne parla pas, puis déporté à Buchenwald où il est porté disparu. J'ai retrouvé une lettre du 5 avril 1950 de la mère de Léon Celle, au moment où on l'informait de la disparition définitive de son fils Léon : "Je pense que c'est de vous que mon fils parlait quand il me disait avec respect "le grand Michel"... Mes amis et camarades du M.R.P.G.D., hommes et femmes, ne pourront jamais savoir combien j'ai été inquiet, au point de ne pas dormir quantité de nuits, lorsque j'avais la responsabilité générale du M.R.P.G.D., et même pendant des années après la guerre, en pensant que j'avais entraîné mes amis et camarades à cette vie de lutte totale dans le risque, pour aboutir trop souvent au martyr.

Ubu participa à tout l'effort du M.R.P.G.D. pour sauver des réfractaires au travail en Allemagne et les envoyer dans nos prémaquis de Tarare et des environs dans le Rhône, et de Thiers dans le Puy-de-Dôme, mais aussi dans des maquis non-M.R.P.G.D. des Alpes. Il avait créé tout un groupe de notre Mouvement pour les faux-papiers, même s'ils ne se connaissaient pas entre eux : *Andrée Queudot, née Callarec*, pour réaliser des photos d'identité "photomaton", place des Cordeliers, à Lyon ; *Favier et ses camarades* chez Jud, magasin et atelier pour matériels destinés à l'imprimerie ; *Ravier*, ex-P.G., pour l'Etat-Civil à la mairie du VI<sup>e</sup> à Lyon ; *Lyan, le photographe*, dont nous reparlerons ; des photograpeurs ; pour une part, *l'imprimerie Verpillat* à Lons-le-Saunier ; *Bolier*, pour le papier Vélin, et la Milice le massacra le 17 juin 1944 ; *Fernande Blachon* pour fabriquer des jeux de dames ou d'échecs ou des portraits de Pétain contenant de faux-papiers destinés à nos camarades P.G. en Allemagne dans des colis subtilisés à dessein, comme convenu, par nos amis de la "Poste aux colis" dans les camps.

Ubu a rencontré Bob, notre responsable régional pour Marseille, et écrivit de lui : "Bob, journaliste, écrivain, homme de contacts immédiats, vite au courant, très discret." Il rencontra Kléber Haedens et Roger Vaillant, amis d'André Ulmann. Il déclara qu'il doit la vie à Ulmann qui a refusé de lui donner une pilule de cyanure à croquer pour éviter de parler sous les tortures, en lui disant : "Nul ne peut savoir s'il ne dominera pas ses tortures". Ubu se rendra à Toulouse avec Edgar Morin aider notre Service faux-papiers de cette Région et leur apporter une valise de faux documents de base et de cachets. Il alla aussi à Paris voir Neher, notre Responsable du Service faux-papiers zone nord, pour échanger astuces, modèles et techniques. Dans Lyon et les environs il se déplaçait souvent à bicyclette. Avec l'aide de *Lefort, de Tarare*, Ubu monta un nouveau pré-maquis, dit "maquis de la Madeleine", au nord de Tarare. Il visitera souvent nos

prémaquis et groupes M.R.P.G.D. qui se développèrent près de Tarare, à Amplepuis, Thizy, etc. Il enverra *Marcel Barnet* de Tarare effectuer des liaisons avec les Agents M.R.P.G.D. du Jura. Il adressa *Fosi*, l'un des nôtres, rejoindre Bob à notre Région de Marseille. Il étendit nos services faux-papiers à Saint-Etienne, outre celui qui existait déjà, et à Roanne, Tarare, etc, tant les demandes étaient abondantes, car il avait un très grand savoir-faire. Puis, il transmit tout ce service général faux-papiers pour R.1. à un autre M.R.P.G.D., très dévoué, le *docteur Denis Weyland, dit Carabin*, qui continuera à bien l'exploiter.

Ubu créa un Service "Matériels" qu'il confia à *Armand Blum* et à son adjoint *Maurice Poirey*, allant des machines à écrire aux armes. Deux des boîtes aux lettres d'Ubu n'ont jamais été découvertes, celle de *Joseph Maximovitch*, 39, rue Vauban, à Lyon, qui recelait quelques unes de nos armes, et celle de *Mme Blachon*, amie de la *mère d'Ubu*. Celle-ci a toujours beaucoup aidé son fils dans sa Résistance M.R.P.G.D., de même que *Fernande, la fille de Mme Blachon*, comme agent de liaison, surtout avec l'imprimerie de Lons-le-Saunier.

Le 12 mai 1944, bien après la fusion, Pierre Frey, fut arrêté près de la gare de Perrache, à Lyon, par la Gestapo, ainsi que notre Responsable départemental pour la Loire, son ami *François Laporte*. Ubu avait rencontré l'un de ses anciens camarades du Lycée Ampère qui voulait lui faire rencontrer de soi-disant agents du B.C.R.A., en fait des indicateurs de la Gestapo, selon Frey : Gaston Pinelli et Fanfan Rey. Sous le nom d'emprunt de Robert Pral, Ubu fut terriblement torturé des jours durant, surtout par le gestapiste allemand Dortmann qui lui cassa un bâton sur le dos. Barbie, a déclaré Pierre Frey, était le superviseur de tous les interrogatoires. Barbie lui dit : "On l'a quand même eu Ubu !" Dans sa cellule 124 du Fort-Montluc, Ubu vit arriver Gérard Maire, lieutenant F.F.I., et Langrangi. Tous deux connaissaient bien notre agent de liaison Marc André et savaient qu'il avait été très torturé avant d'être déporté. Robert Pral, c'est-à-dire Ubu, fut condamné à mort. Il déclara alors sa vraie identité de Pierre Frey. Une erreur de nom et l'incendie de l'Ecole de Santé Militaire de Lyon permirent à notre ami Pierre de sortir du Fort-Montluc, trois mois après son arrestation, et grâce à la libération de Lyon. Mais sa santé était très ébranlée. Il vint à Paris prendre des responsabilités au M.N.P.G.D., puis obtint une bourse pour entrer à l'Ecole Centrale de Lyon, dont il sortit ingénieur. Mais on dut lui enlever un rein à la suite des sévices subis. Jamais il ne reçut de pension. J'avais gardé une copie de certaines de mes lettres à Ubu. "Michel à Ubu. 25.11.43. Cher ami. J'ai lu attentivement brevet et additif. Très intéressants. Je les enverrai à Londres avec ta lettre. Lebreton te donnera le contact avec Yves qui te confiera ses relations avec photographeur, graveur, microphotographeur, etc. Jules te présentera à Koko (Kauffmann) qui sera ton dactylo à domicile pour la fabrication de faux-papiers, surtout allemands, grâce à sa connaissance parfaite de cette langue. — Tu pourrais acheter la ronéo. Eliane, dont tu auras le contact par Raymonde ou Barnabé (tous 100 % M.R.P.G.D.), ou Jules, te présentera un étudiant en Droit à utiliser. Fournis à Raymonde 50 feuilles de démobilisation pour la Loire. Michel." Et "Michel à Ubu. 17.12.43. Dépêche-toi pour les armes à déterrer... Dimanche, j'irai chez tes amis à Paris..." Puis "Michel à Ubu. 30.12.43. Déterrer les cinq pistolets". Enfin "Michel à Ubu. 1.1.44. Ci-joint lettre demandée pour *Emile* (inconnu de moi). Ton courrier très intéressant. J'aime le rendement de ton travail et la présentation de ton compte-rendu. J'en envoie un exemplaire à Londres à titre de modèle".

Le voisin de cellule de Pierre Frey à Montluc a écrit : "Pierre Frey a été torturé par la Gestapo du 12 au 20 mai 1944. Je l'ai vu arriver dans un état lamentable. Je puis certifier sur l'honneur qu'il s'est toujours comporté comme un grand patriote, aidant ses codétenus à supporter leurs souffrances physiques et morales. Signé : Charles Déchelette." La citation de Frey pour sa Croix de guerre porte : "Aux moments les plus durs, son courage ne subit aucune faiblesse ; au contraire, il multiplia les activités, ne ménageant pas sa peine. Arrêté, subissant les pires tortures, dans les plus atroces souffrances, sut se taire." Nous nous étions revus, Ubu et moi, à Fourvière, le 1<sup>er</sup> mars 1944, et je lui avais parlé de la fusion qui aura lieu le 12 du même mois, fusion qui, en R.1. comme partout, n'a rien apporté de positif à la Résistance, et en particulier

aux dirigeants et militants du M.R.P.G.D. Ceux-ci, surtout en zone sud, furent coupés de tout contact avec le Comité du M.N.P.G.D. à Paris, avec lequel il ne pouvait y avoir, pour ce qui concerne ceux du groupe Pinot, de points communs, le nôtre étant toujours la Résistance. Rien à faire pour ceux du M.R.P.G.D. avec le responsable régional du groupe Pinot, Etienne Gagnaire, qui se prenait pour un grand chef, puis avec son successeur, Louis Augis, qui ne pouvait guère s'absenter de sa bijouterie-joaillerie à Lyon et dont le frère avait, pour sa part, reçu la Francisque.

Il est impossible de séparer Frey de ses deux amis et agents de liaison *Jean Nallit, dit Gratien*, et *Georges Tassani, dit Jim*, alias Georges Tessier, tous deux pris aussi à plein temps par le M.R.P.G.D. Nallit était tourneur-ajusteur et avait 19 ans, en juin 1943, lorsqu'il devint l'un de nos militants. Il résistait déjà depuis l'âge de 17 ans aux usines de Mouche, chez Somua, et à la Centrale thermique, en banlieue lyonnaise. Sa mère, amie de la mère de Frey, et sa sœur, ont été au même moment membres du M.R.P.G.D. comme secrétaires, et courriers. Nallit fut l'adjoint d'Ubu pour les faux-papiers, l'impression des documents, le transport du courrier entre Lyon, Dardilly, Saint-Etienne, Roanne, Tarare, Caluire, etc. En Novembre 1943, j'avais eu un entretien très constructif avec lui, à la Croix-Rousse. Sa mère avait même été l'une des secrétaires de Roland Caillet. C'était encore toute une famille dans le M.R.P.G.D. Georges Tassani, lui, fut recruté pour notre Mouvement par Robert Deloule le 1<sup>er</sup> août 1943. Il avait milité pour France d'abord, les F.T.P., Combat, et Franc-Tireur, sans y adhérer. Chez nous, il assumait de multiples fonctions : transports d'armes, et de messages, relevés de boîtes aux lettres, ravitaillement de nos maquis, distribution et expédition de journaux clandestins, liaisons avec les maquis. Il travaillait tantôt avec Deloule, tantôt avec Frey. Il se souvient d'avoir desservi les boîtes aux lettres de Lévêque (Délégation Générale d'Alger en zone sud), de Charles Henri (Paul Rivière, chef du Service d'atterrissage et parachutage zone sud), des M.U.R., etc. Nous étions en contacts fréquents avec eux. Nos colis de Paris arrivaient 12, rue des Rois, à Lyon. La boîte aux lettres de Manuel (Marcel Haedrich) était "Germaine", en fait une serveuse au café Germain, à l'angle de la rue de l'Épée et du Cours de la Liberté. Jim se rendait souvent à notre entrepôt, montée Saint-Barthélémy. Il avait évité le S.T.O. en se réfugiant à Villechenève, près de Tarare, à la ferme Carton, un de nos pré-maquis, grâce à *Claudius Carton* qui sera arrêté, en février 1944, torturé et déporté. Tassani était très courageux, et pour obtenir des pièces d'identité de soldat allemand, il en assomma un, avenue Rockefeller, près de l'hôpital Grange Blanche, à Lyon. Il prit aussi sa tenue militaire et ses bottes qu'il a conservées. Les messages M.R.P.G.D. qu'il portait à Paris, Clermont-Ferrand, pour nos amis, etc. étaient écrits sur du papier de soie qu'une voisine cousait à l'intérieur de ses vestes ou cravates. Il transporta, pour les nôtres de Clermont-Ferrand, des armes. En attendant de trouver un autre local, il véhicula matériel et documents de notre bureau de la grande-rue de la Croix-Rousse, dans une voiture à bras, en plein jour, jusque chez sa mère, 80, rue Feuillet, à Montplaisir. Les fonctions quotidiennes, pour nous, de Nallit et de Tassani étaient pleines de risques. Le 31 mars 1944, après la fusion, ils furent arrêtés en même temps par des Français de la Gestapo, alors qu'ils se rendaient à un rendez-vous avec l'un des nôtres, *Bernard Grossmann, dit Grand*, pour le M.R.P.G.D., puisque le pseudo-M.N.P.G.D. n'était plutôt que du bidon dans la Région, comme presque partout. Grossmann put s'échapper et tout évacuer au domicile des Nallit à Caluire. Tassani avait loué un appartement meublé et n'avait rien de compromettant pour sa famille, pour les militants du M.R.P.G.D. et pour lui, chez ses parents. Pour Gratien et Jim, ce furent, pendant des jours, de terribles tortures, y compris par le gestapiste français Touvier, sur ordre de Barbie et souvent en sa présence, nous ont dit nos amis. Tassani fut déporté à Buchenwald et expédié au tunnel de l'enfer à Dora. Il y garda son faux nom de Georges Tayni. Nallit, de Buchenwald, fut envoyé dans une usine d'avions à réaction Heinkel M2 162, appelée Salamandre. On y travaillait l'électron. Il fut affecté au contrôle des pièces fabriquées, toujours sous contrôle de S.A. et de S.S., car l'enjeu était capital pour les Allemands. Il décida de façon systématique d'approuver toutes les pièces usinées par d'autres déportés. Aucune pièce ne revint. Mais il s'agissait de pièces très délicates pour trains d'atterrissage. Nallit vit, plus tard,

des centaines d'avions allemands au sol et qui n'avaient jamais pu déployer leur train d'atterrissage. Il mit le feu aux carters d'huile des perceuses sensibles et abîma des bancs de machines-outils. Traité de saboteur par les chleus, il répondait : "Je suis ici comme gaulliste et soldat français". Les gardiens répondaient "Gaulliste égale communiste" avec le geste de le fusiller. Déjà, avant d'être arrêté par la Gestapo de Lyon, Nallit avait été chargé de photographier des péniches portant des sous-marins allemands en pièces détachées, qui descendaient la Saône. Au sortir de l'écluse de Rochetaillée, il prit des clichés, mais essuya des tirs d'armes automatiques. Les péniches purent être bombardées avant de prendre la mer. Ni Nallit, ni Tassani, n'ont été P.G., mais ils ont été de très grands Résistants, ce qui était beaucoup plus utile pour la lutte contre l'ennemi que l'attitude de trop de P.G. et d'anciens P.G. Saboteurs en déportation, Nallit et Tassani se souvenaient qu'ils étaient des militants du Mouvement de Résistance des P.G. et des Déportés, et que ceux-ci pouvaient, dans certains cas, résister de façon inouïe. Voici quelques années, Nallit reçut la cravate de Commandeur de la Légion d'honneur au titre militaire de sa Résistance, le seul, à notre connaissance, du M.R.P.G.D. Elle était bien méritée ! D'autres, du M.R.P.G.D., auraient dû la recevoir.

Dès avril 1942, et grâce à Roger Harou, avait adhéré au M.R.P.G.D. *Marcelle Bathy, future Mme Bancet*. Elle avait choisi son pseudonyme de H<sup>2</sup>O, parce qu'elle était professeur-instituteur à l'Ecole Chaponnay de Lyon. Par elle, adhérèrent très vite à notre Mouvement son ami Robert Perrier, puis Robert Deloule, professeurs comme elle. Marcelle fut un excellent recruteur, très bon agent de renseignement, dévouée à la formation de nos prémaquis dans le Jura à la mi-1943. C'était une ardente pour la Résistance. Quand j'étais à Alger, elle fut arrêtée par la Gestapo le 3 septembre 1943, internée au Fort-Montluc, et soumise à de multiples sévices. Elle ne parla pas et fut libérée, faute de preuves, après six semaines. Mais elle était en liberté surveillée pour soigner sa mère très âgée. Elle put, cependant, nous transmettre des plans allemands de la part de maître Bellet, avocat à la Cour. Elle m'écrivit en septembre 1946 : "Dans le Mouvement Charette, on ne faisait pas fortune. Mon travail, parce que bénévole, me semblait plus proche. Je servais mon pays parce que je suis chauvine à 100 %. Il n'est pas possible d'oublier quand on a connu de tels dangers. J'ai votre estime et votre amitié, Michel. Une amitié commune resserre les liens... Quelle belle équipe nous avons ! C'était le beau temps... Nous avons un bel espoir au cœur. Il y a des amitiés dans le danger et la gloire que rien ne peut briser. En avons-nous fait du bon travail ! Vous me mettiez à toutes les sauces ! Il est dur de voir ce qui se passe actuellement : des gens restés dans la naphthaline... Les places et les hommes sont allés aux résistants de la dernière heure..., à ceux qui se sont décidés quand ils ont vu luire la victoire et le vent tourner. Michel, je ne vous ai pas assez remercié, vous, l'ami, le chef... A la lecture de votre bonne lettre, de lourdes larmes coulaient le long de mes joues." Marcelle se disait furieuse pour avoir lu, dans la revue "Objectif", un article erroné, comme il en existe trop, rédigé par-dessous la jambe, sans information sérieuse, où il était écrit que notre ami André Ulmann avait fondé le "M.N.P.G.D." après son rapatriement d'Allemagne comme P.G. Mais André était rentré d'Allemagne en mars 1943, quand le M.R.P.G.D. existait et se développait en zone sud depuis un an, depuis mars 1942. Et ce cher André, arrêté par la Gestapo le 31 août ou le 1<sup>er</sup> septembre 1943 à Lyon, n'a pu créer le M.N.P.G.D. qui s'est constitué le 12 mars 1944 : pour certains écrivains, la vérité n'a aucune espèce d'importance... Et Marcelle Bathy précisait : "Je croyais que c'était vous qui aviez fondé le M.R.P.G.D. en 1942. Je vous ai connu, vous, en 1942. Cela me fâche que l'on se trompe. Vous avez tant lutté et avec tant de désintéressement avec Roger Harou, Roland Caillet, etc. Je veux qu'on rende à César. Quand j'ai su que Gagnaire (futur député et maire socialiste de Villeurbanne) (responsable régional du groupe Pinot) était colonel (et même général F.F.I.), au titre M.N.P.G.D. (qui n'y allait pas avec le dos de la cuillère parce que, à part de rares exceptions, que ce soit dit une fois pour toutes, le groupe Pinot, comme le R.N.P.G., n'étaient pas très sérieux sur le plan de la Résistance pure et dure), ma mère me demanda : "Et toi, Marcelle, qu'as-tu ?" Nous avons notre satisfaction morale !" A la vérité, tous les vrais Résistants partagent les jugements de Marcelle Bathy. Si tant de Résistants ont été incarcérés, torturés,

sont morts d'une balle dans la nuque, ou sur le peloton d'exécution, ou en déportation, ou sont revenus de concentration ou de la torture, dans un état physique désastreux, ce n'est pas parce qu'ils auraient, eux, reçu la Francisque de Pétain, ou avaient été attentistes. La mayonnaise du double-jeu ne prend pas avec les vrais Résistants. Nos martyrs l'ont été, parce qu'ils étaient à l'avant-garde des luttes de la Résistance, et non dans leurs pantoufles à faire des sourires aux maîtres de Vichy et de la collaboration. Il ne faut pas confondre, ni oublier, malgré les voiles roses mis pour cacher.

Notre ami *Robert Perrier, dit Renaud*, né en 1900, capitaine de réserve, instituteur, s'est donné au M.R.P.G.D. dès mai 1942. Il animait en secret pour nous, dans toute la Région, une Amicale des anciens de son Régiment de chars de combat, constitué par des militaires de carrière, le 504<sup>e</sup>, et les préparait en Armée secrète. En principe, leur garnison était Valence dans la Drôme. En outre, il était en rapports constants pour nous avec Harou, *Alphonse Bozon et André Ravier, Constant Perrancel* qui nous fournit d'excellents renseignements sur de nouveaux matériels allemands stationnés dans l'usine H.P. 4 au Fort-Lamothe, Victor Reffredo, garagiste et réparateur des voitures de la police, informateur sur leurs prochains raids, *Jean Bénistan*, spécialiste de Vél-Epress pour le transport de nos colis, *Francisque Bulley*, inlassable à Hauterives (Drôme) pour camoufler nos armes et s'occuper des maquis, *Fred Berruyer*, ancien P.G., et *Favier*, ancien P.G. évadé, le *capitaine Hébrard* et *Alphée Pichat, Edouard Borson, Georges Mourier*, P.G. évadé, *Achard*, directeur de l'école de la rue Chaponnay où se sont tenues plusieurs réunions M.R.P.G.D., *Mme Guillaume, Jean Boisson*, etc. Ceci dès mai 1942. La Gestapo vint chercher Robert Perrier sans succès à son domicile de Lyon, et chez sa mère à Hauterives, en septembre 1943, non loin du Vercors et des massifs préalpins. Il prit alors le maquis avec *son fils*, dans les régions boisées du département. Dans le Vercors, sous le nom de commandant Renaud, il devint le chef du maquis de Combovin. Il aida à la Libération des régions de Bourgoin et de Saint-Laurent-des-Murs par les Alliés. La veille de Noël 1944, avec son bataillon, il rejoignit la 1<sup>re</sup> Armée de Lattre. Ce furent de précieux renforts pour la 5e D.B. Il reçut les galons officiels de commandant et conduisit le 5<sup>e</sup> Groupe d'escadrons. Dès le 15 juin 1943, je lui avais écrit, car nous ne cherchions pas à garder les nôtres du M.R.P.G.D. autour de nous par ambition personnelle : "Le moment est peut-être venu pour vous et votre excellente équipe de cadres de passer à l'Armée Secrète (hors M.R.P.G.D.)". Ce qu'il réalisa fin 1943. Il m'avait écrit : "Michel, j'ai toujours eu une confiance illimitée en vous".

Grâce à Robert Perrier, *Robert Deloule*, dit le Notaire ou Rodolphe, devint M.R.P.G.D., très actif. Il était officier de réserve de l'Armée de l'Air et disposait de relations. Dès l'hiver 42-43 il créa un prémaquis M.R.P.G.D. à Villechenève, dans les monts Tarare, à quelques dizaines de kilomètres de Lyon, et s'y rendait chaque semaine. Son ex-belle-mère y gérait l'Hôtel Central. Le point pivot était, en un lieu très isolé, la ferme de *Claudius Carton* qui devint M.R.P.G.D., ainsi que sa *fille Jeanne*. Les Allemands attaquèrent la ferme-maquis au printemps 1944, la pillèrent, l'incendièrent, et arrêtèrent Claudius pour le déporter à Mauthausen. En avril 1943, Deloule avait créé un autre prémaquis dans le secteur de Tarare, distinct de nos maquis M.R.P.G.D. d'Arnold et de ceux de Pierre Frey. Par sécurité, mieux valait à l'époque plusieurs petits maquis, chacun de dix à soixante jeunes hommes, pour les empêcher de partir pour l'Allemagne au titre du S.T.O. et occuper le secteur. Le prémaquis de Tarare créé par Deloule eut pour base un marchand de bois et de charbon nommé justement *Dubois*. Dans notre prémaquis près de Thiers, Deloule envoya, entre autres, un Hongrois, déserteur de l'armée allemande, que lui avait recommandé Jules. Quantité d'autres réfractaires au départ pour le travail en Allemagne furent dirigés par Deloule et son groupe M.R.P.G.D. sur des maquis près de Gap, où notre Mouvement était organisé. Un instituteur ex-P.G. servait de relais dans la banlieue de Gap. Et un tailleur de Gap. Robert Perrier et Deloule alimentaient en hommes, faux-papiers, et nourriture, un autre prémaquis à Saint-Bonnet, dans le Champsaur, ou haute vallée du Drac. Roland Caillet avait aussi beaucoup participé à cette organisation. Mais Deloule fut arrêté par la Gestapo à son domicile de Lyon, le 28 août 1943. Une souricière fut tendue

chez lui jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre. Il subit six mois d'interrogatoires et de tortures. Il perdit un œil sous les coups. Il demeura longtemps incarcéré au Fort-Montluc, puis fut déporté à Mauthausen. C'est une grande figure, lui aussi de la Résistance M.R.P.G.D., non seulement par son organisation et son aide à plusieurs prémaquis ou maquis, mais par ses renseignements surtout militaires. Pour le B.C.R.A., par nous, il s'était servi de son appareil photo perfectionné pour prendre des clichés des totems des véhicules allemands, puis, au téléobjectif, des films des défenses allemandes sur la Côte sud, et, en particulier, de celles du port de Marseille. Quelle différence entre cette vraie Résistance et l'intervention politique de Mitterrand, le 10 juillet 1943, pour déclarer dans une réunion publique, entre anciens P.G., qu'André Masson, Commissaire Général aux P.G. de Vichy, n'avait pas le droit de parler au nom des P.G. !

Dès novembre 1942, Pierre Frey a recruté pour le M.R.P.G.D. un Alsacien très Résistant, *Roger Ginot*, dit 00, ou Ramloc, ou Antoni, né à Colmar en 1921. Grâce à eux adhèrent très vite à notre Mouvement *Moreno Brogi*, à Montbrison, et, à Lyon, *Armand Blum*, *Maurice Porney*, *Denis Weyland*, *Mme Queudot*, etc. En mars 1943, en ma présence, fut décidé le développement de nos prémaquis des Alpes, de nos filières par Gap, mais aussi de notre prémaquis de Thiers (Puy-de-Dôme), dont s'occupa notre responsable régional à Clermont-Ferrand, Roger Lannier. Ginot participa beaucoup aux envois de réfractaires vers nos maquis. Il militait avec Le Moign', Caillet, Frey, etc. Comme contrôleur de la police économique à Lyon, et en raison de sa connaissance parfaite de la langue allemande, Ginot nous transmet pour Londres nombre de renseignements valables. Il fut arrêté le 25 juillet 1943 par la Gestapo, enfermé à Montluc, interrogé par Barbie. Avant leur départ pour les camps de concentration où ils moururent, il a revu, au Fort-Montluc, Lannier et Gaublomme, M.R.P.G.D., de Clermont-Ferrand. Mais, sans preuves contre Ginot, les Allemands l'ont libéré le 18 août 1943. Il réussit à nous rapporter les plans du Fort-Montluc, ceux de ses lignes électriques et téléphoniques, que nous avons remis à la Délégation d'Alger en zone sud. Roger Ginot se souvient encore de certains relais pour les réfractaires du S.T.O., pris en charge par le M.R.P.G.D. : le café du XX<sup>e</sup> siècle, place Fourneyron à Saint-Etienne, la Maison des étudiants catholiques, quai Claude-Bernard, à Lyon, et aussi le café des Dombes, montée des Ternes à Lyon, dont personne ne peut oublier l'appui à la Résistance de la part des deux adorables jumelles de dix-sept ans, *Micheline et Paulette, et leur mère*.

Trois autres de nos merveilleux agents de liaison, en RI, sur lesquels nous avons peu d'informations, furent des militants très actifs du M.R.P.G.D. et sont morts en martyrs de la Résistance. *Joseph Recanati*, arrêté par la Gestapo le 31 août ou le 1<sup>er</sup> septembre 1943 à Lyon en même temps que notre ami André Ulmann. Il avait été l'un de nos traits d'union entre les groupes M.R.P.G.D. d'Isère, de Savoie et du Rhône. Il fut interné au Fort-Montluc, torturé, et déporté à Mauthausen où il est décédé. "*Marc-André*", lui, nous ne connaissons jamais son nom (Rétis ou Rhétis ?). Il était chétif et avait l'audace des timides. Il était très efficace. Il m'écrivait le 10 février 1944 : "*Marc-André à Charette. Je suis entré au M.R.P.G.D. en août 1943 à la demande de mon ami Jean Recanati. Je me suis engagé avec enthousiasme dans cette voie qui était en pleine conformité avec mes aspirations et mes convictions.*" Félix Kreissler et Bob le connaissaient depuis Grenoble. Marc-André, que j'ai bien connu en rentrant de Londres en octobre 1943, avait toute ma confiance. Il aida beaucoup Pierre Frey et toute la zone sud du Mouvement par ses transports de courrier et d'argent. La Gestapo l'arrêta probablement le 24 avril 1944. "*Il eut une conduite héroïque*", nous a dit Félix Kreissler qui le reconnut au Fort-Montluc. Déporté à Buchenwald, Marc-André est mort d'épuisement dans le Kommando de Dora, comme tant d'autres. Barnabé, de son vrai nom *Yves Maury*, fut appréhendé par la Gestapo, le 24 mars 1944, probablement, au domicile de notre secrétaire "*Isabelle*", 33, rue du Mail, à Lyon, où il portait un message. Il subit de tels sévices qu'il mourut, le 27 mai 1944, au camp de transit de Compiègne, au moment où il partait pour un camp de concentration. J'ai retrouvé la copie de la lettre que je lui adressais, le 14 décembre 1943 : "*Michel à Barnabé*.

Passe tous les jours midi et soir à toutes nos boîtes (aux lettres)... Je sais que tu travailleras avec Pierre (Le Moign') comme avec moi, c'est-à-dire entièrement consacré à l'Idéal."

Parmi les femmes extraordinaires du M.R.P.G.D. en RI, outre Marcelle Bathy et les autres déjà citées, il faut rendre hommage à *Raymonde Péjot*, qui deviendra *Mme Nicolaï*. Avec sa jeune sœur France, elles ont toutes deux mérité les honneurs de toute la Résistance, depuis 1940. Leur magasin "la Lingerie pratique", 6, rue Emile Zola, à Lyon, fut un lieu très et même trop fréquenté par les Résistants de Mouvements différents, et surtout "Franc-Tireur". Elles aidaient tous les gaullistes. Elles étaient merveilleuses, la blonde et la brune. Puis, Georges Sournies, dit Germain, grand ami, devenu le premier mari de Raymonde, fut arrêté par la police "Menées Anti-Nationales", c'est-à-dire anti-gaullistes, et écroué. Raymonde, puis *Sournies*, décidèrent, lorsqu'il fut libéré, d'adhérer pleinement au M.R.P.G.D. De son côté, France Péjot, arrêtée et déportée à Ravensbrück, m'écrivit le 4 juin 1945, dès son rapatriement : "Je faisais partie du Réseau Pierre Lebreton (mais il n'y eut jamais de Réseau Lebreton, seulement le M.R.P.G.D. dont Lebreton-Le Moign' était le dirigeant zone sud). J'ai été arrêtée le 30 juin 1943. Mon beau-frère faisait partie du même Réseau. Il se nomme Georges Sournies." Toutefois, sauf erreur, je pense que France se trompe pour ce qui la concerne et qu'elle n'a fait partie, ni du M.R.P.G.D., ni du Réseau Charette ; par contre, elle a rendu de multiples services à notre Mouvement. Pour moi, elle est avant tout "Franc-Tireur". Raymonde et Sournies, brûlés à Lyon, partirent pour Toulouse et prirent les noms de M. et Mme François Lethellier. Ils continuèrent là leur vie intense de Résistants et furent arrêtés par la Gestapo le 7 mai 1944. Lui, interné à Soulac-sur-Mer, sera massacré par les Allemands. Raymonde ne sera délivrée que par la libération de Toulouse où elle travaillera à l'Etat-Major régional F.F.I. Son second mari, Jean Nicolaï, est un Résistant, ancien déporté, ami sympathique. Malgré toutes les épreuves subies, Raymonde m'écrira le 1<sup>er</sup> septembre 1950 en évoquant nos années de Résistance au M.R.P.G.D. : "C'était, malgré tout, le bon temps, n'est-ce pas ?"

*Marie-Thérèse Souzy, née Collaudin, dite Isabelle*, habitait 33, rue du Mail, à la Croix-Rousse, et assurait une grande partie de mon secrétariat personnel à Lyon et à Paris, de celui de Caillet, et d'autres amis du Mouvement. Arrêtée chez elle par la Gestapo où une souricière fut tendue, elle fut internée au Fort-Montluc et subit de très graves sévices, puis fut déportée à Ravensbrück. A son retour, elle m'écrivit le 9 août 1946 : "Mon cher Michel, je n'ai jamais douté de vous et je sais que je peux compter sur votre sympathie en raison des heures difficiles que nous avons vécues ensemble. Mes amitiés à Jules si vous en avez l'occasion. Isabelle." Selon nos informations elle vivrait encore, dans une petite voiture, prostrée, dans un hospice près de Lyon.

Autre femme admirable du M.R.P.G.D., cette petite alsacienne de Than, *Marie-Anne Beck*, qui deviendra l'épouse, puis la veuve de M. Moeglin, et se remariera avec un déporté, Pfeiffer. Recrutée par Ubu, elle fut l'un de nos agents de liaison, en particulier de Roland Caillet. Elle n'avait pas 20 ans. Elle réussit à se faire engager comme interprète à l'hôpital de la Croix-Rousse où étaient soignés les hommes de l'armée allemande et put leur subtiliser, pour nous, bien des armes. Elle glana auprès des soldats des renseignements très utiles. Elle arriva à convaincre plusieurs Allemands de désertre et les adressa à Roland. Elle voyageait beaucoup pour le M.R.P.G.D. et se rendit souvent ainsi à Royat pour y rencontrer d'autres agents du Mouvement. "La patrie, écrivait-elle, était envahie par de véritables hordes barbares, dirigées par des bandits." Elle prit pour sa lutte beaucoup de risques et fut appréhendée par la Gestapo le 21 juillet 1943, sachant se taire malgré les sévices. Du Fort-Montluc, elle fut expédiée à Ravensbrück le 31 janvier 1944, puis à Hollenstein, où, comme interprète, elle défendit avec énergie toutes ses compagnes. Rapatriée après la fin de la guerre, elle devint vice-présidente de l'A.D.I.R. (Association des Déportées et Internées de la Résistance) pour le Haut-Rhin, Association dont la présidente nationale sera ma cousine Geneviève de Gaulle-Anthonioz.

A la fin de 1942 ou en février 1943, *Renée Brioux, née Rosier*, entra au M.R.P.G.D. et fut la secrétaire et l'agent de liaison de Marcel Kahn, puis de Caillet et Deloule. Avec un courage exemplaire elle portait courriers, faux-papiers ou armes. Très souvent elle se rendit pour nous de Lyon à Vichy, Aix-les-Bains, Gap, Châteauroux, Issoudun, etc., partout où nous étions organisés. L'Abwehr l'arrêtera avec *sa sœur Yvette, future Mme Neyrac*. Renée, elle, demeura incarcérée au Fort-Montluc deux mois, puis à Fresnes, et déportée à Ravensbrück. L'Abwehr pensait, à tort, que Renée était chargée par nous de filières avec la Suisse, et l'interrogeait un pistolet sur la tempe au milieu de hurlements extérieurs. Elle avait été condamnée à mort. Après la guerre, Paul de Saint-Gast lui dit : "Le traître de 40 ans qui vous a fait arrêter le 22 juillet 1944 a été exécuté." Serait-ce un nommé Rival ? Il serait à l'origine de l'arrestation de nos militants de l'Auvergne et de l'Allier que Renée rencontrait souvent pour nous : Lannier, Norjeu, Gaublomme, ce qui entraîna la mort de Lannier et de Gaublomme en déportation. *Paul Butet*, qui avait accepté d'être une de nos boîtes aux lettres à Lyon fut pris le 2 août 1943 en se rendant chez Renée, et déporté. Il était membre de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

Etudiante en Histoire à Lyon, et amie de Renée, *Jeannette Castellano, née Tarraquois*, distribuait journaux et tracts clandestins. A 20 ans, elle fut aussi arrêtée par la Gestapo le 22 juillet 1943 et déportée à Ravensbrück. Elle nous avait, en outre, beaucoup aidé en transportant des faux-papiers à des réfractaires du S.T.O.

En juillet 1943, j'avais rencontré *Christine Bon*. Elle avait aussi 20 ans et habitait rue Mercière à Lyon. Roland Caillet la recruta pour le M.R.P.G.D. et, en août 1943, avant de partir pour Ambérieu et les Allymes, dans l'Ain, revoir Ulmann, alors que j'étais en mission à Londres, il lui dit : "Je me sens menacé. Si je ne suis pas rentré demain, il faut porter ma valise de documents et d'armes à cette adresse à la Croix-Rousse." Elle se souvint de la petite maison avec jardin où elle mit le tout, peut-être au domicile de Marie-Thérèse Souzy ? Elle fuit Lyon. En octobre 1944, elle s'engagea comme A.F.A.T. dans l'Armée de Lattre.

*Antonia Parisot*, la tante de notre ami M.R.P.G.D. Burnoud, se spécialisa dans le logement, tour à tour, de plusieurs des nôtres pourchassés. Ses parents logèrent Le Moign' après son évasion de l'Alcazar. Il nous a dit d'elle : "C'était une grande dame de la Résistance." De même, la tante d'Ubu, *Anne Duivon*, logea plusieurs fois son neveu et d'autres militants de notre Mouvement. Les hôtels étaient trop surveillés et trop chers pour nous. Nous avons absolument besoin d'appuis logistiques bénévoles, et sûrs, à tout moment.

Non seulement mes amis *Roger Noyez* et son épouse *Maddie* me recueillirent chez eux, 44, rue Lakanal, à Villeurbanne, en banlieue lyonnaise, à partir de décembre 1942, et pendant des semaines, alors que j'étais totalement clandestin et hors-la-loi, recherché par les polices de Vichy et la Gestapo, mais Roger, devenu contrôleur des oléagineux dans l'Ain, m'apportait de valables renseignements militaires. Il était devenu M.R.P.G.D., après avoir été un excellent ami de ma Compagnie au 36e R.I. en 39-40, et de mon Kommando du Stalag XII A à Wirges, d'où il avait réussi à s'échapper en passant par la Suisse.

*Mme Rollet*, à Lyon, avec l'appui de deux, sinon trois de ses fils, nous a beaucoup aidés et, en particulier, cachait chez elle les valises de courriers de Renseignements très précieux et de correspondance, en instance de départ pour Londres par avion, une fois par mois, lors de la lune qui permettait l'atterrissage des bimoteurs britanniques au service du B.C.R.A.

Notre ami *André Kauffmann, dit Koko*, rapatrié comme faux-malade du Stalag XI B, caché aux environs de Lyon, parce qu'Israélite, fut membre du F.I.A. du M.R.P.G.D. Il nous rendit d'immenses services, car il connaissait parfaitement la langue allemande. Il dactylographiait des documents et des faux-papiers à longueur de journées, camouflé sous son nom d'emprunt. Après la guerre, il sera membre de l'Amicale des Magistrats Résistants et deviendra Conseiller à la Cour d'Appel de Paris.

Aussi furent membres de notre F.I.A.-M.R.P.G.D. les époux autrichiens israélites, *Walter et Catherine Engels*, sous la fausse identité de Berger, 1, montée de la Sœur Vially, à Lyon. Par eux, nous avons reçu nombre de renseignements et pu faire traduire des documents français en allemand, ou allemands en français. *Georges Quimpe*, futur secrétaire général de la mairie de Champagne-au Mont-d'Or, dans le Rhône, de même que *Lionel François*, fleuriste à Saint-Genis-les-Ollières, adhèrent au M.R.P.G.D. comme agents de liaison et pour loger nos militants. Jean Lacour, au début de 1943, nous a proposé, parce qu'ami, 200 militants de ses groupes personnels de la Croix-Rousse à Lyon, et nous les avons dirigés vers d'autres Mouvements de Résistance. A la prison Saint-Paul de Lyon, M. Damas, gardien de prison que j'avais connu en août 1942 comme interné, et son épouse à la prison Saint-Joseph où elle était gardienne, nous ont été très précieux. Ils communiquaient les messages des prisonniers et leur transmettaient nos envois. Grâce à eux, nous avons recruté d'autres gardiens de ces prisons pour la Résistance.

*Mme Rousseau, dite Eliane, et sa fille* de 18 ans, lorraines, installées à Lyon, et connues par Mme Dora Rivière, de Saint-Etienne, amie de ma mère, ont été les chevilles ouvrières de notre service social en R 1, mais aussi à Clermont-Ferrand et à Cusset. Elles y visitaient constamment les prisons allemandes et françaises à la fois pour porter des colis aux nôtres incarcérés et tâcher de communiquer avec eux, au moins avoir de leurs nouvelles et leur en faire porter sur leurs familles. Par elles, bien souvent, nous connaissions les circonstances des arrestations de nos amis, pour prendre garde et prévenir. Elles allaient voir les familles de nos amis pour leur porter des nouvelles, tenter de les reconforter, et, dans la mesure où le M.R.P.G.D. le pouvait, les aider un peu sur le plan financier. Eliane et sa mère montraient la plus grande prudence pour ne pas être suivies, ni tomber dans une souricière. Leur dévouement comportait bien des risques. Mais elles étaient des militantes M.R.P.G.D. très actives.

La vie de nos maquisards, à quelques dizaines de kilomètres de Lyon, dans le secteur de Tarare, Thizy, Amplepuis, l'Arbresle, Bessenay, Affoux, Villechenève, etc., était très différente. Le relief tourmenté, les forêts, et l'esprit de la Résistance, ainsi que l'intelligence et l'organisation de patriotes M.R.P.G.D., intelligents, organisés, et combattifs avec un très grand courage, ont permis à notre Mouvement de servir dans la lutte en cachant des réfractaires au travail en Allemagne, en formant des groupes de guérillas, et, le jour venu, en agissant contre l'ennemi avec efficacité dans le cadre des F.F.I. Pierre Frey, Deloule, Roland Caillet, Nallit et Tassani, se rendaient souvent dans ce secteur pour aider à la création de ces maquis, les alimenter en fausses identités et en hommes volontaires, dès les débuts de 1943, et pendant longtemps. Pour les équipes M.R.P.G.D. de Tarare et de ses environs, Pierre Frey recruta *Barnet, dit Marcel*, d'une famille de huit enfants dont le père était brigadier de police ; puis *Francis Lefort*, ancien lieutenant, moniteur d'école de pilotage, devenu facteur après avoir été mis en congé de l'armée d'armistice, qui gardait toujours une mitrailleuse dans la sacoche de sa bicyclette ; *René Varmaere*, facteur lui aussi et très actif, devenant chef de trentaine, et F.F.I. selon nos précédentes instructions, participant, avec ses chefs de dizaines *André Vial, Marcel Broccard et Joannès Bourdeaux*, son tireur à la mitrailleuse *Victor Boisset* et son tireur au bazooka *Kampf*, à de nombreux actes de sabotages et de guérillas à raison d'un tous les deux jours ; *Montloud* le cordonnier, et *Louis Delhaye* dit Monsieur Louis, et tous les autres qu'il faudrait citer.

Eux, comme la plupart du M.R.P.G.D., devenus F.F.I., n'auront jamais connu le M.N.P.G.D., qui n'avait pas tenu compte de l'ensemble des organisations M.R.P.G.D. C'est le cas du fameux M.R.P.G.D. *Arnold*, fils de gendarme. Le chef F.F.I. du secteur de Tarare écrira : "Arnold nous a apporté deux trentaines (d'hommes) remarquables par leur esprit, leur organisation, leur efficacité, leurs éléments et leur recrutement." Signé : Challéat. Les 60 hommes d'Arnold étaient déjà entraînés par lui en groupes de combat. Ils participeront à des coups de mains et des attaques de guérillas contre l'ennemi allemand, des sabotages de voies ferrées et de lignes

téléphoniques selon les plans, harcèlements et combats contre soldats chleus, jusque dans Lyon. D'octobre à décembre 1944, ils furent ensuite envoyés sur le front des Alpes où demeurait une poche de la Wehrmacht, puis incorporés à l'Armée de Lattre. Arnold devint officier d'active et servit la France en Indochine, etc. Parmi les actions d'éclat des deux sections d'Arnold, il faut citer l'attaque d'un convoi de 58 wagons allemands sur le viaduc de Tarare, la destruction à l'explosif de matériels sous le tunnel de Tarare, sur la voie Lyon-Roanne, dont deux locomotives à la dérive en heurtant une troisième. Même les services de relevage avec sa locomotive furent poussés dans l'embouteillage. Et ce furent d'épouvantables chocs, l'ennemi ne pouvant plus évacuer ses troupes et son matériel par cette voie. La gare de Tarare sera occupée par une section Arnold dès le 15 juillet 1944.

L'union de notre prémaquis de Villechenève avec les F.F.I. se réalisa en juillet 1944. Dès avant février 1944, le M.R.P.G.D. avait pu aider à la formation de quelques trentaines de réfractaires à Amplepuis et à Bessenay. Le maquis de la Madeleine, au nord de Tarare, avec Francis Lefort, était distinct du maquis d'environ 200 hommes constitués par F.F.I. et M.R.P.G.D. réunis dans le secteur. "Le général Gagnaire", chef suprême de "l'Armée M.N.P.G.D." en zone sud, était parti avec ses "troupes", c'est-à-dire peu d'hommes, et excessivement peu d'anciens P.G., encore moins d'anciens P.G. évadés, vers le col de Néronne, dans le Cantal, où son groupe, issu, en partie du label Pinot, dont il se réclamait, ne semble pas s'être battu contre l'ennemi, arrivant dans les villes quand les Allemands en étaient partis. Gagnaire, sans galons, ni étoiles, aurait dû rejoindre les maquis et prémaquis M.R.P.G.D. dans la région de Tarare, ou celui du M.R.P.G.D. du commandant Robert Perrier dans la Drôme, où il aurait pu, s'il le voulait, se couvrir de gloire dans les combats. Mais il n'existait aucun commandement et aucune organisation valables, selon mes déductions, au M.N.P.G.D. à Lyon, ni à Paris. Mitterrand s'était, semble-t-il, mis à l'abri. C'était un prudent. Il était à Cluny souvent auprès de sa douce ou pensait à elle. Il avait effectué son service militaire, pendant un an, avant 1939, surtout comme secrétaire de son colonel, dans la banlieue de Paris, ce qui suppose des relations, mais n'apporte pas de formation militaire !

### *Résistance M.R.P.G.D. dans la Loire.*

Dès mon rapatriement du Stalag XI B, je me rendis à Saint-Etienne où mes parents étaient repliés du Havre. Ils adhèrent d'emblée au M.R.P.G.D. et furent ardents à résister par leur recrutement, la propagande verbale, la distribution de tracts et de journaux, le renseignement, etc. Jusqu'à leur arrestation par la Gestapo le 29 avril 1943, leur très longue incarcération à Fresnes, et leur déportation en Allemagne. Grâce à eux, j'avais rendu visite au comte de Neufbourg et à Marguerite Gonon, près de Boën-sur-Lignon, où Neufbourg accepta de transformer ses prairies en vastes zones de parachutages d'armes, le moment venu. Pour transmettre des renseignements exacts aux Délégués du B.C.R.A. à Londres et en zone sud, j'ai parcouru les prairies à cheval, alors que je ne pratiquais pas ce sport. Au début, le comte, quoique bien plus âgé que moi, descendait de son cheval pour ouvrir et refermer les barrières ; ensuite, il sautait à cheval par-dessus les obstacles, et mon cheval et moi sautons après lui... J'ai su que ces terrains ont été utilisés comme prévu. Aussi, dès mon retour d'Allemagne, j'ai recruté pour le M.R.P.G.D. *Jean Delzanno*, rapatrié en 1941 du Stalag XI B comme faux-ancien combattant de 14-18, et son frère *Léon*, qui refusera de partir pour le S.T.O. Ils fabriquaient des faux-papiers, à Saint-Etienne, pour aider les P.G. d'Allemagne à s'évader. Leur groupe le plus important, dans ce domaine, comprit Kemlin, haut responsable de l'ensemble des Ets du Casino, Le Tellier, ex-évadé et son épouse, Ranchoux, les deux frères Delzanno, Allard, Marchand, Baboin, Watton imprimeur, Lucien Houa et Govignon tous deux ex-P.G. évadés, Magdinier, Magniny, Truchon typographe, Linossier directeur de l'imprimerie du Casino, Mme Mougeot femme de P.G., Mlle Molgen secrétaire et F. de Molgen chef de service, Mlle Bonnet, selon les informations données par Jean Delzanno, et moi. Toute une équipe et des ateliers spécialisés, probablement le plus important service de faux-papiers pour évasions d'Allemagne, qui ait existé en France pendant cette guerre. Le groupe fabriquait les papiers français et

allemands de toutes sortes, pour que les P.G. reviennent par route ou par chemins de fer, ou comme faux quelque chose avec un train de rapatriables. Avec Delzanno, j'eus plusieurs entretiens directs entre Kemlin et nous pour la mise au point constante des systèmes les meilleurs, tant dans le but social de faire libérer des P.G., que pour retirer de la main-d'œuvre au Reich et créer des Postes supplémentaires auprès des P.G. et sur les routes. Autant de moins en Russie. J'étais rentré d'Allemagne les 15 et 16 mars 1942. Charles Bonnet-Moulin écrivait du Stalag XI B à Jean Delzanno le 13 avril 1942 : "Heureux de ta lettre du 23 mars. Très satisfait que tu aies vu Michel... Avec Michel, vous pouvez faire de bonnes choses." Autrement dit, c'est un constat que le M.R.P.G.D., avec Jean Delzanno et moi, fonctionnait à Saint-Etienne sept jours après mon arrivée d'Allemagne en zone sud de France. Bonnet écrivait encore le 21 avril 1942 à Delzanno : "Notre convoi de D.U. part pour le Stalag XI A... Préviens Michel Cailliau... Combes (membre de notre Groupe de Résistance au XI B, et instituteur) me remplacera aux différents postes. Tout est en bonnes mains." Du XI A, Bonnet écrivait à nouveau le 27 août 1942 à Delzanno : "Fais savoir à Cailliau que nous sommes toujours ici. Ulmann a reçu sa réponse. Adresse notée." Grâce aux imprimés standards, sur papier spécial, fabriqués par le groupe Kemlin, les uns dans le sens Allemagne-France, les autres dans le sens inverse, nous pouvions correspondre plus d'une fois par mois avec nos amis restés P.G. Ce qui m'avait permis de donner en code l'adresse où André Ulmann et, par lui, nos autres camarades, pouvaient me joindre. Beaucoup d'entre eux, nous l'avons dit, avaient été fabriqués faux D.U. par nos soins et devaient rentrer par trains sanitaires, avant ou juste après celui de mon retour. Il avait fallu l'évasion du général Giraud et l'ordre personnel d'Hitler, par représailles, de suspendre tout rapatriement de malades-inaptes, pour que les plus nombreux de la Résistance du Stalag XI B soient envoyés au Stalag XI A et ne rentrent en France qu'un an environ après Harou, Beau et moi. Nous avons dû nous lancer immédiatement dans la création du M.R.P.G.D. et la Résistance très active sans les attendre, car nul ne savait s'ils garderaient leur position de D.U., sur la base de faux papiers, et quand la Croix-Rouge pourrait former de nouveaux convois. Au retour d'André Ulmann, en mars 1943, Jean Delzanno négocia, avec succès et à sa demande, le départ de volontaires de la Résistance pour aller travailler dans des usines d'Allemagne, prédéterminées par André, et effectuer, dans le cadre du F.I.A.-M.R.P.G.D., des missions de Renseignement, ou de sabotages, ou de noyautages, ou des liaisons, en liaison avec le S.T.O. Mais Jean Delzanno était aussi pris par son foyer, femme et enfants, et son entreprise familiale.

Le premier responsable départemental de toute l'action du M.R.P.G.D. dans la Loire fut *François Laporte, dit Stenay*, ancien communiste, recruté par Ubu, et *Marcel Barnet* de nos maquis de Tarare. Il eut pour adjoint, aux débuts pour le canton de Saint-Etienne, *Lucien Houa, dit Géo Richard*, ancien de la Régie Renault. Houa recruta et planqua, à notre disposition, une vingtaine de mécaniciens qu'à notre demande le directeur de l'Office du Travail raya de la liste du S.T.O. Ubu confia le M.R.P.G.D., pour l'arrondissement de Roanne, à *Joseph Perrin, dit Joper*, ex-P.G., professeur au Lycée de Roanne, qui s'occupait des Centres d'entr'aide aux P.G., et n'appartint jamais au groupe Pinot, ni au R.N.P.G. Joper entraîna dans notre Mouvement beaucoup d'ex-P.G. et de non P.G. de son secteur. Parmi eux, *le commandant Bonnabeau, le docteur Guimbert, Benoît*, et même *Chapelier* cuisinier au lycée. Joper recruta, organisa, effectua des réceptions de parachutage, participa à l'action directe avec ses groupes M.R.P.G.D. Ubu m'écrivait le 23 février 1944 : "Roanne. C'est sans contredit ce district dont je suis le plus fier. Autant du fait de ceux que j'ai recrutés que de leur nombre. Le responsable est Joper... Nous pensons arriver rapidement dans cette région à un effectif de plus de mille hommes ayant tous reçu une instruction militaire... Je suis entré en relations, sur sa demande, avec le chef local de l'Armée Secrète, avec lequel j'ai établi un plan de travail... L'armement est mis en commun ainsi que les terrains de parachutage." Ubu écrivit le 26 février 1944 à Joper : "Cher ami "Le temps presse", pour employer les termes de Michel que j'ai vu. C'est maintenant le sprint final qu'il faut mener à fond..." Le débarquement approchait. La fusion et la création du M.N.P.G.D., le 12 mars 1944, ne furent que péripéties pour la grande majorité du M.R.P.G.D.

Joseph Pérrin devint, après la guerre, secrétaire général, puis président national de la Fédération nationale des anciens Prisonniers de guerre. Il se vantait toujours d'avoir été M.R.P.G.D. Mitterrand sut ensuite le séduire dans le cadre de l'U.D.S.R., parti politique du Centre... Ubu visitera Montagny, non loin de Roanne, où il rencontrera notre ami Paul Rivière, du B.C.R.A., chef du Service Atterrissage et Parachutage zone sud, et son frère Joseph, dont c'était le point familial. Ubu y noua contact avec François Perche et Félix Muzelle. Puis Ubu appela François Laporte à d'autres fonctions et confia la responsabilité départementale de la Loire à Lucien Houa pour le M.R.P.G.D. Le 11 mai 1944, F. Laporte fut arrêté par la Gestapo à Lyon en même temps qu'Ubu, incarcéré au Fort-Montluc, terriblement torturé, et déporté à Neuengamme où il est mort d'épuisement, mais comme un héros sait mourir.

A Montbrison, un groupe M.R.P.G.D. fut constitué, vers fin 1942, autour de *Moreno Brogi*, petit industriel chapelier, P.G. évadé le 18 octobre 1941. Travaillèrent en partie pour nous ses amis les inspecteurs de police *Féty et Babin*, plus spécialisés dans la police des frontières. Plus de quarante ans ont passé et quantité de faits nous échappent, comme nombre d'excellents militants du M.R.P.G.D.

### *Résistance M.R.P.G.D. dans le Jura, et autres départements de R 1.*

En raison de la mort de *Henri Jonval, dit Laurent, dit Garcia*, ami de Le Moign', et ex-P.G., arrêté fin janvier 1944 à la Maison du Prisonnier de Lons-le-Saunier, qui, fait exceptionnel, était à la fois responsable M.R.P.G.D. pour le Jura et chef d'un maquis des M.U.R., nous n'avons que très peu de renseignements sur notre action dans ce département. Jonval a emporté ses secrets dans la fosse commune du camp de déportation de Sanbostel où il mourut le 20 avril 1945. Le maquis du Jura s'était battu durement contre les Allemands et contre les troupes de Pétain. Barnet, dit Marcel, ami d'Ubu, était venu de Tarare combattre avec ces maquisards. Nos agents de liaison vinrent souvent à Lons-le-Saunier voir directement l'imprimerie Verpillat qui travaillait, en partie, pour nous, ou chercher, journaux, tracts, faux-papiers, chez *Renée Boudard*, la future épouse de Pierre Le Moign'. Elle assurait le contact avec l'imprimerie. Renée et son fils furent à leur tour arrêtés le 9 juin 1944, alors que, lui, *Jean Chalumeau*, n'avait que 14 ans.

Dans l'Ain, mon ami *Roger Noyez* collecta pour le M.R.P.G.D. les renseignements intéressants. Puis *André Ulmann*, dès son retour de captivité, en mars 1943, s'installa, près de son épouse et de leur petit Fabrice, aux Allymes, à quelques kilomètres d'Ambérieu, mais il était si secret que nous ne savons que peu de choses sur son implantation M.R.P.G.D. dans ce département.

Dans l'Isère, nous avons beaucoup recruté : *Bob, Félix, Kreissler, Denise Dordor, Marc André, Joseph Recanati, Barnabé*, etc.

*Jacques Noirod, dit de Neyrac*, fut, m'a dit Dechartre, son ami, le Responsable départemental de notre Mouvement dans les Basses-Alpes. A propos de maquis, surtout en liaison avec nos militants de Lyon et de Gap, nous avons parlé du rôle des nôtres dans les Hautes-Alpes. Nous avons contribué à la création de maquis non loin de Montmaur, où nous aidions l'Association "la Chaîne" de Mauduit qui, elle, contrairement aux dires de Mitterrand, ne fut pas un maquis, et encore moins "le premier maquis de France".

Le M.R.P.G.D. participa à la création d'un maquis près de Cluses. *Robert Perrier*, notre ami M.R.P.G.D. depuis avril 1942 à Lyon, recruta et organisa un maquis de plus de 100 maquisards dans la Drôme. Ils lutteront directement par la guérilla. Ce maquis, et les anciens de l'Amicale de Chars dont s'occupait Périer, rejoignirent l'Armée de Lattre.

### *Les inconnus du M.R.P.G.D. en R 1.*

Par le fait de notre cloisonnement, de notre clandestinité totale, de l'impossibilité de prendre et de garder en général des notes et des fiches de nos effectifs, en raison du danger, d'excellents

agents du M.R.P.G.D. ont le sort du soldat inconnu de l'Arc de Triomphe. Beaucoup sont morts en France dans les combats de guérillas ou de la libération, ou sous les balles des pelotons d'exécution, ou en déportation. Certains sont encore vivants, mais ont préféré rester discrets. Pour la grande majorité des membres du M.R.P.G.D., en raison de leur nombre à travers toute la France, je n'ai jamais su leur nom véritable, ni leur fausse identité. Bien des survivants ne se souviennent pas non plus et pourtant souhaiteraient aussi se revoir ou correspondre. Bien d'autres ne se sont révélés que par des pseudonymes : ainsi, pour R 1, *Marc-André, Théo, Mexico, Camille, Calzan, Nerman, etc.* L'arrivée du M.N.P.G.D., qui a coupé les ponts avec tous ceux du M.R.P.G.D., puis le départ prévu et voulu de beaucoup pour l'Armée de Lattre, n'ont que rompu le fil d'Ariane, et tous les vrais Résistants savent combien souvent il était très difficile de se retrouver. Nombre de M.R.P.G.D. se sont intégrés, après la fusion du 12 mars 1944, dans l'Armée Secrète, l'O.R.A., les F.T.P., ou d'autres maquis, tous étant devenus des F.F.I., et y sont restés dans le cadre de la 1<sup>re</sup> Armée Française jusqu'à la victoire totale. C'était notre but, plutôt que, comme d'autres, de chercher à "rassembler sur le plan national" pour jouer un jour sa carte politique personnelle. Les nôtres ne voulaient que la libération de la France, des déportés, des P.G., et des requis en Allemagne, la défaite totale des armées hitlériennes sans en vouloir au peuple allemand, la destruction du nazisme et du vichysme, le retour, en France, de la République et de la Démocratie.

## **Les militants M.R.P.G.D. en R 2. (Région Marseille.)**

Si Lyon fut la "capitale de la Résistance" en France selon certains, les autres Régions n'en furent pas moins très importantes pour notre combat. Dès 1942, j'étais allé voir divers anciens P.G. pour les recruter pour le M.R.P.G.D., et, en tout cas, pour la vraie Résistance. Quelle n'est pas l'affreuse duplicité de Germain Desbœuf, ex-P.G., du Centre d'entr'aide de Marseille, qui a l'audace de déclarer dans son "témoignage" paru dans les "Dossiers P.G. Rapatriés" de Védrine, que s'il n'avait pas voulu m'écouter à ce moment, alors que les troupes allemandes avaient envahi la zone sud, c'est "pour ne pas compromettre" l'organisation des Centres d'entr'aide aux P.G. dans les Bouches-du-Rhône, et il ajoute que "cela n'impliquait pas le refus d'une action individuelle". Ah ! il est bien du groupe Pinot-Mitterrand ! Naïf, il précise qu'il ne m'a pas revu, comme si j'avais du temps à perdre... Et il osa déclarer qu'il a été le "correspondant" en mai 1943 d'une des organisations de P.G. rapatriés, clandestines, et qu'il "suppose que l'une d'entre elles devait être le R.N.P.G.". Est-ce clair et franc comme devrait l'être un pur Résistant ? Je ne trouve, dans les huit pages du "témoignage" de Desbœuf, aucune trace de la moindre Résistance aux troupes allemandes, au nazisme, ni à Pétain et sa clique, sinon une opposition au nouveau Commissaire général aux P.G. Masson, et encore une fois par un discours. Desbœuf mélange tout, et écrit que Mitterrand part pour Londres et Alger pour le M.N.P.G.D. en novembre 1943, quand le M.N.P.G.D. ne vit le jour que le 12 mars 1944. En Automne 1943, Védrine le nomme son "correspondant général pour la Région Marseille pour la F.A.C.E.A.". A mon sens, en a-t-il fait plus pour l'un que pour l'autre ? Il ne savait même pas ce qu'était le R.N.P.G., et pour cause. C'était ça le R.N.P.G. !

Par contre, s'il ne fut pas Résistant au sens où l'entendent les combattants de la Résistance, Desbœuf cumula les Présidences et les Vice-Présidences, et se dit "Fondateur et Vice-Président de la Fédération nationale des Prisonniers de Guerre" et Vice-Président de la F.A.C.E.A., dont Védrine fait un groupe très important dans le R.N.P.G. Je pense que Mitterrand et ses adeptes devaient bien manquer de vrais Résistants dans leurs rangs pour appeler Desbœuf, et cela n'étonne personne. Desbœuf se disait "conseil juridique" ! Dans la Région de Marseille, il faut dire à la vérité qu'il n'y eut pas de Résistance du groupe Pinot et du R.N.P.G. ou, après mars 1944, du M.N.P.G.D., mais seulement celle, pour ce qui nous concerne, du M.R.P.G.D. Et avec nous, ce ne fut pas de la Résistance à l'eau de rose contre Masson. Nous n'avons pas reçu de titres à la gomme de Présidents et de Vice-Présidents nationaux, et ne les cherchions pas. L'Histoire doit dire qui fut Résistant, et avec noblesse et idéal, et qui a bluffé.

Pour notre Mouvement, le M.R.P.G.D., le responsable régional de R. 2. fut *Léon Joubert, dit Bob*, ou Noël Ricard, ou Noël Bourjet, futur journaliste, écrivain de nombreux livres, à Marseille. Au début de juin 1943, il s'évada de la firme "Ingler et Karcher", où il était S.T.O., et se cacha chez les fameuses demoiselles Girard-Clot à Grenoble, où il rencontra Félix Kreissler. Il fit partie du maquis en Chartreuse et eut pour guide Joseph Recanati. Quand ce maquis fut incendié par les hommes de Pétain, Bob entra au M.R.P.G.D., d'abord à Lyon, avec Recanati, Roland Caillet, Ubu, Edgar et Violette, André et Suzanne Ulmann. Il prit en charge pour nous, écrit-il : "Un jeune agent de liaison, Marc-André, aux yeux de tendresse innocente malgré ses grosses lunettes, dévoué et confiant." L'Isère et, en particulier, Grenoble, dépendirent, pour le M.R.P.G.D., d'abord de Bob, aidé par Félix et Marc-André : courriers, transports d'armes, livraison de journaux, tracts et faux-papiers. Puis Bob prit l'animation régionale de R.2. pour nous. Et il fut chargé de relancer notre organisation régionale, en R.3., à Montpellier et Nîmes, grâce à *Paul Gabinski* et à *Jean Sudre*. Mais sa principale action fut celle de R.2. Le mieux est de le prouver par quelques lettres entre lui et moi, déterrées après guerre : "Michel à Bob. 30.11.43. Mon cher Bob, j'ai été absolument enchanté, ainsi que Pierre (Le Moign), de l'accueil qui m'a été réservé partout, et du travail considérable des cadres, effectué en si peu de temps dans ta Région. Je veux féliciter *Félix (Raymond Sordet)* pour la qualité du travail de son service de Renseignement. *Rodolphe* (Alpes Maritimes) m'a paru de premier plan. Je veux que très rapidement vous poussiez le recrutement, l'organisation, l'encadrement, dans chaque département. Je veux que le Service de Renseignements des départements côtiers (demandes du B.C.R.A. à mon retour de Londres en octobre 1943) nous donne, parfaitement, avec cartes, photos, dessins, tout le dispositif des défenses côtières (allemandes) et des plans adéquats de débarquement (pour les Alliés). Je veux que le S.R. Allemagne (organisation M.R.P.G.D. de Jean l'Allemand ou Gérard Kratzat) nous fournisse les dispositifs humains (allemands) de défenses du littoral. Je veux que notre A.S. soit poussée, organisée, hiérarchisée, dans chaque département." "Michel à Bob. 6.12.43. Il serait peut-être bon que tu passes trois jours dans chaque département... Utiliser tout de suite l'imprimerie du professeur pour les tracts à diffuser immédiatement. Et son photogaveur et un graveur." "Michel à Bob. 14.12.43. Je te demande d'urgence plans et dispositions de terrains de parachutages dans ta Région." "Bob à Michel. Janvier 44. La mise en place des cadres dans R.2. est à peu près terminée... Notre service s'est enrichi de *Cinnabar*... Par ses indications, nous avons sauvé deux bons patriotes sur le point d'être arrêtés : J.D. professeur et P.M. industriel... Un séjour à Nîmes a permis de confirmer le bon travail de Patrice (Gabinski, notre Régional R.3.) : très bonne équipe, services constitués... Les M.U.R. reçoivent régulièrement nos informations. Ils m'ont demandé de mettre en contact Félix (Sordet) avec leur responsable S.R. pour le faire bénéficier de son expérience." Et "Bob à Michel. 8.2.44. Pas d'argent. Nous ne savons pas si nous mangerons le jour suivant (tous les Mouvements de Résistance étaient dans ce cas, car les bimoteurs n'atterrissaient plus)". "Michel à Bob. 13.2.44. Merci pour ton courrier par *Lucette*. Le courrier Renseignements de Félix est toujours très intéressant et de valeur. Demande à Félix de continuer le Renseignement sur les défenses côtières de la frontière italienne jusqu'à l'Hérault (en se faisant aider). J'ai reçu les Actes d'engagement et j'en suis content... Pinot nous a assurés par écrit de sa volonté entière de fusion. La fusion est déjà réalisée entre nous et le C.N.P.G." "Charette à Bob. 20.2.44. Le travail accompli en R.2. est extrêmement utile. Ta Région est une des meilleures." Bob continuera sa Résistance, vraie et pure, sans contact avec le M.N.P.G.D., jusqu'à la libération de Marseille. Puis il fut chargé de mission militaire, près la 1<sup>re</sup> Armée, contre le réduit allemand des Alpes, et jusqu'à l'armistice. Il écrivit à Dechartre qu'à partir de la fusion, c'est-à-dire de la création du M.N.P.G.D., le 12 mars 1944 : "Nous avons été royalement négligés." Les gens du groupe Pinot, sauf quelques exceptions, ne se sont occupés que de petite politique. Il remit, après la guerre, à Le Moign', alors liquidateur du M.N.P.G.D., un "Mémorial héroïque à la mémoire de nos agents fusillés et déportés, du M.R.P.G.D., de la R.2.", mémorial que je n'ai jamais vu. Bob m'écrivit le 12 novembre 1945, lui qui fut un Résistant

authentique : "Tu es resté pour moi et pour de nombreux de nos camarades le chef aimé auquel on s'accroche toujours avec espoir"...

Le bugiste *Raymond Sordet, dit Félix*, responsable régional du S.R. France du M.R.P.G.D. en R.2., et son adjoint *Serge Tourette*, et bien d'autres du M.R.P.G.D., n'ont, heureusement pour eux, jamais été P.G. Et ce ne sont pas d'anciens évadés d'Allemagne. Ce n'était un critère de Résistance pour personne ! Alors qu'eux furent des héros et des martyrs de la Résistance la plus pure. Notre Mouvement n'avait pas, lui, d'œillères pour enjeu politique d'un groupe et pour ambition personnelle. L'important pour notre recrutement était de trouver des hommes et des femmes, gaullistes ou non, anciens P.G. ou non, qui acceptaient le don total à la Résistance, et donc à la lutte immédiate, selon les formes adaptées au moment, contre l'ennemi allemand. Raymond naquit en 1921 à Brecnier-Gordon, dans l'Ain. Bachelier, il devint dessinateur aux Ponts-et-Chaussées à Bourg-en-Bresse. Par instinct il est gaulliste et très actif. Une première fois, la police de Pétain l'arrêta, et il demeura deux mois en cellule (cette police de Pétain, comme, ensuite la Milice et la gendarmerie mobile, sur ordres du gouvernement de Pétain, fit beaucoup de tort et de mal à la Résistance). Il partit ensuite pour le maquis avec quarante jeunes et s'empara de camions qui emmenaient des Français pour le S.T.O. en Allemagne. Il quitta un maquis de Haute-Savoie dont il n'appréciait pas les pillages. Et il s'engagea dans le M.R.P.G.D. à Lyon, où il rejoignit Bob. De là ils partirent pour R.2. à Marseille. Il assuma à l'extrême sa responsabilité de notre S.R.-France dans les Bouches-du-Rhône, puis dans toute la Région. Il était excellent dessinateur et fort bon photographe. Le B.C.R.A. de Londres nous adressa pour lui et notre S.R. d'autres régions vingt 20 petits appareils photo type Minox. Certains jours, Serge Tourette et lui, chacun avec une copine, dans un secteur différent des défenses côtières allemandes, allaient batifoler dans les dunes, relevaient des croquis, prenaient des photos très précises. Rentrés chez eux, ils reconstituaient les emplacements des blockhaus et les plans de feux allemands de la ligne Todt de la Côte d'Azur, dans les Bouches-du-Rhône, le Var, les Alpes-Maritimes. Tout, avec les explications nécessaires, comme sait l'exécuter un professionnel, partait pour le B.C.R.A. de Londres par la lune. Pour répondre à ma demande précise, la radio officielle de Londres, la B.B.C., transmit plusieurs fois le message suivant : "Bravo Félix ! Je répète : Bravo Félix !" Tout était bien arrivé et très apprécié. A tel point qu'un agent de l'Intelligence Service en France chercha à faire entrer Félix et son groupe dans leur organisation en lui disant : "Vous serez princièrement payés." Sans succès.

Le 1<sup>er</sup> mars 1944, Félix dit à sa sympathique logeuse : "Je pars pour une demi-heure. Si, à dix heures, je ne suis pas rentré, cachez ma petite valise." La Gestapo l'arrêta. Jusqu'au 14 avril, il resta incarcéré aux Petites Baumettes, puis transféré à Lyon, au Fort-Montluc. Le 1<sup>er</sup> juin 1944, le conseiller allemand près le Tribunal de guerre transmit au Préfet de l'Ain cette note laconique :

"Les ressortissants français :

"1° Raymond Sordet, né le 14.10.1921 ; à Brecnier-Gordon, département de l'Ain, demeurant en dernier lieu à Bourg-en-Bresse, 16, rue Marcellin Berthelot.

"2° Paul Serge Tourette, né le 2.8.1924 à Bordeaux, Gironde, demeurant en dernier lieu à Bourg-en-Bresse, 16, rue du Lycée, ont été condamnés à mort par jugement du Tribunal de guerre, en date du 24 mai 1944, pour espionnage. Le jugement a été exécuté le 31 mai par fusillade".

Et voici la si émouvante dernière lettre de Raymond à ses parents. Son père, Marius Sordet, directeur de l'Annexe de l'Ecole Normale de Bourg-en-Bresse, la lut à ses élèves :

"Lyon, le 31 mai 1944. Chers parents et chères petites sœurs. C'est un après-midi de soleil, de ciel bleu et calme, le dernier que je vis en pensant à vous. Je pars en demandant de pardonner le grand chagrin que je vous cause. J'aurais tant aimé vous revoir une dernière fois pour vous embrasser affectueusement comme je vous ai toujours aimés. Soyez heureux malgré cette douleur. J'ai fait plus que mon devoir, et c'est ce qui me soutient devant la mort. Les sentiments que l'on éprouve devant un tel moment sont inexplicables. Je me suis confié à un prêtre allemand avant de partir et j'ai reçu la dernière communion. Transmettez à notre famille mes plus douces pensées, et dites aux amis que le devoir est une belle chose. Que Gilou et Nicole travaillent et connaissent le bonheur..."

La B.B.C. transmet de Londres trois messages : "Félix a été compromis." "Félix est tombé à l'eau." "Félicitations à Félix." Les dernières paroles échangées entre Félix et son père avant l'arrestation de Félix, telles qu'elles ont été écrites par un journal du Bugey, ont été les suivantes ; Le père de Félix : "Raymond, je ne vis plus. Je tremble tous les jours, mon petit." A quoi Félix avait répondu avec le sourire : "Tout cela, c'est de ta faute, papa. Pourquoi m'as-tu appris à tant aimer la France ?"

Voilà comment vécut et mourut un authentique Résistant du M.R.P.G.D. De sa mort et de celle de Serge Tourette, comme de celle de tant d'autres de nos martyrs du M.R.P.G.D., il est triste que Mitterrand, Benet, Védrine ne disent pas un mot dans leurs écrits... Ils ne savent presque rien du M.R.P.G.D. et le réduisent comme les indiens Jivaros réduisaient les têtes de leurs victimes. Mitterrand compte-t-il dans son "témoignage" dans "Dossiers PG Rapatriés" de Védrine nos héros et martyrs du M.R.P.G.D., dont Sordet et Serge Tourette, parmi les membres de ce qu'il appelle notre groupe et qui compte (en tout et pour tout selon lui) une douzaine d'anciens P.G. du Stalag XI B ? C'est monstrueux et grotesque ! Minable !

Le père de Raymond Sordet m'écrivait le 4 décembre 1944 : "Nous relisons en famille, pour la vingtième fois, sans doute, votre bonne et affectueuse lettre au sujet de notre enfant disparu dans la "mêlée souterraine". De toute notre âme endeuillée et fière, nous vous remercions pour les sentiments exquis que vous nous témoignez. Je savais par lui la dureté de la lutte et la délicatesse de vos tâches exceptionnelles. Je savais que sa foi dans le but certain et sa juvénile ardeur étaient supérieurement cultivées et entretenues par votre enthousiasme... Permettez à son papa de vous féliciter pour cette action si féconde, cet allant si communicatif, avec lesquels vous fîtes des héros. Pour nous, Monsieur, le coup est dur, irréparable. Pauvre petit ! Un garçon tout affection et volonté. Comme vous l'aviez bien compris !"

Bob et moi avons retrouvé des comptes rendus que Raymond Sordet, dit Félix, nous adressait sur ses activités M.R.P.G.D. : "Semaine du 24 au 31.10.43. Deux jours sur place, étude défenses côtières abords Marseille. Un jour sur place, étude défenses côtières secteur Saint-Raphaël Boulouris. Renseignements recueillis sur atterrisseur Richter (Solingen), canon Skoda D.C.A., etc." "Semaine du 1<sup>er</sup> au 7.11.43. Encore trois jours d'étude des défenses côtières des environs de Marseille. Deux jours à la Madrague, Baie des Catalans, le Roucas Blanc. Un jour sur la côte de Bonneveine à Pointe Rouge. Croquis et photos sur place. Rédaction des rapports sur la défense côtière. Rapport sur renseignements communiqués par P.G. évadés d'Allemagne." "Janvier 1944. Le 1.1.44. prise de contact à Nice avec le responsable S.R. départemental (M.R.P.G.D. Alpes-Maritimes) de Rodolphe. Le 12.1, voyage à Lyon, contact avec le chef de zone (M.R.P.G.D.) Lebreton. Le 22.1, voyage à Nîmes : Patrice (responsable M.R.P.G.D. de R.3.), travail des plus sérieux concernant les renseignements militaires (sur défenses côtières de l'Hérault), etc. Le 28.1, voyage à La Ciotat, ai préparé le plan des défenses côtières locales... avec l'appui de travailleurs de l'Organisation Todt et de pêcheurs sympathiques. J'espère au prochain courrier fournir le plan complet des défenses de La Ciotat et ses environs. Visite des docks et bassins maritimes." "Février 1944. Les 1, 2 et 3, voyage à Toulon. J'ai constitué un réseau départemental pour le S.R. (du M.R.P.G.D.) et nommé un responsable très sérieux, ancien combattant, pseudo *Arthur* (que nous n'avons pas retrouvé). Il

est à même de fournir tous les plans des défenses maritimes, aériennes, antiaériennes et côtières du Var. Les 5, 6, 7, 8, 9, voyage à La Ciotat. Poursuite du travail sur les défenses côtières. Visite des bassins maritimes. Suis satisfait du travail sérieux de *Francis* (nous ne connaissons, ni Francis, ni les autres agents du S.R. de R.2., hormis Sordet et Serge Tourette). L'enthousiasme des agents me satisfait. Nous tiendrons !" Tel fut le magnifique Raymond Sordet, dit Félix. Au lieu de palabrer, de rendre des visites sans risques et inutiles pour la guerre, ou de prêcher l'attentisme, l'immobilisme, comme l'ont fait les gens du groupe Pinot pour leur presque totalité, s'imaginant et faisant croire que c'était de la Résistance, comparons avec l'efficacité du "M.R.P.G.D." Sordet qui a aidé au débarquement allié sur la Côte d'Azur pour chasser les Allemands de France, et libérer plus vite les P.G. et Déportés en Allemagne. C'est toute la différence entre un vrai et pur Mouvement de Résistance, comme le M.R.P.G.D., et le pseudo "R.N.P.G." de Pinot, Benet, Mitterrand, et Védrine ! De la part du groupe Pinot-R.N.P.G., nous n'attendons que des excuses et du respect.

L'ami et principal adjoint de Raymond Sordet, *Paul-Serge Tourette, dit Jacques Petit ou Houdon*, était le fils du concierge du Lycée de Bourg-en-Bresse, et le frère de Guy Tourette recruté par Bob en septembre 1943. Le père des frères Tourette, amputé d'une jambe et de la moitié de l'autre au titre de la guerre 14-18, était aussi un grand patriote et développait la Résistance dans son Lycée. Sordet et Serge Tourette, et leurs équipes, se partageaient les travaux de notre S.R.-France en R.2. Les félicitations reçues par "Félix" étaient destinées autant à Serge. Tous deux furent arrêtés en même temps par la Gestapo à Marseille le 1<sup>er</sup> mars 1944. Tous deux furent très torturés et ne parlèrent pas. Ils moururent tous deux en héros, fusillés le 1<sup>er</sup> juin 1944, morts pour la France. Je connaissais Serge, comme Félix, et avais une totale confiance en lui et en son idéal. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il a donné sa vie pour notre pays. La veille de sa mort, il écrivait à ses parents cette lettre toute sublime : "Lyon, le 31 mai 1944. Très chers et bien-aimés parents. C'est l'après-midi. Il fait très beau. Le prêtre vient aimablement de nous confesser avec Raymond, et nous sommes prêts d'aller vers Dieu. Je recommande dans ma prison que vous n'ayez pas trop de chagrin. Cher papa, chère maman, et chère Madeleine, tâchez de surmonter cette dure épreuve. Je ne pense qu'à vous trois, ainsi qu'à Yvette, Guy, et Christian, et la meilleure récompense, le meilleur réconfort, c'est de vous savoir très courageux. Je pense aussi aux parents de Madeleine et à tous les amis. J'ai bien été un fils un peu rouspéteur, mais c'était pas très sérieux. Enfin, je vous quitte en vous embrassant de tout mon cœur et de toutes mes forces. Serge."

Le 25 novembre 1944, quand j'appris cette mort de Serge, j'écrivis à son père : "Je savais que votre fils était l'être le plus sûr, le plus dévoué, le plus attachant. C'est souvent, grâce à lui, que les renseignements les plus utiles à la victoire, et, en particulier, au débarquement, nous sont parvenus. A ce moment votre fils était volontairement un obscur. En réalité, il se couvrait de gloire. Je conserverai toujours de votre fils le souvenir d'un homme totalement dévoué à la France. Il est de ceux qui savent mourir le front haut pour leur cause. Je partage votre douleur de toute mon âme." Le 25 octobre 1945, le père de Serge m'écrivait à son tour pour me faire part de son émotion d'avoir enfin retrouvé le corps de son fils qui sera inhumé dans le carré militaire de Nice. Parlant de Félix et de Serge, il précisait : "Que leurs sacrifices ne soient pas vains serait une grande consolation !" Faut-il être d'épouvantable parti-pris, d'une laideur d'âme et d'une méchanceté impardonnables, pour ne pas même respecter le M.R.P.G.D., le Mouvement de Résistance de tels héros et martyrs ! Certes, ils n'étaient pas, eux, décorés de la Francisque de Pétain, ils avaient des origines modestes et peu fortunées, ils n'auraient jamais été des socialistes Lucullus, ils n'ont jamais joué double-jeu, ni trompé tout le monde. Ils étaient d'authentiques et purs Résistants comme les militants du M.R.P.G.D. Et c'est ce qui gêne certains depuis la création du M.R.P.G.D.

*Georges Garayt, dit Cinnabar*, entra au M.R.P.G.D. grâce à *Lucette Luigi ou Gilli*, l'un de nos agents de liaison. Bob le chargea de Renseignement et d'action, en particulier dans les milieux économiques allemands et pro-allemands de la Côte d'Azur. Pour notre Mouvement, il fut le

principal recruteur et financier de tout un groupe régional comprenant *Guy Tourette* (frère de Serge), *Pierre-Emile Bach*, *Bernard Adrien*, et *bien d'autres*, dont son propre fils *Raymond Garayt*, et *Paulette Gringoz*. Par lui nombre d'arrestations furent évitées. Tout le groupe rechercha, acheta, et transporta des armes pour nous. Sans doute à cause d'un agent double (peut-être Cappeau ou Georges le hâvrais), le 26 mars 1944, Georges et Raymond Garayt, Paulette Gringoz, Pierre-Emile Bach, Guy Tourette, furent appréhendés par la Gestapo. Interrogatoires et terribles tortures pour Georges, Pierre-Emile, et Guy, rue de Paradis à Marseille, avec noyades dans une baignoire jusqu'à syncope. Georges, qui avait été menotté avec son fils jour et nuit, réussit, au cours d'un transfert, à fuir jusqu'en Suisse. Raymond et Paulette furent expédiés au S.T.O. en Allemagne. Mais Bach, Guy Tourette, et Adrien Bernard, furent déportés en Allemagne. Nous croyons qu'Adrien Bernard est mort en camp de concentration, sans savoir sous quel nom d'emprunt. La date de leur déportation serait le 28 août 1944.

*Pierre-Emile Bach, dit Lido, Emile, Saint-Paul, Romain*, est entré au M.R.P.G.D. à Marseille dans notre Service Action-France. Il avait 21 ans. Il transporta souvent notre courrier ou nos armes, cacha des Juifs, apporta son aide à des évasions par les Pyrénées, effectua des sabotages, distribua des journaux et des tracts de la Résistance et, en particulier, du M.R.P.G.D., participa aux relevés des défenses côtières des bases allemandes de Toulon, etc. Arrêté par la Gestapo le 26 mars 1944, ces brutes lui cassèrent la mâchoire, lui enfoncèrent des crampons dans le nez, lui broyèrent les doigts dans un tiroir, lui écrasèrent les testicules, et le noyèrent plusieurs fois dans une baignoire. Il fut déporté à Neuengamme, puis au Kommando de Wilhemshaffen. Devenu typhique, ses poumons furent atteints. L'avance alliée le libéra. Transporté en Suède, les Suédois lui sauvèrent la vie, comme à nombre de déportés français, grâce à tous leurs soins dans leurs hôpitaux. Il fallut, hélas ! enlever un poumon à notre ami. La famille royale de Suède et la comtesse Bernadotte se sont dévouées pour lui et les autres déportés. La France leur doit une immense reconnaissance. Bach, rentré dans notre pays, ne put reprendre sa vie de musicien à la batterie ou au piano. Il devint journaliste à "Connaissance des Arts", "Benjamin", "Entreprise", etc. Il m'a déclaré récemment : "J'ai conscience d'avoir presque tout sacrifié pour la France dans la Résistance, dans le M.R.P.G.D. : ma jeunesse, ma santé, ma vie de famille, mon métier. Depuis mon retour de déportation je m'efforce de survivre." C'est un modèle de dévouement à la Résistance.

Né en 1921, *Guy Tourette, dit Yvon*, frère aîné de Serge, avait vécu pendant des mois la vie de maquisard en Haute-Savoie jusqu'à son arrestation par les gendarmes français de Pétain. Il fut condamné à quatre ans de prison par les juges très pétainistes du tribunal de Chambéry, mais il réussit à s'évader et à entrer au M.R.P.G.D., à Marseille, comme Agent P.1. le 1<sup>er</sup> septembre 1943, puis P.2. à partir d'octobre 1943. Il se rendait pour nous à Nîmes, Saint-Etienne, et Lyon, pour acheter et transporter des armes : deux revolvers, un mauser de 9 m/m, deux colts, des grenades, etc. A la demande de notre S.R. de R.2., Félix, il effectua de nombreuses missions de renseignements militaires, surtout à Toulon. Pour le B.C.R.A., il nous procura plans et photos de l'intérieur de l'Arsenal de Toulon, des renseignements sur le port de Marseille, les mouvements de navires, les transports de troupes allemandes par train. Pris par la Gestapo, lui aussi, très torturé 425, rue de Paradis à Marseille, incarcéré aux Baumettes, il fut déporté à Neuengamme, puis au Kommando de Willhemshaffen. Libéré le 15 juin 1945 par les Alliés, il sera choyé en Suède. Notre responsable départemental des Alpes-Maritimes, *Georges Renevey*, qui a bien connu Guy au M.R.P.G.D., a écrit : "Il peut être cité en exemple à toute la jeunesse d'aujourd'hui pour avoir volontairement et courageusement fait son devoir de français à l'âge de 22 ans, en bravant les risques et sans jamais se départir d'un optimisme communicatif."

De même que nous n'avons plus eu de nouvelles d'Adrien Bernard, probablement ancien ingénieur de l'Ecole Centrale, adjoint de Garayt, nous n'avons rien su du sort d'*Aimé Blanc*, ancien pianiste au "Monseigneur", à Marseille, peut-être Israélite, qui travaillait en équipe avec

Lucette Luigi pour le M.R.P.G.D., lui principalement dans notre S.R. Nous le croyons disparu en déportation.

Dès juillet 1942, mon ami *André Parfait*, marié, père d'un petit garçon, P.G. évadé du Stalag XII A, s'était mis à la disposition de notre Mouvement. Il devint le trésorier et le conseil de R.2. pour nous, et discutait avec Bob les opérations projetées. Il nous aida de ses deniers. Comme André Parfait, *Jean Tamisier* était un ami de la C.A. 3 du 36<sup>e</sup> R.I. en 39-40 ; il était aussi marié et père de famille, mais nous aida pour la fabrication des faux-papiers et par ses renseignements. Le 1<sup>er</sup> décembre 1943, nous lui écrivions pour le remercier de son appui à nos camarades et à moi. Il nous mit en relations avec plusieurs personnes que nous avons recrutées. Lui s'était évadé, comme P.G., du Stalag III A, le 22 mars 1941. *Raymond Sérès, dit Marius*, rapatrié comme faux-malade du XI B où il résistait avec nous, s'engagea au M.R.P.G.D., comme Parfait et Tamisier, à Marseille. Sérès était chargé de Renseignement militaire bien avant l'arrivée de Bob. Il l'aida ensuite pour le recrutement, les faux-papiers, le Renseignement. En avril 1944, après les graves arrestations dans nos rangs, il s'engagea dans les F.F.I. Il participera à l'attaque de Grenoble, puis s'intégrera à l'Armée de Lattre où il fut blessé au cours d'un combat dans les Vosges.

Parce qu'il était chef de la censure à la Préfecture de Marseille et très favorable, *Pierre-Marie Train, dit Luc*, fut engagé dans notre Mouvement, nous rendant de grands services par ses renseignements. Bob écrit : "L'importance, la qualité, la valeur des informations recueillies chaque semaine, comme son dévouement au M.R.P.G.D., doivent demeurer dans notre Histoire." P.-M. Train était né à Paris en 1901. Il devint rédacteur en chef du "Méridional" à Marseille de 1944 à fin 1945, puis à Paris. Il écrivit de Raymond Sordet et de Serge Tourette, à qui il transmettait ses Renseignements sous l'occupation, mais il ignorait leurs vrais noms : "Ils connaissaient mon adresse, ma situation. Je leur dois la vie et d'avoir échappé à l'atroce épreuve. Félix ! Yvon ! Mes copains massacrés !"

Gérard Kratzat disposait d'un responsable régional de son S.R.-Allemagne pour le Mouvement, à Marseille : *Jacky*, que nous n'avons jamais vu. Félix Kreissler et Denise, pour notre F.I.A., habitèrent plusieurs semaines à Marseille : ils choisirent sur place leurs *correspondants* pour notre Service Action-Allemagne.

Des correspondants du M.R.P.G.D. nous apportèrent tout leur concours : *Jaume*, le professeur de philosophie au lycée Thiers de Marseille, et sa femme. Lui s'occupa de notre Comité d'études. *Mme Laurent*, de la pension "Printania", aida et hébergea nos agents. *Henri Massot*, rédacteur en chef de "Marseille-matin" et futur directeur général de "Paris-Presse", nous fournissait périodiquement d'intéressants renseignements militaires et politiques. *Berger*, des "Editions Laffont" nous aida. Les informations nous manquent sur beaucoup de M.R.P.G.D. de la Région, tels *Charlie Faraut*, de Monaco, *Olivier ou Guy Luques*, *Auguste Bellon* de Marseille ancien évadé du Stalag XII A.

Furent très actives dans notre Mouvement la corse *Lucette Luigi ou Gilli*, notre agent de liaison entre Marseille, Nice, Lyon, Paris, etc, et *Colette Bergealtz, dite Colette Moncel*, future épouse de Léon Joubert, notre Responsable de R.2. Elle était sa secrétaire, mais aussi son agent de liaison. Comme elle parlait bien l'allemand, elle demandait aux chleus de porter ses valises dans les gares. *Jacqueline Pagliano ou Manent*, née Bonnet, dite Jacqueline ou Françoise, fut un excellent agent de liaison M.R.P.G.D. de juillet 1943 à mars 1944 entre Marseille, Nice, Montpellier, Lyon et Paris, transportant elle aussi nos courriers secrets. *Mireille*, elle, dont nous ne connaissons pas le nom, était spécialisée par nous dans le courrier entre Marseille et Nice. *Marie-Claire*, inconnue de nous, s'acquitta du Service social du Mouvement en R.2.

## *Dans les Alpes-Maritimes.*

Notre responsable départemental M.R.P.G.D. y fut *Georges Renevey, dit Rodolphe ou Rolley*, de Nice. Evadé d'Allemagne le 3 décembre 1941, il fut un grand Résistant appartenant à la fois au M.R.P.G.D. et Réseau Charette, d'une part, et au Mouvement Combat/Réseau Katanga de Renseignements dépendant de Jean Gemaeling, puis de Gorce-Franklin, que nous avons toujours beaucoup appréciés dès la clandestinité. Renevey déclare : "Je fais partie de ceux que l'on ne conteste pas et qui sont libres de dire ce qu'ils pensent." Il cumule les fonctions dans les Amicales départementales. Après la guerre, il épousa *Micheline Labous, dite Mickey*, qui fut, au M.R.P.G.D., sa secrétaire, chargée du Renseignement, de la propagande et du transport des courriers. Ils préparèrent leurs groupes à l'insurrection. Renevey écrit, le 1<sup>er</sup> janvier 1944 : "Fin novembre 1943, M(erli) (du groupe Pinot) était d'accord pour faire la fusion (entre le M.R.P.G.D. et son groupe sur le plan départemental)... mais il a reçu des ordres qui lui disaient de se méfier (du M.R.P.G.D.)." "Il y eut la fusion le 12 mars 1944. Pierre Merli (très ami de Mitterrand) (futur sénateur-maire d'Antibes) ayant de l'ambition, et moi me sentant assez bien dans ma peau pour être second, l'accord fut réalisé (création d'un M.N.R.P.G.D. départemental, comme s'il n'y avait pas assez d'initiales dans le sigle, ce qui n'exista nulle part ailleurs). "Renevey était aussi le second de Jean Constant à Combat-Alpes-Maritimes. Aussi le M.R.P.G.D. devenu, avec le groupe Pinot départemental, le M.N.R.P.G.D. fusionnèrent-ils en fait avec Combat (Jean Constant) pour former une seule organisation, dont Benet, Védrine, Mitterrand, ont tout à fait tort de revendiquer une origine ou une dépendance unique ou principale R.N.P.G. Renevey précise : "Second de Constant à Combat, second de Merli au M.N.R.P.G.D., je pouvais me permettre d'être le ciment et de consolider les structures d'un Mouvement qui allait devenir le principal des Alpes-Maritimes. Nos maquis étaient organisés sur plusieurs points du département. Tous furent mis à la disposition de l'O.R.A. Jean Constant, Merli et moi, décidâmes d'imprimer et de diffuser un journal "Combat-M. N.R.P.G.D." L'éditorial fut rédigé par Jean Constant et moi. Le slogan du titre ainsi que la mise en page du titre était de moi. Nous tirâmes quatre numéros clandestins. A la libération de Nice, le 28 août 1944, le journal devint "Combat de Nice et Sud-Est". Nos maquis, sous le commandement de Morgan, continuaient le combat contre les Allemands... Intégrés à l'Armée des Alpes, nos Résistants contribuèrent pour une large part à la libération du département dans des combats sanglants jusqu'au printemps 1945. Il ajouta : "Aucun Résistant ayant appartenu au clan "Jean Constant-Renevey" n'a jamais reçu la moindre décoration." Grâce à qui l'on devine, Merli devint, après la guerre, directeur interdépartemental au Ministère des Anciens Combattants et un jour obtint la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Souriant, Merli écrivait le 9 mai 1946 à Mme Georges Renevey : "Bien chère amie. Il est indispensable de faire obtenir à Georges (Renevey) la Croix de la Légion d'honneur qu'il mérite depuis longtemps. Je vous prie de trouver ci-joint un imprimé. Ce que vous ne pourriez remplir, je le ferai moi-même. Je vous embrasse. Pierre Merli." En mai 1987, toujours rien pour Georges Renevey, sinon deux poids et deux mesures, un sac de nœuds, et l'injustice. Pour Renevey, aucun mot dans sa correspondance pour nommer le "R.N.P.G.", même début 1944, ce qui semble confirmer que ces initiales n'étaient pas encore inventées à ce moment-là. Le 12 janvier 1944, j'écrivais à Renevey : "P(inot) (que je venais de voir) m'a dit juste l'inverse de ce qu'ils (Merli et Jalabert du groupe Pinot) t'ont dit. Les pages ci-jointes (probablement une lettre de Pinot pour me confirmer que son groupe voulait fusionner avec le M.R.P.G.D.), que tu voudras bien communiquer à ceux dont tu parlais, réfutent leur argumentation (déclarant que le comité directeur du groupe Pinot ne désirait pas cette fusion)." Dans le groupe Pinot, il faut dire à la vérité que nous avons souvent été en relations avec des gens "francs comme des ânes qui reculent". A l'inverse des militants du M.R.P.G.D. qui n'ont jamais joué double jeu.

Parmi les adjoints de Renevey, *Vincent Vinciarelli, dit Armand, ou Julien Léon, ou commandant Jean Bart*, fut, en qualité de capitaine, responsable M.R.P.G.D. de la rive droite du Var-Alpes - Maritimes. "Il fut courageux et participa activement à la lutte contre l'ennemi", écrit Renevey.

Vincent fut sérieusement blessé au combat, devint grand mutilé. Son cousin *François Casati*, sous-officier de carrière, lutta, comme adjudant, aux côtés de Vinciarelli. Parmi les autres du M.R.P.G.D., adjoint aussi de Vinciarelli, très combatif, *Louis Euzière*, de Bar-sur-Loup. Tous autres nous sont restés inconnus.

### *Dans les autres départements de R.2. (Région Marseille)*

Pour nous, les Hautes-Alpes, avec Gap, ont été rattachés à R.1., tandis que le Gard, avec Nîmes, dépendra de R.3. (Montpellier).

Le Var vit l'implantation M.R.P.G.D. créée par Marcel Kahn, puis Sordet, Serge et Guy Tourette, Bach, qui s'y sont rendus souvent, surtout pour créer en profondeur notre S.R.-France et en rapporter les informations, plans et documents, de première valeur. Roland Caillet, Deloule et *Pélissier* y avaient souvent, en 1943, accompli des voyages à ces fins. Sordet confia le S.R.-France du Gard à *Auguste Raymond, dit Arthur*, et la responsabilité générale du Gard pour nous fut confiée à *Carette*.

Quoique l'Action-France dans la Drôme dépendait du M.R.P.G.D. Robert Perrier, le S.R.-France, à Valence, dépendait de *Gastambide*, fils de pasteur, rattaché à Raymond Sordet. Ce sont des états de fait en raison des relations de chacun, et nous étions l'inverse d'une administration de Vichy. Seuls les résultats efficaces de Résistance comptaient pour les nôtres.

Guy Tourette et Pierre-Emile Bach sont allés souvent, pour notre Mouvement, dans le Vaucluse, et, en particulier, en Avignon, où nous possédions des délégués permanents.

Voici retrouvée une lettre significative du 29 novembre 1943 du voyage effectué par Bob, notre Régional R. 2, avec Pierre Le Moign' notre Responsable général zone sud. C'est pris sur le vif comme un film : "Lebreton (Le Moign') et moi avons vu de nombreux éléments (M.R.P.G.D.) de Marseille, des dirigeants de Nice, Cannes, Nîmes, Gap, Aix... Après enquête auprès du chef régional (?) du groupe Pinot (futur R.N.P.G. ?) et de nos dirigeants, il apparaît clairement que, sauf à Nice où il y a des velléités, le Mouvement Pin/Mitt (c'est-à-dire Pinot/Mitterrand) (nom que, le premier, j'avais donné pour rire au groupe Pinot) n'a pas commencé à grouper des éléments de Résistance, et à organiser des services de Résistance, ni une Armée Secrète, en R. 2. Un de nos militants, qui alla voir Mitt(érrand) à Vichy (avant son départ du 15 novembre 1943 pour Londres), en revint dégoûté en le traitant, lui et les siens, de fumistes. Pour l'instant (pour le groupe Pinot, futur R.N.P.G. ?) il ne s'agit que de résistance à Masson (lutte politique de succession contre celui qui avait été nommé Commissaire Général aux P.G. en janvier 1943 à la place de Pinot). Le "Mouvement Prisonniers" (aussi bien celui de Masson que celui de Pinot ou de Mitterrand) est nul (dans la région R. 2)." Les faits, constatés par Bob et ses cadres, sont les mêmes dans toute la France à pareille époque et depuis toujours. Du côté du groupe Pinot, à part quelques exceptions, pour confirmer la règle, de la part de rares résistants vrais par instinct personnel, on ne constate aucune Résistance authentique et active, sauf un peu de palabres contre Masson, ce qui, pour tous les Résistants réels, n'a jamais été de la Résistance, comme certains le font croire. Il ne faut pas confondre vrais et faux.

### **R. 3. — Région Montpellier du M.R.P.G.D.**

Le premier contact du Mouvement avec cette Région fut mon voyage, début novembre 1942, à Plagnes, domaine agricole des Cayrel, à 20 kilomètres de Saint-Germain-du-Theil, en Lozère, parce que je pensais bien qu'il deviendrait important pour la Résistance régionale. L'endroit, isolé au flanc de l'Aubrac, entre Lozère et Aveyron, avec l'idéal et le patriotisme des Cayrel, leurs moyens, leurs collines favorables aux parachutages, les possibilités de caches, tout m'attirait dans le cadre de mon amitié avec *Raymond Cayrel*, le fils aîné. Comme prévu, ses parents, sa jeune sœur, son frère et lui, me réservèrent le meilleur accueil personnel et leur contribution à la Résistance. Comme je l'avais fait à Boën-sur-Lignon, dans la Loire, chez le comte de Neubourg, j'ai voulu me rendre compte sur place. Raymond appela des chevaux en

liberté sur les collines et en prit deux en leur offrant du gros sel dans sa main. Il leur mit un licol et une couverture. Nous voilà caracolant au milieu des taureaux et des vaches à l'estive. J'ai pu fixer les coordonnées des Cayrel au B.C.R.A. et donner mon feu vert total. Plusieurs parachutages eurent lieu là. Une mission interalliée vint installer son P.C. chez les Cayrel, et bien des dirigeants régionaux de la Résistance profitèrent de l'hospitalité de nos amis. A la base, trois officiers venus de Londres : un Français, un Anglais et un Néo-Zélandais. *Jean Sudre*, du M.R.P.G.D., s'y rendit pour les voir. *Henriette Cayrel*, la très charmante sœur de Raymond, devint leur secrétaire et spécialiste du chiffage des câbles. Sans des personnes comme les Cayrel, la Résistance n'aurait pas vécu.

Nous disposions déjà de militants M.R.P.G.D. dans R. 3 quand, à ma demande, Bob, notre Régional de R. 2, prit contact avec *Paul Gabinski*, *Jean Sudre*, *René Duffandéou* et *Jean Lasserre*, à Nîmes, et *Maurice-Jules Planès*, dit *Paul-Louis*, à Montpellier, et ils intégrèrent le M.R.P.G.D., au début du 3<sup>e</sup> trimestre 1943. Quatre d'entre eux étaient anciens P.G.

*Paul Gabinski*, dit *Patrice*, d'origine polonaise, né en 1911, aspirant aux Stalags VII B et XVII B, fut rapatrié en mai 1942 comme faux-malade. Il fit partie du Réseau Tartane-Masséna que la Gestapo décima, puis adhéra au M.R.P.G.D., dont il devint le responsable départemental pour le Gard. Pourchassé par la Gestapo, il s'installa à Montpellier et forma un directoire régional M.R.P.G.D. tricéphale avec Jean Sudre et Planès. Gabinski écrit : "Au 3<sup>e</sup> trimestre 1943, une jeune fille s'est présentée chez moi (à Nîmes) me demander de me rendre à Marseille. Je devais m'y trouver tel jour à telle heure devant un kiosque à journaux sur la Canebière, la revue allemande "Signal" à la main. J'y fus contacté par un gars (Le Moign')... qui m'a conduit dans un bistrot où tu (Charette) nous attendais. Tu m'as chargé de l'organisation du M.R.P.G.D. sur le plan régional. Planès était M.R.P.G.D. Je puis t'affirmer qu'il était avec moi au M.R.P.G.D., car il était venu te voir à Paris avant la fusion du 12 mars 1944. Tu lui as remis de l'argent pour Sudre et moi." Benet, dans son Historique du R.N.P.G., puis Védrine, selon leurs habitudes, ont lancé une O.P.A. sur Planès, comme chef régional R.N.P.G. à Montpellier. Or, Planès jusqu'au 12 mars 1944 ne jouait pas double jeu, lui : il était M.R.P.G.D. Qu'il soit devenu R.N.P.G. après la fin de la guerre est une autre histoire. Mais toutes les personnes consultées par nous ont affirmé : "Ce qu'a dit Gabinski est vrai." Tous louent l'admirable courage et l'efficacité de Gabinski, les renseignements militaires récoltés et communiqués, son recrutement, son organisation, ses envois systématiques de réfractaires du S.T.O. dans les maquis, et, en particulier, dans le maquis Jean-Pierre en Aveyron et celui de Sudre en Lozère.

*Jean Sudre*, alias *Jules* ou *André*, ancien P.G. évadé de Trèves le 4 octobre 1941, adhéra d'abord au Réseau Tartane-Masséna, puis, celui-ci détruit, au M.R.P.G.D. Il a toujours été très gaulliste. Il participa à notre directoire régional avec Gabinski et Planès. Il aida beaucoup à la création et au développement du maquis Jean-Pierre, et plus encore aux maquis de Lozère. Il assurait la liaison entre la mission militaire interalliée de Plagnes, chez les Cayrel, avec les M.U.R. et le M.R.P.G.D. Il récupéra des armes après les combats de Chaudes-Aigues et de Montmouchet.

Tous ceux qui ont connu Pierre Monteil, dit Chauchard, puis Jean-Pierre, l'aimèrent en ami. Parmi eux de nombreux M.R.P.G.D., et, lors de son enterrement, plus d'un pleurait à chaudes larmes. Rien ne permet au groupe Pinot, ni de s'approprier Jean-Pierre, ni de compter le maquis Jean-Pierre comme maquis R.N.P.G., même par l'origine. Jean Sudre, un des meilleurs amis de Jean-Pierre, écrit : "Il fait froid en Aveyron l'hiver. En mars 1944, Jean-Pierre était un fugitif, démuné de tout. Il était camouflé chez son cousin Baptiste Teissède, à la Frayssinède, petit hameau au-dessus de Saint-Geniès d'Olt, où il participait à la production de charbon de bois afin de payer son écot (absolument rien de l'ébauche même d'un maquis). J'ai rencontré pour la première fois Jean-Pierre, le 19 avril 1944 (il n'y avait pas de groupe Pinot ni de R.N.P.G.), à Estaing, hôtel Rinaldi, en compagnie de Planès. Etait-il d'essence M.R.P.G.D., ou M.N.P.G.D. (depuis le 12 mars 1944) (Gabinski n'évoque même pas l'hypothèse d'un groupe

Pinot, ni du R.N.P.G. que personne ne connaissait), aucun participant à cette réunion ne pourrait le dire. Cependant Planès et moi étions effectivement en mission définie (depuis des mois) par Charette et entraînant la suite. Notre engagement était bien convergent et chaleureux. Jean-Pierre est mon meilleur ami." A ma question à nouveau précisée relative à l'adhésion de Planès au M.R.P.G.D., notre Mouvement, et non au R.N.P.G., Jean Sudre insiste : "Lorsque le 6 mars 1944, Gabinski, Lasserre et moi (strictement M.R.P.G.D.), traqués par la Gestapo à Nîmes, retrouvons Planès à Montpellier, Planès se tourne vers toi (Charette), vient te rencontrer à Paris, afin de te demander pour nous de fausses pièces d'identité, de l'argent, des ordres, des instructions, et la définition de la mission. Dans cette situation tragique de sauve-qui-peut, il s'adresse à toi, ce qui est bien l'acte d'allégeance par définition et la preuve indubitable."

Jean Sudre ajoute, en parlant des cinq jeunes Sétois qui créèrent, les premiers, avec J.-P. Monteil, ce qui s'appellera le maquis Jean-Pierre et que Benet, Védrine et Mitterrand chercheront à kidnapper pour le R.N.P.G., comme très souvent : "Les Sétois étaient tous M.R.P.G.D., avant le 12 mars 1944, date de création du M.N.P.G.D." Jean Sudre fut le secrétaire général des organisations patronales du Gard, puis de l'Hérault, et enfin de toute la région, de 1946 à 1981. Il n'est pas du genre avocat qui défend son client, ni politicien qui ratisse des amis à travers la France pour redorer son "look".

Né en 1921, *Jean Lasserre, dit Daniel ou Lacroix*, sétois d'origine, fut d'abord membre du Réseau Tartane-Masséna jusqu'à son démantèlement, avant d'adhérer au M.R.P.G.D. au début du 3<sup>e</sup> trimestre 1943. Il prit aussi le pseudo de Lejeune et devint l'adjoint de Gabinski et de Sudre pour le Gard. Il recruta beaucoup pour nous et récolta nombre de renseignements militaires, puis participa à la création de deux groupes-francs et à des actions de guérillas en Lozère et en Aveyron. Avec les cinq jeunes Sétois et Jean Sudre, il fit partie des fondateurs du maquis Jean-Pierre en Aveyron. Avec Sudre, il participa à la constitution du maquis de Lozère. En mai 1944, devenu M.N.P.G.D. par fusion, il sera officier, et adjoint du chef du maquis Jean-Pierre. Il avait assuré des liaisons avec les M.U.R. et la Mission interalliée chez les Cayrel en Lozère. Et il contribua à la récupération des armes à Chaudes-Aigues et au Montmouchet. En septembre 1944, Lasserre, avec le maquis Testor et le maquis Jean-Pierre, rejoindra comme F.F.I. l'Armée de Lattre jusqu'à la victoire. Il deviendra le directeur général de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Nîmes.

*Maurice Planès*, nous dit Louis Doise qui l'a bien connu, a été un authentique M.R.P.G.D. et un "gaulliste jusqu'au bout des ongles". Comme beaucoup d'anciens P.G., particulièrement ceux, comme lui, qui ont été directeurs de Maisons du Prisonnier, Planès aurait été pris dans les filets de Mitterrand après l'Armistice de 1945. Pour parvenir à la première place dans le parti politique qu'était l'U.D.S.R., Mitterrand y aurait fait entrer nombre d'anciens P.G., sous prétexte de solidarité entre P.G., et ainsi aurait glané des mandats pour renverser un jour Pleven, président de l'U.D.S.R., et prendre sa place, marche-pied pour son avenir politique. C'est ce que déclarent de vrais amis de ceux que Mitterrand a captés à travers la France pour lui servir de tremplin. Toutefois cette clientèle électorale, le plus souvent, a fait partie d'organisations de Résistance qui n'ont rien à voir avec le groupe Pinot ou le futur R.N.P.G. (?), ou n'a jamais prétendu — et c'est plus propre — avoir participé à la Résistance quand ce n'était pas vrai. Il ne faut pas être le roi des amalgames. Amputé du bras gauche depuis le 23 mai 1940, Planès eut le grand mérite de s'occuper de faux-papiers pour évasions de P.G. et de faux-dossiers pour rapatriements. Cela ne comporte pas d'être coiffé de la casquette de "chef régional du R.N.P.G." à Montpellier, même si l'on en dirige la Maison du Prisonnier. Cette automaticité, pour le groupe Pinot, est grossière et n'abuse que les naïfs. Planès était infiniment supérieur à ces basses manœuvres partisans d'après-guerre. Nous avons tous entendu récemment François Mitterrand coller une étiquette de Francisque du Maréchal sur le revers du Maréchal de Lattre de Tassigny. Avec le M.R.P.G.D., Planès a envoyé au maquis de jeunes réfractaires au S.T.O. Cependant Doise précise que c'est Gabinski, avant Planès, qui a dirigé les cinq jeunes Sétois

pour former le maquis Jean-Pierre, avec P. Monteil, en Aveyron. Planès, devenu F.F.I., et malgré son infirmité, participa à l'organisation de la lutte armée, lors de la libération de Montpellier, et à l'occupation des points stratégiques.

Furent aussi des responsables départementaux du M.R.P.G.D., dans le Gard, *René Duffandéou*, ex-directeur de la Maison du Prisonnier de Nîmes en 1943, et *Jean Connillière*, tous deux ardents militants de notre organisation en fin 1943 et en 1944. Connillière sera l'un des fondateurs, dans la clandestinité, du quotidien "Midi-Libre", dont il assura la direction, dans le Gard, pendant vingt ans.

Quoique digne de la légende, voici l'histoire vraie des cinq jeunes Sétois, cinq copains de la même ville, âgés de 17 ans en 1940, dont nous avons parlé. Dès la disparition de leur Réseau Tartane-Masséna, et durant le 3<sup>e</sup> trimestre 1943, ils signèrent leurs engagements dans le M.R.P.G.D. : *Jean Aubenque, dit Anémone, Georges Claustre, dit Aramis, Marcel Collière, dit Alexandre, Louis Doise, dit Louis, et Etienne Maillol, dit Barnabé*. Quatre avaient été éclaireurs de France, et routiers marins du clan "les frères de la Côte". Ils continuèrent dans le cadre M.R.P.G.D. leurs activités de résistance : faux-papiers, renseignements sur le port de Sète, défenses côtières, Mont Saint-Clair, plages de Frontignan et d'Agde, et d'une façon générale, complétaient le S.R.-France de notre Mouvement sur tout le littoral du Bas-Languedoc et du Roussillon. C'est Jean Lasserre qui présenta Collière à Gabinski. Collière devint responsable M.R.P.G.D. du port de Sète. Par Collière, grâce aux Grignac, habitants d'Estaing, en Aveyron, le futur maquis Jean-Pierre s'installera, non loin de là, au "Moulinou". Le cinq jeunes Sétois allèrent trouver Pierre Monteil et le décidèrent à former avec eux un maquis qui prit le nom de "Jean-Pierre", et dont P. Monteil assura la direction générale. Il avait été P.G. et s'était évadé du Stalag IV C le 13 novembre 1941. Il avait été directeur de la Maison du Prisonnier de Rodez et avait aidé à la fabrication de faux-papiers pour évasions de P.G. d'Allemagne. Le 13 décembre 1943, la Gestapo l'arrêta, et il s'échappa le jour même. Nulle part dans le Mémoire d'Histoire contemporaine présenté par Bernard Lasserre, fils de Jean, il n'est écrit que Pierre Monteil, futur "Jean-Pierre", ait été, à quelque moment que ce soit, membre du groupe Pinot, ou du R.N.P.G., ni bien sûr, leur responsable départemental pour l'Aveyron : ce sont des inventions d'après l'Armistice. Monteil a été victime d'une O.P.A., comme Planès et tant d'autres, pour gonfler la baudruche du groupe Pinot (R.N.P.G.). Le maquis Jean-Pierre, situé près de Bozouls, dans le nord de l'Aveyron, n'était en rien un maquis d'anciens P.G., ni à majorité anciens P.G. C'est faux ! Aux cinq jeunes Sétois se joignirent Marcel Chavannier, Jean Massol et Pierre Laudinat. Puis René Méjean, dit Anatole, né en 1913 à Aigues-Mortes, qui ne fut jamais P.G. Il était adjudant de carrière, mécanicien navigant de l'Armée de l'Air, très gaulliste. Il prit et garda, jusqu'à l'Armistice, le commandement militaire du maquis "Jean-Pierre". Pour être précis et selon les témoignages ; la fondation de ce maquis doit être fixée au 19 juin 1944, près de quinze jours après le débarquement allié en Normandie. Jamais, ont déclaré Gabinski, Sudre, Lasserre, Méjean, et les cinq Sétois, Pierre Monteil n'a dit ou laissé entendre, ni qu'il avait fait partie du groupe Pinot ou d'un R.N.P.G., ni rien de semblable. Et ils ont vécu près d'un an ensemble dans l'intimité. Le maquis reçut des effectifs en renfort, en quasi-totalité nos anciens P.G. L'action de ce maquis ne relève que des F.F.I. Jamais le M.N.P.G.D. ne l'aida financièrement, ni autrement. Des éléments du maquis, dont Méjean et Doise, attaquèrent plusieurs fois des convois allemands, et détruisirent des objectifs militaires dans la vallée du Lot, comme dans le secteur du maquis. Benet, le cousin de Mitterrand, ose écrire, ce qui est totalement mensonger, que le maquis "Jean-Pierre" a libéré Rodez. Il aurait dû se renseigner, car c'est faux, et déjà Henri Michel, l'historien de la Deuxième guerre mondiale, avait écrit : "Le maquis Jean-Pierre n'a libéré ni Rodez ni l'Aveyron." Mais ainsi est le livre de Jacques Benet... Près de trois mois après sa fondation, et le 23 septembre 1944, les F.F.I. du maquis Jean-Pierre, avec ceux du maquis Testor, de Séverac-le-Château, quittaient l'Aveyron pour rejoindre l'Armée de Lattre selon les dispositions que j'avais prises, en tant que Chef de la Mission Interalliée en Aveyron, en entente avec l'Etat-Major départemental F.F.I. et l'Armée de Lattre.

Dès novembre 1942, Louis Doise avait subtilisé un stock d'armes et de munitions à La Peyre (Hérault). Il prit de nombreuses photos d'installations allemandes depuis La Crau-du-Roi jusqu'à Port-Vendres. Il capta quantités importantes de carburants et d'explosifs dans les docks de Sète, etc. Alors qu'il était au maquis Jean-Pierre, il fut blessé le 22 juillet 1944 dans un corps à corps avec des soldats allemands. Il est le fils, le neveu, et le filleul de médaillés militaires pour faits d'armes. Il m'écrit : "La fierté de ma vie est d'avoir apporté ma modeste contribution à la Résistance." Etienne Maillol, en 1942 et partie de 1943, obligé de travailler pour l'organisation allemande Todt, en profitait pour noter et transmettre les plans des fortifications des plages de Sète et de Frontignan. Puis, aux Ponts-et-Chaussées de Sète, il put recopier des plans d'électrification très intéressants. Hélas ! Son père mourut en déportation. Marcel Collière intégra l'Ecole de Coëtquidan en juillet 1945. il deviendra lieutenant-colonel d'artillerie de marine avec 45 annuités de campagne. Il recevra la rosette de la Légion d'honneur au titre de la Résistance.

René Méjean, le chef militaire du maquis Jean-Pierre, s'est plaint dans l'une de ses lettres de ceux qui, par des manœuvres frauduleuses, se sont appropriés le maquis Jean-Pierre, tout à fait à tort, et les mérites de ce maquis. Il précise que "ceux du maquis Jean-Pierre n'ont jamais rencontré Mitterrand pendant la guerre". Il ajoute : "Nous n'avons JAMAIS eu à faire au M.N.P.G.D. (créé le 12 mars 1944), à moins que Jean-Pierre nous l'ait caché, ce qui m'étonnerait, et notre amitié de frère d'armes ne s'est jamais dissoute. Je ne pense pas que Jean-Pierre ait été Mitterrandiste jusqu'en 1946. A partir de cette date, Mitterrand lui a fait obtenir un poste en Allemagne... Ensuite, ils se sont rencontrés souvent... "François" (Mitterrand) a du en tirer quelques profits pour se blanchir de sa Francisque... ce qui lui a permis de s'auréoler du titre de grand résistant".

Les 60 à 100 hommes du maquis Jean-Pierre ont eu grand mérite, tant dans le maquis, qu'ensuite dans l'Armée de Lattre, jusqu'en mai 1945. Ils n'avaient pas eu, eux, la vie douillette de Mitterrand près de Danielle Gouze à Cluny et le mariage tranquille le 28 octobre 1944 à Paris. Certains, en France, ne vivaient pas la vie de sacrifice des combattants.

Lorsque Gabinski quitta le Gard, poursuivi par la Gestapo, comme Sudre et Lasserre, il confia le département, pour le M.R.P.G.D. à *Moncugniol. François Malric, dit Jean-François*, entra dans notre Mouvement en juillet 1943, après avoir quitté le M.L.N. Il était aspirant au Stalag XI B, avait été réfractaire à tout travail pour le Reich, et fait partie de la Résistance du Camp. En R. 3, il eut de fréquents contacts avec Gabinski, Sudre, Lasserre, Planès, Duffandéou, P. Monteil, etc., et Louis Faure qui mourut déporté à Buchenwald. Journaliste de métier, Mairie se spécialisa pour nous dans la rédaction, l'impression et la diffusion de tracts pour lutter contre la propagande allemande et vichyssoise en France, ce qui était indispensable. A la libération de Montpellier, il lança, avec Vianson-Ponté, le quotidien "Le Tigre", journal du M.N.P.G.D. Selon Mairie aussi, Planès a toujours été plus M.R.P.G.D. que membre d'autre organisation, car il était gaulliste. Malric croit fausse l'appartenance de Planès au R.N.P.G. à partir de mars 1943, comme certains l'affirment à tort, parce que, dit-il comme toutes les personnes informées, le R.N.P.G. n'existait pas à cette date, s'il a existé un jour comme Mouvement de Résistance.

*Annibal* fut le pseudo de *Marc Barillon*, né à Sète en 1922, entré au M.R.P.G.D., grâce à Lasserre, en janvier 1944. Il se chargea surtout du Renseignement, lui aussi sur les plages de Sète et des environs. Ensuite, il partit pour le maquis et sera blessé au cours d'un accrochage avec une colonne allemande. Puis, il rejoindra l'Armée de Lattre. *Paul Barbézier*, né à Loupiau en 1922, adhéra au M.R.P.G.D. en février 1944 et entrera dans le maquis Jean-Pierre fin juin 1944 avant de s'intégrer à l'Armée de Lattre.

Dans les Pyrénées-Orientales, de juillet 1943 à la fusion de mars 1944, le M.R.P.G.D. eut pour l'un de ses agents de Renseignements, *Guy Salvat*.

Dans R.3., notre Mouvement bénéficia du concours de merveilleuses militantes, très M.R.P.G.D., dont *Edith-Laure Bracco-Falchetti, dite Fanchon*, du 1<sup>er</sup> mai 1943 au 12 mars 1944, continuant ensuite au M.N.P.G.D. Agent de liaison, elle eut l'audace de porter pour notre Mouvement, armes, tracts, papiers, et parfois des documents importants.

Après la libération de Montpellier, Edith s'engagera comme A.F.A.T. *Suzette Planet*, de Montpellier, veuve en 1940, adhéra au M.R.P.G.D. et rendit de nombreux services, en particulier, à Gabinski et à Sudre.

Dans nos caches, nous avons retrouvé des documents d'origine, dont voici des extraits : "Compte-rendu d'activités de Patrice (Gabinski) du 14/12/43 au 14/01/44. Nombre d'adhérents M.R.P.G.D. pour le Gard : 23. Nous avons visité les arrondissements de Nîmes et du Vigan : recrutement et diffusion. Dans l'Hérault, nous avons visité les arrondissements de Montpellier, Béziers et Lodève. Nous avons un Centre à Sète. Je vous transmets les Renseignements de notre S.R.-Allemagne fournis par *Gilles*." "Compte rendu d'activités du 10/01 au 8/2/44. Nombre d'adhésions pour le M.R.P.G.D. pour cette période : 36. J'ai remis 22 actes d'engagement (remplis) à Yvon (Guy Tourette, pour moi). Je vous en envoie aujourd'hui 14 autres. J'ai prospecté la banlieue extérieure de Sète, Frontignan, Balarue, Mèze, Loupiau. Je suis en relations avec le chef régional (clandestin) de la 15<sup>e</sup> Région militaire, le commandant Bernard, le lieutenant Taillefer. Nous avons établi un plan d'action commune pour le jour J. Notre entente est parfaite."

J'ai un nombre important des actes d'engagement aux F.F.C. et au M.R.P.G.D., dont parle Gabinski. Le 25 février 1944, je lui écrivais : "Un câble reçu de Londres du Commissaire aux P.G. (du C.F.L.N.) Frénay nous félicite pour notre travail." Le 28 février 1944, Gabinski m'écrivait pour me demander ce qui pouvait "clocher (en R.3. pour le M.R.P.G.D.) pour qu'il puisse y remédier rapidement". Alors que nos militants M.R.P.G.D. risquaient tous les jours la torture et la déportation, ou la fusillade, ils s'inquiétaient d'apporter plus de perfection dans leurs luttes !

Gabinski, qui n'avait pu commencer que tard pour faire signer les actes d'engagement dans sa Région, dont j'ai mis au point le texte à mon retour de Londres le 15 octobre 1943, ne put en raison de la clandestinité faire signer ces actes qu'à un nombre restreint de nos adhérents en R.3., c'est-à-dire 63 engagements écrits avec des pseudonymes et des parrains. Il ajoutait : "le Mouvement a été lancé dans le Vaucluse et tout laisse prévoir que les responsables que j'ai choisis dans ce département seront à la hauteur de leur tâche et que leur activité sera effective." "J'ai rattaché à ma Région la Lozère et les Pyrénées Orientales. Je vous envoie les fiches d'adhésion et les feuilles d'écriture pour cette quinzaine."

Le 27 février 1944, Paul Gabinski, peu suspect de combat personnel contre quiconque, sinon contre les Allemands, m'écrivait : "Je vous signale que le "Mouvement Pin/Mitt" (C'est-à-dire le groupe Pinot, et personne n'avait encore jamais entendu ou lu le sigle R.N.P.G. à cette époque dans toute la Région Montpellier, R.3., malgré cette date tardive, et quoique nos militants connaissaient bien toutes les Maisons du Prisonnier de la Région) n'existe pas dans notre Région." C'est un témoignage d'Histoire. Il est de l'époque, et écrit de la main de Paul Gabinski. Il est vrai que notre camarade *Camproux*, ancien du XI B, professeur à Montpellier et poète occitan, qui combattit les armes à la main, lors de la libération de Montpellier, m'écrivit plus tard qu'il avait été M.R.P.G.D. "sans le savoir". Pour lui, comme pour nous tous, l'essentiel était de vivre en vrai et pur Résistant, et non pas avec un "R.N.P.G." par étiquette collée plus de trente ans après dans le groupe Pinot. Au M.R.P.G.D., il n'y eut jamais de supercherie, parce que personne d'entre nous n'a jamais eu l'idée malhonnête de rassembler les anciens P.G. sur le plan national, en s'efforçant de les draîner, par les Maisons du Prisonnier et les Centres d'Entr'aide aux P.G. à travers la France, dans l'orbite de Pétain et du gouvernement de Vichy, de septembre 1941 à janvier 1943, puis vers un attentisme anti-gaulliste, jusqu'au moment de la récupération après la Libération de Paris et, surtout, à partir de 1946, à des fins politiques personnelles. En R.3., comme partout, on cherchait les militants de la Résistance du

Mouvement Pin/Mitt, du groupe Pinot, ou du R.N.P.G., et, comme ma sœur Anne, on ne voyait rien venir... ou ils se cachaient sous le parapluie de la Francisque de Pétain, qui ne pouvait être que mérité et voulu. Pour l'Histoire, il faut lever les masques de carnaval !

#### **R.4. — Région Toulouse du M.R.P.G.D.**

Cette Région, composée de dix départements, devint à partir de novembre 1943, par ses effectifs, la plus importante du M.R.P.G.D., l'une des plus dynamiques, des mieux organisées et des plus efficaces. Elle eut la chance de ne connaître, dans notre Mouvement, que très peu d'arrestations de la part de Gestapo, Milice et police de Pétain. A ce jour encore, l'Association pour les C.V.R. ou Combattants volontaires de la Résistance, celle pour les Médailleurs de la Résistance, et le Musée de la Résistance si beau et si émouvant de Toulouse, sont, dans R.4., menés par d'anciens M.R.P.G.D. Divers textes existent sur la Résistance, en général, dans cette Région, mais ils divergent beaucoup. Même le rapport de notre ami, M.R.P.G.D. à 100 %, *Henry Chiffre*, jusqu'en mars 1944, puis maquisard F.F.I., comporte des erreurs, dont, sous l'influence de magouillards, celle de faire naître le M.N.P.G.D. avant sa création du 12 mars 1944. Tous les textes comportent, à l'égard du M.R.P.G.D., de graves lacunes et de lourdes erreurs. Une chatte n'y retrouverait pas ses petits ! Quel malheur pour Henri Noguères et son Histoire de la Résistance en France, et pour les délégués d'Henri Michel pour son Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale, de n'avoir pas eu la moindre idée de me demander des informations objectives et des documents originaux sur l'Histoire de la Résistance du M.R.P.G.D. en R.4., et mon modeste avis, alors que j'avais la responsabilité générale du M.R.P.G.D., de son origine le 15 mars 1942 à son hara-kiri le 12 mars 1944, confirmée en octobre 1943 par le Ministre de l'Intérieur d'Alger et le B.C.R.A. de Londres ! Ils auraient évité beaucoup d'omissions et de fautes qui gâchent leurs beaux ouvrages, si l'on songe que de semblables méprises peuvent y figurer ailleurs... dans leurs livres.

Pour le M.R.P.G.D. en R.4., il est possible de distinguer trois périodes principales, même s'il y eut continuité totale : la première part du 15 mars 1942, date de la création du M.R.P.G.D., jusqu'à juin 1943, comprenant divers groupes pour le Renseignement et l'Action. Les uns autour de *Gérard Kratzat, dit Jean l'Allemand, Ernest Pries, Henriette Rolls ; les autres, avec Clara Malraux et Madeleine Lagrange*. Clara Malraux en parle longuement, et de façon très amicale, dans son ouvrage "Et pourtant j'étais libre" où elle évoque notre première rencontre à Lyon, place Bellecour, d'autres encore dans l'orbite d'*Henry Chiffre*, agent général d'assurances à Muret, futur adjoint du premier Responsable Régional de notre Mouvement en R.4. Celui-ci fut nommé à ces fonctions dès son retour de captivité comme grand malade : *Daniel Miquel, dit Hector*, à la fin de 1942. La deuxième période s'étend de juin 1943 à décembre 1943 : *Charles Strickler, dit Mag*, évadé d'un Kommando de l'Oflag VI F, le 11 mars 1942, et *son épouse admirable, Marcelle*, prirent une place exceptionnelle auprès de Miquel, Strickler, devenant son principal adjoint, assisté toujours par Marcelle. Charles Strickler, très aidé par Marcelle, devint notre Responsable régional de décembre 1943 à la fusion du 12 mars 1944, car Miquel, avec notre accord, était appelé aux fonctions de Secrétaire de la section toulousaine du comité d'Action socialiste ou C.A.S. clandestin, demeurant très ami du M.R.P.G.D., et Charles Strickler donna, en peu de temps, un essor encore plus considérable à notre Mouvement.

Miquel et moi étions devenus des amis au cours de notre nouvelle rencontre, en juillet 1943, à l'hôtel Bellevue de Toulouse. Il travaillait déjà depuis des mois au M.R.P.G.D. avec *Chiffre, Rodo, Edgar Nahoum-Morin et Violette, etc.* Clara Malraux écrit dans "Et pourtant j'étais libre" : "Quand Michel vint à Toulouse, nous étions fin prêts : des hommes, des femmes, nous entouraient disposés à lutter avec nous." Et André Brincourt écrit dans "Le Figaro" du 18 décembre 1982, que Clara, ancienne épouse d'André Malraux, était "une femme de lumière, un esprit éclairant". Mon amitié avec elle avait puisé ses sources dans un idéal commun et des critères divers identiques. Elle vivait à Montauban avec sa fille Flo et avec Madeleine Lagrange, en attendant d'aller se cacher chez les Strickler. Elle était très amie de Gérard Kratzat, et, juive,

d'origine allemande, elle nous aida beaucoup par ses contacts avec les groupes allemands anti-nazis. Elle vint à Lyon monter des opérations avec André Ulmann pour notre F.I.A. Elle était en fréquents contacts avec *Edgar Nahoum-Morin*, très actif dans toute la Région dans le M.R.P.G.D., avec ses groupes. Faut-il être ignare à l'égard de la Résistance et du M.R.P.G.D., et d'esprit très bas, très étroit et très vil, pour m'avoir taxé d'avoir été, même un instant, anti-juif, alors que j'étais très Résistant et très gaulliste, au milieu de beaucoup de juifs de mes amis et de mon Mouvement qui partageaient en totalité notre idéal et notre vie de lutte, quand, au contraire, les anti-juifs se trouvaient chez les pétainistes et parmi les décorés de la Francisque de Pétain ! C'est ainsi que certains se frayent un chemin en disant n'importe quoi, qu'un journaliste et une revue reproduisent pour quantité de lecteurs dont le jugement est ainsi déformé. Au M.R.P.G.D., nous avons lutté pour toutes les libertés, mais pour que celles-ci s'exercent, dans le cadre de la loi et de la morale, ce qu'oublient certains.

Miquel a écrit : "Un noyau très important (du M.R.P.G.D.) s'était très vite créé à Toulouse et en Haute-Garonne. Il se ramifia rapidement dans les départements... Fin septembre (1943), l'Organisation est déjà bien implantée dans la Haute-Garonne, le Gers, le Tarn-et-Garonne, le Lot, les Hautes et Basses-Pyrénées. Cinq services essentiels fonctionnent à la verticale : 1/le service technique : faux-papiers, impression de tracts et journaux ; 2/l'envoi de colis truqués aux P.G. en Allemagne (documents, faux-papiers) ; 3/le Renseignement France et le Renseignement Allemagne ; 4/le Noyautage des Administrations Publiques (NAP), des Maisons du Prisonnier, des Centres d'Entr'aide aux P.G. ; 5/l'Armée Secrète, mais aussi les passages en Espagne". Miquel deviendra le Représentant du M.N.P.G.D. au Comité départemental de la Libération à Toulouse. Grâce à Miquel, j'avais rencontré Raymond Naves, à Toulouse, animateur du Comité Socialiste Résistant. Le M.R.P.G.D. avait pu aider ce Comité socialiste sur le plan financier. Quand Miquel, dit Hector, était notre Responsable Régional R.4., je lui écrivis souvent, mais, comme toujours, seules les lettres datées d'après mon retour de Londres en octobre 1943 ont pu, pour une petite part, être conservées et retrouvées, les autres ayant été brûlées, en particulier, par Marcelle Bathy, dite H<sup>2</sup>O, à Lyon, par souci de sécurité et en mon absence. Ainsi ma lettre du 23 novembre 1943 à Miquel : "Vous avez dans votre Région la plus grande initiative. Ce qui prime, c'est le recrutement intensif... Nous attendons les plans de vos terrains de parachutage." Et le 14 décembre 1943 : "Michel à Hector. Tu sais combien j'ai confiance en toi. Le travail sous ta direction dans ta Région sera fécond. Envoie de ma part un recruteur voir S... à Villeneuve-sur-Lot. C'est un ami remarquable, sûr et dynamique." Puis le 16 décembre 1943 : "Tu recevras de ma part un officier de marine destiné à être acheminé sur Madrid." Enfin le 4 janvier 1944 : "Je suis habituellement rivé à la zone nord. Si je puis aller en zone sud, 3 ou 4 jours par mois, c'est pour mettre la dernière main au volumineux courrier (du M.R.P.G.D.) destiné à Londres (B.C.R.A.), Alger (C.F.L.N.), et à la Délégation du comité d'Alger en France... Je te suis reconnaissant de m'avoir envoyé Jupzer, que j'ai pu voir heureusement." Après guerre, Miquel recevra les fonctions de Secrétaire Général Adjoint de la Mairie de Toulouse qu'il conservera jusqu'à sa retraite. Lors de son décès le 18 juillet 1974, "La Dépêche de Toulouse" écrivit : "Il a laissé le souvenir d'un chef équitable, efficace, modèle de conscience et de probité."

*Henry Chiffre*, gaulliste de la première heure, très actif, devint l'adjoint de Miquel, puis de Strickler, nos chefs régionaux. Il recruta beaucoup pour nous avec succès, en particulier dans le Lot et le Gers. Il y créa des comités départementaux M.R.P.G.D., ce qu'il commença aussi à Albi, dans le Tarn. Il réussit à lancer une filière et des sous-filières de passage par les Pyrénées vers Alger. Pour nous il fut l'un des fondateurs du maquis de Rieumes dans le Lot et rejoignit ce maquis où il commanda la 3<sup>e</sup> Compagnie du Bataillon Reboul du 10 décembre 1944 au 18 février 1945. De la Pointe de Graves où des unités allemandes s'étaient retranchées, il m'écrivait, alors qu'il tenait un avant-poste : "Je n'appartiens pas à un maquis où l'on distribue les galons à tout venant..." Il avait déjà participé à la guerre 14-18 et en était revenu "gueule cassée". A partir du 15 juin 1944, le maquis de Rieumes, qui comprit quantité d'anciens

M.R.P.G.D., fit partie de l'Armée Secrète. Parmi les principaux recruteurs de ce maquis, les M.R.P.G.D. *capitaine Schwegans et l'adjudant Lassaux*. Celui-ci, à la demande de Chiffre, était allé chercher deux mitraillettes cachées chez Vincent Auriol, le futur président de la République, à Muret en Haute-Garonne. Le *commandant Couret*, de Toulouse, fut membre de notre Mouvement de novembre 1943 au 12 mars 1944 ; il nous apportait des informations importantes et nous recrutait des hommes de valeur qu'il entraînait. *Jean Constant, dit René*, ancien du Stalag X A, adhéra au M.R.P.G.D. dès 1942, comme agent de liaison de Chiffre et de Rodo, et comme distributeur de tracts.

Mes amis *Charles Strickler, et son épouse Marcelle*, très gaullistes, très résistants, ont beaucoup contribué au développement de notre Mouvement en R. 4. Strickler succéda à Miquel en tant que notre Responsable Régional, après l'avoir secondé. Voici l'organigramme de l'Etat-Major du M.R.P.G.D. en R. 4., établi par Strickler au début de 1944, avant toute création de M.N.P.G.D. :

Chef régional	:	6.43	à	11.43	:	<i>Miquel.</i>
Chef régional	:	11.43	à	9.44	:	<i>Strickler.</i>
Effectifs et Recrutement	:	<i>Ventielcke</i>		et	<i>Viémont.</i>	
Renseignement et Noyautage	:	<i>Jupzer</i>		et	<i>Naudy.</i>	
Organisation	:	<i>Chiffre</i>		et	<i>Dilhan.</i>	

Opérations et Matériel : *Jacques Auguste.*

Haute-Garonne. Responsables de novembre 1943 au 6 juin 1944 : *Jacques Auguste* : Groupes Francs Toulouse ; *Chiffre* : Groupes Francs Secteur de Muret ; *Dilhan et Linzau* : Groupes Francs Secteur Salies du Salat et Saint-Gaudens.

Du 6 juin 1944 (débarquement allié en Normandie) :

Jusqu'à l'insurrection, supervision dans les maquis : *Jacques Auguste.*

Compagnie Delattre : *Chiffre*. Compagnie Eychenne : *Auguste et Naudy*. Compagnie Salies du Salat : *Linzau et Dilhan.*

Les Groupes Francs de Toulouse sont alors rattachés à Strickler.

Insurrection et libération de Toulouse :

Commandement des troupes M.R.P.G.D. : *Strickler*. Etat-Major : *Viémont, Solle, Lagravère, Vogel, Rodo, Trubert*. Commandement des unités : *Couret, Mouligne, Pélissier, Bouhet, Rondeau, Nadaud, Naillou, Lagesse.*

Gers : responsable *Ribet*. Effectifs seront passés à l'O.R.A. (C.F.P.).

Landes : responsable *René Cheval*, frère de Marcelle Strickler, de novembre 1943 au 6 juin 1944. Groupes Francs commandés par nos responsables. Du 6 juin 1944, à la libération, nos maquis sont transformés en brigade Carnot de l'O.R.A. (C.F.P.)

Pyrénées : responsable *Ducher*. A partir du 6 juin 1944, rattachés les uns à l'O.R.A., les autres à l'Armée Secrète.

Lot : responsable *capitaine Truber*. Effectifs rattachés à l'O.R.A. à partir du 6 juin 1944.

Cet organigramme ne comprend que des M.R.P.G.D. exclusivement, devenus en principe M.N.P.G.D. à partir de la fusion du 12 mars 44.

Selon le général Pommiès qui commanda les Corps-Francs-Pommiès (C.F.P.) rattachés à l'O.R.A. en R. 4., Strickler (homme très posé comme les Suisses) a porté sur Vivien, dit Auteuil,

pseudo-chef régional d'un pseudo-R.N.P.G. ou groupe Pinot, et, en fait sur tout le groupe Pinot, appelé "à la fin des haricots" R.N.P.G., le jugement suivant, dans la lettre que Strickler a fait parvenir au "Comité directeur national du M.N.P.G.D.", le 14 novembre 1944, où Strickler compare les effectifs et l'activité de Résistance du groupe Pinot-Mitterrand, dit R.N.P.G., avec ceux du M.R.P.G.D. dans les dix départements de R. 4. pendant la Résistance : "Jamais, à part huit personnes (dont un seul, écrit Strickler, a des qualités indiscutables, Meininger, ex-Verdier, ayant, lui, son commandement sous les ordres du Corps-Franc-Pommiès), il n'a jamais existé et n'existe aucune trace d'un Mouvement (de Résistance) "Prisonnier" (dans la Région R. 4., dite de Toulouse), autre que celui dirigé par Michel Charette dont j'étais le Responsable (régional). Vivien prétendait avoir de forts contingents, ce qui est absolument faux, car, en dehors de mon Organisation (le M.R.P.G.D.) (environ 3.000 hommes, précise Strickler, que j'ai mis à la disposition du Corps-Franc-Pommiès suivant le pacte fait lors de la fusion à Paris) (le 12 mars 1944), je n'ai pu trouver aucun élément... ayant l'esprit M.N.P.G.D. (ailleurs qu'auprès de ceux du M.R.P.G.D.). Donc, action Vivien avant le 6 juin (1944), complètement nulle." Strickler n'était pas influençable. Pour ma part, à partir du 12 mars 1944, je ne me suis plus occupé, pendant la guerre, du M.R.P.G.D., ni du Réseau Charette, et jamais du M.N.P.G.D. où la personne de Mitterrand et l'influence, par en-dessous, de Maurice Pinot, me repoussaient. Strickler, à la connaissance de tous, a toujours été un homme très sincère et très direct. Pour lui, le groupe Pinot, le Mouvement Pin/- Mitt, le R.N.P.G., dans les dix départements de R. 4., c'est un bluff énorme ! Nous avons entendu le même son de cloche dans les Régions 1, 2 et 3 de zone sud. Et c'est très grave. Ces opérations de bluff, à défaut de Résistance, par les bénéficiaires de la Francisque de Pétain, devraient attirer la prudence des historiens, des écrivains, des journalistes, des hommes de bonne foi. Il était impossible de faire paraître plus tôt la vérité, faute de temps pour recueillir les textes. Persévérer dans le silence serait coupable : il ne faut pas mélanger le faux et le vrai. Il y a selon l'Histoire, dans l'orbite de François Mitterrand ou de ses ministres socialistes (quand nous disons Mitterrand, c'est de lui qu'il s'agit toujours, et non pas de sa famille), trop d'affaires spéciales et tristes, telles celles du "Jardin de l'Observatoire", du "Rainbow Warrior" du "Carrefour du Développement" ! Cela sent le roussi ! Mais trop de gens sont dupes ou complices ! Trop, c'est trop !

Contrairement à ce qu'écrivent certains, il n'y eut aucune direction bicéphale de R. 4. partagée entre Vivien et Strickler, en raison, selon Strickler, de l'absence de Mouvement du côté de Vivien, lors de la création du M.N.P.G.D. le 12 mars 1944, et en raison de la malheureuse arrestation de Vivien, membre de l'O.R.A. et du Corps-Franc-Pommiès, en avril 1944, par la Gestapo ; il ne fut relâché que lors de la libération de Toulouse. Donc aucune direction bicéphale. Parce que Vivien avait été, avant janvier 1943, inspecteur régional du Commissariat aux P.G. de Pinot, devait-il obligatoirement prendre la casquette "R.N.P.G." ? Non, bien sûr. S'il eut une activité C.F.P., avec Pommiès, qui exigeait des serments écrits de la part de ses adhérents, acceptant le châtement suprême s'ils n'obéissaient pas, c'était le droit de Vivien, mais il ne faut pas tout mélanger et compter, comme R.N.P.G. ou groupe Pinot, les cadres ou les hommes de l'O.R.A. ou du C.F.P., même s'ils ont été P.G. et ont reçu un poste à l'ancien Commissariat aux P.G. C'est un amalgame qui sent fort le truquage pour avoir et gonfler des effectifs à toutes fin utiles ! Ce sont des O.P.A. peu scrupuleuses, d'autant plus que l'ancienne appartenance au Commissariat aux P.G. de Vichy est l'inverse d'un "badge" de Résistance...

Rien de tel chez Charles Strickler, le Régional M.R.P.G.D. Il est né à Zurich en 1906. Avant guerre, il travaillait l'ébénisterie et s'occupait de l'Association nationale motocycliste à Paris. Il bénéficie de la double nationalité, française et suisse. Il part pour la guerre. P.G., il s'évada avec succès le 11 mars 1942. Installé à Toulouse avec son épouse, une petite bretonne très dévouée et très énergique, il monta une affaire petite et très artisanale de décorateur ensemblier, mais immédiatement cacha des juifs, fréquenta Jules-Yves Fages et les frères Lion, qui imprimèrent aussi beaucoup pour nous en cachette à Toulouse, et qui mourront en déportation. Strickler fit, ensuite, imprimer nos journaux et nos tracts à Agen, chez *Fernand Suc*, ex-P.G. évadé, et chez

un imprimeur de Montauban. Charles et Marcelle aidèrent beaucoup ces imprimeurs les nuits et les dimanches. Charles, qui parlait très bien l'allemand, prit contact, par Clara Malraux, avec Gérard Kratzat, notre S.R, Allemagne, et avec les mouvements allemands anti-nazis de sa Région, et œuvrèrent en commun dans nos luttes. Dès l'invention du S.T.O. par Vichy, Charles, Marcelle, René Cheval, le frère de Marcel, organisèrent, avec les grands forestiers des Landes, de vastes chantiers pour la coupe des bois et la production du charbon de bois, dont la France avait besoin, camouflant ainsi des milliers de réfractaires au travail en Allemagne. L'immense massif forestier les protégeait, et des systèmes d'alerte, ainsi que nos faux-papiers. Les réfractaires sont devenus des maquisards M.R.P.G.D. et s'entraînèrent, comme dans tous nos maquis, à une certaine discipline militaire et au combat, car ils n'avaient jamais, pour la plupart, effectué de service militaire. René Cheval a été l'un des principaux dirigeants M.R.P.G.D. pour cette organisation dans les Landes. Puis, comme prévu par nous dès avant mars 1944, nos maquisards devinrent F.F.I. au plus tard en juin 1944 et furent intégrés par grandes quantités, soit dans les F.F.I.-O.R.A., soit dans les F.F.I.-Armée Secrète, pour rejoindre l'Armée de Lattre. Entre temps, début juillet 1944, non loin d'Aire-sur-Adour, un combat violent intervient entre les F.F.I., anciens M.R.P.G.D. des Landes, et des unités allemandes. Même Jacques Benet dans son "Historique du R.N.P.G." est obligé d'écrire qu'il y eut 54 morts du côté français, davantage parmi ceux du M.R.P.G.D. qui comprenaient la majeure partie de l'unité, dont il déclare qu'elle se composait d'un millier d'hommes armés. Nos anciens maquisards M.R.P.G.D. comme partout, n'ont pas été attentistes et voulaient empêcher, ou pour partie, ralentir, le retrait des divisions allemandes partant du Sud-Ouest de la France pour les Fronts créés à la suite du débarquement allié en Normandie. Les Alliés furent ainsi considérablement aidés.

De même, en tant que F.F.I. ex-M.R.P.G.D., sous le commandement de Strickler, nos compagnons se battirent durement pour la libération de Toulouse, mais cette Histoire glorieuse est celle des F.F.I.

De son côté, *Jacques Auguste, dit Yves Chatelain ou Yves*, est aussi une grande figure du M.R.P.G.D. en R. 4. Après plusieurs tentatives d'évasion comme P.G. en Allemagne, il s'échappa de l'enfer du camp de représailles de Rawa-Ruska, événement très rare, et fut repris en Ukraine, pour être rapatrié comme veuf père de deux enfants, en juillet 1943, et entrer immédiatement au M.R.P.G.D. Il devint adjoint de Strickler. Recrutement, envoi de nombreux réfractaires dans les maquis, Renseignement, faux-papiers, liaisons, transports d'armes, distributions de nos journaux clandestins, Auguste fait de tout pour le M.R.P.G.D. "Un matin de janvier 1944, écrit-il, Strickler vint me prévenir que *Jupzer* avait été arrêté par les Allemands. Strickler et moi nous rendons au bureau, remplissons deux valises de cachets, cartes d'identité vierges, documents. Nous déambulons dans Toulouse chacun avec une valise. Nous les mettons en consigne dans un café "chez Tonin". *Jupzer*, déporté en Allemagne, ne reviendra pas. Il n'a pas parlé. Plusieurs fois Strickler m'envoie en liaison à Salies-du-Salat, chez le *docteur Linzau*, vétérinaire, responsable d'un groupe assez important (du M.R.P.G.D.)".

Le 23 février 1944, Auguste va chercher quatre aviateurs canadiens, dont l'avion a été abattu, et que le M.R.P.G.D. a pris en charge pour leur faire franchir les Pyrénées, en vue de les sauver de la capture, voire de l'assassinat, par les nazis, et leur permettre de reprendre le combat. Mission réussie grâce à Chiffre, Mme Larromet, Auguste, etc. Les quatre canadiens adressèrent ensuite à Auguste cette lettre qu'ils signèrent : "Sir, This is to certify that Jacques Auguste has rendered us great assistance in escaping from enemy occupied territory. Yours very truly. Yours Canadian airmen". "Reain, Lavois, Helle, Fisher". Auguste et toute notre équipe avaient déjà entendu le message convenu transmis par la B.B.C. de Londres : "Les hirondelles se sont bien posées". Le M.R.P.G.D. rendit nombre de services similaires au péril de la vie des nôtres. Auguste travailla aussi la nuit chez Suc, notre camarade, imprimeur à Agen, ainsi que les samedis et les dimanches, et pour tout le M.R.P.G.D. zone sud à certains moments. Pour répondre à certaines questions possibles, précisons que nos journaux clandestins n'ont jamais été vendus, mais édités aux frais du M.R.P.G.D. De même, nous n'avons pas vendu un seul

faux-papier : tous nos ateliers de papiers d'identité et faux-documents, même quand nous ne recevions plus d'argent de Londres — faute d'avions —, ont travaillé et livré gratuitement. Nous prenions même à notre charge la totalité de nos frais de voyage. C'était cela le service de la Résistance.

Auguste voyageait beaucoup pour nous : à Châlons-sur-Marne, à Salies-du-Salat pour porter à Linzau cinq mitraillettes Sten, des revolvers, des cartouches, des pains de plastic avec crayons retardateurs, etc. Le 6 juin 1944, selon nos accords fixés avant mars 1944, il rejoignit le Corps-Franc-Pommiès et commanda une section à la Compagnie Eychenne, future Compagnie Gadras. Il participa, de façon très active, aux combats contre troupes allemandes et Milice de Pétain dans la région de Saint-Lys, puis près de Tarbes, et enfin dans la vallée d'Arreau. Ayant rejoint l'Armée de Lattre, il fut grièvement blessé au combat le 4 février 1945 en Alsace et subit vingt mois d'hôpitaux. Pour la France, il continua dans l'Armée : occupation en Allemagne, campagnes d'Indochine et d'Algérie. Il se souvient des apports de nombre d'hommes du M.R.P.G.D. au Corps-Franc-Pommiès, venus de l'Ariège et des Landes, mais aussi du Groupe M.R.P.G.D. d'une cinquantaine d'hommes avec leur chef Linzau retrouvés à la Compagnie Eychenne, eux venant de Salies-du-Salat, tous anciens des maquis M.R.P.G.D., qui ne doivent rien au M.N.P.G.D. Jacques Auguste, ancien adjudant d'active, est devenu chef d'escadron et officier de la Légion d'honneur. Son oncle et ami M.R.P.G.D. *Henri Gaillot* fut actif pour notre Mouvement jusqu'en octobre 1944.

*Yves Barraud*, ingénieur électricien, militant du M.R.P.G.D., est l'un de nos martyrs. D'abord il se consacra, en technicien, à intercepter et à brouiller les communications téléphoniques allemandes. Puis, comme beaucoup de M.R.P.G.D., il entra à la Compagnie Reboul où il reçut un important commandement. Arrêté par l'ennemi, il mourut à Buchenwald le 28 avril 1944.

Engagé volontaire, à 18 ans, en 1937, *Jean Naudy* s'évada avec succès du Stalag III A le 11 septembre 1943, et s'engagea immédiatement dans notre Mouvement grâce à l'abbé Naudin, Jupzer, Gérard Kratzat, et Miquel. Il fut chargé du recrutement pour nous parmi les P.G. et jeunes du S.T.O. rentrant d'Allemagne. Par eux il obtint et nous fournit beaucoup de renseignements militaires et économiques sur l'Allemagne. Puis il se spécialisa dans l'aide aux réfractaires au S.T.O., et aux maquis, en leur fournissant faux-papiers, cartes d'alimentation, etc. Il ne cesse d'envoyer à nos correspondants M.R.P.G.D. de la poste aux colis, dans différents Stalag d'Outre-Rhin, colis filtrés dès leur arrivée, des instructions de renseignements à nous faire porter, instructions de sabotages, mais aussi moyens d'évasions pour reprendre le combat. Grâce à son noyautage de l'Etat-Major de l'Intendant régional de la police à Toulouse, nos militants de R. 4. ont pu prévenir souvent la Résistance des attaques organisées par les Allemands et la Milice de Pétain. Comme prévu par nous, dès le débarquement en Normandie, Naudy rejoignit le 7 juin 1944 la Compagnie Eychenne avec J. Auguste, Gaillot, Viémont, et beaucoup d'autres M.R.P.G.D. Il réussit à amener dans notre camp le G.M.R. ou Groupe de gendarmerie mobile "Languedoc". Le 12 août 1944, il sauva l'armement et le parc auto d'une unité de gardes mobiles au profit de la Résistance. Il participa aux combats de la libération, puis à ceux des Vosges et de l'Alsace dans l'Armée de Lattre, poursuivant son dévouement à l'Armée par l'Indochine, le Moyen-Orient, et l'Afrique du Nord, jusqu'en octobre 1958. Il devint ensuite chef de la documentation de la "Dépêche du Midi" à Toulouse. Grâce à leur foi dans la Résistance, et pour en perpétuer le souvenir, il fonda à Toulouse, en 1977, avec Marcelle Strickler, le beau Musée de la Résistance et de la Déportation que tous devraient visiter. Naudy reçut la présidence des Médaillés de la Résistance pour la Région Midi-Pyrénées.

Son ami *René Rodo, dit Carrière*, lui aussi P.G. évadé, militant du M.R.P.G.D., reçut la présidence de l'Association des Combattants Volontaires de la Résistance (C.V.R.) pour la Haute-Garonne. Il nous avait rapporté d'Allemagne de précieux renseignements sur les centres vitaux de l'industrie de guerre allemande "Oder-Werk" de Stettin. Placé à la mairie de Toulouse au service des titres de rationnement, peu après son retour, il nous rendit d'appréciables

services, entraînant lui aussi vers le M.R.P.G.D. l'élite des P.G. évadés ou rapatriés, et des requis comme S.T.O. en Allemagne rentrés comme permissionnaires qui ne reprirent pas le chemin du Reich, mais celui de nos maquis. Aux uns et autres il soutirait tous les Renseignements intéressants pour la B.C.R.A. Il distribua environ 7.000 jeux de cartes d'alimentation ou de textiles pour les évadés, les réfractaires au S.T.O., et les maquisards. Il aida ainsi avec cran les Mouvements Unis de Résistance (M.U.R.), l'A.S., l'O.R.A., etc., car ce fut beaucoup la volonté et l'élégance du M.R.P.G.D. de servir de son mieux les autres vraies Organisations de combat. Lors de l'insurrection de la Région de Toulouse, Rodo rejoignit l'Etat-Major de Strickler, à notre direction régionale.

*Auguste Vallat*, lui, assurait notre N.A.P. ou Noyautage des P.T.T. et nous transmettait ses informations. *Roger Vantielcke et Viémont* occupèrent, dès novembre 1943, des postes importants d'adjoints de Strickler. chargés de recrutement et de l'organisation ; ils participèrent avec lui à l'insurrection et à la libération de Toulouse, qui ne se seraient pas du tout passées comme l'a raconté Bertaux, ex-commissaire de la République, faisant fonction de préfet régional.

Je n'ai pas connu "*Léger*", selon le pseudonyme de cet israélite hongrois, M.R.P.G.D. très actif, spécialisé dans la fabrication pour nous des faux-papiers à Toulouse. Nous ignorons tous sa vraie identité. Arrêté, la Gestapo le fit fusiller au Fort du Hâ près de Bordeaux. Il fait partie de nos martyrs.

L'avocat *Maurice Lévy*, qui s'était opposé très courageusement au commandant français de son camp d'aspirants P.G., lequel était jugé trop collaborateur et soumis à Scapini, fut rapatrié. Il aurait été en Dordogne au Service d'Atterrissages et de Parachutages, puis aurait apporté, ainsi que son épouse Denise Baudoin, au M.R.P.G.D., son adhésion et son activité dans R. 4, mais les informations à ce sujet ont été contradictoires.

Dès 1942, *Paul Vogel*, dirigeant sportif, et son groupe, luttèrent de façon autonome contre les Allemands et les "vichysois". Le 15 février 1943, ils adhérèrent au M.R.P.G.D. de R. 4. Grâce à *Lionel Plaut*, plusieurs centaines de jeunes évitèrent le S.T.O. *Lagravère et Cros* reproduisirent, pour nous, documents militaires, cachets, signatures, etc. Lagravère dirigera notre service-auto et sera chargé d'une partie de nos liaisons avec les Etats-Majors départementaux des Landes, du Gers, des Pyrénées,... Grâce à ses relations avec les permissionnaires du S.T.O., il obtint d'importants plans et renseignements militaires sur l'Allemagne, dirigés par nous sur le B.C.R.A. Ce groupe Vogel eut à déplorer la mort d'Henri Tatonat, fusillé à Casteljaloux, et la déportation de Jacques Nabon. "Lagravère, écrit Strickler, participa à la libération de Toulouse, et, de façon active, aux combats du 18 au 20 août 1944, faisant le coup de feu. Type parfait du combattant de la Libération".

*Auguste Rivière* s'était évadé du Stalag XVII B en janvier 1942. La quantité d'anciens P.G., évadés d'Allemagne avec succès, qui furent à 100 % des militants de la vraie Résistance dans notre Mouvement, le M.R.P.G.D., me paraît de façon indiscutable très supérieure au nombre de P.G. évadés dont, soi-disant, Mitterrand et Benet composaient le groupe Pinot, futur R.N.P.G. (?), qui, au reste, dans leur grande majorité, y pratiquaient, sur le plan de la vraie Résistance, l'attentisme. Rivière, lui, milita au M.R.P.G.D. de janvier 1943 à la Libération. Spécialiste des faux-papiers pour les réfractaires au S.T.O. et de l'aide à ces réfractaires, du Renseignement surtout dans le domaine du transport des matériels de guerre, il entra, selon nos consignes précédentes, au maquis de Saint-Lys peu après le débarquement allié en Normandie. "Le Réseau Charette dont tu étais le chef, m'écrivit-il, laisse en moi un souvenir impérissable de ces moments-là". A partir de 1946, Rivière devint administrateur du Théâtre du Capitole à Toulouse.

Futur directeur général départemental adjoint des impôts pour la Haute-Garonne, *Hugues Solle*, d'octobre 1943 à la Libération, nous rendit les plus grands services pour les faux-papiers, les renseignements, et la distribution de notre propagande.

*Marcelle Strickler*, l'épouse si militante de Charles, se distingua en allant chercher, avec un courage extraordinaire, le capitaine Eychenne, blessé dans son maquis qui comportait nombre de M.R.P.G.D. Ce maquis luttait beaucoup contre les Allemands du 10 au 23 juin 1944. Par crainte de représailles peut-être, la clinique des Bûchers refusa de recevoir Eychenne. Marcelle le transporta à l'hôpital de la Grave où les religieuses l'acceptèrent. Mais Eychenne, soigné ensuite à l'hôpital Ambroise Paré de Toulouse, y mourut le 15 août.

Le groupe *Linzau*, qui deviendra maquis, s'est constitué à Salies-du-Salat, en Haute-Garonne, autour du vétérinaire noir martiniquais, sensationnel, le docteur Linzau, à 100 % M.R.P.G.D. Il a beaucoup recruté et organisé pour la Résistance immédiate. A l'actif du groupe : découvertes de terrains de parachutages, des Renseignements très valables, des équipes de sabotage avec l'aide de *Gaches*, adjudant de gendarmerie en retraite, passage par les Pyrénées des quatre aviateurs canadiens et de trois Français. Selon nos précédentes instructions, Linzau et environ 50 hommes ont rejoint le 6 juin 1944, à Saint-Lys, le maquis de Rieumes et son ami M.R.P.G.D., Henry Chiffre. Ils participèrent aux combats de Bragayrac, Montanet, Caixon, etc. ; puis, ils s'intégrèrent dans l'Armée Secrète au maquis de Lababerque. Les Allemands subirent de sérieuses pertes lors de leurs attaques contre ce maquis. Nombre de volontaires du groupe Linzau luttèrent jusqu'à l'Armistice. Telles sont les informations reçues d'*Antonin Espagnol*, maire de Salies-du-Salat, ancien du groupe Linzau.

Adhérent du M.R.P.G.D., *Pierre Dilhan* résidait souvent à Mane, proche de Salies-du-Salat. Il fut chargé des liaisons entre le groupe Linzau et notre Mouvement à Toulouse. Avec ce groupe, il recruta pour nous. Il mit au point l'une de nos filières de passage en Espagne par Salies-du-Salat, Saint-Girons, Urau, les Pyrénées. Avec Strickler il s'empara pour nous d'un stock de télescopes, périscopes, et autres appareils d'optique militaire, près de l'église Saint-Sernin de Toulouse. Avec l'aide d'une jeune fille, dont nous ignorons le nom, il prit deux uniformes allemands réclamés par Strickler. Il aida à des désertions de soldats allemands. Il finança le M.R.P.G.D. en R. 4 en créant des "Bons de la Résistance" de 1.000, 5.000, 10.000 francs, qu'il signait lui-même. Il s'installa à Tahiti après la guerre, où il peignait sur soie.

*Roger Sentenac*, l'un des nombreux martyrs du M.R.P.G.D., pris par la Gestapo et mort à Neuengamme, et le Groupe M.R.P.G.D. de Salies-du-Salat, avaient trouvé des armes grâce à Auguste et par eux-mêmes, mais ces armements étaient très peu puissants en face de ceux de l'armée allemande. L'héroïsme des nôtres n'en est que plus beau. *Adrien Barnes*, l'un de nos passeurs des Pyrénées, sera abattu par Berkan le gitan, tueur de la Gestapo pour le secteur de Saint-Girons, monstre aux yeux de braise, comme le décrit Roland Dorgelès dans "Carte d'identité".

*Gravelle* fut des nôtres et reçut la médaille de la Résistance. Il devint, après la guerre, secrétaire général adjoint de l'association "Les aviateurs de la Résistance".

Héros et martyr de la Résistance, mon ami *Salomon Jupzer, dit Sonia*, ou Joseph Serre, né à Odessa, sans doute Israélite d'origine russe. Il militait déjà avec nous au Stalag XI B dont il revint comme faux-malade. Agent P 2 du M.R.P.G.D. à Toulouse, et grâce à sa connaissance des langues allemande et russe, il s'occupa beaucoup pour nous de renseignements militaires et de désertions dans les rangs de l'Armée Vlassov, pro-allemande, qui se battait avec zèle sous l'uniforme de la Wehrmacht et commettait en France quantité d'exactions : viols, vols, etc. Jupzer s'occupa aussi du recrutement et de l'organisation de nos groupes et maquis en R. 4. Il était très efficace et digne de toute confiance. Il fut notre trésorier pour toute cette Région, tant avec Miquel, qu'avec Strickler, comme chefs de Région M.R.P.G.D. Au nom de notre Mouvement, il subventionnait aussi les anciens des "Compagnons de Jeunesse" dans l'espoir déçu de les voir s'intégrer à la Résistance active. Il m'écrivait le 20 janvier 1944 : "Nous n'envisageons plus de continuer nos subventions aux Compagnons de Jeunesse : ils ne nous ont fourni aucune preuve d'activité." Beaucoup d'entre eux avaient, comme les anciens du Commissariat Pinot, le même esprit d'attentisme et d'immobilisme, d'anti-gaullisme et d'anti-

Résistance, dû à l'influence de Pétain et de Vichy dont ils étaient imprégnés très profondément. Et ils n'avaient pas la volonté de se battre au péril de leur vie pour la France et nos grandes valeurs morales. Dans d'autres Régions, le M.R.P.G.D. tenta de même de les convertir à la Résistance, mais sans succès. Il en était de même auprès de la majorité des anciens P.G. "planqués" dans les Maisons du Prisonnier, ou ceux "couverts" par leurs Centres d'Entr'aide aux P.G. Nous avons tenté avec loyauté, mais en vain : ils n'avaient pas plus l'esprit de lutte contre les Allemands de 1942 à 1945 qu'en 39-40. Ils ne voulaient pas sortir du parapluie de Pétain ou faisaient semblant. Notre ami Jupzer fut détaché pendant des mois pour nous dans la Région de Limoges, puis revint à Toulouse où est intervenue, le 9 mai 1944, sa dramatique arrestation par la Gestapo. Il ne parla pas. Nous n'avons rien pu savoir de sa mort. Comme russe d'origine, résistant, et juif, les Allemands n'ont pas du être tendres avec lui.

Dans le Gers, notre responsable départemental, du 10 décembre 1943 jusqu'à la fusion du 12 mars 1944, fut *Charles Ribet*, surtout chargé, avec ses équipes, du Renseignement pour nous. Eux aussi, selon nos consignes préalables, entrèrent dans les F.F.I.-O.R.A. à partir du 6 juin 1944. *Jean Roufast*, fonctionnaire de la police à Auch, mais militant actif du M.R.P.G.D., de décembre 1942 à mars 1944, hébergeait et accompagnait jusque dans les maquis, ou près de la frontière espagnole, les réfractaires et les Résistants désignés par nous. Il fut agent de liaison entre Henri Lion, l'imprimeur Résistant de Toulouse, et le M.R.P.G.D. hongrois Léger. Il remettait aux passeurs Etienne Andreu et Jean Andreu ceux destinés à franchir les Pyrénées par l'une des filières du M.R.P.G.D.

*Georges Ducher, dit Robert*, fut le responsable du M.R.P.G.D. dans les départements des Pyrénées, et, plus spécialement, dans les Pyrénées-Atlantiques. Il était et est un vrai ami, m'aidant dans mon périple en vue de mon départ d'avril 1944 par les Pyrénées. Mitterrand, qui ne semblerait vraiment pas à une contre-vérité près, ce qui lui est égal, semble-t-il, écrit dans son "témoignage" paru dans "Dossiers P.G. Rapatriés" de son ami Védrine, avec qui il paraît de mèche, que Duché (c'est ainsi qu'il l'écrit) est, avant le 10 juillet 1943, le responsable de son groupe à Pau... Mais tout d'abord, Ducher, P.G., ne réussit à s'évader d'Allemagne, après plusieurs tentatives, qu'en août 1943... Ensuite, Ducher n'a jamais, de près ou de loin, fait partie, d'une façon ou de l'autre, du groupe Pinot, futur R.N.P.G. (?). C'est encore une O.P.A. flagrante et refusée par Ducher. Comment croire en quoi que ce soit à ce que dit et écrit Mitterrand, reproduit ou non par Védrine en aveugle ? Ducher, à 100 % M.R.P.G.D., dès son retour s'installa à Pau, et recruta pour notre Mouvement, auquel il adhéra immédiatement, *Odette (Annie) Fernandez*, comme agent de liaison pour nous, alors que son mari était l'un des adjoints du colonel de Bois Lambert, près du général de Gaulle. Odette était très liée à notre amie Mme Larromet, de Meilhon, à quelques kilomètres de Pau, et non loin de Lourdes. Ducher se tint en contact permanent avec nos régionaux successifs, Miquel, puis Strickler, qui avaient Ducher en grande estime. Ducher recruta encore, pour le M.R.P.G.D., *Laurent Haure-Placé*, P.G. évadé, inspecteur de la Jeunesse et des Sports, *H. Clède, Radonné et Rumeau*, tous trois aussi P.G. évadés, *Haurie*, sous-officier d'active, et *Robert Coudassot* eux-mêmes encore P.G. évadés, *Bardon*, instituteur, qui mourra en déportation, *Jean Castagnet* grand spécialiste des passages en Espagne, *André Marim* imprimeur, *Laffond, Séréna, Garrache, Creutze, Lougis, Albert Biran, Le Romano, Jean-Louis Duprat, Lapagèze, Champo* qui deviendra maire de Mauléon, et *Joseph Garat* qui remplacera Ducher comme responsable M.R.P.G.D. à Pau, quand Ducher partira pour Bayonne. "(Pour le M.R.P.G.D.) Haurie, écrit Ducher, poussait l'enrôlement de certains officiers et sous-officiers de l'Armée d'armistice... Armand ou colonel Berthoumieu, de l'Armée Secrète, devenu le chef du Corps-Franc-Pommiès, fut présenté à Michel Cailliau, lors du passage de celui-ci à Pau pour Alger en avril 1944... A la période insurrectionnelle, nos effectifs (M.R.P.G.D. devenus M.N.P.G.D. par fusion artificielle du 12 mars 1944) fusionneront avec l'Armée Secrète dans les Basses-Pyrénées et avec le Corps-Franc-Pommiès dans les Hautes-Pyrénées. Je partis avec Berthoumieu au maquis de Lacommande, où je fis la connaissance de l'Etat-Major de l'A.S. Le B.C.R.A. avait parachuté le capitaine

Fernandez (Fernucci), beau-frère de mon agent de liaison Odette... Nous avons pu alerter l'A.S. de l'attaque de la Milice contre le maquis du Luc de Béarn. Je fus (pour les Pyrénées-Atlantiques) membre du Comité départemental de Libération, président du M.N.P.G.D. et de l'Association des P.G."

Frère de Clara Malraux, *Georges Goldschmidt* est entré au M.R.P.G.D. en mars 1943. Il nous fournit, pour notre S.R.-France et le B.C.R.A., des plans d'aérodromes allemands des Hautes et Basses-Pyrénées, et des Landes, des renseignements militaires sur les usines d'aviation et d'armement de ce vaste secteur, et des plans des usines Morane près d'Ossun. Son compagnon M.R.P.G.D. *Jean Blau, dit Pierre Candac*, s'infiltrera, de mars 1943 à la Libération, dans les aérodromes de Pont-Long à Pau, et d'Ossun, relevant les emplacements des postes de D.C.A., les dépôts de bombes et d'obus, les stocks d'essence, etc. MM. Louis Laspalles et Jean Larrien, professeurs agrégés d'histoire, correspondants régionaux de l'Institut d'Histoire du Temps Présent, nous ont confirmé que les usines d'aviation Morane à Ossun et l'aérodrome d'Ossun ont été bombardés par la R.A.F. en mars 1944. Peut-être le M.R.P.G.D., par ses plans et informations, a-t-il contribué à ces destructions ?

Pour les passages par l'Espagne à travers les Pyrénées, à destination de Londres ou d'Alger, en vue de rejoindre les Forces Françaises Combattantes, le M.R.P.G.D. participa à l'organisation et à l'activité, principalement, de deux filières clandestines : La première comprenait *Henry Chiffre, Mme Larromet, Angèle (Odette, Annie) Fernandez, Boudonnis, et le passeur Michel Olazal*, garagiste à Pau. Les sœurs du couvent de la Mothe, près de Sysses, ont hébergé plusieurs fois à notre demande des pilotes alliés ou des Résistants ; tandis que leur jardinier, Cortina, guidait les partants jusqu'à la frontière. *Andrée-Rose Larromet* fut sensationnelle de volonté de Résistance. Son château de Meillon, près d'Assat, dans les Basses-Pyrénées, constituait un de nos pivots de passage. J'ai connu son hospitalité lors de ma mission de retour à Alger. Andrée-Rose dépendait aussi du Réseau Rossi. Avec son adjoint *Pierre*, que son mari a toujours considéré comme leur fils, Mme Larromet est une grande figure de la Résistance M.R.P.G.D. Elle passa des heures, la nuit, à Toulouse, pour aider Henri Lion à imprimer journaux et tracts clandestins. Avec Pierre, elle transporta des mitraillettes parachutées pour Chiffre. Notre autre filière de passage par la zone interdite et les Pyrénées avait été créée par *Linzau et Dilhan* de notre Mouvement. De Toulouse, elle transitait par Salies-du-Salat, et Saint-Girons, pour aboutir en Espagne. Que de risques pour les passagers de la nuit, pour les passeurs, pour les hôtes d'accueil ! Si des milliers de ceux surnommés des "colis" ont bien traversé les postes de gardes allemands et leurs patrouilles, puis franchi les cols pyrénéens après de longues marches pénibles et dangereuses, par des sentiers de chèvres proches de précipices, qu'ils soient Résistants ou juifs, c'est grâce au dévouement extraordinaire des passeurs.

Il est impossible de citer tous nos militants M.R.P.G.D. de R. 4., tant ils sont nombreux, et en raison de leur clandestinité chez nous. Nommons, cependant ; *Georges Aubran*, spécialiste du Renseignement et des passages en Espagne ; *Henri Chaumont*, directeur des Constructions mécaniques du Béarn à Jurançon pour ses renseignements et ses fournitures d'essence pour nos maquis ; *Bouhet, dit Totor*, chauffeur-livreur vers nos maquis ; *Jean Chorier*, secrétaire général de la Préfecture du Gers, pour ses informations et son noyautage des administrations ; *André Clarans*, le forestier, parti pour le maquis Vény du Lot ; *Lucien Dubreuc*, qui sera déporté en Allemagne ; *Roger Rudolf*, futur déporté de même ; *Jules Sahuguette*, d'Auch, qui fut blessé au combat le 21 août 1944 ; le *capitaine Trubert*, à 100 % lui aussi M.R.P.G.D., et son groupe, futurs maquisards dans le Lot ; *Georges Bergougnan*, se chargeant de la diffusion de nos tracts et spécialiste de nos liaisons ; *Roger Billard*, l'une de nos courageuses boîtes aux lettres ; *Billières*, à Tarbes, de notre S.R. ; *Antoine Destarrac*, S.R. et refuge ; *Mme Fournial*, notre courrier en 1943 ; *Denise Grézel*, notre boîte aux lettres, S.R., et liaisons ; *Marcel Giron, André Héritier, Max Lafont*, de notre S.R. ; *Jeannette Loubat*, occupée à notre recrutement ; *Georges Mourat*, adjoint direct de Chiffre ; *Jean Monnereau*, S.R. et recrutement ; *Victor Naudy*, boîte

aux lettres et agent de liaisons ; *Paul Ombratieu*, à Pau, résistant actif, S.R. et spécialiste des passages par les Pyrénées, intervenu pour ma traversée de la zone interdite ; *Jean Racard et Eugène Rondeau*, S.R. ; *Jean Roubane, François Roubane et Rivène Roubane*, S.R. et passage en Espagne ; *François Rumeau*, écoute des messages radio, liaisons, et diffusion de nos tracts ; *René Colin et Pierre Dupuy* ; le *colonel Pélissier* ; le *commandant Mouligna, Nadaud, Nailloux, Lagasse, et le général Pastié*. Celui-ci adhéra au M.R.P.G.D. — devenu artificiellement M.N.P.G.D. — et se présenta à Strickler : "Je me présente : général Pastié ! A votre disposition !" "Très bien, lui répondit notre Responsable Régional. Je vous engage. Asseyez-vous à ma place et inscrivez les suivants." Charles partit ravi de son bon tour.

Tel se présente un bref aperçu général de l'organisation et des activités de vraie Résistance du M.R.P.G.D. en R. 4. Les 3.000 hommes du M.R.P.G.D. dans cette Région, dont parle Strickler, paraissent exacts, car il suffisait à 1.000 d'entre eux de recruter, chacun, un camarade tenu en réserve, pour que les 2.000 militants du Mouvement comptés en décembre 1943 par Edgar Nahoum-Morin soient transformés en 3.000, chiffre écrit par Strickler, ce chiffre de 3.000 étant atteint par le M.R.P.G.D. en R. 4. avant la fusion du 12 mars 1944, dont nous savons, par Strickler, qu'elle n'a pratiquement rien apporté au M.R.P.G.D.

Il est certain, pour être rigoureux, sur le plan de l'Histoire, comme de la morale, que la Résistance a connu une inflation considérable à partir du succès des Soviétiques en Russie, et de celui des Alliés tant en Afrique contre Rommel, que dans la péninsule italienne, et, à plus forte raison, après la réussite du débarquement anglo-américain en Normandie. Ce fut une progression géométrique, si l'on croit certains politiciens de la Résistance portés à exagérer l'importance de la réaction française contre l'occupant allemand. En fait, pour être proche de la vérité des faits, les authentiques Résistants n'étaient que quelques milliers, en métropole, de juin 1940 à fin 1942, et quelques dizaines de milliers en 1943 et aux débuts de 1944, pour aboutir à près de 200.000 après le débarquement allié du 6 juin 1944 sur les côtes normandes. Les généraux de Lattre et Leclerc étaient très attristés de voir si peu de Français s'être engagés dans leurs armées pour terminer, en 1945, la libération de la France et continuer jusqu'à l'Armistice ! La France était dominée, de juin 1940 à octobre 1944, par quatre grands courants principaux dans les deux zones :

1. Une immense majorité d'attentistes, d'immobilistes, qui ne voulaient pas se mouiller, et encore moins se risquer, avec la Résistance, et la plupart des personnes, sollicitées par nous les authentiques Résistants, nous ont refusé leur concours, même au début de 1944, les uns pour des raisons valables de famille ou de santé, les autres sous des prétextes, allant, derrière notre dos, traiter les Résistants de dangers publics. La plupart d'entre ces pacifistes s'abritaient derrière le mythe Pétain, laissant croire, comme lui, que c'était, lui, le sauveur de la France, alors qu'il collaborait avec Hitler, les nazis, et l'Armée allemande.
2. Les opportunistes, flirtant outrageusement pour nombre d'entre eux avec Pétain et le régime de Vichy, ou préférant terminer leurs études supérieures en passant leurs diplômes même en 1943, avant de tenter, assez tard dans la guerre, quand les Allemands essayaient des défaites sur tous les fronts et étaient largement dominés dans les airs, sur terre et sur mer, de rejoindre la Résistance et même de faire le forcing pour s'y tailler une place de lion... sans grandes luttes contre l'ennemi et contre Vichy.
3. Les authentiques Résistants, purs et durs, par instinct, par volonté, par patriotisme, par passion pour les grandes causes et les grandes valeurs, au péril de leur vie.
4. Les traîtres et les collaborateurs des Allemands, par idéal pro-nazi, ou pro-allemand, ou pour de l'argent ; les uns s'engageant dans la L.V.F., les autres dans la Milice de Pétain, d'autres croyant devoir obéir au Gouvernement et à Pétain, certains agissant comme dénonciateurs, d'autres comme provocateurs dans la presse et la radio françaises officielles du moment. Ils n'étaient pas tièdes : c'étaient de durs militants et combattants pour favoriser, jusqu'au dernier moment, la victoire des Allemands et de Vichy. Et, cependant, ils étaient Français ! Leur nombre global paraît être aussi important que celui des Résistants authentiques en 1940-41-42-43.

Seuls les Résistants authentiques, et de bout en bout, ont toujours défendu l'honneur de la France. La Résistance n'a pas refusé les volontaires de l'avant-dernière heure, ni même de la dernière heure, car mieux vaut tard que jamais. Mais les vrais Résistants de la première heure sont restés choqués de voir se faire reconnaître, comme Combattants Volontaires de la Résistance, et se faire attribuer des décorations, en tant que M.N.P.G.D. ou autre, quantité d'attentistes qui ont pointé leur nez dans des Organismes dits de Résistance, après septembre 1944, à l'aide d'attestations, pour gonfler les effectifs ! Certains diraient que "c'est un scandale". La politique s'est emparée de ces candidats à la Résistance quand tout était terminé ou presque. Pour des politiciens, c'étaient leurs électeurs potentiels. La vérité ne peut se frayer son chemin que dans la rigueur et la sévérité. S'il faut accorder des circonstances atténuantes à l'immensité de la population de la France, de juin 1940 à octobre 1944, car il fallait vivre et parfois survivre, et tous n'ont pas eu le courage de ne pas être lâches, il faut être très dur avec les pseudo-résistants des derniers mois qui ont surtout procédé à des manœuvres politiciennes ou personnelles. Ce n'était pas cela la Résistance ! Ils ont adopté des attitudes de Résistants pour s'infiltrer, comme ils s'affichaient très pétainistes pour en tirer profit auparavant. Ces gens-là font beaucoup de tort à la mémoire de la vraie et pure Résistance, telle que celle du M.R.P.G.D. où aucun n'a failli et ne s'est compromis. Aucune comparaison n'est possible entre les clowns de la Résistance et les sans-tache.

### **Le M.R.P.G.D. dans R. 5. (Région Limoges).**

Sans raison importante, sinon notre manque d'argent, notre Région Limoges est restée peu développée, en particulier à côté de nos effectifs, de nos organisations et de nos activités en R. 1., R. 2., R. 3. et R. 4., en zone sud. Toutefois, dès le 15 novembre 1942, à peine sorti de cellule à la prison Saint-Paul-de-Lyon pour activités de Résistance, j'ai été hébergé et choyé dans la Ferme du "Châtenet", à Bordas, à quelques kilomètres de Périgueux, adresse communiquée par mon frère Henri. *Pierre Rouprich, son épouse Emilie, et les vieux parents de Pierre*, lorrains réfugiés de Château-Salins pour ne pas subir le boche, s'étaient installés là avec les deux filles de Pierre et Emilie, Marie et Jeannette, toutes deux jeunes et adorables. Ils élevaient des moutons, cultivaient vigne, tabac, etc., ramassaient les châtaignes et gavaient des troupeaux d'oies. Quelques jours après mon arrivée, une auto traction-avant noire, type voiture de la Gestapo, montait vite le chemin du Châtenet. Alerte ! Au moment où quatre hommes en civil sortirent de la voiture dans la cour de la ferme, ils furent entourés de gaillards, le fusil de chasse en joue : "Haut les mains" ! Rouprich et ses ouvriers espagnols allaient massacrer les arrivants, mais ces civils n'étaient autres qu'Edmond Michelet, chef régional du Mouvement "Combat", que je connaissais bien, et trois de ses adjoints, dont le chef de l'Armée Secrète pour R. 5. Michelet sera ministre de la Défense en 1945, à son retour du camp de concentration de Dachau, puis ministre de la Justice en 1959. Nous nous entendions très bien ensemble. Il avait appris par un de mes amis M.R.P.G.D. que j'étais à Bordas et venait se concerter avec moi, sans avoir prévenu. Rouprich me fit chercher. Michelet et moi, selon l'habitude dans le Mouvement "Combat", nous nous sommes donnés une bonne accolade... Rouprich et son groupe adhérèrent au M.R.P.G.D., mais il fut entendu qu'ils deviendraient aussi, à titre exceptionnel, membres de Combat, puis des M.U.R., enfin du M.L.N., ainsi que de l'A.S. et des maquis de la Région. Le chef départemental de l'A.S., grâce à nous, vint installer son P.C. au "Châtenet". Plusieurs mois plus tard, alors que je n'étais resté là que quelques jours pour me reposer de mon temps de prison et recruter les Rouprich et leur groupe, la Gestapo et la Feldgendarmarie encerclèrent la maison d'habitation en pleine nuit et plusieurs firent irruption. Le chef de l'A.S. eut le temps de se réfugier sur le toit. Rouprich s'enfuit par une fenêtre. Les Allemands tirèrent de tous côtés dans le noir. Quoiqu'atteint de plusieurs balles, mon ami Pierre réussit à fuir et se cacher dans un champ où les Allemands ne purent s'aventurer. Les parents et l'épouse de Pierre furent pris et mis en prison. Rouprich alla de ferme en ferme, où il fut soigné, et vécut en Résistant clandestin. Il fut surtout hébergé par Michèle Baudoin, près de Villeneuve-sur-Lot, en Lot-et-Garonne. Il avait déjà envoyé plus de

120 jeunes du S.T.O. dans divers maquis dépendant du capitaine Faro, de l'A.S. Il sut grouper et commander des groupes-francs, comprenant Français et ouvriers espagnols, dont Calderon Diaz, Arthur Fimeyer, Henri Thévenit, Marcel Gastel, etc. Il fut l'âme de tout un noyau de Résistance, à cheval sur les départements de Dordogne et de Lot-et-Garonne. Les armes cachées par les Rouprich au Châtenet n'avaient pas été trouvées par les Allemands. Elles servirent contre eux dans des actions de guérillas. A partir du château de Lalande, à Saint-Sylvestre-sur-Lot, Pierre Rouprich participa à la formation de divers maquis en Dordogne, dans le Lot-et-Garonne, et dans le Lot, et, en particulier, les maquis de Villefrange, Terroux, Montcabier. Grâce à lui, 600 autres réfractaires au S.T.O. entrèrent dans les maquis. Pierre participera les armes à la main à la libération de Périgueux, etc. Il se distingua lors de l'attaque de la division blindée "das Reich", à Cajarc, dans le Lot, et pour la libération des détenus des prisons d'Eysse et de Villeneuve-sur-Lot. Rouprich mériterait par son dynamisme, son esprit de combat, et son courage, de devenir un héros de la Légende.

Dès novembre 1942, *René Schleidweiller, dit Dollé*, neveu des Rouprich, entra au M.R.P.G.D. Il m'écrivit : "Au Châtenet... ce fut toi mon initiateur des choses de la Résistance." Il dirigea un groupe de P.G. anciens évadés d'Allemagne, puis, comme capitaine F.F.I., une troupe de 200 hommes dans le Lot. *Mme Lafourcade*, à Bordas, et *René Dublanc*, à Saint-Paul-de-Serre, rendirent de nombreux services au M.R.P.G.D.

J'avais toujours gardé, pour la Résistance, un contact direct avec mon ami *Zurbrugg*, ancien du Stalag XI B, devenu contrôleur S.N.C.F. en gare de Périgueux. Il nous donnait d'excellents renseignements ferroviaires, et organisa le sabotage-fer. A tour de rôle, Harou, puis Le Moign', le virent en juin 1943 et recrutèrent, grâce à lui, un autre agent S.N.C.F., nommé *R...* Pour notre noyautage administratif, Le Moign' fit adhérer au M.R.P.G.D. un inspecteur de police de Limoges, et noua des contacts très bons avec le président des Centres d'Entr'aide aux P.G., à Périgueux. Mais il se serait plaint d'un manchot, directeur de la Maison du Prisonnier de Limoges, qui aurait été pétainiste-collaborateur.

*Roger This*, autre lorrain, devint M.R.P.G.D. en avril 1943. En juin 1944, il rejoignit le commandant Nimmes, dit l'Espagnol, et formèrent le maquis de Belâbre, dans l'Indre. Devenu F.F.I., This s'engagea dans l'Armée de Lattre et sera le 1<sup>er</sup> vice-président de la Fédération des Engagés Volontaires (F.E.V.A.L.), section de Metz.

A la prison du Stalag XII A pour ma première évasion manquée, ma cellule était voisine, d'un côté de celle de Roland Caillet, et de l'autre de celle de *Marcel Pourteyron*. Celui-ci est devenu aussi un ami. Rapatrié comme cultivateur à Ribérac, en Dordogne, il se mit à la disposition totale du M.R.P.G.D. dès mars 1942. Comme il recherchait de nombreux arbres de noyer, sa spécialité, et était très gaulliste, il nous donnait des renseignements valables et des contacts sûrs pour notre recrutement, à travers les départements.

Dans l'Indre, notre Mouvement disposa d'excellents agents. L'un, *Gaston Bidart*, adjudant, recruté par nous en mars 1942 au Centre d'accueil des P.G. rapatriés de Mâcon, avait été ensuite chargé du même genre de Centre à Issoudun, ses bureaux au Palais de Justice. C'était l'un des principaux passages, comme Mâcon, de zone nord à zone sud. Renée Rosier se souvient de ses voyages à Issoudun pour le voir de notre part, obtenir courriers et informations, pour notre Renseignement sur l'Allemagne et pour notre recrutement. A Châteauroux, notre agent fut le colonel Couderaux, officier d'active, futur intendant de l'Armée de Lattre en Allemagne. En fin 1942 et 1943, il était le directeur-départemental de l'organe-liquidateur de l'Armée pour l'Indre. A ma demande, il fit effectuer de façon précise les plans et récolter les renseignements sur les aérodromes allemands et les ateliers voisins pour réparation des avions dans le secteur de Châteauroux. M. Nicaut, spécialiste de l'Histoire de l'Indre, a eu l'obligeance d'entreprendre pour nous des recherches sérieuses sur les bombardements aériens alliés sur nos objectifs : la base aérienne de Châteauroux-la-Martinerie, à l'est de la ville, et celle de Châteauroux-Déols, avec ses ateliers. Nos plans cotés étaient très précis. M. Nicaut précise

qu'il y eut trois bombardements, dont celui de la Martinerie le 18 janvier 1944, et celui du 5 février 1944 par des bombardiers américains. Hélas ! Les bombardiers américains jetaient leurs bombes d'une altitude trop élevée et provoquaient des morts et des blessés dans la population civile. Le général de Gaulle m'a raconté à Alger en mai 1944 que des pilotes américains, peu attentifs, dirigés par leur pilotage automatique, avaient lâché leurs bombes sur Genève au lieu de Gênes, le port italien... De même, me disait-il, pour ne pas prendre de risques pour eux, ils avaient jeté de très haut leurs bombes sur la mer tyrrhénienne au lieu de les faire tomber sur Naples. Et il ajoutait avec ironie : "Pour eux, c'était voir Naples et ne pas mourir !" Mais le bombardement le plus spectaculaire, nous écrit M. Nicaut, fut celui de la nuit du 10 au 11 mars 1944 sur la S.N.C.A.S.O. et la Martinerie, proches de Châteauroux. Des avions allemands détruits, de même que les pistes et les bâtiments. Les nazis réquisitionnèrent la main-d'œuvre civile pour déblayer et appelèrent beaucoup d'entreprises des travaux publics, et du bâtiment, mais aussi le personnel des garages, des mutuelles, des banques, et jusqu'à des coiffeurs et des garçons de café pour les aider.

La Résistance n'a jamais pu admettre que les autorités britanniques et américaines n'acceptent pas de nous charger nous-mêmes des destructions nécessaires dans les ports et les usines françaises, sur les aérodromes allemands, etc. en France, et selon les plans que nous leur adressions par le B.C.R.A., en nous faisant parvenir les explosifs et les armes indispensables. Anglais et Américains ont envoyé en France peu de saboteurs français et pour des missions très limitées. Les Anglais, par contre, ont parachuté un Ecossais, avec une petite équipe, et des explosifs, qui faisaient sauter, même après la libération de certains secteurs, fin août 1944, tous les ponts qu'ils voyaient, dans la région Cantal, Aveyron, etc. Si les Anglais et les Américains avaient accepté, les Résistants français, dont ceux du M.R.P.G.D., en zone sud et en zone nord, se seraient infiltrés dans tous les ports, usines, points stratégiques, tels que raffineries et lieux de stockage d'essence, etc, et, selon les instructions que le B.C.R.A. nous aurait données par radio clandestine ; nous aurions démolé tous les objectifs prévus, et sans perte de vies humaines pour la population civile, mais aussi en laissant à tous les bombardiers anglais et américains le temps d'aller détruire eux-mêmes leurs objectifs... en Allemagne. Nous aurions, en outre, été beaucoup plus efficaces et très précis, avec l'aide des Français travaillant dans les ports, usines, aérodromes, etc. en France. Problèmes de stratégie et de tactique, mais aussi de politique !

En R. 5. encore, il faut citer l'action M.R.P.G.D. de l'adjudant-chef *Pierre Labrue*, d'abord comme résistant avec nous au Stalag XI B où il a dirigé la poste aux colis, triant ceux qui contenaient nos envois pour la Résistance du camp et pour les évasions, selon un code convenu sur le nom du destinataire inventé ; ensuite, rapatrié comme faux-malade, comme notre responsable départemental en Dordogne. Et Bonnet, dit Moulin, attestera que "(Labrue) devait continuer en France l'œuvre de Résistance (entreprise au XI B), et il a tenu sa promesse". Avec *Zurbrugg* et d'autres du M.R.P.G.D., il rechercha et signala des terrains de parachutage, il recruta des jeunes pour notre Mouvement, et diffusa des tracts en langue allemande pour les troupes d'occupation. Il rejoignit ensuite le maquis et devint chef de section sur le Front de l'Atlantique dans le secteur de la Rochelle où les Allemands ont tenu encore, pendant quelques semaines ou quelques mois, avant l'Armistice, des bastions, comme en certains endroits des Alpes et de la Côte Atlantique. Labrue est le maire de son village de Dordogne.

## **R. 6. — Région de Clermont-Ferrand.**

Cette région ne comportait que quatre départements : Puy-de-Dôme, Allier, Cantal, Haute-Loire. Nous ne trichons pas, nous, avec la vérité, et déclarons que le M.R.P.G.D. s'est peu développé, relativement, dans cette Région. D'une part, nous n'avons pas assez d'argent. D'autre part, et surtout, plusieurs de nos responsables régionaux essentiels de R. 6. ont été arrêtés, les uns par la police de Vichy, les autres par la Gestapo, et plusieurs d'entre eux sont morts en héros en

déportation. Il nous a été presque impossible de reconstruire l'Histoire du M.R.P.G.D. dans cette Région. Le premier à y lancer le Mouvement fut *Robert Beau*, rapatrié comme faux-malade du Stalag XI B en même temps que moi. Il ne m'appartient pas de juger sa vie privée. Il a créé à Clermont-Ferrand notre organisation dès le 17 mars 1942. Il fut arrêté par la police "Menées Anti-Nationales" de Pétain en novembre 1942, car son adresse avait été trouvée sur un agent de liaison. Il resta incarcéré un mois environ, y compris pendant l'invasion de la zone sud par les troupes allemandes à partir du 11 novembre. Son meilleur ami de la deuxième baraque la plus disciplinaire du Stalag XI B, *Maurice Durand*, rapatrié comme algérien, le rejoignit en décembre 1942 pour "résister" ensemble jusqu'en juillet 1943, date du départ de Durand pour Paris où il était appelé par Dechartre, à ce moment, notre Responsable pour toute la zone nord. Courant 1942, mon ami *René Bouvret* recruta pour nous *Simone Monteil* à Vichy pour assurer notre liaison entre cette ville et Lyon et nous apporter souvent de précieux renseignements.

Début 1943, *Roger Lannier*, P.G. évadé, mais surtout militant remarquable de notre Mouvement, structura le M.R.P.G.D. en R. 6., tout en continuant, avec notre accord, à travailler à l'agence O.F.I.-Havas à Clermont-Ferrand et à Vichy, ce qui lui permettait de circuler et de consacrer beaucoup de temps à la Résistance. Il était, lui, très anti-Pétain. Il fut nommé notre Responsable régional pour R. 6. Avec son adjoint *Norjeu*, et bien d'autres du M.R.P.G.D., ils fondèrent très vite un maquis près de Thiers. Il nous fournissait très régulièrement des Renseignements très utiles qu'il était bien placé pour récolter. Mais, dès le 23 juillet 1943, il fut arrêté par la Gestapo à Vichy, en même temps que ses adjoints régionaux *Norjeu* et *Gaublomme*. Déporté à Buchenwald, Lannier mourut d'épuisement au Kommando de Dora.

Marié et père de deux enfants, *Norjeu* travaillait avec notre appui à la Radio nationale de Vichy. Il habitait Cusset avec sa famille. En raison de ses fonctions, il faisait partie de notre S.R.-France et s'occupait de notre N.A.P. à la Radio d'Etat. Il fut incarcéré au Fort-Montluc, à Lyon, en même temps que *Lannier*, *Gaublomme* et *Roger Ginot*. Nous pensons qu'il fut déporté en Allemagne et n'avons plus eu de nouvelles de lui après la guerre. Lors de son internement et de sa déportation, Mme Rousseau, chargée du Service social M.R.P.G.D., Régions Lyon et Clermont, était allée plusieurs fois rendre visite à Mme *Norjeu* à Cusset pour être notre trait d'union avec elle et l'aider un peu.

Ancien aussi du Stalag XI B, mon ami *Raymond Gaublomme*, a été déporté au camp de Buchenwald, où il est mort le 29 janvier 1944, donnant sa vie pour la France comme tant de martyrs et héros du M.R.P.G.D. Outre le démarrage du maquis de Thiers, Raymond, agent S.N.C.F. à Clermont-Ferrand, nous rendit les plus grands services par ses Renseignements et ses sabotages. Il a laissé une épouse admirable et deux jeunes enfants. Mme Gaublomme m'écrivait en 1945 : "Les sentiments que vous m'exprimez m'ont profondément touchée en m'assurant que les vrais Français n'oubliaient pas ceux qui sont restés dans cette lutte à mort. Il est vrai que, pour votre part, le destin ne vous a pas épargné. Vous ne pouvez que vous sentir très proche de ceux qui souffrent." Plus de quarante ans ont passé. Les Français et les Françaises sont libres. La France a retrouvé son Honneur et sa Grandeur. Les temps sont-ils si lointains, même pour les jeunes, pour ignorer ou pour oublier ceux des nôtres qui ont lutté de façon véritable et ceux qui ont donné leur vie pour notre pays et nos grandes valeurs, loin de toute ambition personnelle ou partisane ?

En mars 1943, *Henri Chazine*, dit *Pierre Champ*, qui n'avait été P.G. que quelques jours en 1940 et avait pu s'évader avec succès, entra au M.R.P.G.D., recruté par Dechartre, et s'installa à Clermont-Ferrand où il travailla à l'O.F.I. avec Lannier. Journaliste de métier, il nous apportait des renseignements intéressants et utiles. Il venait souvent à Paris voir notre ami M.R.P.G.D. *Schemowitch*, dit *Neher*, responsable de notre Service faux-papiers zone nord. Et il transportait ces faux-papiers. Début 1944, il devint notre Responsable régional pour R. 6. Il participa à l'envoi de nombreux réfractaires du S.T.O. vers le maquis de la Margeride, dans le Cantal. Le 6 juin 1944, dès l'annonce du débarquement allié en Normandie, il partira pour ce maquis où il

retrouvera d'autres anciens du M.R.P.G.D. dont Haedrich, Desroziers, Malric. Chazine, avec un groupe de ce maquis, attaquera des convois allemands dans ce secteur. Et avec Vianson-Pontet, Malric, et d'autres, il fit partie de la rédaction du quotidien "L'Homme Libre" à Montpellier. Après la Guerre, il sera attaché de presse aux Nations-Unies, puis à la F.A.O.

En Haute-Loire, *Jean Lacour*, ami de Lyon, dans le cadre du M.R.P.G.D., organisa son maquis, avec une très large autonomie.

Tels sont les informations, qui nous sont restées de l'implantation du M.R.P.G.D. en R. 6. En fait, nos structures, nos effectifs et nos activités étaient beaucoup plus importantes dans cette Région. Nous n'avons rien retrouvé de plus.

Le M.R.P.G.D. ne peut être accusé d'imprudence dans sa lutte contre l'ennemi. Nous avons choisi le combat jusqu'à la victoire, et notre choix datait de septembre 1939, moment de notre incorporation. Si notre "Mouvement de Résistance" a connu tant d'arrestations, de tortures, d'incarcérations, de déportations, de décès héroïques de nos fusillés et de nos morts en déportation, c'est parce qu'il était une organisation de combat à l'avant-garde, et non "un rassemblement de pantouflards" ! Il en est de même en zone nord.

### **Structures horizontales du M.R.P.G.D. en zone nord.**

Les organisations des zones nord et sud du Mouvement ne sont pas comparables dans tous les domaines. La véritable extension et création du M.R.P.G.D. en zone nord datent de mars 1943, soit un an après le démarrage de notre zone sud, c'est-à-dire lors du rapatriement de nombreux amis du Stalag XI B s'installant à Paris, dont l'animateur principal fut, sans conteste, *Jean Duprat-Geneau, dit Philippe Dechartre, avec Burnoud, Husson, Bonnet dit Moulin, Jean Thomas, Pierre Steverlynck, et d'autres anciens P.G. de divers Stalags, Jacques Bourgeois, Jacques de Médina, Scheimowitch-Neher*, parmi beaucoup d'autres, anciens P.G. ou non, hommes ou femmes. Si la zone nord comprenait les deux tiers de la France, elle comportait de nombreuses régions interdites et donc très difficiles d'accès, le long de la Manche et de l'Atlantique, et près des frontières belge, luxembourgeoise, et allemande, ainsi qu'en Alsace-Lorraine. Le relief des régions, sauf dans la Meuse, les Ardennes, les Vosges et l'Alsace, se prêtait mal aux maquis et aux actions de guérillas, en comparaison des Alpes, des Pyrénées, des Causses et des Cévennes, du Massif central, en zone sud. Troupes allemandes, Feldgendarmérie, Gestapo, Abwehr, avaient eu le temps et, face à la Grande-Bretagne, la nécessité de s'implanter en force et en profondeur en zone nord. La tâche de fonder et de diriger un Mouvement de Résistance en zone dite occupée fut très rude et très dangereuse. Nos animateurs et militants du M.R.P.G.D., dans cette zone, n'en eurent que plus de mérites. Ils se donnèrent avec tout leur cœur et tout leur idéal au péril de leur vie. Nombre d'entre eux furent pris par la Gestapo, torturés affreusement, tués ou déportés pour notre Cause.

Par malheur, bien des informations nous manquent pour retracer toute l'Histoire de notre Mouvement en zone nord. La quasi-totalité des courriers, des copies de comptes rendus, étaient brûlés par souci de sécurité au fur et à mesure, et, en particulier, lors des vagues d'arrestations dans nos rangs. Dechartre et Bourgeois m'ont dit n'avoir rien gardé comme documents et très peu de souvenirs ; or, ils ont été les deux animateurs nationaux du M.R.P.G.D. en zone nord. Toutefois, à l'aide d'autres documents que j'avais cachés, en particulier, à Paris et à Lyon, ou ceux retrouvés dans les archives du Ministère de la Défense, je vais tenter de faire revivre une partie de la Résistance de nos amis et amies du M.R.P.G.D. de zone nord, comme je l'ai déjà essayé, dans le cadre des "Courts portraits d'hommes et de femmes du M.R.P.G.D.", pour Dechartre et Bourgeois ; ou parmi les "Militants des Organisations verticales" du Mouvement pour le "Service Action-France", avec Charles Bonnet-Moulin et André Kaan-Laudet. L'organigramme général de notre zone nord, établi en février 1944, par Jacques Bourgeois, à ce moment-là Responsable national du M.R.P.G.D. en zone nord, assisté par Dechartre, a été exposé. A la fin de 1943, plusieurs de nos amis de notre

Mouvement de zone sud étaient venus s'installer à Paris : Pierre Le Moign', Edgar Morin, comme Responsable régional Ile-de-France, et Violette, Gérard Kratzat et Henriette, etc. De mon côté, si je n'avais effectué que plusieurs séjours en zone nord avant ma mission à Londres-Alger de juillet 1943, je m'étais fixé à Paris à partir du 20 octobre 1943, plus de sept mois après la création du M.R.P.G.D. de zone nord. Cependant nous disposions des courriers entre nous par agents de liaisons.

Notre Mouvement, pour des raisons de sécurité, disposa de deux principaux P.C. à Paris, celui de Duprat-Geneau-Dechartre, et celui de Jacques Bourgeois, pour toute la zone nord. Le premier était situé 6, place de la Madeleine, à Paris, dans les locaux mis généreusement à la disposition de Dechartre par Roumieux, parent de notre ami Burnoud. Roumieux, homme d'affaires, même peut-être avec les Allemands, nous rendit des services appréciables et stocka des armes pour nous dans ses bureaux. *Bernard Jamet*, ami de Dechartre, futur administrateur du Théâtre municipal de Calais, y exerçait ses activités et aurait aidé aussi notre Organisation de mars 1943 à mars 1944. *Marie-Thérèse Douchin*, future *Mme Fortier-Vierne*, dite *Mathé*, très dévouée et efficace, travaillait là comme secrétaire de Dechartre, mais fut aussi chargée de transporter courriers, faux-papiers, etc. A titre officiel, elle était soi-disant l'assistance d'un poète-essayiste nommé Philippe Dechartre. Le second P.C. de zone nord fut fixé dans l'appartement de *la baronne Cécile Hulot*, 47, rue de Boulainvilliers, à Paris 16<sup>e</sup>, où travaillait habituellement Jacques Bourgeois, lorsqu'il assumait le secrétariat général du Mouvement en zone nord, puis lorsqu'il remplaça Dechartre comme notre Responsable général zone nord, à partir de l'arrestation de Dechartre, le 10 août 1943. Cécile Hulot, dite Charlotte, assumait un travail considérable pour le M.R.P.G.D., avec un idéal très élevé, comme secrétaire, agent de liaison, chargée pour nous de Renseignement et du noyautage au Commissariat aux P.G. à Paris, et même recéleuse d'armes et d'explosifs appartenant à notre Organisation. Nous connaissons mal les circonstances de son arrestation par la Gestapo de la bande française Bony-Lafond, à la solde des Allemands, le 8 juin 1944. Notre amie Cécile, déportée à Ravensbrück, y mourut d'épuisement. Le lendemain, à la pension de famille, "Schola Cantorum", 269, rue Saint-Jacques, à Paris, *Janine-Andrée Caré*, future *Mme de la Barre*, aussi merveilleuse de dévouement à notre Idéal que Cécile Hulot, dont elle était la secrétaire-adjointe, fut appréhendée par la même bande. Elle fit connaissance de ma mère et de *Simone Chenu*, toutes deux M.R.P.G.D., lors d'une messe dans la prison de Fresnes. Au camp de Ravensbrück, où elle fut aussi expédiée, elle revit Cécile et d'autres femmes du M.R.P.G.D. Cécile lui avait présenté une femme de notre Mouvement, dont le pseudo était "*Bleuette*", que personne ne connaît par le fait de la clandestinité. J'ai retrouvé dans mes caches, après la guerre, quelques mots échangés entre Cécile Hulot, dite Charlotte, et moi. Les voici en bref : "6.2.44. Michel à Charlotte. Je vais présenter Neher (Scheimowitch) à la personne. Pourriez-vous dire à Rimbart (Robert Join) que je l'attends de même". Et le 14.2.44 : "Veuillez demander à Neher de se trouver en haut du métro Alésia demain mardi à 10 heures. Je lui présenterai le responsable des faux-papiers des M.U.R.... Veuillez demander à Savy (de Médina) de venir me voir mardi 15 à 10 h 30 devant le 20 de la rue Mouton-Duvernet". Puis le 19.2.44 : "Urgent. Puisque vous avez eu la gentillesse de me l'offrir, je vous demande de faire retaper à la machine les trois notes jointes : consignes de sécurité, de recrutement, de courrier. Ceci entre nous. Cordialement. Charette". Elle m'a répondu de sa main en m'appelant "Alice" le 25 février 1944, par le pneumatique suivant adressé à "Mlle Alice Leblanc", aux bons soins de *Mme Delétang*, blanchisserie, 13, avenue du Parc Montsouris, Paris 14<sup>e</sup>, l'une de mes boîtes aux lettres qui n'a jamais été découverte : "Ma chère Alice. Je regrette beaucoup de n'avoir pu passer vous voir ce matin... Malheureusement l'amie que je devais vous présenter pour vous aider est souffrante, et j'ai dû la remplacer travaillant la nuit pour cela. C'est la raison pour laquelle ne vous ont pas encore été livrés les trois cols (c'est-à-dire les trois notes de consignes) que vous m'aviez demandés très vite. Aussitôt faits, je vous les porterai. Amitiés. Charlotte". Pauvre Cécile si dévouée !

Fort important fut le rôle, sans doute le plus beau de sa vie, que joua *Albert de Médina, dit Savy*, secrétaire général-adjoint du M.R.P.G.D. pour la zone nord, qu'il ne faut pas confondre avec Sévy, ou Yves Leroy, adjoint de Le Moign' en zone sud. Médina, P.G. aux Stalags IV B et IV D, fut expédié au Frontstalag 325 de représailles de Rawa-Ruska, pour plusieurs évasions, puis au Kommando disciplinaire de Schilvelhein en Poméranie. C'était un dur. Il réussit sa quatrième évasion avec *Jakub (ou Jean) Scheimowitch, futur Néher*, cachés dans un wagon de marchandises partant pour Creil. Jacques Bourgeois, connu en captivité, le recruta pour le M.R.P.G.D., et lui-même amena Néher. Tous deux furent d'excellents et très efficaces militants de notre Mouvement, y consacrant tout leur temps avec idéal et énergie. Savy fut l'*alter ego* de Jacques Bourgeois. Il voyagea beaucoup dans les régions de zone nord pour notre recrutement. Entre autres, il se souvient d'une mission à la Maison du Prisonnier de Châlon-sur-Saône, où il se rendit avec *Eléonore Cramer*. Il se rappelle deux de ses aventures. En janvier 1944, il fut entouré de policiers français, mais leur dit "Résistance", et ils l'ont laissé partir avec sa sacoche. En avril 1944, ne sachant pas qu'Eléonore avait été arrêtée par la Gestapo, il allait lui porter un message à l'hôtel de Lisbonne, rue de Vaugirard, à Paris, lorsque surgit un homme de la Gestapo, pistolet au poing, qui lui déclara : "Vous demandez Mme Cramer. Vous allez la rejoindre" ! Quand l'Allemand rangea son arme pour le fouiller, Savy se jeta sur lui avec violence et lui donna un terrible coup de tête au visage. L'homme tomba. Savy put s'enfuir et continuer sa Résistance. Ancien du Conservatoire dramatique de Paris, il reprit son métier d'acteur après la Libération. Il n'eut jamais, lui, de décoration et n'en demanda aucune. Très direct, il m'a déclaré voici un an : "Je suis contre l'homme du double jeu, à la Francisque du Maréchal, jouant au pseudo-Résistant pour préparer sa carrière politique d'après-guerre".

Le compagnon d'évasion réussie et ami de Médina, *Jakub Scheimowitch, dit Néher*, israélite polonais, médecin ou presque médecin, a laissé à tous le souvenir d'un être exceptionnel, consacré totalement à la Résistance dans le M.R.P.G.D. Il créa et mena pour nous, à Paris, un important et efficace service faux-papiers, même en langue allemande qu'il possédait très bien. Scheimowitch s'était engagé, lui aussi, comme volontaire en 1939 contre le Reich. Devenu P.G., il passa 150 jours dans les prisons allemandes et 18 mois dans des camps disciplinaires pour refus de travail et tentatives d'évasions. Il sabotait et poussait les P.G. à saboter dans les Kommando. Telle était la trempe de ceux qui ont fait le M.R.P.G.D. : ils n'étaient pas pétainistes et ne venaient pas des cercles Pétain, pas un seul n'a été libéré à la demande de Vichy. Sacrée différence à la base ! Dès son retour à Paris, il transforma l'appartement de notre militante *Simone Chenu* en atelier de faux-papiers, avec une grande précision dans la fabrication, car, grâce à eux, nous pouvions œuvrer pour la Résistance et diriger les jeunes vers les maquis. Plus de 20.000 jeux de faux-papiers sortirent de ses mains. Par eux, plusieurs M.R.P.G.D. purent, sur ordre, s'introduire à la L.V.F. et à la Milice pour pratiquer leur contre-espionnage. Au début, de Médina-Savy aida Néher, puis, de façon continue, des M.R.P.G.D. merveilleux : *Simone Chenu, Simone Souloumiane (à ce moment Mme Join), Odette Silvestre, Adrienne Steverlynck, Karl von Kurz, Roger Seguin, et bien d'autres*, qui furent terriblement éprouvés. Sous le nom de Raux, car elle ne découvrit pas, par bonheur, sa véritable identité, Néher fut arrêté par la Gestapo, le 7 juin 1944, à Paris. Il fut très torturé et déporté à Buchenwald. L'avance alliée le libéra. Voici quelques lettres authentiques échangées entre lui et moi, et retrouvées : "Michel à Néher. 12.1.44. Pour faire revenir des P.G. "transformés" (en travailleurs en Allemagne), ou des S.T.O., se faire délivrer, par les mairies, des certificats de décès, tout timbrés, en blanc, que l'on remplira en inscrivant nom et prénoms de l'un des proches parents de l'intéressé. Faire viser ce certificat par la Kommandantür locale qui, en principe, ne vérifie pas. L'envoyer à l'intéressé pour une permission exceptionnelle, et il rapporte Renseignements..." "Charette à Néher. 6.2.44. Ne fais plus de coups avec les Groupes-Francis. Pas de diffusion non plus. A ton poste technique, tu ne dois pas risquer. Aie ton photographe et laisse à *Valentin* le micro-photographe... Veux-tu donner à *Duchâteau* une quantité de cyanure ; il peut en avoir besoin... Le recrutement régional (*Hervé*) (*Edgar Morin*) doit se charger du

recrutement des (P.G.) évadés. Le *graveur* souhaite te voir d'urgence. Cordialement Michel". Comme nous n'étions pas assez riches, et même nous étions très pauvres, nous ne disposions pas de téléphone chez nous, et évitions les écoutes téléphoniques, en nous écrivant par porteurs. J'adressais donc des notes à Néher : "15.02.44. J'espère qu'Arnaud et toi aurez déménagé rapidement le service faux-papiers". "19.02.44. Je m'étonne de ne pas avoir encore reçu le plan de (l'hôpital de) la Pitié que je t'avais remis pour le faire photographier et qu'attend une équipe pour délivrer plusieurs dirigeants de la Résistance. Tu peux le faire déposer à ma boîte". "20.02.44. Merci pour le plan de la Pitié. Comme je suis heureux que tu aies pu sauver beaucoup de choses chez *Rimbert* (*Join* arrêté avec sa femme par la Gestapo chez lui). J'ai immédiatement fait prévenir tous les services intéressés de la Résistance pour rechercher Rimbert et sa femme. Arnaud a des soupçons concernant le dénonciateur de Rimbert. Voir Arnaud d'urgence. Il est indispensable que tu donnes à Arnaud les grenades et, peut-être, d'autres armes et munitions que détient Charlotte". Puis, "25.02.44. Encore ce mois-ci, je dois envoyer à Londres des photos très intéressantes sans pouvoir les reproduire pour le Comité (d'Action)... Anne (je ne sais qui elle est) désirerait vous voir lundi à 11 heures à son R.V. habituel. Cordialement". Néher m'a écrit le 25.02.44 : "Merci pour les modèles qui seront très utiles. Vu pour le R.V. avec *Alias et Roland* (j'ignore qui ils sont). Je crois qu'ils seront très utiles". J'adressais ce mot à Néher : "28.02.44. Ci-joint carte d'identité officielle d'un inspecteur de police qui vient de passer en Espagne. A toutes fins utiles".

Et voici la lettre manuscrite, très émouvante et de rare qualité, que Scheimowitch-Néher, rentré de déportation en mai 1945, m'adressa lors de son départ définitif pour New-York : "Le Havre. 15.12.45. Mon cher Michel. Au moment de quitter la France, pour toujours peut-être (nous n'avons plus eu d'autres nouvelles de lui, l'un de nos meilleurs compagnons de nos luttes clandestines du M.R.P.G.D.), je tiens à t'adresser quelques mots d'adieu ou d'au-revoir... J'ai su combattre pour quelque chose... J'ai appris à connaître la France dans les Stalag et les prisons, dans les visages anonymes de tant de Français. J'ai appris à la connaître et je l'aimais... Je suis triste de quitter un pays plein des souvenirs d'une vie, triste à la pensée de ne plus me sentir une partie de cette France vivante... Et triste surtout à la pensée de rompre avec un passé plein de figures amies... J'emporte quelques souvenirs, les meilleurs. Ils ne sont guère nombreux, car, si j'ai connu beaucoup de gens, la plupart m'ont déçu. Ceux que j'ai jugés animés d'un idéal, désintéressés, se sont souvent révélés froids, calculateurs, animés d'un désir : réussir à tout prix. Il y en a pour qui tout ce qui a rempli ma vie ces dernières années n'était qu'un tremplin, un moyen de gagner une situation, ou de se mettre en vue ; il y en a d'autres qui jouaient la comédie d'amitié et de désintéressement pour remplir leurs poches. Mais les quelques-uns, dont le souvenir m'accompagne, me payent largement de toutes les déceptions. Si je te disais que tu comptes parmi ceux dont le souvenir m'accompagne, parmi ceux que j'estime le plus, tu souriras peut-être, et tu diras : "Littérature, flatterie"... Pourtant je voudrais que tu sois persuadé que, si je t'écris cette lettre, c'est une lettre sincère. Ce sera, peut-être, la seule, écrite par quelqu'un qui n'a fait que passer dans ta vie, qui ne compte guère avoir un jour besoin de s'adresser à toi, ni même te rencontrer, si ce n'est à nouveau comme combattant pour la Liberté dont la France était et sera l'image. Reçois l'assurance de toute mon amitié et d'estime. Bonne chance ! Néher". Quand on lit Jean Védrine écrire dans son "témoignage" paru dans son livre "P.G. Rapatriés" que j'étais "contesté par mes propres amis", sans en citer un seul et pour cause, et que le "prouvait ma mise à l'écart" du premier Comité directeur du M.R.P.G.D. (le 12.3.44), il faut comparer un homme sincère et qui s'est donné et a souffert pour la Résistance, Scheimowitch-Néher, avec cet individu nommé Védrine lèche-bottes de Pétain qui veut faire croire que de nombreux P.G. "s'accommodaient fort bien d'une double allégeance à Pétain et à de Gaulle", et autres balivernes de pétainiste naïf, mais qui fausse aussi la vérité pour lécher les bottes de Mitterrand. Quelle différence de Résistance et de pureté d'âme entre Néher et Védrine !

Entrée au M.R.P.G.D. en 1943, *Simone Chenu, dite Katy*, aura été une grande amie de Scheimowitch, très noble, bénévole et désintéressée. Personne ne sait si elle recruta pour nous *Cécile Hulot* ou l'inverse. Elle était coiffeuse de son métier et Cécile baronne, mais d'excellentes amies. Ainsi était le brassage de la Résistance au M.R.P.G.D. Simone distribuait nos tracts et transforma en ruche, pour fabriquer les faux-papiers, son domicile de Paris et la maison de sa mère aux Corbiers, par Jouarre, en Seine-et-Marne. Elle nous fournit des boîtes aux lettres clandestines : 20, rue de la Banque, 29, rue Palestro, 79, avenue Bosquet, etc. Elle vola pour nous des cachets au Centre de Jeunes de la gare Montparnasse. Elle conduisit quantité de jeunes vers les maquis anti-S.T.O. Elle transporta pour le Mouvement armes, grenades, explosifs, en déclarant : "C'est moins dangereux pour moi dans mon cabas que pour les hommes !" Elle recruta pour le M.R.P.G.D. nombre de *jeunes de Jouarre*, et même le boulanger. Mais elle fut arrêtée par la Gestapo à son domicile le 18 avril 1944. Dans leurs locaux, elle pense avoir eu la preuve qu'un certain Féval, officier vichyste rentré de Syrie, s'était adressé à notre service faux-papiers et avait vendu nos amis aux Allemands. Il aurait été, selon Simone, fusillé après la guerre. Après de durs mois en cellule à Fresnes, Simone connut la vie épouvantable du camp de déportation de Ravensbrück. Fidèle entre les fidèles à la Résistance, au gaullisme et au M.R.P.G.D., Simone, à son retour d'Allemagne, et pendant de très nombreuses années, devint le porte-drapeau de l'A.D.I.R., ou Association des Déportées et Internées de la Résistance, dont ma cousine Geneviève Anthonioz-de Gaulle assume la présidence. Simone Chenu est et restera une amie et l'image d'une vraie et pure Résistante, intrépide et indomptable.

*Simone Souloumiane, dite Catherine Barys, ex-épouse de Robert Join*, notre fameux Rimbert, aidait aussi Néher au service faux-papiers et au transport de ces documents, prenant sur elle des risques considérables pour camoufler des résistants, des réfractaires, des juifs, et pour faire évader des P.G. d'Allemagne pour la Résistance. Robert Join et elle furent appréhendée par la Gestapo à leur domicile, 29, rue Tournon, à Paris, le 11 février 1944. A l'heure du laitier, le concierge frappa à leur porte en criant : "Un télégramme pour vous" ! C'était la Gestapo. Simone Souloumiane, après de durs interrogatoires, fut aussi déportée à Ravensbrück dont elle vécut la vie inhumaine. L'avance alliée la libéra. Elle fut transférée en Suède où la Croix-Rouge suédoise lui rendit la santé.

Future *Mme Germont, Odette Silvestre, dite Elsa*, quitta Gap, avec son fiancé autrichien et viennois, *Karl Von Kurz, dit Charles ou Tomasi*, très anti-nazi, pour entrer au M.R.P.G.D. à Paris à la demande de leur amie Eléonore Cramer. Elsa aida beaucoup Cécile Hulot au secrétariat de Jacques Bourgeois, mais aussi aux transports de courriers et d'armes. Karl fit partie de notre F.I.A. à Paris, et aida Néher pour l'établissement de nos faux-papiers en langue allemande et en écriture manuscrite gothique, mais il participait aussi à la distribution de nos tracts dans les lieux fréquentés par les soldats allemands. Avant de venir à Paris, Odette et Karl vivaient dans les Hautes-Alpes et ravitaillaient les maquisards en vivres et en faux-papiers. Tous deux furent arrêtés, le 18 avril 1944, par la Gestapo, au moment où ils se rendaient, pour leur travail sur les faux-papiers, au domicile de Simone Chenu, 159, rue Montmartre, à Paris. Karl disparût et nous pensons qu'il a été fusillé. Odette fut violemment frappée plusieurs fois au cours de ses interrogatoires, incarcérée à Fresnes, puis à Romainville et Sarrebrück, et déportée à Ravensbrück. De là, elle fut placée dans un convoi de typhiques. Je la vis peu après sa libération. Ce n'était plus qu'une biafraise, un squelette ambulante, les jambes couvertes de plaques d'avitaminose. Seuls les yeux semblaient encore briller de son éternel idéal. Elle avait 20 ans en 1942. Elle était très enthousiaste pour la Résistance et très gaulliste. En 1981, elle m'écrivait : "Cher Michel. Vous restez un énorme rayon de soleil dans ma vie. Les années ne peuvent le ternir".

*Eléonore Cramer, née Brunshvicg, est devenue Mme Philippe Dechartre ou Mme Jean Duprat-Geneau*, selon l'un de leurs deux noms. Elle a toujours été une femme admirable de courage. M.R.P.G.D. à 100 %, elle fut particulièrement chargée des relations et des courriers de liaison

avec nos Régions, travail inlassable, éreintant, très dangereux. La Gestapo l'appréhenda le 18 avril 1944, la tortura férocement, lui faisant subir le supplice de la baignoire. Elle sera incarcérée à Fresnes, puis à Romainville, et enfin déportée à Ravensbrück et à Schoenfeld. Nous n'avons pu retrouver notre compagnon de lutte, *Laty*, 68, rue Bonaparte, à Paris, recruté par Burnoud, et spécialisé dans les liaisons entre Dechartre, Burnoud, Le Moign', Jacques Baumel, qui, lui, ancien de "Combat", futur secrétaire général du M.L.N., avait des relations fréquentes avec nous et que nous estimions beaucoup.

Ancien du Stalag XI B où il résista avec nous, notre ami *Albert Husson, dit Beppo*, fut rapatrié, après bien des tentatives d'évasion, comme faux-malade, et rallia le M.R.P.G.D. dès son retour en mars 1943. Typographe et ancien syndicaliste, il composa des clichés pour nos tracts et journaux clandestins, et pour ceux d'autres Organisations de Résistance. Il assurait nos liaisons avec les milieux des Syndicats.

*Odette Yvon, dite Adrienne*, épouse d'un colonel d'active qui avait été camarade de Charles de Gaulle à Saint-Cyr, hébergea nombre des nôtres dans son appartement, 6, rue Saint-Dominique, à Paris. Elle était très active pour le Mouvement, distribuait nos tracts français ou allemands, recherchant des renseignements militaires efficaces, entreposant certaines de nos armes, et noyant pour nous les milieux des anciens officiers. Elle aida beaucoup *Jean-Pierre d'Andurain*, le responsable de l'un de nos G.F. de Paris.

Nous disposions là, en effet, de trois G.F. distincts. *Robert Join, dit Paul-Emile Rimbert ou Alexandre Vallée*, animait l'un d'eux. Né en 1919, au Havre, il avait été recruté pour le M.R.P.G.D. par son camarade de lycée, Jean Duprat-Geneau. Il était plein d'intelligence, d'allant et d'idéal. Il m'écrivit : "Jeune, sans expérience et sans moyens, j'ai été le Résistant "lamda" auquel, seule, l'action directe pouvait rendre la dignité de l'homme et la liberté". Il avait épousé Simone Souloumiane en juillet 1942. Dès mars 1943, il est chargé, plusieurs fois, de porter des plis à André Ulmann, aux Allymes, près d'Ambérieu, et d'effectuer des liaisons avec le Mouvement à Lyon, Toulouse, etc. Puis il dirigea un G.F. du M.R.P.G.D. "Nous décidâmes d'attaquer un Fritz pour lui prendre armes, papiers, et argent, écrit-il. Duchâteau était armé d'un nerf de rhinocéros qui ne le quittait pas, *Vallon* (autre M.R.P.G.D.) et moi de bouteilles de champagne remplies de sable en guise de matraques. J'entends encore le sifflement du nerf de Duchâteau lorsqu'il s'abattit sur le crâne d'un officier que nous croisâmes, coiffé d'une casquette alpine d'Autrichien. Le salaud devait porter une calotte d'acier sous sa casquette ! Il nous arrosa de balles... "Défense de la France" me remit un peu de plastic et des pétards spéciaux pour faire sauter les rails... Durant l'hiver 43-44, j'allais à Besançon. Nous y repérâmes un endroit pour un parfait terrain de parachutage... J'ai été dans une gare de triage du sud de Paris (Ivry ou Choisy) en compagnie de *Jean Albertini*, camarade de lycée dont le père était cheminot, pour repérer et décrire un train allemand de D.C.A.... Un dentiste, nommé Papillon, me permettait de m'entraîner au tir chez lui, boulevard Saint-Germain. Après l'arrestation de Duprat, la direction de zone nord (du M.R.P.G.D.) fut conduite par Bourgeois et Savy. Mes contacts avec Biran (du Comité de coordination des Mouvements) devenaient plus fréquents. Je le vis, un jour, après une séance du C.N.R. à laquelle il avait pris part. Il me dit que la réunion s'était essentiellement préoccupée de la désignation des sous-préfets de la Libération... Je rencontrai le docteur Renet, chef du Mouvement "Résistance".

"Le 11 février 1944... arrestation de Simone et moi par la Gestapo... Braqué par deux revolvers, je n'eus guère le temps de me faire une beauté... Nous ne sûmes jamais qui nous avait dénoncés. Ce fut tous les jours interrogatoires pendant une semaine. Fresnes... C'est à Compiègne que je retrouvai Biran. Direction Auschwitz... 100 par wagon... En gare de Breslau, nous demandâmes de l'eau aux dames de la Croix-Rouge allemande. "Maul zu ! Schweinkopf !" ("Vos gueules ! Têtes de cochons !") furent leurs seules réponses... Auschwitz fut l'entrée immédiate dans l'enfer. Biran et moi dormîmes l'un à côté de l'autre sur le sol glacé... J'eus, pour voisins de paillasses, Marcel Paul, futur ministre, et le docteur Denis, futur conseiller

général du Havre. Fin mai 1944... départ pour Buchenwald, présenté comme une villégiature idyllique. J'y ai connu le colonel Manhès. Le docteur Tenet, désigné comme médecin d'un nouveau Kommando "Dr Wille", proposa à Biran et à moi de l'accompagner. Il y avait aussi un militant communiste, Amisse : c'était un excellent camarade. Je reçus d'un jeune S.S. tchèque une formidable volée de manche de pioche pour avoir parlé à un P.G. Français. Il y avait aussi le colonel Thomas-Thiéry, dit "le lapin blanc" et le médecin-lieutenant Dulac. Le rôle du Kommando était de déblayer les ruines d'une usine d'essence synthétique, bombardée de nuit par les Anglais, et de jour par les Américains. J'ai assisté à quelques fantastiques feux d'artifices... Nous allions travailler, pieds nus, encadrés par des S.S. porteurs de matraques, et de leurs chiens... Les bambins jouaient à nous lancer des cailloux... Si l'un d'entre nous tombait pendant l'appel, on jetait sur lui de l'eau qui gelait ses vêtements. C'est un cadavre rigidifié que l'on portait à la cabane des morts. Fin 1944, je fus admis à l'infirmerie pour pleurésie... Tout le Kommando fut évacué sur le "réduit tchèque"... Join s'évada deux fois, puis fut rapatrié. Biran mourut à Prague, probablement, le 8 mai 1945. En mars 1946, notre ami Join, bacillaire, vécut dix-huit mois au sanatorium de Saint-Hilaire du Touvet, en Isère. Et Join termine ainsi son récit inoui : "Tu vois, mon cher Michel, que ton appel à mes souvenirs m'a fait fouiller profond dans mon passé de près d'un demi-siècle. Je l'ai fait sans hésitation parce que j'estimais que je te le devais et que je le devais à l'histoire d'une époque... J'ai tiré quelques conclusions en lignes d'action. On peut vivre sans rien, ou avec si peu, mais non sans liberté, et la plus belle de toutes, à mes yeux, est l'indépendance de l'esprit. Bien amicalement. Robert Join."

Chef d'une autre équipe de nos G.F. à Paris, *Jean-Pierre ou Jacques (?) d'Andurain, dit Duchâteau, Duc, ou Arnaud*. Il aurait déjà été sous-officier de G.F. en 39-40. Il avait subi une mastoïdite et été trépané. Il était très audacieux. Dans son équipe M.R.P.G.D. : *Franqui, Max, Francoeur, Val, etc*, inconnus de moi. Il s'est méfié d'un de ses hommes, avec lui un moment, appelé Maës-Simon. Après l'arrestation de Join-Rimbert, le 11 février 1944, ses adjoints M.R.P.G.D. rejoignirent le G.F. d'Andurain, et, parmi eux, *Albert Veyrenc dit Vallon, et Lemaire dit Fortune*. J'ai retrouvé trois notes que j'avais adressées à Duchâteau-Arnaud ; "7.2.44. Ci-joint deux paquets d'explosifs, et trois paquets qui me semblent renfermer des cordons Cordtex." "15.2.44. Heureux que tu aies un armurier, que tu aies fait arranger le pistolet automatique, que tu disposes d'un cigare incendiaire et de deux grenades incendiaires à retardement... J'ai plusieurs objectifs pour toi que je t'indiquerai. Il faut vous emparer d'une voiture." "21.2.44. Rendez-vous le 25 à 15 h 30 devant le... Je te présenterai à une femme qui t'indiquera deux coups à faire et t'accompagnera." Je ne sais plus le nom de cette femme.

Un troisième G.F. du M.R.P.G.D. jusqu'à la fusion du 12 mars 1944, devenu ensuite en principe M.N.P.G.D., était organisé sous les ordres de notre ami résistant du Stalag XI B, *Maurice Durand, dit Champion*, rapatrié comme faux-maghrébin en décembre 1942, qui avait d'abord résisté dans le Puy-de-Dôme avec l'autre M.R.P.G.D. Robert Beau, jusqu'en juillet 1943, date de son départ pour Paris à la demande de Dechartre. Le 11 août 1943, le lendemain de l'arrestation de Dechartre par la Gestapo, Durand réussit à entrer dans son appartement et à y détruire, ou enlever, tous les documents compromettants. Peu à peu, Maurice Durand, lutteur de catch, organisateur de matchs de luttes diverses, sut recruter et armer 183 hommes à Paris dans son G.F., répartis en quatre groupes, dont *Doudou Giovanni, Marcel Petitbleu, Marcel Letard, Paul Aondettoz le baroudeur, Max Zepel dit Garcide, etc*. Tous des "durs". C'était pour l'insurrection et la Libération de Paris. Le 3 mai 1944, Durand avait pris à Pierre Mouret, agent de la Gestapo, une voiture citroën et dix mitraillettes avec leurs munitions. Le 1<sup>er</sup> août 1944, il disposait de 25 voitures, 14 mitraillettes et leurs chargeurs. Le 15 août, il attaqua avec ses G.F. un repaire de la Gestapo à Champigny-la-Varenne et leur prit 24 mitraillettes, des grenades, des revolvers, des voitures. Il fut blessé, le 19 août, par divers éclats et se fit soigner par notre ami, le *docteur Lancien*, ancien du Stalag XI B. *Raymond Durand, le frère de Maurice*, qui faisait partie de ses G.F., fut tué, le 20 août 1944, à l'angle de la rue Lafayette et du boulevard Magenta, lors des combats livrés près de la gare du Nord. Du 19 au 25 août, Maurice Durand

s'est engagé dans le combat avec ses G.F. un peu partout dans Paris, de la Cité au Grand Palais, des gares du Nord et de l'Est aux mairies du X<sup>e</sup> et du xr arrondissements. Il obtiendra 14 Croix de guerre pour ses hommes. Nous ne connaissons pas de gens, issus du groupe Pinot (R.N.P.G.), qui se soient intégrés dans ces combats parmi les G.F. venus du M.R.P.G.D. D'autres résistants, dans ces durs combats de la lutte pour la Libération, s'étaient ralliés à Durand, parce qu'il était M.R.P.G.D. d'origine, tels : *Léon Bellet, Henri Scapania, Daniel Mikulowski, Pierre Dourne, Maurice Constantini, Jean-Pierre Bazin, Pierre Deschan, André Crespin, et tant d'autres*. Ils étaient tous devenus d'authentiques F.F.I., quelles que soient leurs activités antérieures. Lorsque j'étais P.G. au Stalag XI B, d'avril 1941 à mars 1942, Durand et moi nous nous rencontrions tous les jours pour la Résistance, quand il était l'infirmier la Baraque 12, la plus disciplinaire après la Baraque 8. Nous avons à ce moment-là monté ensemble nombre d'opérations de lutte contre les Allemands. Probablement juif, Durand était très anti-nazi.

A Paris, *Pierre Burnoud, dit Nemours*, rapatrié comme faux-malade du Stalag XI B, où il fut l'un des trois mousquetaires, avec Le Moign', Dechartre, et Husson, était un grand résistant et créa pour le M.R.P.G.D. un service de contre-espionnage. Curieux homme que cet artiste peintre de talent, diplômé des Beaux-Arts, des Arts-Déco, et de l'École du Louvre, qui tenta six fois, sans succès, de s'évader d'Allemagne, et se jeta à corps perdu, avec son intelligence et son astuce, dans le M.R.P.G.D., pour assister Dechartre, puis Bourgeois, en zone nord. Il recruta *Pierre-Emile Dubois*, résistant aussi du Stalag XI B, rapatrié, et inspecteur de police, probablement à Versailles, et s'adjoignit entre autres. *Combes et Mouret*, anciens P.G., et un frère de Dubois, Burnoud rencontra, par hasard, dans un train, son camarade de régiment Corman, alors inspecteur de la "Police Menées Anti-Nationales" de Vichy, chargé donc de pourchasser et d'incarcérer gaullistes résistants et communistes pour le compte de Pétain et de Laval. Burnoud fit travailler pour nous *Jéga*, inspecteur de police à Paris. Le contre-espionnage est toujours très dangereux : il ne faut pas parler et beaucoup obtenir. Grâce à Burnoud, le M.R.P.G.D. recevait fréquemment de Corman, pendant des mois, les photocopies des avis de recherche de la "Police Menées Anti-Nationales" contre les Résistants de zone nord et de zone sud, ce qui nous permettait d'en adresser un jeu au B.C.R.A. de Londres pour faire prévenir les intéressés par messages à la B.B.C. ou par câbles. Mais nous en faisons parvenir immédiatement un autre jeu à la Délégation d'Alger en France qui, elle, pouvait intervenir très vite auprès des Organisations de Résistance intéressées. Des centaines de fiches nous sont ainsi passées par les mains. Nous pensons que bien des Résistants ont ainsi échappé. Les avis de recherche contenaient les nom, prénoms, date et lieu de naissance, pseudonymes, faux-noms, caractéristiques physiques, domicile, lieux de résidence des intéressés et de leurs familles, et divers renseignements dont le nom de leur Organisation de Résistance, parfois les photographies de face et de profil, ou un portrait dessiné du visage. Je contrôlais toujours tout ce qui partait pour le B.C.R.A. venant du M.R.P.G.D. Sur ces centaines d'avis de recherche, je n'en ai jamais vu un seul concernant un membre du groupe Pinot (R.N.P.G. ?)... Le B.C.R.A. et la Délégation d'Alger en France appréciaient beaucoup ces "avis de recherches" que nous leur adressions et nous demandaient instamment de continuer ce travail de Contre-espionnage, qui coûtait cher au budget financier du M.R.P.G.D. Nous n'avons, dans notre Mouvement, à ma connaissance, subi aucune arrestation parmi nous du fait de Corman. La "Police Menées Anti-Nationales" comprenait, outre des policiers et des indicateurs, plusieurs anciens officiers des services secrets français d'avant 1940. Parmi les uns et les autres, certains jouaient le jeu de la Résistance, d'autres uniquement celui pro-allemand de Vichy, d'autres encore un double-jeu. Lorsque les recherches de cette police spéciale de Vichy avaient cerné des Résistants authentiques, clandestins ou non, il était très difficile de prévenir à temps le camarade pourchassé, car nous ne possédions pas sa dernière adresse, surtout s'il était d'ordinaire très prudent et changeait souvent de résidence et d'identité. Nous ne pouvions le joindre ou le faire joindre que par des messages placés dans des boîtes aux lettres clandestines. Une fois nous avons été prévenus ainsi de recherches contre des militants du M.R.P.G.D., mais plus de huit

jours après des descentes de cette police très anti-gaulliste, restées heureusement infructueuses, nos agents ne vivant plus aux adresses fichées par la police, adresses jugées "brûlées". Plusieurs de nos amis anciens M.R.P.G.D. rencontrèrent Corman, en 1945, libre et persifleur, sur les Champs-Élysées.... J'ai raconté comment Dechartre, alors qu'il était le Responsable général zone nord du M.R.P.G.D. avait été arrêté par la Gestapo et blessé de deux balles par Meiners, puis incarcéré à Fresnes. Mais plusieurs membres de notre Contre-espionnage s'étaient infiltrés sur ordre à la L.V.F., et Combes, qui s'était mis à fréquenter Corman, alors que celui-ci s'entendait bien avec l'officier Meiners de la Gestapo, put avec le groupe Burnoud obtenir de Meiners la libération inconditionnelle de Dechartre. Notre ami *Burnoud*, de son côté, avait été arrêté, le 19 août 1943, sur la route d'Ambérieu aux Allymes, dans l'Ain, alors qu'il se rendait avec *Roland Caillet, Le Moign', Husson et Méré, chez André Ulmann*. Burnoud se souvient encore de leur incarcération au Fort-Montluc à Lyon et des séances de noyade qu'il subit en présence de Barbie et sur son ordre. Après un mois et demi, quatre sur cinq furent libérés, sauf mon meilleur ami Roland, le plus torturé, qui mourut déporté.

*Pierre Stéverlynck, dit Valentin*, assumait avec beaucoup d'ardeur toute la diffusion de notre propagande en zone nord. Résistant avec nous et notre ami dès le Stalag XI B, il décida de s'y enfermer comme infirmier dans la baraque des typhiques pour les soigner. Il contracta cette maladie, et ses poumons furent sérieusement atteints. Il fut rapatrié à ce titre et s'engagea immédiatement au M.R.P.G.D., tant il était un être d'idéal. Il épousa *Adrienne Bonneville, dite Geneviève*, qui devint M.R.P.G.D. et l'aida beaucoup. Stéverlynck fut un héros et un martyr de notre Mouvement et de toute la Résistance, de ces témoins à se faire égorger. Voici, à titre de témoignage, des lettres authentiques et d'époque entre nous. "2.2.44. Mon vieux Michel (m'écrivait-il), nous aimerions beaucoup t'avoir à déjeuner. En attendant le plaisir de te revoir, je t'envoie l'assurance de ma bonne amitié. Cordialement. Valentin." "Compte rendu du 3.2.44. J'ai revu l'imprimeur (car c'était lui qui s'occupait aussi des relations avec nos imprimeurs de zone nord). Les premiers exemplaires du journal paraîtront mardi. J'ai porté chez Charlotte (Cécile Hulot) les tracts demandés pour (notre) responsable de Vendée (dont le M.R.P.G.D. n'a pas retrouvé les coordonnées). Je m'engage à produire des textes de tracts en 10.000 exemplaires ! Valentin." "Valentin à Charette. 10.2.44. Mon vieux Michel. C'est encore moi. Le grand Duc (d'Andurain) te remettra cette lettre. Charlotte te remettra ce soir le papier que tu demandes. Je ne sais comment atteindre *Moulin (Charles Bonnet), Yves, Bardet (Dechartre), Nemours, Hervé, Lebreton, Paré* (nous ignorons son nom), *Jean, Henri, Beppo, Manuel, Camille*. Signé : Valentin." Tous étaient des membres importants du M.R.P.G.D., mais notre cloisonnement, par sécurité, rendait difficile les liaisons quand les boîtes aux lettres de chacun restaient inconnues ou avaient changé. Valentin ajoutait à sa lettre : "Comment et par qui puis-je faire parvenir ce qui les intéresse ? Comme tu me le demandes, aucun texte ne sera imprimé ou ronéotypé sans que tu l'aies d'abord vu." Aucune censure, je n'étais pas Jupiter, mais à l'égard du C.N.R., des autres Mouvements de Résistance, du B.C.R.A., et du C.F.L.N. d'Alger, il faut convenir que, pour les publications du M.R.P.G.D. et du Réseau Charette, si nos textes étaient jugés pompiers ou mauvais, ma responsabilité aurait été engagée, quoique nous étions entre amis, sans hiérarchie, prêts à sacrifier notre vie, égaux entre nous. Les baveurs diront ou ont dit que je jouais au chef ou au neveu du général de Gaulle, alors qu'ils étaient les lèche-bottes de Pétain et de son entourage, ou des ambitieux politiques, quand je ne l'étais pas du tout, ma vie l'a prouvé. Il est vrai que je ne souhaitais pas, pendant nos luttes très dangereuses contre l'ennemi allemand, le nazisme et le pétainisme, voir se créer une dérive politicienne de notre Mouvement vers un parti politique d'avant la guerre : ces partis avaient une part lourde de responsabilités dans notre désastre de juin 1940, notre captivité, l'occupation et la soumission de la France. Ce n'était pas le moment de débattre des orientations politiques, sinon au détriment de notre unité et de nos combats dans l'amitié. J'écrivais à Valentin : "11.02.44. Viens me voir ce soir à 19 h. à... avec Arnaud. Ta femme et toi, et Arnaud, changez immédiatement d'adresse et ne laissez rien. C'est extrêmement urgent. Ci-joint les textes de *Victoire* n° 2 (notre journal) à imprimer. Ils sont, à mon sens, très bons. Tâche de les faire tirer à 50.000

(exemplaires). Si ton imprimeur ne peut pas, quelqu'un ira les porter aux imprimeurs de zone sud, avec Isabelle (Mme Souzy), de Lyon, qui est là. C'est à toi à faire ronéotyper, par tes agents, tout ce qui sera nécessaire pour le Secrétariat général (zone nord dépendant de Bourgeois). Tu peux diffuser *Victoire* n° 1. Il est normal que les choses passent par Bourgeois. Tu n'as pas à t'occuper de diffusion dans Paris, dont le chef de Région se chargera. J'adresse copie de cette lettre à Bourgeois. Cordialement. Charette." Et "Charette à Valentin. 13.02.44. Voyage avec *Isabelle* jusqu'à Lyon. Elle te donnera à Lyon les contacts nécessaires avec Lebreton (Le Moign', notre Responsable national zone sud) et son secrétariat, et, par eux, avec les imprimeries. Par eux tu auras les adresses (des contacts) des chefs de Régions et de Départements (de zone sud) qui te procureront ces imprimeurs. Va à Marseille et à Toulouse... Vois aussi les questions service routier ou ferroviaire, prix, achats de papier". Quatre mois après, dans le cadre du M.N.P.G.D., ce fut le drame atroce.

Le 8 juin 1944, Stéverlynck ne trouva par Néher (Scheimowitch) à un rendez-vous. Néher avait été arrêté par la Gestapo le matin. Stéverlynck téléphona au domicile de Raux (fausse identité de Néher) à la "Schola Cantorum". On lui répondit que M. Raux venait de rentrer. Stéverlynck et sa femme, avec Rodin (Jean Munier, ex-groupe Pinot), se concertèrent. Adrienne, l'épouse de Pierre Stéverlynck, écrivit après la guerre : "Mon mari et Rodin décident que j'irai, d'abord, seule, dans la pension de famille, par mesure de précaution. Une dame âgée, blonde, assez forte, que je suppose être une tenancière, m'indique l'étage et le numéro de chambre de M. Raux, en précisant par deux fois, qu'il était chez lui. Avant mon arrivée près de la porte, un individu armé d'un revolver ouvrit la porte... Je lui dis : "C'est bien le 4<sup>e</sup> étage ? Je cherche M. Durand." Il me fait descendre. Une autre dame blonde d'environ 40 ans, dans l'entrée, déclare qu'il n'y avait pas de M. Durand. L'autre dame dit que j'avais demandé M. Raux. Le civil dit : "Vous faites partie de la bande !" Il me fit remonter dans la chambre de M. Raux. Il me gifla à plusieurs reprises. Il dut entendre arriver Pierre et son ami Rodin. Il ouvrit et se mit à décharger son revolver sur mon mari et son camarade. Mon mari reçut presque toutes les balles. L'individu poursuivit Rodin. Puis il fit téléphoner à la Gestapo. Mon mari fut transporté à l'hôpital Cochin. J'essayai de m'enfuir. La dame âgée appela au secours. L'individu armé me mit les menottes. Une jeune fille, petite, brune, d'environ 19 ans, avait empêché ma seconde fuite en se précipitant sur moi. L'individu me mit alors des menottes aux pieds. Sont arrivés deux autres hommes en civil. Tous trois, dans la chambre de Raux, me firent subir un interrogatoire très sévère. Gifles... Puis le siège de la Gestapo rue des Saussaies. Fresnes. Romainville. J'ai quitté la France le 15 août pour Ravensbrück."

Quel cran de la part de cette frêle Adrienne ! Elle avait été merveilleuse dans la Résistance ! Combien dangereuses étaient ces femmes allemandes ou françaises, complices de la Gestapo, qui ont tout fait pour l'arrestation définitive d'Adrienne. Et voici le document très laconique et administratif qui suivit du côté français : "Rapport du Commissaire de police du Val-de-Grâce. 14 juin 1944. "Le 8 juin, au cours d'une opération de la police allemande, à 14 h 45, 269, rue Saint-Jacques, (à Paris), à la Pension de famille "Schola Cantorum", *Pierre Stéverlynck*, 29 ans, avait été abattu à coups de revolver par un membre de la police précitée. Il avait été admis grièvement blessé à l'hôpital Cochin et consigné à la disposition des autorités d'occupation. Par télégramme nous avons avisé M. le Procureur de la République et M. le Préfet de police. Le 12 courant, nous avons été informés du décès dudit Stéverlynck survenu le même jour à 14 h 30." Voici le Rapport de la Police municipale, aussi sec : "A 14 h 45, nous avons été prévenus que des coups de revolver avaient été tirés, 269, rue Saint-Jacques. Nous avons trouvé M. Prenedec Paul, né le 21.10.18 à Sainte-Dole (Ille-et-Vilaine), qui nous a présenté une carte de service de la police allemande (siège avenue Foch)... Pierre Stéverlynck était étendu dans l'entrée. A l'aide du car de Police-Secours, il a été conduit à l'hôpital Cochin..."

Le Rapport d'autopsie du 15 juin 1944, établi par le renommé docteur Paul, précise : "Cadavre porte le n° 739. Homme mesurant 1 m 83. Au niveau de l'avant-bras sur la face antérieure, plaie d'entrée de projectile d'arme à feu... Sur la face antérieure du bras gauche... de même. Juste

au-dessus du coude une fracture à multiples éclats de l'humérus. Sur la face antérieure de l'épaule gauche, plaie d'entrée de projectile d'arme à feu... A la face postérieure du thorax, du côté gauche, à la hauteur de la pointe de l'omoplate, une plaie déchiquetée, irrégulière, présentant tous les caractères d'une plaie de sortie. A la face antérieure de l'abdomen, sur la face interne, plaie d'entrée de projectile d'arme à feu... Les cavités pleurales sont remplies de sang. Le cœur est vide de sang. Le foie, les reins, sont presque exsangues. A été atteint par cinq projectiles... La mort est le résultat des trois derniers coups de feu..."

Voilà comment a su mourir notre ami Stéverlynck, résistant du Stalag XI B, puis, un an, au M.R.P.G.D. Un Français, vendu aux nazis, l'a tué à bout portant sans sommation, sans chercher à l'arrêter. Il a pratiquement vidé son chargeur sur Stéverlynck, pendant que Rodin, dit Munier, ex-groupe Pinot, devenu M.N.P.G.D., s'enfuyait. Sans les complices français de la Gestapo, jamais celle-ci n'aurait pu arrêter, torturer, déporter, tuer, tant de Résistants français. Munier écrit, le 1<sup>er</sup> janvier 1977, que Prénédec (le tueur de Stéverlynck) n'a jamais été retrouvé. Dans son "Dossier P.G. Rapatriés", Védrine, qui y publie le témoignage de Munier, dit Rodin — ami de Mitterrand — relatant en bref cette mort de Stéverlynck, n'en indique pas moins, à la 6<sup>e</sup> page de son livre, que "Stéverlynck" est "déporté mort par la déportation" : la stricte vérité lui importe peu, quoiqu'il prétende que ses "Dossiers" soient destinés aux chercheurs, aux écrivains, aux journalistes, aux étudiants ! Il ne cite pas non plus, comme il l'aurait dû, Adrienne Stéverlynck, la femme de Pierre Stéverlynck, parmi les déportés, à la même page. Mais, comme s'il avait été de parti-pris, Védrine, l'ami de Mitterrand, omet, de même, la plupart des M.R.P.G.D. tués au combat ou exécutés, déportés morts en déportation, déportés de la Résistance rapatriés. Son livre est là aussi faux, bâclé, ou vicieux, et à refaire avec de très vives excuses. Sous ces deux tomes, il devrait être retiré de toutes les bibliothèques et de tous les centres de documentation, car il induit les lecteurs en erreur, ce qui est grave. Ainsi le *docteur Mougenot*, ancien M.R.P.G.D., à ma connaissance, n'a jamais été déporté. *Bühler*, du M.R.P.G.D., mort au cours de son transfert en concentration, est appelé Bruher. Scheimowitch est appelé seulement Néher et indiqué comme "déporté mort par la déportation", ce qui est faux encore. En outre, il n'est nullement prouvé que quantité de gens cités par Védrine, dans le même martyrologe, comme membres du R.N.P.G. (groupe Pinot), en aient fait partie, tels Mauduit et la plupart des anciens de l'Association "La Chaîne", ou Raoul de Montjoye, ou le colonel Griolet, etc. Je ne puis vérifier tous les cas, mais j'ai la quasi-certitude que les deux tiers, ou plus, des personnes, citées par Jean Védrine dans cette page 6 de son ouvrage, n'ont jamais fait partie du groupe Pinot (ou du R.N.P.G. ?), et qu'ils ont été l'objet d'une O.P.A. pour gonfler les effectifs des gens du groupe Pinot-Mitterrand, en faisant étalage de "déportés morts par la déportation", de "tués au combat, exécutés," "de déportés qui furent rapatriés", sans aucune précision, et pour cause. Qui peut prendre au sérieux les deux tomes de "Dossier P.G. Rapatriés" et ce qu'écrit Védrine dans ces conditions ? Stéverlynck, et tant d'autres, anciens P.G. et très grands Résistants en Allemagne, puis en France, méritaient chacun un témoignage posthume dans l'œuvre de Védrine à la place de dizaines de pétainistes notoires, anciens P.G., qui n'ont jamais lutté contre les Allemands et le nazisme en Allemagne, puis en France. Le "Dossier" est faussé ! Il faut avouer que cinq au moins sur huit des membres du conseil d'administration de l'association créée par Védrine pour assurer la diffusion de "Dossier P.G. rapatriés" ont mérité et obtenu "la Francisque du Maréchal" sous l'occupation : Védrine, président, Cornuau, Baud, Louis Devaux, et Henri Guérin. L'histoire des P.G. rapatriés, pour être sincère et fidèle, nécessitait la rigueur et non la complaisance. Quand Adrienne, l'épouse de Pierre Stéverlynck, vivait encore des moments épouvantables au camp de concentration de Ravensbrück, le père de mon ami Pierre m'écrivait : "27 novembre 1944. Cher Monsieur, Votre lettre du 25 novembre m'a profondément touché, et je tiens à vous remercier des sentiments que vous me témoignez à l'égard de mon pauvre fils Pierre... Pierre était un enthousiaste, se donnant pleinement aux choses dont il s'occupait. Il ne se ménageait pas et ne se laissait pas arrêter par les dangers. Je vous remercie vivement du geste que vous avez eu pour mon fils... signé : André Stéverlynck." J'ai pu peu après rencontrer le père de Pierre et le serrer dans mes bras, car j'aimais son fils, de

même que tous les militants et militantes du M.R.P.G.D., comme mon frère. Pierre Stéverlyncq a vraiment, lui, donné tout son sang pour la France. Il a été l'un de nos grands héros.

*Mme Vincentine Keller*, veuve d'un ingénieur suisse et mère de trois enfants, se mit à la disposition totale de notre Mouvement, réservant des chambres à mon fidèle adjoint Jules Séder et à moi dans son appartement 33, avenue d'Orléans (av. du Maréchal-Leclerc) à Paris. Elle recruta de ses amies pour nous servir de boîtes aux lettres. Elle distribuait nos journaux et nos tracts. Avec un sang froid extraordinaire, elle transporta plusieurs fois nos courriers ou nos armes de Paris à Lyon, Marseille, Toulouse, etc. Elle fut une ardente résistante. *Sa fille Jacqueline* fut merveilleuse dans notre Organisation, assurant mon secrétariat personnel pendant des mois, véhiculant aussi nos lettres et nos armes, acceptant, avec sa mère, que des réunions indispensables, et qui furent très rares, du M.R.P.G.D., aient lieu à leur domicile, plusieurs semaines après que Jules et moi ayons trouvé, chacun, des logements différents. Par son mariage, *Jacqueline Keller devint Mme Molard*. Sans lien aucun avec nos réunions chez elles, Mme Keller fut arrêtée par la Milice de Pétain en se rendant à l'une de nos boîtes aux lettres, le 4 mars 1944, boulevard Saint-Germain. Raton, un milicien vicieux, venu de Vichy et Lyon, appréhenda Jacqueline à son domicile pour la conduire entre les mains d'un commissaire de police très pétainiste, puis pour la transférer dans les locaux de la Milice, rue de Châteaudun à Paris, où notre ami Pierre Le Moign' fut si torturé, et enfin pour conduire Le Moign' et la conduire dans les caves de la Légion des Volontaires Français (L.V.F.), rue Auber, où Pierre, en présence de Jacqueline, subit des sévices encore plus terribles de la part de ces "Français" à la solde de Pétain. De là, Jacqueline sera menée à Lyon, entre les mains de la Milice locale, Montée du Gourguillon, puis au petit dépôt de Lyon, où elle revit sa mère et fit la connaissance de notre amie M.R.P.G.D. Henriette Rois, secrétaire de Gérard Kratzat. Toutes trois furent expédiées aux camps de Brens, dans le Tarn, et enfin, de Gurs, dans les Basses-Pyrénées. Toutes trois ont prouvé un maximum de courage ne parlant pas sous les coups.

Nous n'oublions pas *Marcelle Chérière*, amie de Mme Keller, notre boîte aux lettres 179, rue Saint-Jacques à Paris. Ni deux excellentes patriotes, très M.R.P.G.D., deux vieilles filles du type demoiselles aux chapeaux verts, ardentes militantes, les *sœurs Marguerite et Alice Morin*, domiciliées sur cour au deuxième étage, 46, rue de Verneuil, à Paris, qui m'hébergèrent longtemps. A d'autres moments, Alice allait chaque semaine jusqu'à Fresnes prendre le linge sale de ma mère et reporter le linge propre, sans aucun droit d'entrer, et, encore moins de visite, alors que ma mère passa plus d'un an incarcérée avec trois autres détenues dans une cellule prévue pour une seule personne. Pour qu'Alice Morin prévienne la Résistance de se méfier de traîtres repérés dans ses rangs au cours des interrogatoires, ma mère déchirait de fins tissus de son linge de corps, y écrivait des messages à l'aide de son sang en se coupant, et cachait le tout dans les doublures de son linge sale, dont elle faisait donner le paquet, à l'entrée de la prison, à Alice Morin, qui avait été une de ses amies d'enfance. Elle précisait comme destinataire du paquet : "Pour Mlle Alice Morin-Découssat." Malheureusement le linge revenait propre sans qu'Alice ait compris, décousu les doublures, et fait transmettre les messages... Pour ma mère, ce furent de grandes déceptions. Auparavant, Marguerite et Alice ont aussi abrité pendant des semaines chez elles mon ami Schock, dit Voltigeur, Délégué Militaire Régional du B.C.R.A. pour la Champagne et les Ardennes. Il fut arrêté par la Gestapo loin de la rue de Verneuil et ne parla pas malgré les tortures. Prévenu par la Délégation d'Alger à Paris, j'avais informé les demoiselles Morin. Chez elles je pris les affaires de Voltigeur, armes et argent, ainsi que valise, que je remis à cette Délégation du B.C.R.A. à Paris. Aussitôt il me fut demandé de faire évader Voltigeur. Nous en avons étudié les possibilités avec nos G.F. de Paris, mais ce ne fut pas possible. Voltigeur revint de déportation.

Grâce à Dechartre, son ami d'enfance *Yves Douchin*, futur capitaine Clair, entra au M.R.P.G.D. Avec Maurice Durand, il eut l'audace de se rendre chez Dechartre, à Saint-Mandé, en août 1943, lors de l'arrestation de Dechartre par la Gestapo. Une souricière y était tendue, mais ils surent jouer les idiots et furent libérés faute de preuve. Après mars 1944, devenu M.N.P.G.D.

par la force des choses, il partit en mission, seul, en voiture, dans les Vosges, après avoir revêtu une tenue F.F.I. Il fut attaqué par des soldats allemands, mais, quoiqu'atteint de plusieurs blessures, il réussit à rejoindre l'hôpital du Val-de-Grâce à Paris.

*Georges Le Sidaner*, ancien condisciple de Duprat-Geneau au Havre, milita surtout dans le Mouvement "Libé-Nord" où, sous le nom de Georges Rivoal, il fut l'adjoint d'Henri Ribière entre Paris et Le Havre. Puis il entra aussi au M.R.P.G.D. en janvier 1944, pour mieux assurer de façon permanente les liaisons entre Libé-Nord et le M.R.P.G.D. Il était ancien P.G. évadé. Nous n'avons pas cherché à le débaucher de Libé-Nord. Le Sidaner m'a écrit récemment que "la fidélité résiste au sable du temps".

J'étais ami de *Roger Guillotte* depuis notre séjour au Stalag XII A, à Limburg, et surtout au Kommando de la Verrerie de Wirges. Il réussit à se faire rapatrier en se créant et en développant un terrible ulcère à une jambe. Redevenu charcutier à côté de la gare de Noisy-le-Sec, en Seine-Saint-Denis, je le recrutai pour le M.R.P.G.D. en novembre 1943, et fis la connaissance de son admirable épouse, Germaine, et de son adorable fille Josine. Je l'avais chargé, entre autres, du recrutement pour nous dans sa commune. Son magasin fut détruit par un bombardement de la gare de Noisy. Ils s'installèrent à la Chapelle-Rablais en Seine-et-Marne, et Roger reprit son travail de recrutement pour nous. Hélas ! lors d'une irruption d'une troupe allemande, Roger se précipita pour prévenir les chefs locaux de la Résistance. C'était le 30 août 1944. Les Allemands l'aperçurent et le tuèrent d'une balle dans la tempe. Sa fille Josine n'avait que neuf ans. Après l'Armistice, je devins son subrogé tuteur.

*Peter Lothers, ou Lauters, ou Poters*, Allemand anti-nazi, probablement sarrois, entre dans notre F.I.A. à Paris, où il fut très actif auprès des milieux allemands anti-hitlériens des deux zones. Notre ami Néher lui avait fabriqué une fausse carte d'identité sous le nom de Laurent. La Gestapo arrêta Lothers le 8 octobre 1943 probablement, mais nul n'a pu obtenir de ses nouvelles depuis. Robert Join pensait avoir vécu à Fresnes dans une cellule où Lothers était passé.

Avenue des Ternes, à Paris, habitaient *Louis Silaguy et sa fille Germaine*, dont mon ami Jean Warisse, du B.C.R.A. de Londres (où il dirigeait le Service des P.G. et Déportés, créé à ma demande) m'avait donné l'adresse avant mon retour, en fin septembre 1943, entre diverses séances d'entraînement à la mitrailleuse et au colt sur cibles mouvantes, dans des couloirs souterrains désaffectés du Métro de Londres. Fin octobre 1943, grâce aux mots de passe, je vis les Silaguy, très charmants et dévoués, qui entrèrent au M.R.P.G.D. Ils cachèrent, sous les parquets de leur grand appartement, quantité de mes archives personnelles du Mouvement que j'ai retrouvées après l'Armistice.

Quatre anciens du Stalag XI B, déjà résistants avec nous au camp, adhérèrent aussi à notre Mouvement. Le *docteur Jean Mougnot*, professeur agrégé du Val-de-Grâce, chirurgien : en tant que médecin-colonel, il nous transmit nombre de renseignements efficaces et camoufla nos camarades Résistants dans différents hôpitaux militaires de Paris et banlieue. Le *docteur Lancien* nous aida de même et soigna des Résistants blessés, et clandestinement, sans prévenir la police comme il l'aurait dû ; ainsi, pour Maurice Durand blessé lors des combats de la Libération de Paris. *Georges Goës, avec Denise Calle*, artistes peintres de talent : elle transporta pour nous des courriers, et, en particulier, pour Pierre Le Moign', qu'ils hébergèrent quand il était pourchassé par Gestapo et Milice ; elle porta des faux-papiers établis par notre Organisation, jusqu'à Villeneuve, pour des réfractaires du S.T.O., en les remettant à Lemaire, l'un de nos militants. Comme le groupe Pinot (R.N.P.G. ?), malgré toutes ses relations, et malgré ses pantalonades de pseudo-grande organisation de Résistance, ne disposait d'aucun local ou appartement à Paris, ou en proche banlieue, pour que des représentants du M.R.P.G.D., du C.N.P.G., et de ce groupe Pinot, se réunissent, en présence d'Avinin-Talbert, mon ami, le 12 mars 1944, pour réaliser la fusion des trois groupes en un seul M.N.P.G.D., ce qui prouve bien leur carence et leur bluff, il a fallu que le M.R.P.G.D. demande et obtienne, sans

problème, accueil par Georges Goës, aussi ancien Résistant du Stalag XI B, et par Denise Calle, dans un de leurs deux studios de peinture, 117, rue Notre-Dame des Champs, à Paris, donc dans le nid de deux des nôtres. Comme Goës, *Jean Mariotti*, l'écrivain, ancien Résistant du XI B, nous aida à la fabrication de faux-cachets et de faux-papiers. Mais de nombreux autres militants très méritoires du M.R.P.G.D. à Paris, et nous en sommes très tristes, manquent à notre Histoire, en raison de nos lois de cloisonnement par sécurité sous l'occupation, et parce qu'ils n'ont pas, eux ou leur famille, et leurs amis, repris contact avec moi depuis l'Armistice. Nous devons leur rendre hommage sans peut-être les avoir connus. Un vrai Résistant de notre Mouvement, en six mois à un an, parvenait à recruter, pour le M.R.P.G.D. plus de cinq à dix militants, dont beaucoup nous en recrutaient d'autres, pour l'authentique Résistance, sans problème et dans le secret. Surtout au cours du deuxième semestre 1943 et durant les deux premiers mois de 1944, et chacun des recrutés avait à cœur de conduire vers nous parents et camarades sûrs et décidés.

### *Le M.R.P.G.D. en Seine-et-Oise.*

Évadé avec succès d'Allemagne, le 2 mai 1942, après deux tentatives, *René Heidet, dit Simon*, rencontra Charles Strickler, début 1943, alors qu'ils avaient été tous deux chefs de G.F. sur le Rhin en mai 1940. Il s'engagea dans le M.R.P.G.D. en octobre 1943 dès la visite d'Edgar Morin et prit pour nous la responsabilité de la Seine-et-Oise. Il développa notre Mouvement à Versailles, Saint-Cyr l'École, Sarcelles, etc. Il se manifesta comme un meneur et deviendra capitaine F.F.I. lors de l'insurrection, puis membre du Comité départemental de la Libération de Versailles et de celui de Seine-et-Oise. *Jean Méheut*, pilote de chasse et militaire de carrière, avait été P.G. des Italiens à la suite d'une panne de son avion en Sardaigne. Rapatrié en décembre 1941, il sera secrétaire départemental pour le reclassement des P.G. et recrutera pour notre Mouvement. Le 3 mai 1944, il fut pourchassé par la Gestapo. *Louis Maunoir*, P.G. évadé, redevenu typographe à l'Imprimerie Nationale, nous fournit nombre de papiers officiels, feuilles de démobilisation allemandes, etc. Aussi P.G. évadé, *Gaston Gatin*, chargé des liaisons constantes avec Edgar Morin, alors responsable de la Région Ile-de-France du M.R.P.G.D. *Marie Bonnard* adhéra à notre Organisation en octobre 1943 et nous aida de cent façons, par exemple en nous donnant quantité de cartes d'alimentation pour les réfractaires grâce à ses fonctions à la Mairie de Versailles. Comme l'O.C.M., important Mouvement de Résistance de zone nord, que nous estimions, avait déclaré à Heidet que l'O.C.M. pouvait armer et utiliser immédiatement dans l'action directe une trentaine des hommes du M.R.P.G.D. de Seine-et-Oise, et c'était toujours dans l'esprit de notre Organisation, Heidet leur transféra cette trentaine, issue de nous. Fin octobre 1943, j'avais eu un entretien très constructif avec Heidet, et là les principales activités furent recrutement, organisation, renseignement, faux-papiers pour réfractaires au S.T.O., propagande, sabotage. Heidet recruta aussi pour nous *Hélène Delorme et Metge*, ainsi que *Delpech*, directeur d'école à Sarcelles, qui appartient toutefois, cas très rare à la fois au M.R.P.G.D. et à Libé-Nord, et fut tué par les Allemands. A ma demande, mon cousin *François Juhellé*, de Versailles, entra dans notre Mouvement. Il m'écrivit : "Au cours des six mois au M.R.P.G.D., j'ai appris le maniement d'une mitraillette Sten et d'une grenade... A la consigne de la gare Saint-Lazare, avec un camarade, j'ai récupéré l'équipement d'un milicien déserteur... Je me suis vu remettre par un employé goguenard un grand sac de jute où pointait la forme incontestable d'un fusil... J'ai collé des tracts. J'ai surtout été agent de liaison et bras droit de Heidet, devenu mon ami. Début octobre 1944, je quittais Versailles pour le 1<sup>er</sup> R.I., ex-maquis du Cher".

Jacques Bourgeois rappelle que le M.R.P.G.D. disposait d'un maquis organisé à Guippeville et d'un militant à Arpajon.

### *En Eure-et-Loir, et dans l'Oise.*

Heidet recruta aussi pour le M.R.P.G.D. en Eure-et-Loir. *René Koehl*, ancien adjudant d'active, dans ma Compagnie au 3/36 en 39-40, aida le M.R.P.G.D. et, à la Libération, rassemblait un groupe important d'anciens P.G. Résistants. Il faisait surtout partie d'un Réseau distinct de Renseignement, possédant un poste radio émetteur-récepteur, en liaison avec Londres, en dehors de toute Organisation d'anciens P.G., alors qu'il dirigeait la Maison du Prisonnier de Dreux. A Mer, Heidet vit notre ami Marcel Kahn-Edot, mais celui-ci, après avoir quitté le M.R.P.G.D. à Lyon, s'était déjà engagé dans une organisation F.E.I., où nous n'avons pas cherché à le recoiffer d'une casquette M.R.P.G.D.

Heidet nous a affirmé par écrit : "A la fin de 1943, en dehors du M.R.P.G.D. (notre Mouvement), il n'y avait absolument personne de Résistant dans le domaine des anciens P.G., dans la Région Seine-et-Oise, Eure-et-Loir, et Loir-et-Cher. En Seine-et-Oise et en Eure-et-Loir, c'est le M.R.P.G.D. qui s'est affirmé le premier. Au moment de la fusion (le 12.3.44), il était également le plus actif et le plus nombreux".

Dans l'Oise, nos camarades M.R.P.G.D. recrutèrent l'aspirant *Jean Dufour*, et celui-ci devint notre responsable pour ce département. Selon le rapport de notre second Responsable zone nord, Jacques Bourgeois, le M.R.P.G.D. avait un corps-franc de 150 hommes à Fleury-le-Martel, et un terrain de de parachutage dans l'Oise. La Milice de Pétain arrêta Dufour le 15 mai 1944 et le fit incarcérer au camp des Brosses, à Hauterive, dans l'Allier. Libéré par l'insurrection, il s'engagea le 1<sup>er</sup> septembre 1944 au 8<sup>e</sup> B.C.P. jusqu'au 15 octobre 1945. Nous avons recruté un militant à la Maison du Prisonnier de Courbevoie (futurs Hauts-de-Seine).

### **M.R.P.G.D. dans la Région Nord-Pas-de-Calais.**

Il nous a été difficile de bien nous implanter dans cette Région interdite et surpeuplée de soldats allemands. Selon la conception particulière de nos Responsables généraux zone nord, le plus souvent leurs responsables régionaux résidaient à Paris, peut-être pour être plus proches d'eux et par sécurité. Ces responsables régionaux zone nord du M.R.P.G.D. se rendaient souvent dans leurs Régions comme des "Missi dominici". Nous avons respecté cette conception. Mon ami Schock, dit Voltigeur, Délégué militaire de la Région Champagne-Ardenne, ne vivait-il pas souvent à Paris ? Notre ami *Pierre Labrusse, dit Lancelin, ou Lanzetac*, revint du Stalag IV D, le 13 juin 1941, comme aîné de neuf enfants, à la suite du décès de son père. A l'inverse d'autres, dans certains groupes différents du nôtre qui n'ont pas réalisé le centième de ce qu'ils prétendent, Lancelin, homme très remarquable, écrit : "Mes exploits dans la Résistance ont été si modestes que je ne crois pas utile de les mettre en valeur. D'autres ont su tirer profit... Je me souviens parfaitement de l'action efficace et désintéressée que tu as menée... C'est une période exaltante de ma vie à laquelle je ne souhaite pas me référer... Sachant ton honnêteté, je suis sûr que tu tireras le meilleur profit pour le (M.R.P.G.D. et pour le) Réseau (Charette) qui nous a apporté, à l'époque, espoir et certitude". "Je ne désire pas, quarante ans après, me gratifier d'actions d'éclat, bien que j'en ai vécu quelques-unes. Excès de modestie ? Je suis ainsi fait"... De la Mairie de Lille, Labrusse recevait papiers d'identité, cartes de ravitaillement et de travail, etc. et les procurait aux P.G. évadés et aux réfractaires au S.T.O. en vue de leur Résistance. *Dessort*, de la Maison du Prisonnier de Lille, aidait Lancelin. Dechartre et Bourgeois, nos Responsables nationaux zone nord, ont déclaré que Labrusse avait réalisé beaucoup plus d'actions dans la Résistance qu'il ne le dit. Mais Labrusse, comme tant d'autres, est resté écoeuré par les galons, certificats de complaisance, faux éloges, vantardises, que certains, sans y avoir le moindre droit, ont inventé et dont plusieurs ont bénéficié par magouilles, ou par pistons politiques ou amicaux, pour satisfaire leurs ambitions. Combattant de l'ombre au M.R.P.G.D., Labrusse, par dignité, préfère garder le secret de sa vie anonyme de Résistant. Nous avons su qu'il avait participé à la récupération d'armes parachutées, etc. Mais il ne nous l'a pas dit. Comme le M.N.P.G.D. n'avait

personne à placer aux fonctions de Responsable Régional du Nord-Pas-de-Calais, Labrusse y continua sa direction et son action, toujours avec discrétion. Mais "après la Libération, écrit-il, j'ai vu débarquer à Lille, venant de Paris, et alors qu'il n'y avait plus d'ennemis, des hommes du M.N.P.G.D. (le M.R.P.G.D. n'existant plus en raison de la fusion), armés de mitraillettes et de revolvers, qui ont semé la panique et harangué les foules dans des réunions grandiloquentes". Il y avait de quoi être écœuré ! Plus ces gens-là avaient été pétainistes et attentistes jusqu'en septembre 1944, plus ils cherchaient à tout récupérer à des fins politiques ! Ainsi, après la bataille, Mitterrand se débrouilla pour se faire nommer, par un nombre infinitésimal de membres du M.N.P.G.D., comme "président du comité directeur du M.N.P.G.D." A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ! Mais de promotion personnelle en promotion personnelle, Mitterrand se fait progresser sur le chemin bien lent de son ascension politique. "It's a long way to Tiperray, it's a long way to go !" C'est peut-être, en septembre 1944, quand les Mouvements de Résistance n'avaient plus de raison d'être dans leurs luttes contre l'ennemi, et après s'être hissé, non à la présidence du M.N.P.G.D., mais à celle de président de son comité directeur, alors qu'il n'y avait plus, en réalité profonde de M.N.P.G.D., mais des "anciens du M.N.P.G.D." que Mitterrand connût la roche de Solutré, en Bourgogne, et décida de s'y rendre en pèlerinage chaque année, car on envisage mal qu'il y soit allé pour la première fois en promenade, avant la libération de la plus grande partie de la France. Son serment de monter cette côte chaque année, s'il était épargné par sa lutte — dont on peut discuter — pendant la Résistance, est peut-être encore une "erreur" de sa part ou un "pieux mensonge" pour faire croire qu'il aurait été un grand Résistant ? Quelle différence entre Labrusse, actif dans la Résistance et pur, sans aucun pétainisme, et Mitterrand. L'un, Labrusse, vrai Résistant, est discret, et laisse les morts ensevelir les morts ; l'autre, Mitterrand, est ce qu'il est, à l'époque, s'efforçant de changer de veste selon les interlocuteurs et les spectateurs, pour jouer son propre rôle et se mettre en avant. La roche de Solutré fait partie du faux-folklore de Mitterrand pour journalistes, téléspectateurs et amis, complices, et tous gogos. Des hommes comme Labrusse nous font respirer la "frische Luft" (l'air frais et pur) de la vraie Résistance sans mystification.

### *Pas-de-Calais*

En juillet 1943, à ma demande, Labrusse a recruté pour le M.R.P.G.D. mon ami *Bernard Martigny*, à Hénin-Liétard. Il avait été rapatrié du Stalag XI B comme faux-malade en septembre 1941. Labrusse m'a écrit qu' "il avait revu maintes fois Bernard Martigny qui a fait avec lui un excellent travail". Avec *René Hottekeit*, organisateur des Centres d'Entr'aide aux P.G. dès juillet 1942, Bernard réunit autour d'eux *Henri Blondel*, *Jules Capon*, *Fernand Darchicourt* futur maire et futur Secrétaire d'Etat, *Gustave Delmotte*, et une dizaine d'autres anciens P.G., pour nos activités Renseignement, aide aux réfractaires et aux aviateurs alliés, passages en zone libre, faux-papiers, etc. Hottekeit devint le Responsable M.R.P.G.D. du Pas-de-Calais. Par le fait de la fusion avec le groupe Pinot, pour former le M.N.P.G.D., ce fut, dans ce département comme presque partout, le manque de liaisons. Les membres du M.R.P.G.D. du département entrèrent dans le Mouvement "La voix du Nord". Selon nos militants M.R.P.G.D. du Pas-de-Calais, il n'existait aucun autre Mouvement de Résistance, à base d'anciens P.G., dans leur département et à aucun moment. Notre Responsable l'aurait trouvé, car, par métier, il est radiesthésiste et magnétiseur ! ! ! Lors de l'insurrection, mon ami Bernard Martigny participa à des sabotages et au vol de 500 kgs de dynamite.

Selon Jacques Bourgeois, notre Responsable national zone nord, (dont Dechartre dit, à juste titre, comme tant des nôtres : "Si Bourgeois le dit, c'est que c'est vrai"), le M.R.P.G.D. disposait de contacts locaux à Valenciennes, Halluin, Lens, Béthune, Solesmes.

### **M.R.P.G.D. en Normandie.**

Quoique des contacts amicaux aient existé en 1943 entre notre responsable régional Normandie, mon ami *Jean Thomas, dit Thévenin*, et d'autres groupes ou des individualités, (tel

Jean Laporte, à la fois vrai Résistant à titre personnel et responsable régional du groupe Pinot pour la Normandie, puis pour la Lorraine, avant d'être arrêté en mai 1944 et mort en déportation), le M.R.P.G.D. y fut très indépendant. Jean Thomas était 100 % M.R.P.G.D. Fils de colonel, futur gendre du général Lalande, et futur colonel lui-même, il s'était engagé en 1938 à l'âge de 18 ans. En 1940, il combattait dans la Meuse, au 39<sup>e</sup> R.I., contre les chars de Rommel. P.G. au Stalag VIII C, en Silésie, il s'évada en octobre 1940 et marcha huit jours seul, la nuit, vers la frontière tchéco-polonaise ; il fut repris près de Ratibor. A l'Abwehr, qui l'interrogea sur les motifs de son évasion, il répondit déjà avec fierté : "Pour rejoindre le général de Gaulle". Chez lui, ce n'est pas comme chez les attentistes du groupe Pinot. Aucune équivoque : son devoir est de reprendre les armes immédiatement. La Résistance est le seul mobile profond de son évasion. Envoyé au Stalag XI B, comme la plupart d'entre nous, à titre disciplinaire, il s'évada à nouveau et, cette fois, de Kommando, avec ses amis de Bayser, Morelle et Bridier. Ces deux derniers réussirent, mais, après encore huit nuits de route et 300 kilomètres à pied, Jean et de Bayser furent repris près de la frontière hollandaise. Jean fut blessé au cours de cette tentative et sera opéré à Fallingbostel par notre ami le docteur Mougenot. Il demeura hospitalisé six mois. Puis, à la baraque 8, la plus disciplinaire du XI B, il fut enfermé et découvrit Stéverlynck, Dechartre, Le Moign', Burnoud, Husson, et tant d'autres qui entreront au M.R.P.G.D. Ensuite, dans le camp, Jean rencontra Ulmann, Bonnet-Moulin et moi. La solidarité de nos équipes de Résistance, bien organisées, joua et, en janvier 1942, notre ami Thomas fut convoqué au service du fichier allemand du Camp, appelé Kartei, noyauté par nous. La bonne question lui fut posée : "Tu es bûcheron ?" Il répondit "Oui, bien sûr !" et fut rapatrié comme tel le 20 janvier 1942. Il commença par apporter son appui à la Résistance de Robert Lecourt et à René Dragon, responsable départemental du Mouvement "Résistance" à Rouen. A la fin de 1942, Jean adhéra complètement, avec Stéverlynck, au M.R.P.G.D. Peu à peu il milita avec Scheimowitch, Eléonore, Cécile Hulot, Mme Yvon, Labrusse, Dechartre, Bourgeois et Bonnet, tous M.R.P.G.D. à Paris. Il fournira régulièrement des faux-papiers à Jean Laporte, dit Roche, du groupe Pinot, qui n'avait pas de service similaire en zone nord, alors que le M.R.P.G.D. était parfaitement équipé par des hommes qualifiés et organisés pour cela dans les deux zones. Dans toute sa Région normande, Jean Thomas recruta pour le M.R.P.G.D. en ardent militant responsable et nous donnait de précieux Renseignements. Jean était, en outre, un des Inspecteurs zone nord de notre Mouvement. Il voyagea beaucoup partout, pour notre recrutement, et estima avoir rencontré lui-même, une à une, cinquante personnes dans ce but. Il ira jusqu'à Pont-à-Mousson, Nancy, Cosne-sur-Loire, Epernay, etc. Il ne s'arrêtait pas malgré les dangers et la fatigue. Les hommes qu'il visitait, c'était pour la Résistance immédiate avec nous, et non l'immobilisme comme dans le groupe Pinot. "A Argenton (Orne), écrit-il, je vois un camarade, ingénieur à la S.N.C.F. Je lui remets un des questionnaires (de renseignement militaire) en microphoto, signé Charette (selon les demandes du B.C.R.A.). Il me promet son concours... Je vais à Moulins (Allier)... Je recrute au Havre, Elbeuf, Evreux, Saint-Pierre-sur-Dives, Lons-la-Forêt, Caen, Rouen... (selon les indications reçues)... J'entre en rapport avec le Service national maquis à Rouen pour le camouflage des évadés et des réfractaires... J'apporte à Paris (au M.R.P.G.D. pour le B.C.R.A.) les plans de tous les ouvrages d'art de la Région Haute-Normandie." A Paris, avec des camarades du M.R.P.G.D., et malgré les scellés apposés par la Gestapo, il défonça la porte de l'appartement de notre ami Join pour enlever tout ce qui était compromettant. Jean se planquera pendant la période d'alerte à l'hôpital Hérold. Le garage de *Georges Leclerc*, évadé du Stalag VIII C, lui servit de cache pour lui et ses affaires. Hélas, le 18 avril 1944, près d'un mois après la création du M.N.P.G.D., Jean tomba dans une souricière tendue par la Gestapo dans l'atelier de faux-papiers de Scheimowitch-Néher, 159, rue Montmartre, à Paris. Les Allemands se saisirent de lui, mitrailleuse sur le ventre. Il subit de terribles interrogatoires au siège de la Gestapo, rue des Saussaies. Il comprit quelques mots échangés entre Gestapistes : "Er ist vielleicht der Chef von Rouen ? (Il est peut-être le chef de Rouen ?)" "Nein ! Er ist zu jung !" (Non ! Il est trop jeune !). La Gestapo, précisa Jean Thomas, possédait un volumineux dossier sur le M.R.P.G.D. et le Réseau Charette ; il ne dit rien des

documents possédés par la Gestapo sur le groupe Pinot, ni sur le R.N.P.G. (?), ni sur le M.N.P.G.D... Les Allemands n'auraient-ils rien sur leur Résistance ?... Par contre, Gestapo, Abwehr, Milice de Pétain, et Police Menées Anti-Nationales de Vichy, se sont beaucoup intéressées au M.R.P.G.D. pour le détruire parce qu'il était très combattant et pour eux un danger. Jean Thomas ajoute à propos de dossier M.R.P.G.D. dont disposait la Gestapo de Paris qui l'avait constitué : "Chaque feuillet comprend un nom, et, en général, le pseudonyme, avec le résumé des fonctions..." "Je réponds invariablement que je ne connais pas, y compris pour Thévenin, car la Gestapo n'a pas fait le rapprochement entre Thomas et (mon pseudonyme) Thévenin. Je suis confronté avec Eléonore (Mme Cramer, future Mme Dechartre) et Elsa (future Mme Odette Germond) : pas de réaction. Deux mois de cellule à Fresnes. Camp de Compiègne, où je retrouve René Dragon, arrêté à Rouen avec Laporte en mai 1944, Bühler du M.R.P.G.D., Barrois du M.N.P.G.D. (de l'ex-groupe Pinot). Je suis déporté au camp de concentration de Dachau, le 2 juillet 1944, dans le "Convoi de la mort". 74 déportés périrent dans mon (propre) wagon, dont Bühler et Barrois, morts dans mes bras. Charles Morelle, mort à Dachau, Laporte, Dragon, Stéverlync, ... mes meilleurs compagnons sont morts. Après mon rapatriement, sans eux je ne me sens pas le courage de me lancer dans les joutes politiques. Les temps héroïques sont passés et il ne me paraît pas décent de tirer un bénéfice quelconque de mon action dans la Résistance." D'autres qui, à mon sens, n'ont pas été de vrais Résistants, n'ont pas eu la même pudeur !

A peine remis de sa déportation épouvantable, Jean Thomas, l'homme d'honneur et de parole, s'engagea dans l'Armée : la Tunisie, l'Extrême-Orient, l'Allemagne, l'Algérie. Il veut toujours servir la France.

Il avait recruté, pour le M.R.P.G.D., son ami *Gonzague de Bayser* qui avait été très Résistant en Allemagne, avait tenté trois fois de s'évader et connu le Camp de représailles de Rawa-Ruska. Il avait pratiqué des sabotages dans divers Kommando d'usines, dont l'un réussit à la paralysie totale de l'entreprise. Il passa aussi de longs moments en cellule, ou en Straffcompagnie à casser des cailloux douze heures par jour. Il voulait rejoindre les F.F.L. et lutter (enfin pas le genre du groupe Pinot-Mitterrand ou R.N.P.G. ?). Rapatrié le 15 avril 1943, ses activités au M.R.P.G.D. consistèrent en recrutement pour l'action immédiate, faux-papiers, diffusion de nos tracts et journaux. Il se rendit deux fois en Belgique pour nous.

Du 1<sup>er</sup> novembre à la libération, *l'abbé Hubert Bégin*, sous-directeur actuel du Collège Stanislas à Paris, recruté par Thomas, entra au M.R.P.G.D. et s'empara de papiers, cachets, documents officiels pour l'évasion de P.G. en vue de la Résistance. Il cacha dans des fermes autour du Havre et de Rouen des aviateurs alliés "scratchés" en France, et des enfants juifs. Il apporta à J. Thomas pour le B.C.R.A. une partie des plans des fortifications allemandes du Havre. De leur côté *Hubert Lacoste*, de Dives-sur-Mer, et *Jean Lechevalier*, architecte à Rouen, nous fournissaient d'autres renseignements militaires par le canal de J. Thomas.

A Rouen, *Pierre Maisse*, futur médecin, adhéra au M.R.P.G.D. par Jean, et monta pour nous un bon service faux-papiers. Il s'engagera dans l'armée française de la libération. Encore à Rouen, *Georges Leclerc*, ami de Jean, lui servit d'abri et de boîte aux lettres.

*Guy Lucas-Leclin*, directeur général de la S.A. "Femina", nous rendit bien des services et établit un faux certificat de travail dans son entreprise en faveur de Jean. *Marcel Hue*, ancien du Stalag VIII C, nous aida aussi par ses actions. Eux, comme la plupart des M.R.P.G.D., après la fusion du 12 mars 1944, et sans aucun contact avec le M.N.P.G.D., ont intégré les F.F.I. pour l'action directe, selon nos conceptions. Nous n'avons retrouvé aucune trace de *Jean Le Guern*, du M.R.P.G.D., agent de liaison et déporté à Dachau (nous ignorons sous quelle identité).

Très discret et très efficace fut *Hubert Ozanne*, agent de liaison M.R.P.G.D. de Jean. Il fournit d'importants renseignements militaires sur son département, l'Eure, transmis au B.C.R.A., et participa à plusieurs actions de guérillas. Il s'engagea à la libération et fut trois fois blessé.

Comme Cincinnatus, il retourna à la charrue après la guerre pour exploiter une ferme près de Montfort-sur-Risle.

Jacques Bourgeois, en tant que notre Responsable national zone nord, a précisé que le M.R.P.G.D. disposait à Doudeville, en Seine-Maritime d'un délégué et d'un terrain de parachutage, et d'un responsable à Caen pour le Calvados.

*Jacques Bimont, dit Belmont, et sa merveilleuse femme Annick, ont adhéré au M.R.P.G.D. dès la visite de Pierre Le Moign', frère d'Annick, en mars 1943. Jacques avait été P.G., rapatrié comme infirmier. Ils vivaient avec leurs trois enfants au château d'Aufreville dans la Manche et nous transmettraient des renseignements très valables, d'autant plus que la voie ferrée Paris-Cherbourg passait près de leur domicile. Puis, en septembre 1943, Jacques devint le directeur du Centre professionnel "Guillaume le Conquérant" à Dives-sur-Mer, dans le Calvados, entre les plages du prochain débarquement allié et Houlgate-Deauville. Mari et femme continuèrent à nous apporter d'excellents Renseignements pour le B.C.R.A., mais aussi leur aide aux réfractaires du S.T.O. Ils étaient très bien placés pour cela. Jacques Bimont, l'abbé Jean Leclerc, aumônier du Collège et vicaire à Dives, ainsi que de grands élèves secoururent les parachutistes alliés, le 6 juin 1944, lorsque leurs avions avaient été touchés, et ceux qui s'étaient égarés lors de leur saut de guerre au moment du débarquement. Et nombreux furent les parachutistes qui, grâce au très dangereux dévouement des nôtres, purent rejoindre leurs unités et reprendre le combat. Jacques allait les chercher partout dans les environs, leur procurait des vêtements civils pour les passages difficiles, et transportait leurs équipements militaires dans une remorque. Ces jeunes parachutistes alliés avaient à peu près l'âge des grands élèves de Jacques : ils traversaient la ville de Dives en colonne par deux, conduits par Jacques. Les Bimont, le 1<sup>er</sup> juillet 1944, cachèrent chez eux cinq parachutistes alliés et, le 2 juillet, Jacques repartit pour en sauver d'autres. J'ai laissé à Annick Bimont le soin de rédiger les faits poignants du drame : "En regardant (Jacques repartir), écrit-elle, j'ai été saisie d'angoisse et j'ai crié : "Jacques n'y va pas." ! Il s'est retourné et m'a répondu : "Tu est follette" ! Ce sont les dernières paroles que nous ayons échangées. Une demi-heure après, les Allemands envahissaient la maison, commandés par un jeune officier S.S. qui hurlait : "Vous êtes des terroristes ! Où sont les parachutistes anglais ? Vous serez tous fusillés !" J'avais eu le temps de prévenir les parachutistes de revêtir leurs tenues militaires..., mais ils devaient subir le même sort que tous les Résistants arrêtés ce jour-là. Les parachutistes, Mlle Fleury et moi, avons été emmenés dans la ferme où Jacques avait des rendez-vous... Jacques a sorti son chapelet de sa poche, ce qui voulait dire que nous n'avions pas d'autres recours... Le 12 juillet, je suis libre. Je demande où est mon mari. "Il est parti en Allemagne", me fut-il répondu. C'était un mensonge, car ils avaient tous été fusillés le 9 juillet selon la marque trouvée dans le bréviaire de l'abbé Leclerc... Le 13 juillet, le délégué du R.N.P., l'organisme vichyste de Déat, est venu me dire qu'il pouvait remettre un colis à Jacques... Jacques était exécuté depuis quatre jours !" Nous remarquons l'horreur de la démarche de ce pétainiste, similaire à celle des détrousseurs de cadavres en mai-juin 1940, comme ce fut l'ignominie lorsque mon propre frère Charles, officier de chasseurs, mortellement blessé au combat le 19 juin 1940, fut détroussé par un fuyard. Dans la Milice et les groupes L.V.F. ou Déat-Doriotistes de Pétain, se recrutait, comme chez les Français de la Gestapo, la lie de la population de la France. Pétain laissait faire ! Les pétainistes aussi !*

Annick Bimont, retirée à Carhaix, dans le Nord-Finistère, m'a décrit l'attitude merveilleuse de ses enfants, au moment du drame : "Pendant que Maryvonne, 9 ans 1/2. cachait nos bijoux dans le bidon de lait, il y avait sur la cheminée du salon une photo de (mon frère) Pierre (Le Moign') avec nous cinq. Un soldat allemand interrogea Dominique, 11 ans 1/2 : "Qui est ce Monsieur ?" (Dominique répondit en inventant) : "C'est mon oncle Paul." "Où est-il ?" (Dominique répondit) : "Dans le Jura." "Quelle profession ?" "Professeur." Dominique savait très bien où étaient ses oncles et leur situation à Antony (Hauts-de-Seine). Mon frère (Pierre Le Moign') s'y cachait, très malade, après son évasion de la Milice. Il habitait chez l'abbé Bimont

(le frère de mon mari), lui-même Résistant. Je trouve que, pour des enfants si jeunes, cela a quelque chose d'héroïque, et je suis fière de leur comportement."

A partir du 13 août 1944, Annick s'installa avec ses enfants à Montméré, dans l'Orne, où arriva la 2<sup>e</sup> D.B. du général Leclerc. Annick eut la présence d'esprit de la prévenir de la présence d'un officier S.S. et de 14 soldats allemands dans un bois proche, où ils se cachaient. Ils furent abattus au combat. Annick crut son mari déporté en Allemagne jusqu'au jour du 19 novembre 1946, où son corps et celui de vingt de ses camarades de Résistance, dont l'abbé Leclerc et Doisy, furent retrouvés ensemble à l'endroit où ils avaient été fusillés. Ils sont morts pour la France en héros. Bien entendu Jean Védrine, dans les deux tomes de "Dossier P.G. Rapatriés", ne cite pas Jacques Bimont parmi les héros tués par l'ennemi et ex-M. R.P.G.D., et c'est triste d'avoir réalisé un travail aussi mauvais et donc faux, alors qu'il réserve la très grande majorité de ses pages à d'anciens P.G. qui, en captivité, puis en France, n'ont pas voulu, et à aucun moment, aider, entre juillet 1940 et la fin de la guerre, à la libération de la France. Que de pages dans les ouvrages de Védrine pour des lâches !

## Région Est et Champagne.

Il a été à peu près impossible de reconstituer l'Organisation et les activités M.R.P.G.D. dans cette Région en raison du départ de notre Responsable régional *Eugène Maupin, ou René*, pour l'Armée de Lattre où il s'engagea en octobre 1944 pour y continuer la carrière militaire. Nous l'avions aidé à se faire rapatrier du Stalag XI B, comme faux-malade, alors qu'il y menait avec nous une vie de Résistant. A son retour, il s'installa à Epernay dans la Marne, recrutant et organisant pour nous surtout ce département et l'Aube. Il reçut la médaille militaire et la Croix de guerre. Dans son compte rendu Jacques Bourgeois déclare que, dans la Marne, le M.R.P.G.D. comprenait un G.F. de six hommes, un terrain de parachutage, un service faux-papiers, une fabrication de faux-cachets, l'usage d'une imprimerie, une antenne de diffusion de faux-papiers par la Maison du Prisonnier d'Epernay, un noyau pour le Renseignement militaire et économique, un Responsable local à Reims et un à Châlons, outre Maupin à Epernay. Autrement dit, ils n'ont été, ni chômeurs, ni attentistes.

En Haute-Marne, grâce aux relations données par Ch. Strickler, nous disposions de groupes. Par Jean Thomas, nous avions des militants à Pont-à-Mousson, et, en particulier, son ami *Joseph Bonnetterre*, lui aussi ancien du Stalag XI B. Cette proportion d'anciens du Stalag XI B dans la Résistance du M.R.P.G.D. s'explique aisément : c'était un Camp de disciplinaires. Il était dans les mains clandestines de la Résistance, c'est-à-dire du futur M.R.P.G.D. Des centaines de P.G. furent rapatriés ainsi grâce à la Résistance du Camp, comme faux-anciens combattants, faux-malades, faux-infirmiers, etc. et, d'eux-mêmes s'engageaient à continuer la lutte contre l'ennemi, le nazisme et Vichy, dès leur retour. *Marcel Dumont* fut l'un des excellents adjoints de Maupin, du 1<sup>er</sup> avril 1943 à la Libération.

En Meurthe-et-Moselle, le M.R.P.G.D. était organisé par un responsable départemental à Nancy, à 100 % lui aussi M.R.P.G.D. Et plusieurs des nôtres, dont Burnoud, m'ont confirmé l'existence d'une filière de passage M.R.P.G.D. à travers la frontière allemande, jusqu'à Nancy, puis les autres villes des deux zones.

## Région Bretagne

Bourgeois nous a écrit que le M.R.P.G.D. avait nommé un Responsable à Quimper, chef-lieu du Finistère, un terrain de parachutage à Argentré-en-Plessis en Ille-et-Vilaine, deux G.F. de dix hommes à Vitré, un militant à Nantes, et un autre à Evran dans les Côtes-du-Nord. Notre Mouvement envoya souvent des Délégués en Bretagne pour recruter pour nous, selon des adresses fournies par Pierre Le Moign', très breton lui-même, et par d'autres. Un incendie survenu au domicile des Le Moign' à Paris a détruit les dossiers de Pierre, peu d'années avant son décès. En outre, sa maladie très grave, pendant de nombreuses années, à la suite de tous

les sévices qu'il avait subis de la part de la Gestapo et de la Milice de Pétain, ne lui permettait pas de se souvenir.

Un M.R.P.G.D., ami de Jean Thomas et recruté par lui au début de 1943, âgé de 23 ans à l'époque, futur architecte à Rouen, et appelé *Jacques Lechevallier*, réalisa pour le B.C.R.A., par notre canal, une prouesse peu banale. Le 22 juin 1943, il fut appelé en Bretagne au titre du S.T.O., comme monteur-mécanicien de la "Parisienne pour l'industrie des chemins de fer et tramways électriques". Chargé d'appareiller des installations électriques de côtes bretonnes, il nous donna régulièrement renseignements et croquis sur les chantiers et objectifs au Cap Fréhel dans les Côtes-du-Nord, et à Sainte-Anne-la-Palud, Lanmeur, Plouguanou, Ploumodiern, Loctudy, Lorient, Audierne et Morlaix dans le Finistère, de juin 1943 à juillet 1944. Après l'arrestation de Jean Thomas, il transmettait ses renseignements et plans à l'O.R.A. Avec une audace inouïe, il dressait son chevalet d'aquarelliste près de ses objectifs et semblait réaliser des coloris anodins. Un jour, surpris par deux soldats allemands, il fut conduit, revolver dans le dos, à la Kommandantür. "C'est fou, écrit-il comme on dit bien ses prières à ce moment-là. Un officier allemand, regardant l'aquarelle, lui déclara : "Sehr schön ! (Très beau !) Mais c'est la guerre ! Il ne faut pas peindre près des côtes !". Lechevallier fut relâché.

Dans son Historique du R.N.P.G., Jacques Benet fait état de groupes de militants M.R.P.G.D., donc de notre Mouvement, organisés, et, en particulier, dans le secteur de Saint-Brieuc, et dans le Finistère.

## Région Centre

Dans son compte rendu, Jacques Bourgeois précise qu'il eut un militant à Angers pour le Maine-et-Loire, et un à Moulins pour l'Allier, un G.F. à Cosne-sur-Loire dans la Nièvre, un militant à Tours pour l'Indre-et-Loire, et à Vendôme, dans le Loir-et-Cher, un Responsable départemental avec G.F., service diffusion, et service faux-papiers, tous membres du M.R.P.G.D., mais que je ne connais pas.

Quoiqu'il ait résidé beaucoup à Paris et rayonné à travers toute la zone nord, comme Inspecteur M.R.P.G.D., notre ami *Maurice Bühler, dit Gaël ou Gaël Morec*, était notre Responsable régional pour le Centre. Avant-guerre, il préparait l'Ecole Coloniale à Louis-le-Grand avec Jean Duprat-Geneau qui le recruta en mars 1943 pour notre Mouvement, quoiqu'il ait rendu des services occasionnels, selon notre esprit très ouvert, en faveur d'autres organisations. Il était devenu docteur en droit et administrateur des colonies, car il n'avait pas été P.G. Son père, admirable de patriotisme, fut déporté à Buchenwald avant d'être le Secrétaire général de l'Office départemental des Anciens Combattants de Blois. Maurice avait aidé son père à la réception de parachutages. Dès 1942, Maurice écrivait : "Je ne vois aucune conduite à suivre qui n'ait pour terme la chute de l'Allemagne. Tout ce qu'écrivent les journaux n'est que propagande allemande. Lutter contre cette propagande par tous les moyens... Collaboration avec l'Allemagne signifie esclavage... Je vis actuellement la plus belle époque de ma vie. Je n'ai jamais senti en moi un tel élan, une telle ardeur."

Voilà de quel bois étaient fabriqués les hommes et les femmes du M.R.P.G.D. Ce n'étaient pas les gens de la collaboration, ou de l'attentisme lâche et veule, ni de Pétain et de sa Révolution nationale, ni du pseudo-double jeu, ni des magouilles. Maurice fut chargé de recruter et d'organiser pour la lutte immédiate et l'insurrection. Il acceptait de prendre des risques pour la France. Le 19 ou le 20 avril 1944, un mois après la fusion, il fut arrêté par la Gestapo à la Brasserie "La Coupole" à Paris, où il avait un rendez-vous avec un camarade déjà appréhendé, dont l'agenda portait de façon imprudente "Gaël, la Coupole" et l'indication de l'heure. La Gestapo y fit demander "Gaël" au téléphone. Ils se saisirent de lui et, à leur siège rue des Saussaies, le rouèrent de coups de "Schläge" toute la journée. Ils connaissaient le nom de Bühler et étaient renseignés. Son et mon ami Jean Thomas a décrit la tentative dramatique

d'évasion de Maurice, telle que celui-ci la lui a racontée lorsqu'ils étaient ensemble au Camp de Compiègne, au début de juillet 1944, avant de prendre ensemble le train de déportation.

"On peut tout supporter, lui disait Gaël, mais la mise en route est assez désagréable... On l'enferma le soir dans une cellule de force aux Saussaies... Porte verrouillée, cadénassée, bardée de fer... Menottes aux mains... Gaël a dans sa poche une lime à ongles. Avec cette lime qu'il serre entre ses genoux, il va réussir à force de limer et grâce à sa force athlétique à rompre ses menottes. Le maillon central de la chaîne a cédé. Il démonte un montant de son lit pliant, et voilà un excellent levier. Il écarte les barreaux verticaux de la fenêtre. Le voilà dans le vide au 4<sup>e</sup> étage. Il grimpe sur le toit et, par la lucarne, descend dans un immeuble voisin. Les locataires se réveillent effrayés et appellent la police. Epuisé, Gaël échoue au Commissariat... Le Commissaire, très lâche, le prévient que son devoir est d'alerter la police allemande... Il essaie d'échapper aux policiers allemands... On l'envoie à Fresnes, menottes aux mains... On ne les lui retirera qu'au bout d'un mois." Hélas ! si la Résistance a été aidée par une élite de policiers français, et de gendarmes, de façon active ou discrète, il faut avouer que leur grande majorité, sauf à l'heure de l'insurrection, obéissait à Pétain et à Laval, et donc aux Allemands, dans l'exercice de leurs fonctions, et, donc, que policiers et gendarmes, dans leur ensemble, n'ont pas été Résistants : les vrais Résistants, parmi eux, n'en ont eu que plus de mérite.

Le 2 juillet 1944, Maurice Bühler et Jean Thomas, tous deux venus du M.R.P.G.D., et Marcel Barrois, ancien du groupe Pinot (R.N.P.G. ?), se retrouvèrent dans le même wagon à bestiaux d'un train de déportés en partance pour le camp de concentration de Dachau, train que l'on a nommé, à juste titre "le Convoi de la mort". Au lieu de 40, on les empila à 100 par wagon. Sur 2.500, 900 moururent asphyxiés en route. Sur 100 dans un wagon, 3 survivants à l'arrivée. Dans celui de J. Thomas, sur 100, 26 vivants en entrant à Dachau. Jean Thomas, témoin et martyr de ce convoi, actuel maire de La Bouille, survécut par miracle et écrivit : "Je raconterai ce que j'ai vu dans mon wagon... Deux vasistas sur quatre étaient ouverts. La chaleur devint suffocante, étouffante... Le manque d'air se fit bientôt sentir... La respiration commençait à se faire courte et haletante... La situation devint tragique... Des hommes perdaient connaissance, s'affaissaient sur leurs voisins. (J'avais) Barrois entre les jambes qui lui faisaient office d'accoudeur... Son délire sera bref et il s'endormit sans souffrance. J'assistai impuissant à sa mort... Je vis dans une sorte de brouillard, car je perdais moi-même connaissance, Bühler qui se trouvait à l'autre bout du wagon... se mettre sur les genoux, se redresser, s'agripper aux anneaux de la paroi et se hisser jusqu'au vasistas pour pouvoir respirer... Un fou, l'ayant vu, se jeta sur lui, le prit à la ceinture, le fit basculer. Ils luttèrent quelques minutes et tombèrent tous deux sans pouvoir se relever. Je perdais à mon tour notion de tout." Quelle terrible cruauté inhumaine de la part des Allemands, conscients de ces drames, comme de ceux des Camps de concentration. Sans doute, toute la population allemande de l'époque n'a-t-elle pas été responsable, quoiqu'une majorité des Allemands avaient voté en faveur du parti national-socialiste, et donc d'Hitler, et la plupart d'entre eux, soit approuvait le plan d'hégémonie allemande nazie, soit se taisait par lâcheté. Mais les anciens P.G. français en Allemagne, qui ont vécu dans les Camps et les Kommando, et, dans ceux-ci, ils ont été en contact avec des éléments de la population civile allemande, comme ils ont vu tous les jours les soldats allemands, avant d'en revoir en France s'ils étaient rapatriés, doivent reconnaître, avec plus de quarante ans de recul dans l'Histoire, qu'ils ont rencontré beaucoup de brutalités, d'inhumanité, et parfois de la méchanceté vicieuse.

Comme je n'obtenais pas, pour Maurice Bühler, la Croix de la Légion d'honneur, que j'avais demandée plusieurs fois pour lui à titre posthume, son père m'écrivit le 4 juillet 1949 : "Ne voyant rien venir, je m'adresse à nouveau à vous. A l'heure où une pluie de "Légions d'honneur" vient récompenser des Résistants qui n'ont été que ceux de la 25<sup>e</sup> heure, il me semble que les Morts pourraient avoir la juste récompense du sacrifice qu'ils ont accompli. Mais j'ai l'impression que notre 4<sup>e</sup> République ne le cède en rien au point de vue politique à la 3<sup>e</sup>." Pour un

journaliste avide de vérité, une comparaison entre les décorations reçues par les anciens du M.R.P.G.D., et par ceux du M.N.P.G.D.. issus du R.N.P.G., serait déterminante pendant le délai des ministères de Mitterrand entre 1946 et 1958, et, à plus forte raison, depuis 1981 : pour les ex-groupe Pinot (R.N.P.G. ?), ou M.N.P.G.D. ex-groupe Pinot, cela pleut comme à Gravelotte ! Et beaucoup pour ceux qui, selon moi, n'ont jamais été de vrais Résistants. Même les Ministres de la cohabitation se laissent prendre, parce que les interventions viennent en direct ou en indirect de l'Élysée...

Alors que Védrine dans ses deux tomes de plus de mille pages sur des P.G. et non P.G., sous le titre "Dossier P.G. Rapatriés", réserve presque tout à la non-Résistance des P.G. en Allemagne, et surtout en France, il a très exactement six lettres d'alphabet sur Bühler pour l'appeler Bruher, dans une liste de déportés morts par la déportation, quand, par contre, il se consacre, à lui-même, 82 pages. Ainsi n'a-t-il, et est-ce involontaire, qu'excessivement peu de pages sur les Résistants du M.R.P.G.D., et beaucoup trop, en comparaison, sur le groupe Pinot. Védrine aurait pu s'informer auprès des M.R.P.G.D. Charles Bonnet-Moulin et Philippe Dechartre (Jean Duprat-Geneau), qu'il connaît bien, ou il aurait pu s'adresser à moi, sans doute le mieux placé pour le renseigner sur les M.R.P.G.D. des deux zones. Les deux tomes de Védrine sont à refaire pour être crédibles.

Notre camarade *Duperry*, probablement ancien de la Maison du Prisonnier de Nevers, après avoir été rapatrié lui-aussi du Stalag XI B, fut très actif pour le M.R.P.G.D. dans la Nièvre, puis, peut-être pour d'autres organisations de Résistance. Je pense qu'il fut déporté et, malgré mes recherches, je n'ai pu obtenir aucune information, ni sur lui, ni sur ses équipes.

## **Région Est-Sud**

Dans son document "Situation dans les Régions de zone nord", du 16 janvier 1944, Jacques Bourgeois écrit que le M.R.P.G.D. avait, à Besançon, un Responsable départemental pour le Doubs, avec un G.F. de dix hommes, un service faux-papiers, un autre G.F. de dix hommes à Vercel, un service parachutage proche de là, ainsi qu'un service diffusion vers l'Allemagne situé à Châlons-sur-Marne, et un militant à Dijon. Nul n'a su le sort des M.R.P.G.D. de cette Région après la fusion.

## **Région Atlantique**

Mêmes observations. Dechartre et Bourgeois ne se souviennent pas. Dans son compte rendu de janvier 1944, Bourgeois indique que le M.R.P.G.D. disposait d'un Responsable pour toute cette Région, qu'il habitait La Roche-sur-Yon en Vendée, et que nous avions un G.F. à Saintes en Charente-Maritime.

Les Landes échappaient aux Responsables nationaux du M.R.P.G.D. de zone nord et étaient rattachées à Charles Strickler, notre Régional de R. 4., Région Toulouse, sous la direction de Cheval, beau-frère de Charles Strickler, comme nous l'avons relaté et décrit.

## VI

### LE RÉSEAU CHARETTE

Bien des personnes, peu ou mal informées, ont parlé et écrit, à tort et à travers, à propos du Réseau Charette, en se livrant à d'aberrantes élucubrations. Il aurait été si simple et plus intelligent de se renseigner à la source, c'est-à-dire auprès de moi qui ai donné mon principal pseudonyme à ce Réseau, homologué Forces Françaises Combattantes, depuis que j'ai pu le créer à la fin de juillet 1943, dans les bureaux du B.C.R.A., de Londres, 10, Duke Street, à effet fixé à cette date à mars 1943. L'administration, déjà à cette époque, pour des raisons financières et administratives, ne voulait pas le faire enregistrer, à effet rétroactif à sa fondation réelle, le 15 mars 1942, lors du rapatriement d'Allemagne du premier noyau dur de P.G. Résistants du Stalag XI B. Il en fut de même pour le M.R.P.G.D. que certains n'ont fait naître qu'à leur retour d'Allemagne, par exemple fin février ou mars 1943, ce qui est retirer, de façon innommable, leurs mérites aux Résistants du M.R.P.G.D. depuis mars 1942. De la part d'amis de Mitterrand, qui n'ont pas été Résistants, ou pour une infime partie, si peu, c'est bas et vil. Henri Frénay, lorsqu'il était le principal Responsable du Mouvement de Résistance "Combat" m'écrivait le 3 février 1943 : "Lefebvre (Frénay) à Maxime (Charette-Cailliau). Mon cher Maxime... Je profite pour vous remercier de votre collaboration avec notre Mouvement. Je n'ignore rien des services que vous nous rendez : écoutes-radio, recherche de personnel, centre de planquage contre la relève... J'espère que vous trouverez auprès de tous nos amis la même collaboration... Je vous recommande de prendre contact rapidement avec nos chefs de Région, ou leur représentant, et de leur expliquer votre affaire... Bien à vous. LEFEBVRE". Nous n'avions pas attendu Frénay pour être en contact avec les chefs régionaux de "Combat" pour Lyon et Brive-Limoges, tout au moins de façon directe, ainsi que les représentants des autres, leurs adjoints, leurs chefs de service, dans les grands domaines du Renseignement, de la diffusion des journaux, du sabotage-fer, des faux-papiers, des maquis, etc. Et, bien avant "Combat", nos liens étaient étroits avec "Franc-Tireur". La lettre de Frénay, conservée, prouve que le M.R.P.G.D., selon son esprit, rendait service au Mouvement "Combat" bien avant février 1943.

Or, sur le plan réel, le M.R.P.G.D. et le Réseau Charette n'ont jamais fait qu'un. La création officielle et administrative du Réseau Charette est née de la demande du B.C.R.A. de Londres, dès mon arrivée par avion, fin juillet 1943, de me voir signer mon adhésion personnelle aux Forces Françaises Libres ou F.F.L. L'accueil était chaleureux. J'acceptais à la condition que tous les membres passés et futurs du M.R.P.G.D., qui le demandaient, soient engagés ipso facto dans les F.F.C. à dater de leur engagement au M.R.P.G.D. Ainsi je suis inscrit au Bureau Résistance de la Direction du Personnel Militaire de l'Armée de Terre, comme "engagé aux Forces Françaises Libres" à Londres le 12 août 1943 pour compter du 17 mars 1942. Pour des raisons administratives, je fus affecté au B.C.R.A. Londres pour compter du 29 juillet 1943, date exacte de ma présentation au B.C.R.A. à Londres. Après l'Armistice, il était plus facile d'obtenir l'homologation individuelle des membres des Réseaux F.F.C. que ceux des Mouvements de Résistance. D'autre part, Le Moign' avait été nommé Secrétaire général et liquidateur du M.N.P.G.D. Il pensait que ce Mouvement, issu le 12 mars 1944 de la fusion entre le M.R.P.G.D. et deux autres organisations d'anciens P.G., obtiendrait rapidement son homologation comme Unité Combattante avec effet rétroactif distinct pour chacune de ses composantes depuis leur création... Je n'ai jamais voulu m'occuper des affaires du M.N.P.G.D., comme je n'avais jamais voulu en faire partie. Je constituai, donc, à la fin de 1945, une amicale du Réseau Charette qui reçut, pour son secrétariat, l'aide d'Anne Perret, ex-M. R.P.G.D., dite Jacqueline, peu après son retour de déportation à Ravensbrück. Elle était très dévouée, mais l'administration perdait les dossiers individuels, les dossiers récapitulatifs, les demandes de décorations. Il fallut tout

recommencer plusieurs fois avec d'autant plus de difficultés que beaucoup d'anciens du M.R.P.G.D. préférèrent, et c'était leur droit strict, faire passer leurs dossiers, etc. par le M.N.P.G.D. dans l'espoir d'obtenir des grades militaires, des pécules et autres avantages, bien plus importants. Et une immense majorité d'anciens du M.R.P.G.D. ne prirent pas contact avec Anne Perret, ni moi. Pour nombre de ceux que j'ai présenté à l'homologation au titre du Réseau Charette, et en particulier, pour tous nos martyrs connus, morts en France ou en déportation, ainsi que pour tous nos déportés rapatriés, et d'autres qui avaient eu de grandes responsabilités ou qui avaient beaucoup souffert de tortures et de cellule, membres du M.R.P.G.D., j'ai pu en 1946 et en 1947 obtenir homologation au titre des Forces Françaises Combattantes, avec grade et pécule militaire, parfois même avec décorations, sous la 4<sup>e</sup> République, de Gaulle n'étant plus au pouvoir et, de toutes façons, hors de ces circuits. Pour tous nos déportés et déportées, ce pécule fut précieux, car ils attendirent encore longtemps, pour beaucoup, avant de recevoir leur pension militaire. Le M.N.P.G.D. n'a été assimilé Unité Combattante, et de façon douteuse, que par un Arrêté ministériel du... 5 mars 1986. Par un autre Arrêté ministériel, et toujours de Quilès, du parti de Mitterrand, le R.N.P.G. (ex-groupe Pinot), n'a été assimilé de même que le 5 mars 1986... A la réflexion, si Mitterrand n'avait pas refusé, lors de son voyage à Londres, du 15 novembre 1943 au 26 février 1944, d'adhérer aux F.F.L. ou aux F.F.C., et s'il avait créé à Londres, à cette date, un Réseau F.F.C., et, à la condition d'avoir pu prouver sa et leur Résistance Authentique, ce qui n'apparaît pas certain pour la plupart, les méritants auraient obtenu plus tôt satisfaction ! Mais Mitterrand, en octobre 1943, et même à son retour d'Alger et de Londres pour la France, le 26 février 1944, lui si pétainiste, et dont la Francisque du Maréchal était toute fraîche encore à ces dates puisqu'elle lui a été décernée en novembre 1943, ne voulait pas, en quoi que ce soit, reconnaître le général de Gaulle comme Chef de la France Combattante. Tant pis s'il ne pouvait et ne pourrait jamais constituer un Réseau Mitterrand ou Morland pour apporter des garanties aux quelques personnes de son groupe qui, d'elles-mêmes, ont résisté !

Le Réseau Charette n'a été le fief ou l'apanage, ni de Charette, ni de personne. Il appartenait à tous les membres du M.R.P.G.D. de façon égale. Tous ceux qui l'ont voulu ont été reconnus "Combattants Volontaires de la Résistance". Nous ne connaissions pas les noms de ceux des nôtres qui étaient homologués et bénéficiaient de grades et de décorations, à la suite de la très grande quantité de dossiers que j'ai fait établir et que j'ai signés, sur la foi de récits circonstanciés et de témoignages très valables. Il a fallu refuser des demandes injustifiées. Au M.R.P.G.D. et au Réseau Charette, nous n'avons jamais cherché à gonfler la baudruche en grossissant le nombre !

Contrairement aux classifications abusives, le Réseau Charette a été à la fois un Réseau de Renseignement et un Réseau d'Action, comme le M.R.P.G.D. (mes ordres de mission le prouvent) était à la fois Renseignement et Action, mais avec des Organisations distinctes, comme dans le Mouvement "Combat" de zone sud en 1942 et, jusqu'au 12 mars 1944. Pour nous, Renseignement et Action demeuraient tous deux essentiels, en Allemagne et en France, pour la lutte et la victoire.

## CONCLUSION

Sur le fronton d'une vieille maison sise à Wy-dit-Joli-Village, dans le Val-d'Oise, à côté d'un dessin représentatif gravé dans la pierre, il est écrit : "Laisse pisser le mérinos". Depuis plus de quarante ans, malgré les faussetés, les méchancetés, les diffamations, proférées contre le M.R.P.G.D. ou contre moi, j'avais adopté ce sage précepte, un peu comme le général de Gaulle ne répondait pas aux injures qui provenaient de si bas qu'elles retombaient sur leurs auteurs. Je n'avais pas appliqué la prescription juive de "Œil pour œil, dent pour dent", ni, comme les chrétiens, tendu l'autre joue ou... rendu au centuple. J'avais préféré, il faut le reconnaître, la philosophie de la sagesse : "Les chiens aboient, la caravane passe" ! Mais, pour l'Histoire, et pour défendre, comme c'est mon devoir, l'honneur de tous les combattants et combattantes du M.R.P.G.D., lui, un vrai Mouvement de Résistance, depuis ses débuts informels au Stalag XI B, jusqu'à la fin, la minute de Vérité était indispensable. Il fallait, pendant qu'il était temps encore, appeler les derniers témoins de nos combats, presque tous clandestins, mais dangereux, contre l'armée allemande, notre ennemi, les nazis, et leurs collaborateurs français, pour que soient révélés, dans leur pureté, les faits réels et les témoignages sincères, après une longue conservation et une profonde recherche des sources et des documents. Avec loyauté et objectivité, il fallait montrer comment se recrutait, vivait, luttait le vrai Mouvement et le seul "Mouvement de Résistance des P.G. et des Déportés", qui ait porté ce nom pendant la guerre dans les deux zones de France, et quelles qu'aient été les tristes tentatives de certains pour accaparer jusqu'à une grande partie de notre nom.

Dans ses Mémoires de Guerre, le général de Gaulle déclare qu'au début 1943 la France Combattante, en métropole, comptait 30.000 Français et Françaises répartis en 60 Réseaux, et 40.000 dans l'Armée Secrète. Le M.R.P.G.D. ou Réseau Charette constituait l'une des douze plus importantes Organisations de la Résistance intérieure française, à mon sens, au plus tard en janvier 1944, sans comprendre d'attentistes et de pétainistes, mais de purs et authentiques Résistants. Dans ses Mémoires de Guerre, de Gaulle écrit que la France Libre hors métropole amena 15.000 jeunes Français à combattre l'armée allemande, outre nos troupes d'Afrique du Nord. Sans compter les P.G. Résistants en Allemagne, le M.R.P.G.D. a rassemblé un strict minimum de 7.000 à 8.000 hommes et femmes, en France, les deux zones réunies, dans la lutte active contre l'ennemi allemand et le nazisme, avant le 12 mars 1944, date de sa fusion. Dans ce nombre ne sont pas compris tous ceux qu'avant cette date le M.R.P.G.D. avait transmis à d'autres vrais Mouvements de Résistance, ou à des maquis A.S., O.R.A., C.F.P., ou divers. Nos chiffres ne comprennent pas tous les sympathisants utiles pour de multiples services, ni ceux qui attendaient, en entente avec nous, le jour de l'insurrection ou le passage des Armées de Lattre ou Leclerc pour se joindre aux derniers combats, et se tenaient jusque-là en réserves.

Sous la plume de Jean Védrine qui l'a rédigé, avec son entier accord, confirmé par son mot et sa signature, dans "Dossier P.G. Rapatriés" Mitterrand apporte "son témoignage" qui est grotesque, injurieux et diffamatoire à l'égard du M.R.P.G.D., et donc de tous ses héros et ses martyrs, de tous ses Résistants et Résistantes. Ce "témoignage" date du 28 novembre 1978. Parlant du M.R.P.G.D. il dit "ce petit groupe"... "un groupe actif d'une douzaine d'anciens P.G. du Stalag XI B, dont le premier rapatrié était Michel Cailliau-Charette, et qui a été reconnu comme réseau de M.R.P.G.D." Et, pour s'ex primer ainsi, il se réfère à la période de novembre 1943. De tels mots insensés seraient hilarants, si Mitterrand n'avait essayé d'influencer par ses propos, contre le M.R.P.G.D., tous ceux qui ne savent pas. Car, c'est une méthode chez lui, que je connais depuis quarante-cinq ans, il commet "des erreurs" quand il le veut, et des gogos de parti pris comme Védrine et autres sectaires, non seulement le croient bêtement, mais reproduisent les faux et les diffusent. C'est comme pour son intox du Jardin de l'Observatoire ! Il aurait cherché à faire croire qu'on avait voulu l'assassiner !

Réduire le M.R.P.G.D., comme le font Mitterrand et Védrine, en tout et pour tout, à une douzaine d'anciens P.G. du Stalag XI B, cela prouve combien, comme nous en sommes témoins, ils n'étaient pas dans le coup de la Résistance, même en milieu anciens P.G. pendant la guerre. Cela prouve aussi ce que je crois être une bassesse très grave, honteuse et méchante, jalouse... Sans doute, nul n'ignorait que François Mitterrand avait été et était piètre en mathématiques et en calcul, comme les Français ne lui connaissent pas grande compétence dans les domaines de l'économie et des finances. Mais son esprit ici ne dépasse pas "la douzaine"... Il est certain que les militants du M.R.P.G.D. n'ont presque jamais rencontré Mitterrand et Védrine sous l'occupation allemande, parce que ces derniers étaient trop proches de Pétain, du Vichysme et de la Révolution nationale : tous les M.R.P.G.D. se méfiaient d'eux, comme de tout futur Francisque de Pétain. Le fer rouge, dont ils seraient marqués pour la vie, ne se lisait pas sur leur visage. Mais chacun des deux restait très inaccessible aux militants du M.R.P.G.D. : tous deux étaient employés au Commissariat aux P.G. de Vichy jusqu'au 14 janvier 1943, et c'était un genre de bouillon de culture, inféodé à Pétain, et, par là, à son gouvernement Laval, dont tous les membres de ce "Commissariat" dépendaient, et donc à la politique de Vichy qui était, nul ne peut le nier, celle de la collaboration avec l'ennemi nazi. Puis Mitterrand, déjà entré là par piston, se fit embaucher, par relations, dans le Service National des Etudiants dépendant de Vichy, pour un emploi à plein temps. Il partit, ensuite, pour Londres et Alger, par les voies de S.O.E., le Service secret britannique, tenter sa chance, du 15 novembre 1943 au 26 février 1944. Danièle Gouze, et de longs séjours à l'abri chez les parents de Danièle à Cluny, ne lui laissèrent pas de temps pour compter les militants du M.R.P.G.D. Dans ce cas, Mitterrand aurait mieux fait, une fois de plus de se taire, mais il a le goût, qui peut à certains paraître pervers, de chercher à rabaisser les autres qui ne sont pas de son groupe, pour se magnifier à la tête de ses partisans... Et, surtout si la vérité est très exactement l'inverse de ce qu'il dit et écrit : car, le nombre des vrais Résistants, ne faisant pas déjà partie de réelles Organisations de Résistance, et qui ont fait partie du groupe Pinot (R.N.P.G. ?), ne serait-il pas, en toute loyauté, lui, plus proche de la douzaine ? Farder la vérité, comme l'a fait Mitterrand, à ce point pour donner le change, c'est l'art de Méphisto, aussi vieux et bête. Quant à Védrine, après avoir sévi au Commissariat aux P.G. à Vichy, aussi pétainiste là que lorsqu'il était P.G. en Allemagne, il fut casé dans les sous-sols de l'hôtel du Parc, à Vichy, hôtel où Pétain avait son domicile et ses bureaux... Il y était chargé de documentation ou peut-être de propagande vichyste... Les militants du M.R.P.G.D. n'ont pu être comptés par lui, car eux ne fréquentaient pas ces lieux, pleins de risques pour un vrai Résistant. Ensuite, Védrine, plein d'audace et de courage, est allé se réfugier chez les parents de son futur beau-frère, lui aussi Francisque du Maréchal, les Chigot, dans un coin perdu de la Creuse, où, sans danger, il ne courait aucun risque, et où il resta jusqu'en juillet 1944, sans partir pour le maquis. Il lui était impossible de comptabiliser le nombre des militants du M.R.P.G.D. en France, même ceux devenus M.N.P.G.D. par fusion en mars 1944. Avec un air d'ange, Védrine est odieux à l'égard du M.R.P.G.D. Benet, dans son Historique du R.N.P.G. (?), prouve, lors de ses allusions au M.R.P.G.D. et au Réseau Charette, qu'il ne connaissait à peu près rien de nos deux Organisations, ni en 1942, ni en 1943, ni en 1944. Même au 2e trimestre 1943, il est appointé pour un travail à temps complet par le Centre Interprofessionnel des Commissions de Reclassement des P.G. à Vichy, chargé de visiter les Maisons du Prisonnier dans la Région Lyon (Rhône-Alpes). Benet est assez effacé par nature, et sa vision de la Résistance reste très limitée à ces Maisons du Prisonnier, et peut-être à certains Centres d'Entr'aide aux P.G., surtout dans ce secteur étroit, sur le plan géographique, et encore plus sur les plans des actions de la vraie Résistance. Il ne peut donc y trouver les militants du M.R.P.G.D. qui fréquentent très peu ces milieux, en général, dans la main de Vichy, à plus forte raison lorsqu'André Masson de janvier 1943 à janvier 1944 est devenu Commissaire général aux P.G., très pro-Laval, un des plus "collaborationnistes". Puis Benet en avril 1944 est parti par les Pyrénées pour Alger et ne reviendra en France qu'au début septembre 1944 et à Paris que le 10 du même mois. Il n'a

donc pas connu le M.R.P.G.D., et la quasi-totalité de ses Responsables et de ses militants, et encore moins leurs activités de Résistance.

La fusion du 12 mars 1944. que j'ai accepté de réaliser à la demande pressante d'Alger, a conduit plutôt à une "confusion". Cette fusion, dans laquelle j'ai refusé d'entrer, à cause surtout de Pinot et de Mitterrand, et la transformation de nos maquis et G.F. en F.F.I., ne permet pas de connaître la suite des combats des ex-M. R.P.G.D. au moment de l'insurrection, ou contre les abcès de fixation de troupes allemandes sur nos côtes de la Manche et de l'Atlantique, ni dans les Alpes, et, à plus forte raison, lorsque des milliers d'anciens M.R.P.G.D. se sont engagés dans l'Armée Leclerc et surtout l'Armée de Lattre jusqu'à la victoire finale en Allemagne.

Sans la vraie Résistance française en métropole, tous les sacrifices accomplis, tous les renseignements militaires donnés, toutes les actions menées, par les authentiques Mouvements et Réseaux de Résistance, sans les combats des F.F.I. lors de l'insurrection, ainsi que leurs sabotages des voies ferrées, des tunnels, des ponts, des lignes de télécommunications, la France et le général de Gaulle n'auraient pas réussi à rendre à notre pays son rang dans le monde. La Résistance française a tellement aidé les Alliés lors des débarquements en Normandie et sur la Côte d'Azur que le général Eisenhower, général en chef, l'a comparée à la puissance et à l'efficacité de quantité de divisions militaires. Les Armées de Lattre et Leclerc ont eu besoin du renfort de plus de 150 000 hommes, presque tous F.F.I. et résistants, qui les ont rejointes en France pour résister aux contre-attaques allemandes en Alsace et sur la Meuse, et, enfin, pour vaincre, avec les troupes soviétiques, et anglo-américaines, au cœur de l'Allemagne, accélérant ainsi le rapatriement des P.G., des Déportés, des ouvriers du S.T.O. Au lieu de s'occuper de l'accueil et du reclassement des P.G. évadés ou rapatriés de 1942 à mai 1945, et de l'aide aux P.G. en Allemagne par des tombolas et colis, tâches nobles, certes, si elles n'étaient pas entachées de propagande en faveur de Pétain et de la collaboration, ou par l'ambition très égoïste de certains pour leur avenir politique, les militants du M.R.P.G.D. avaient préféré la lutte clandestine, et, à moins d'être un caméléon, il fallait choisir entre la Résistance totale avec ses combats et les œuvres de charité avec, pour certains, un don de soi valable et très utile, quoique sans risque.

La Résistance du M.R.P.G.D., notre Mouvement, a compté nombre de martyrs. Il m'a été très difficile de reconstituer notre martyrologe, car nombre des nôtres me sont restés toujours inconnus en raison de notre clandestinité et de nos cloisonnements, parce que nous ne pouvions et ne devons pas, ni les uns, ni les autres, tenir des états de nos pertes, aussi douloureuses qu'elles l'aient été pour leurs familles et pour nous. Parce que nombre des nôtres furent arrêtés et déportés, et moururent sous des noms d'emprunt que personne ne connaissait, ou sous leur nom réel quand nous n'avions appris que leurs noms d'emprunt. Parce que, dans un Mouvement de cette importance, à travers une grande partie de la France de mars 1942 à la fin de la guerre, il était impossible de connaître le sort de beaucoup de nos militants. Avec une très grande émotion, évoquons le souvenir d'*Aimé Blanc*, de Marseille ; de *Duperry*, de *Nevers* ; de *Théo*, *Mexico*, *Calzan*, *Camille*, *Hermann*, de Lyon ; de *Dussalby*, de la gare de Lyon-Perrache ; de *Veyrenc*, dit *Vallon*, de nos G.F. de Paris ; de *Recanati*, *Rétis*, *Henri Jonval*, *Karl von Kurz*. Tous disparus. Ce dont nous sommes sûrs, et, pour quelques-uns à peu près certain, c'est que le M.R.P.G.D., sans comprendre ici ceux des nôtres qui ont été blessés ou sont morts dans les combats militaires F.F.I., ou dans les Armées de Lattre ou Leclerc où ils s'étaient engagés après les débarquements alliés, a cruellement souffert parmi ses militants : 9 fusillés ou massacrés en France, 4 disparus probablement massacrés, 9 morts en déportation dont Cécile Hulot, 8 disparus définitivement en déportation, 32 déportés rapatriés dans un épouvantable état physique, 32 autres internés en France, en général incarcérés en cellule, quelques-uns mis dans des camps ; au total, 94 des nôtres en raison de leurs activités de Résistance. De plus, sept des nôtres ont été grièvement blessés par l'ennemi. Sur ce nombre de 94, beaucoup de fusillés, de déportés, d'internés, avaient été soumis à de terribles tortures physiques, pendant des jours et des nuits, par des brutes de la Gestapo et de la Milice de

Pétain. Sur ces cent-un des nôtres qui ont particulièrement souffert ou qui ont donné leur vie, ou sinon leur santé, pour la France, 58 avaient été arrêtés par Gestapo ou Milice avant la création du M.N.P.G.D. ou la fusion, et la plupart des autres n'ont pas connu le M.N.P.G.D. et ont continué leurs actions de Résistance M.R.P.G.D. Parmi les déportés de notre Mouvement, les femmes n'ont pas été épargnées, puisque 14 d'entre elles ont été incarcérées au Camp de concentration de Ravensbrück. Parmi les internés en France, 15 femmes du M.R.P.G.D. Tous nos militants et militantes avaient fait le sacrifice de leur vie en se donnant à la Résistance dans notre mouvement. Je suis persuadé qu'à ce nombre de nos martyrs, il faudrait en ajouter quantité d'autres à 100 % M.R.P.G.D., disparus, ou déportés morts en Allemagne, dont nous n'avons jamais connu l'identité, qui avaient été recrutés par beaucoup de nos militants, arrêtés eux-mêmes, et fusillés ou disparus en déportation. Nous ne saurons jamais. Tous ont droit au respect, parce qu'ils sont morts ou ont souffert pour la France et pour nos grandes valeurs morales, acceptant la voie du courage et de l'honneur. L'Histoire se doit, comme à tous les militants et militantes du M.R.P.G.D., véritable Mouvement de Résistance, et encore davantage à ceux qui ont le plus donné ou le plus souffert, de réserver une place de choix parmi les hommes et les femmes de France dont le pays restera fier. C'est un hommage collectif et durable que cet ouvrage authentique et sincère a tenté de rendre aux morts, aux héros, aux martyrs, à tous les adhérents, hommes et femmes du M.R.P.G.D., qu'ils aient été anciens P.G. ou non, anciens P.G. évadés ou non d'Allemagne, ce qui était puéril et sans importance en face des activités quotidiennes de lutte contre l'ennemi, le nazisme, et leurs collaborateurs français. Au M.R.P.G.D. primait le combat pour notre Idéal de libération et de grandeur de la France et des Français.

Restons loin des polémiques et des critiques stériles de partisans politiques sectaires ou de plumitifs imbus d'eux-mêmes, qui ne font pas le poids en face des luttes, des sacrifices, des tortures subies et de la mort glorieuse de tant d'hommes et de femmes du M.R.P.G.D. pour la France et pour les Droits de l'homme. Loin de tout plaidoyer *pro domo*, nous avons voulu aider les personnes de bonne volonté, sans parti pris, à connaître et à mieux comprendre un vrai Mouvement de Résistance, de 1941 à 1945, sous l'occupation, pour se forger leur intime conviction. Sans vouloir, lui, de pamphlet, mais pour user de son droit de réponse, l'auteur, ancien Responsable du M.R.P.G.D., sur le plan national, et en face de tant d'erreurs, contre-vérités, manœuvres et intrigues, ne pouvait rester amorphe. Il devait à l'honneur et à la mémoire du M.R.P.G.D., de ses martyrs et de ses héros, prouver la différence entre les combattants, purs et désintéressés, de la vraie Résistance, et le bluff de pétainistes ambitieux. L'opinion publique a le droit à l'information franche. Le respect de l'Histoire et de la vérité, étaient en jeu, même si certains châteaux de cartes s'écrasent avec les illusions. Il ne faut pas confondre les collaborateurs de l'ennemi ou les attentistes, prisonniers de guerre en Allemagne ou rapatriés, avec les Combattants volontaires de la Résistance en Allemagne et en France, acharnés dans leurs luttes jusqu'à la victoire. Histoire oblige !

## ANNEXES

### POUR MIEUX COMPRENDRE LE M.R.P.G.D. SUR LE PLAN DE L'HISTOIRE CERTAINS CONTRASTES ET DES COMPLÉMENTS SONT NÉCESSAIRES

#### L'ex-maréchal Pétain.

Nul ne peut comprendre l'histoire de la vraie Résistance de 1940 à 1945 sans connaître, même par un très bref rappel, celle, si triste, de l'ex-maréchal Pétain, se disant le Chef de l'Etat Français à l'époque. Que pensaient de lui les P.G. français en Allemagne et les anciens P.G. entrés dans l'authentique Résistance en France ? Pour eux le bilan Pétain a été très négatif, et Pétain méritait, sans hésitation, d'être condamné à mort et à la dégradation, en 1945, pour avoir trahi la France. Les P.G. en Allemagne, soit 1.600.000, jeunes français, de 20 à 35 ans, officiers, sous-officiers, soldats, le plus souvent de première ligne, ont pensé avoir été livrés à Hitler, en capture et en esclavage, pour lui permettre de mobiliser les ouvriers et les agriculteurs allemands en vue de la conquête de l'U.R.S.S. et de la Grande-Bretagne. Pour la majorité, cet esclavage a duré cinq ans de leurs plus belles années, loin de leur famille, dans des conditions physiques et morales épouvantables. Pétain avait demandé à l'Armée française de cesser le combat avant la signature de l'Armistice, n'avait pas su négocier l'Armistice pour éviter de sacrifier tant de soldats français, et, pendant tant de temps, avait placé la flotte militaire, orgueil de la France, désarmée et prisonnière dans le port de Toulon, quand elle aurait été si utile pour protéger les convois américains vers la Grande-Bretagne, puis pour empêcher les débarquements allemands en Afrique du Nord et renforcer la flotte alliée. Les P.G. rendaient surtout Pétain très responsable, lui aussi, de notre défaite de mai-juin 1940 : en raison de son rang de maréchal et de ses relations politiques et militaires, il aurait dû exiger du Parlement et des gouvernements, et même du pays, un effort moral et matériel considérable, dans le cadre d'une stratégie et d'une tactique militaires, très modernes et adaptées, dans l'aviation, les chars, etc. En face d'Hitler, déjà de 1933 à 1939, pour les P.G., Pétain était un incapable. Il ne s'opposa, ni à la réoccupation de la Ruhr et de la Rhénanie, ni à l'annexion de l'Autriche, ni à l'invasion du pays des Sudètes, puis de la Tchécoslovaquie... Il était informé de la "Blitzkrieg" allemande, ou guerre-éclair, par armées de divisions de chars allemands homogènes, précédés et soutenus par une multitude de chasseurs-bombardiers au ras du sol, les Stukas. Mais lui ne comprenait rien, ni notre Etat-Major, fixés sur une guerre défensive derrière une ligne Maginot insuffisante, et inexistante dans le Nord et les Ardennes. Comme beaucoup, il ne réagissait pas contre le pacifisme bêlant et les objecteurs de conscience, co-responsables de la défaite par manque d'intelligence en face d'une Allemagne fanatisée par l'esprit de revanche et d'hégémonie, comme si, pour avoir la paix, il ne fallait pas préparer la guerre et être très fort pour être respecté.

Dès le 22 octobre 1940, sans attendre, Pétain accueillait Hitler à Montoire et lui serrait la main. Ce fut l'accord sur la collaboration entre France et Allemagne ! En même temps Pétain acceptait, crime et bêtise impardonnables, de révoquer les Etats-Unis en qualité de puissance protectrice des P.G. français en Allemagne, obligation d'une puissance neutre selon les prescriptions de la Convention Internationale de Genève, pour confier ce soin à la France, elle-même déjà esclave d'Hitler. C'était une nouvelle trahison, selon les P.G., car Pétain était un fantoche sans pouvoir : son Ambassadeur aux P.G., Scapini, et lui, conseillaient aux P.G. français en Allemagne de bien travailler pour le Reich, de montrer aux Allemands comment l'ouvrier français travaille bien. Scapini, en entente avec Pétain, suppliait les P.G. de ne pas s'évader et pressait les sous-officiers français de quitter les camps pour aller comme ouvriers dans les usines allemandes, alors qu'ils en étaient dispensés par la Convention de Genève. Ni

Pétain, ni Scapini, se disant défenseurs des P.G. français, n'exigèrent des Allemands l'application stricte de cette Convention qui prévoit l'interdiction d'envoyer des P.G. travailler dans des usines ou chantiers ou aérodromes servant pour la guerre. Pour les P.G., c'était la trahison totale, d'autant plus que nombre d'entre eux sont morts ou ont été grièvement blessés pour avoir été envoyés par force dans ce qui ne pouvait qu'être objectifs militaires pour les avions alliés. Pour les P.G., Pétain, son gouvernement, Scapini et ses collaborateurs, qui acceptaient tout sans démissionner et renoncer à leurs bonnes prébendes, étaient des assassins. Et aussi ceux qui les soutenaient et leur permettaient de se maintenir. La honte révoltait les P.G. Il faut se rendre à l'évidence.

Beaucoup, parmi les P.G., avertis et intelligents, n'ignoraient pas que Pétain avait usurpé le titre et les fonctions de "Chef de l'Etat". Le parlement, à la majorité, il est vrai, pour fuir ses responsabilités, avait accepté que le président de la République d'alors, Lebrun, l'appelle aux fonctions de président du Conseil, c'est-à-dire premier Ministre, avec pleins pouvoirs de président de Conseil. Mais Pétain n'a jamais été élu, par qui que ce soit, comme Chef de l'Etat Français. Pour les P.G., c'était encore une trahison et une imposture. La Constitution de la III<sup>e</sup> République ne permettait pas cette invention dictatoriale, de la part de Pétain. Que faisait Pétain ? Il a donné des instructions : tirer sur les Britanniques et les gaullistes voulant débarquer à Dakar en septembre 1940, et sur leurs forces en Syrie, comme il fera donner l'ordre d'empêcher, le 8 novembre 1942, grâce aux canons des navires de guerre et ceux des batteries côtières, les Américains de débarquer en Afrique du Nord pour préparer la libération de la France. Par contre, il autorisa l'aviation et l'armée allemande à s'installer en Tunisie. En juin 1940, il avait appelé Laval à prendre la majorité des pouvoirs en qualité de vice-président du Conseil, et il le proclama son dauphin, alors que tous savaient que Laval, et il l'a déclaré, voulait la victoire de l'Allemagne. Si Laval est congédié le 13 décembre 1940, Pétain le rappella, le nomma chef du gouvernement, le 17 avril 1942, et lui donna les pleins pouvoirs, tout en conservant pour lui des pouvoirs supérieurs. Pétain encouragea la constitution de la L.V.F. ou Légion Volontaire tricolore, constituée d'officiers et soldats français, qui partirent, sous l'uniforme allemand et sous les ordres des Allemands, se battre contre les Soviétiques en Russie. De même, de tout temps, et il ne pouvait l'ignorer, sa police et sa gendarmerie eurent des ordres, provenant de son gouvernement, de pourchasser, arrêter et incarcérer les gaullistes Résistants et les communistes, pour empêcher la libération de la France et favoriser la victoire de l'Allemagne. N'avait-il pas, dans un message aux Français, le 30 octobre 1940, déclaré qu'il acceptait, pour la France, la collaboration avec l'Allemagne, une "collaboration sincère". Pétain accepta la création, par Déat, de la Milice, mélange de Gestapo française et de S.S., pour lutter avec violence contre la Résistance française et contre les maquisards refusant de partir travailler en Allemagne, alors que Pétain a voulu que tous les jeunes français et françaises aillent travailler en Allemagne, afin, bien sûr, de permettre à l'ennemi de la France de mobiliser jusqu'aux derniers ouvriers allemands pour les envoyer comme soldats sur le front russe, mais, malgré tout, développer l'industrie de guerre germanique. Une législation de réquisition fut publiée en ce sens.

Dès le 18 octobre 1940, Pétain se révéla raciste et anti-juif. Ce jour-là parut au Journal Officiel le statut des juifs. Ils devenaient interdits dans les métiers de journalistes, acteurs de théâtre ou de cinéma, dans l'administration, à la radio, dans les grandes charges de l'Etat, ou comme enseignants, comme officiers, et ce dans les deux zones. Aucun juge ne devait être juif. Nouveau statut anti-juif encore plus sévère le 2 juin 1941. La volonté antisémite de Pétain est formelle. Le Journal Officiel publia : "Nous, Philippe Pétain, maréchal de France, chef de l'Etat Français, le Conseil des Ministres entendu, décrétons le statut des juifs..." Se succèdent les rafles des juifs dans des conditions révoltantes, opérées par la police et la gendarmerie mobile françaises, et collusion de ces forces de l'ordre avec la Gestapo. Le port de l'étoile jaune devint obligatoire pour les juifs de zone occupée : Pétain laissa faire. Le recensement de tous les juifs de France fut ordonné par Vichy et sera fourni en fichier aux Allemands. Des dizaines de

milliers de juifs furent arrêtés par les forces de l'ordre françaises, parqués au Vél.-d'hiv. à Paris et livrés, comme des bêtes à l'abattoir, aux S.S. et à la Gestapo pour mourir dans les camps de concentration. Pétain n'était-il pas là complice d'assassinats et même de génocide ? Et cela dès 1941. Pétain nomma, comme commissaire général aux affaires juives, un antisémite vicieux et tueur de juifs, Darquier de Pellepoix.

Quand les Américains débarquèrent le 8 novembre 1942 au Maroc, l'armée allemande, suivie par la Gestapo et l'Abwehr, se précipita pour occuper toute la zone sud. Le gouvernement de Pétain lui fera remettre les armes de notre petite armée d'Armistice, qui fut dissoute, et lui fera connaître les caches secrètes d'armes à peu près partout en zone sud. De la part de Pétain, c'était la trahison continue, anti-française, et inhumaine. Il aurait pu, lui aussi, être condamné pour crimes contre l'humanité. Le 15 août 1945, le traître Pétain sera condamné à mort par la Haute-Cour. La justice s'est prononcée. La peine de mort fut commuée en détention perpétuelle. Le jugement de la Haute-Cour n'a jamais été révisé. Il ne fait pas de doute que Pétain était par moments sénile, et souvent incapable.

Les P.G. français d'Allemagne et les anciens P.G. vrais Résistants en France, comme la quasi-totalité des authentiques Résistants en France, n'ont pu qu'être hostiles à Pétain et à ses gouvernements, comme à leurs collaborateurs. Si Pétain était en partie sénile, et il l'était, les Résistants ne comprennent pas qu'à moins d'intérêts égoïstes, matériels, ou d'ambitions politiques démesurées, ou à moins de simplicité d'esprit, des Français aient pu être pétainistes, dès juin 1940, et, à plus forte raison en 1941, 1942 et 1943. Pour eux, c'était et c'est un vice fondamental. Et qui plus est, de la part de ceux qui ont reçu le hochet suprême de Pétain : la Francisque du Maréchal.

Tous ont tiré une leçon de cette expérience désastreuse pour la France... Il ne lui faut pas un nouveau Chef de l'Etat sénile, même en partie et par moments. C'est trop grave pour les Français et pour notre pays. Nous en avons trop souffert, et, en particulier, les juifs, les communistes, les Résistants, les francs-maçons, et tant de Français et de Françaises, les P.G. survivants, etc. pour recommencer l'expérience. Si, dans l'industrie, le commerce et autres emplois, la retraite est fixée à 65 ans, et beaucoup y sont poussés bien avant, le Chef de l'Etat de la France ou président de la République ne devrait pas être élu ou réélu pour sept, ni même cinq ans, au-delà de l'âge de 60 à 62 ans : ce n'est ni sage, ni raisonnable, même sous l'influence de bulletins de santé rassurants. Quand j'étais enfant, mon grand-père Henri de Gaulle m'apprenait cet alexandrin judicieux "Et monté sur le faite, il aspire à descendre", et cette remarque impertinente : "Plus un singe monte haut, plus on lui voit le..." Quiconque se présente ou se représente aux élections présidentielles pour la Présidence de la République, à moins d'être un homme exceptionnel, et je n'en connais pas actuellement, ne doit pas, être à ce moment-là dans sa soixante-douzième année pour tâter du pouvoir jusqu'à 77 ans (contrat de 5 ans, mais les promesses dans bien d'autres domaines n'ont jamais été tenues !) ou jusqu'à 79 ans (en cas de mandat de 7 ans selon notre Constitution). Il faut savoir se retirer ! Platon, dans son livre "De la République", conseillait aux poètes de passer leur chemin sans entrer dans la Cité ! Malgré les progrès de la durée moyenne de vie, malgré les piqûres de sérum Bogomoletz et la gelée royale, l'homme de 70 ans passés demeure beaucoup plus fragile à l'infarctus cérébral, au ramollissement intellectuel, aux accidents cardiaques, qu'un homme plus jeune et néanmoins très expérimenté. Après 70 ans, les surmenés surtout peuvent être débiles ou atteints de sénilité précoce, et nous voilà revenus pour la pauvre France, et tous les Français, qui n'en ont pas besoin, à l'équation de l'ex-maréchal Pétain. Lui ne s'était pas fait limer des dents de loup et ne se teignait pas les cheveux ! Et il avait l'aspect d'un beau vieillard ! Lui aussi adorait être applaudi et acclamé par les foules, et rien n'était plus facile pour des organisateurs disposant de l'argent public, de celui des contribuables. Les résultats, pour les Français, furent un désastre. Et, en définitive, pour Pétain lui-même. Que n'était-il parti, in-extremis, par avion, pour Alger, le 8 novembre 1942, y accueillir les Américains, les Anglais, les gaullistes, comme il le pouvait aisément ? Ceux qui se sont battus, au risque de leur vie, de 1940 à 1945, ont le

droit, comme la jeunesse de France, de ne pas vouloir, pour la France, un président de la République, vieux de plus de 70 ans, et usé sous le harnais. C'est la leçon que nous donne Pétain, qui se faisait appeler "le vieux renard" et croyait rouler Hitler et tout le monde, en jouant double-jeu ou en laissant croire qu'il jouait ainsi, mais la France n'est pas un jeu. Nous avons connu les résultats.

### **Quelques cas particuliers.**

Le groupe Pinot, ou R.N.P.G. (?), a revendiqué, totalement à tort à mon sens, et pour tenter en vain de gonfler la baudruche de ses maigres effectifs, comme étant parmi ses dirigeants ou ses militants, quantité de gens, sans en apporter aucune preuve. Je n'examinerai, en bref, ici, que quelques cas particuliers, mais typiques, à soustraire de leur total, par souci de la vérité rigoureuse de l'Histoire.

Antoine Mauduit mérite le respect, car il est mort déporté. Il était très original. Marcel Haedrich dans son livre "*Seul avec tous*" écrit : "A 33 ans, alors qu'il dirigeait une usine, marié, père de plusieurs enfants, il s'était engagé dans la Légion (étrangère) comme 2<sup>e</sup> classe... P.G. en 1940, il avait obtenu sa libération en s'engageant à combattre les Anglais en Syrie... Dans son Oflag, il avait fondé un ordre de chevalerie. Sérieux ? Pas sérieux ?"... Haedrich le connaissait très bien. Mauduit loua un vieux château à Montmaur, dans les Hautes-Alpes, entre Gap et Veynes, et y créa, dès 1941, un Centre d'accueil pour P.G. évadés (qui n'avaient pas besoin de se cacher), juifs, puis réfractaires au S.T.O., sans aucune intention de lutte contre l'ennemi, mais par but philanthropique. Il y fonda une Association sous la loi de 1901, qu'il baptisa "La Chaîne". Mauduit quêtera partout pour ravitailler son Centre, à Vichy, à la préfecture de Gap, et même auprès du M.R.P.G.D. "Mon activité principale, dans le courant de 1943, écrit Jacques de Montjoye, a consisté principalement... à aider Mauduit à transformer son centre d'accueil de Montmaur en un maquis militaire dans les montagnes du Dévoluy." (Extrait de son témoignage dans "Dossier P.G. Rapatriés".) Par contre Mitterrand, Benet, Védrine, dans leurs textes, affirment, contre toute vérité, Mitterrand que "on peut penser que Montmaur a été le premier maquis de France" ("Dossier P.G. Rapatriés") ; Védrine (Idem) que Mauduit est membre du R.N.P.G. (groupe Pinot), et il l'inscrit parmi les victimes R.N.P.G. de la déportation, tandis que Benet, dans son Historique du R.N.P.G., prend Mauduit parmi l'un des sept principaux membres de la direction nationale du R.N.P.G., lorsqu'elle se crée, selon lui, vers la mi-1943. Mitterrand, président de la République, en profita pour aller dévoiler, en 1986, au cours d'un voyage aux frais de la princesse, c'est-à-dire des contribuables, à Gap et à Montmaur, une stèle à la mémoire de ce que les journaux appelleront à tort "l'un de ses adjoints et amis de Résistance, Antoine Mauduit". L'Élysée, ou d'autres partisans politiques de Mitterrand, en profitèrent encore pour faire croire que Mitterrand était "Résistant" et pour faire parler de lui. Mais la plaque en l'honneur de Mauduit contient — volontairement ? — deux fautes graves contre l'Histoire en y gravant que "la Chaîne" a été le premier maquis de combat (de France), alors que, ni l'Association "la Chaîne" n'a été un maquis et encore moins un maquis de combat, ni Antoine Mauduit n'a été "co-fondateur du M.N.P.G.D.", Mouvement né le 12 mars 1944 par fusion, alors que ce pauvre Mauduit avait été arrêté par les Allemands le 29 janvier 1944, non libéré, mort en déportation. L'histoire est truquée. L'opinion est trompée. C'est une honte pour la mémoire de Mauduit. Les amis de Mitterrand laissent entendre que le centre de Montmaur dépendait même du R.N.P.G., dont Mitterrand aurait été le grand chef, ce qui est totalement faux. En réalité, ce Centre était autonome et, selon mes sources, à dominante gaulliste. De Montjoye écrit que Mauduit avait une méfiance instinctive pour tout ce qui venait de Vichy, et donc aussi, selon moi, de Pinot, Mitterrand, R.N.P.G. et Cie. Quoique très clandestin, je me suis rendu à une réunion à Montmaur, le 13 février 1943, pour tenter de décider Mitterrand et certains de ses amis à adhérer au M.R.P.G.D., mon Mouvement. Mauduit voulut garder son indépendance et rester dans son domaine social, en adressant ses visiteurs à des chantiers de forestage dans les montagnes voisines. Mitterrand, selon moi et mes souvenirs, fit une sortie contre la

Résistance, dont il déclara que les Renseignements ne servaient qu'aux Anglais (très ennemis de la France, pour les gens de Vichy comme lui), en ajoutant : "Assassiner les soldats allemands dans le dos et provoquer ainsi, par représailles, la fusillade de 50 otages, c'est ça ce que vous voulez"... Ce qui prouve combien Mitterrand était peu résistant et ne comprenait rien à la Résistance. Mais il a toujours aimé exagérer pour qu'on l'écoute... Haedrich a écrit qu'au cours de cette réunion il était de mon côté. D'autres aussi comme Albarranc, de Montjoye, etc. En réalité, aucune cohabitation n'était possible avec Mitterrand, trop pétainiste.

Jacques de Montjoye écrit que son frère Raoul, patron de la Société "La Précision Mécanique du Rhône" a été assassiné le 8 décembre 1943 par un Comité anti-terroriste. Il ne dit nulle part que son frère faisait partie de la Résistance, ni même du groupe Pinot ou du R.N.P.G. A moi, Jacques a déclaré : "Ils ont pris mon frère pour moi." Il n'empêche, et c'est très grave, que Benet et Védrine, dans leurs livres respectifs, comptent Raoul de Montjoye parmi les membres du R.N.P.G., et même parmi les R.N.P.G. "assassinés par la milice", écrit Benet, qui va jusqu'à inscrire Raoul de Montjoye comme "responsable d'un groupe de militants R.N.P.G. du Rhône", ou "exécuté" selon Védrine. Jacques de Montjoye, qui secondait à ce moment-là son frère Raoul, ne dit rien de tout cela dans son "témoignage" de 1976. Benet et Védrine auraient-ils menti ou se seraient-ils encore trompés sur un sujet aussi grave ? S'approprier un mort pour gonfler son organisation et la faire passer pour "Résistante", ce serait immoral. Pourquoi n'ont-ils pas apporté de preuves de ce qu'ils écrivent ? J'ai revu plusieurs fois Jacques de Montjoye, après la guerre, et nous avons parlé de la mort de son frère. Jamais il ne m'a dit que Raoul aurait participé au R.N.P.G. Sa mort, selon lui, me déclarait-il, ne pouvait provenir que d'une méprise de la part de tueurs français à la solde de Vichy.

Dans l'histoire du R.N.P.G. de Védrine (Dossier P.G. Rapatriés, tome I), que d'erreurs de toutes sortes ! Ainsi lorsqu'il inscrit Griollet, de Montjoye et Haedrich, comme responsables régionaux ou départementaux du R.N.P.G. en mai-juin 1943. C'est faux, et je pense que le reste peut l'être aussi. Benet, dans son historique du R.N.P.G., place, lui, Jacques de Montjoye, avec Pinot et Mauduit, dans la direction nationale du R.N.P.G., quoique pas "quotidiennement disponibles". Jacques de Montjoye était-il responsable national, selon Benet, ou régional ou départemental, à Lyon selon Védrine ? En réalité, comme j'ai bien connu Jacques de Montjoye, dès mai 1942, en 1942 et 1943, je crois que notre ami n'a jamais fait partie du R.N.P.G., ni du groupe Pinot, avec Mitterrand. Distinguons cinq périodes vraies de sa vie, à partir de son retour d'Oflag (né en 1896) en août 1941, qui prouvent son dévouement et son évolution :

- 1) — Jusqu'en mars 1942, il gravite près d'Henri Guitton, de Fabrègues et Pinot, très pétainistes, et n'arrive pas à les convaincre de leur erreur ; c'est le début du C.A.P. ou Centre d'Action Prisonnier, créé par Vichy toujours pour capter les ex-P.G. dans le sens de Pétain ;
- 2) — Mars 1942 à novembre 1942, le C.A.P. chercha à aider les évasions de P.G. d'Allemagne (œuvre de camaraderie) ; en mai 1942, je rencontre J. de Montjoye et j'entre au C.A.P. en informant J. de Montjoye de la création du M.R.P.G.D. depuis mars 1942, M.R.P.G.D. dont j'assume la responsabilité générale ; je m'efforce de noyauter le C.A.P. de l'intérieur vers la Résistance. Jacques de Montjoye note dans son "témoignage" qu'il croit avoir parlé à Mitterrand pour la première fois, en juillet-août 1942 des activités clandestines d'une partie du C.A.P., mais il ne note aucun écho de Mitterrand ; par contre, de Montjoye signale que lui, et certains de ses amis, envisagent d'entrer dans l'Armée Secrète, avec tout ce que cela comporte d'activités, de risques et d'avantages, qu'il en parla à Mitterrand, et que celui-ci s'opposa à ce projet en lui déclarant que l'A.S. est de tendance gaulliste et reçoit ses instructions de Londres !!!
- 3) — De Montjoye, qui ne parle pas, dans son "témoignage", de responsabilités qu'il aurait eues au R.N.P.G. ou au groupe Pinot, s'écarte beaucoup de Mitterrand, en 1943, pour aider Mauduit à créer un maquis militaire dans les montagnes du Dévoluy ; mais, depuis novembre 1942, Jacques est entré à "la Précision Mécanique du Rhône" où il aidera son frère jusqu'en décembre 1943 ;
- 4) — Le 8 décembre 1943, Jacques rejoint Montmaur jusqu'au 6 juin 1944 ;

- 5) — Le 6 juillet 1944, il part retrouver des éléments du M.N.P.G.D., devenus F.F.I., à Neussargues, dans le Cantal, et participe à une opération de guérilla au col du Liorans contre une colonne allemande. Il était allé plusieurs fois à Lyon et même à Paris chercher des ressources pour ce maquis sis au col de Néronne et quitta le Cantal fin août 1944.

Le 1<sup>er</sup> février 1943, mon ami Jacques de Montjoye, qui voulait que les éléments du C.A.P. dissous, susceptibles de devenir de vrais Résistants, adhèrent au M.R.P.G.D., mon Mouvement, leur écrivit cette lettre intéressante : "Mon cher camarade. Une lettre précédente vous a informé que le C.A.P. avait été obligé de cesser son action... Notre camarade Michel Cailliau va entreprendre prochainement une tournée (en zone sud où le C.A.P. avait existé) afin de vous voir tous (il n'étaient donc pas nombreux). Je vous demande de lui réserver le meilleur accueil que vous nous avez jusqu'à présent toujours fait. Il a toute ma confiance et est entièrement dévoué à la cause qui nous est chère (celle des P.G.). Cordiale sympathie. Jacques de Montjoye." Ce mot prouvait que de Montjoye en avait ras le bol de Mitterrand. Mon "tour" ne me conduisit qu'à des pétainistes anti-gaullistes et anti-Résistance. De Montjoye envisagea un "Comité national de lutte des P.G." avec les anciens du C.A.P. La réunion de son Comité directeur prévue pour le 7 avril 1943 ne se tint jamais. Dès le 9 avril, j'adressai une lettre sévère aux magouilleurs : "Je veux oublier vos manœuvres qui me dégoûtent. Je veux qu'elles cessent..." Ce texte visait devinez qui, et non de Montjoye, bien sûr.

A partir de février 1944, après l'arrestation de Mauduit, les adhérents de "la Chaîne", se rattachèrent, soit à l'O.R.A., soit à d'autres maquis F.F.I. Et je suis surpris de constater, dans l'ouvrage de Benet, que, après trois d'entre eux en janvier 1944, sept des adhérents de la Chaîne, arrêtés en juin 1944, furent comme "militants du R.N.P.G.", mouvement disparu le 12 mars 1944. La Chaîne n'a jamais été un Mouvement ou un réseau de Résistance, et Mauduit, comme l'écrit Benet, pas très logique, "menait une course solitaire et grandiose". Le sacrifice des Résistants de la Chaîne n'a pas besoin de la casquette "R.N.P.G." En 1958, les anciens de "la Chaîne" n'avaient pas déposé de dossiers pour être homologués au titre R.N.P.G., ni M.N.P.G.D. Certains me demandèrent de faire homologuer tous les membres de "la Chaîne", ou certains d'entre eux, comme militants du Réseau Charette, lui F.F.C., mais, malgré leurs mérites, le strict souci de la vérité de l'indépendance de cette Association ne me le permettait pas.

Benet ne manque pas d'audace en intégrant dans son "Historique du R.N.P.G.", parmi les R.N.P.G. "internés, puis déportés", un "responsable d'organisation d'une filière d'évasion de déserteurs allemands", l'ancien P.G. Frayssinhes. Une "erreur de plus", et, chez Benet, Mitterrand, Védrine, on appelle cela "erreur", et on n'est pas à une erreur près. Je n'ai pu vérifier où est la vérité dans toutes les pages écrites par ces trois sur le R.N.P.G., car j'ai trouvé tant d'erreurs, et de patentes, que je ne peux croire en rien ces personnes. Elie Frayssinhes, questionné, m'a écrit : "Rapatrié comme malade, je m'occupais des centres d'Entr'aide à la Maison du Prisonnier de Rodez. J'ai participé à la fabrication de faux-papiers pour aider les évasions et les évadés. J'ai distribué les journaux clandestins de la Résistance, de même que Pierre Monteil (le futur "Jean-Pierre", en juin 1944) et de deux ou trois autres. Il n'y avait aucun chef de Résistance parmi nous, ni de responsable départemental. Nous ne dépendions d'aucun Mouvement ou autre organisation de Résistance." Mais Benet coiffe Frayssinhes de la casquette d'uniforme du R.N.P.G., comme tant d'autres, à tort, et parce qu'Elie fut arrêté par la Gestapo fin novembre 1943. Notons l'autre "erreur" de Benet, dans son livre, qui fait de Pierre Monteil le "Responsable départemental" du R.N.P.G. en Aveyron, ce qui est faux. C'est systématique : pour Benet, Mitterrand, et Védrine, beaucoup d'inspecteurs régionaux du Commissariat aux P.G., de directeurs de Maisons du Prisonnier, de présidents et membres des Centres d'Entr'aide aux P.G., dans les deux zones, ont été tôt ou tard des Responsables régionaux, départementaux ou autres du R.N.P.G., même si c'est faux, même s'ils faisaient partie de vraies Organisations de Résistance, ou s'ils sont restés attentistes jusqu'au bout.

Védrine, en bon enzyme glouton, transforme Edmond Griolet en "Responsable régional ou départemental du R.N.P.G.", en mai-juin 1943. Jacques Benet inscrit le "colonel Griiolet" comme "responsable départemental des Alpes-Maritimes, et le premier de la liste des militants du R.N.P.G. "arrêtés, déportés, assassinés ou tués au combat avant le 12 mars 1944" ; il date son arrestation de juillet 1943 à Nice, et note sa déportation : selon lui, Griolet est donc le premier martyr du R.N.P.G. J'ai connu Griolet, inspecteur régional du Commissariat aux P.G., maire-adjoint de Nice et directeur d'une entreprise du bâtiment, en 1942 et au début de 1943. Mais le texte de Benet, dans ses trois affirmations, contient trois "erreurs" : Griolet, rapatrié d'Oflag comme vrai ancien combattant, a été arrêté par la Gestapo le 10 avril 1943, et non en juillet ; or, en avril 1943, pas de R.N.P.G. Et si Griolet fut appréhendé, c'est parce qu'il était agent du B.C.R.A., membre actif du Réseau Julitte (celui-ci est membre du Conseil de l'Ordre des Compagnons de la Libération et m'a donné tous les renseignements nécessaires). C'est Griolet qui m'avait présenté à Julitte en février 1943. En raison de leurs activités de Renseignement, Julitte, dit Robin, fut appréhendé en mars 1943, et, en liaison avec son arrestation, eut lieu celle de Griolet. Devant tant de fautes des amis de Mitterrand, l'opinion devrait exiger de Benet, Mitterrand, Védrine, qu'ils adressent, à tous ceux qui ont reçu leurs ouvrages, des excuses et un erratum général où ils reconnaîtraient "avoir écrit par-dessous la jambe" pour magnifier le R.N.P.G.

Difficile de comprendre le "témoignage" de Léon Jallat dans le livre de Védrine. Dès 1940 (fût-il P.G. ?) il serait le n° 406 des "Premiers de la Résistance", organisation du général Cochet. De février 1942 à avril 1943, il appartient à un G.F. du Mouvement "Combat". Puis il assure la couverture d'agents de l'Intelligence Service, comme Victor (que j'ai bien connu à ce moment). Prisonnier des Italiens de l'O.V.R.A. d'avril 1943 à septembre 1943. Ensuite à Montmaur qu'il appelle à tort un "maquis" (qui se voyait de loin comme le nez au milieu du visage). Enfin début 1944 à Vichy, et il déclare que l'hôtel Courrier de Vichy, installé juste en face de la Milice, devint le poste de Commandement du M.N.P.G.D., ce qui est faux et dangereux. Il est vrai que, pour lui, Gagnaire (ex-membre du groupe Pinot) est "général" et que "Mitterrand" est le "chef national du Mouvement National de Résistance des P.G. et Déportés", ce qui a toujours été faux. Ah !!! il l'aurait tant voulu. Il pense que "le maréchal (Pétain) n'a pas été un traître à la patrie"... Tout le témoignage est plein de confusion, et rempli de bonnes relations avec les milieux très pétainistes. En tout cas, son récit ne concorde pas avec l'Historique du R.N.P.G. de Benet qui inscrit Léon Jallat comme arrêté par l'O.V.R.A. en juillet 1943 (parce que le groupe Pinot, avant, n'existait pas ni le R.N.P.G. (?)). Où sont les sciences exactes et naturelles ?

Benet a tenu expressément à coiffer Rupert Polfiet, à Mâcon, et Fernand Lesage, à Bourg-en-Bresse, l'un directeur de la Maison du Prisonnier de Saône-et-Loire, l'autre de celle de l'Ain, de la casquette du R.N.P.G., et même du titre de chef départemental du R.N.P.G. pour leur département. C'était d'autant plus intéressant de les récupérer qu'ils étaient d'anciens P.G. évadés. Dans le "témoignage" de Polfiet, pas un mot du "groupe Pinot", ni du "R.N.P.G.". Il dit qu'il a été "fondateur du Mouvement de Résistance "Prisonnier" en Saône-et-Loire en novembre 1942 ; il n'y a donc aucun rapport avec une activité de Résistance que Pinot, Mitterrand, Benet, et Cie, auraient eu à ce moment, puisque ce n'était nullement le cas. Par contre, en juillet 1943, Polfiet se déclare "membre du Comité Directeur départemental des Mouvements Unis de Résistance", c'est-à-dire Combat, Libération, Franc-Tireur, dont il devint le Chef pour la Saône-et-Loire en novembre 1943. Sans aucune dépendance d'un quelconque Comité directeur national du R.N.P.G. Il ajoute qu'il a connu "bien sûr, MM. Pinot, Guérin, André Rivière, Mitterrand, Védrine... etc" et ce, dans un "Nota Bene", à la fin, qui laisse perplexe, comme s'il n'y avait pas eu d'atomes crochus entre lui et eux... Quant à Lesage, il témoigne être déjà membre du Réseau de Résistance "Alliance", créé par Marie-Madeleine Fourcade. Le 1<sup>er</sup> juin 1944, il fuit et rejoint le maquis F.F.I. de l'Ain et du Haut-Jura. Pour lui, aucune activité "R.N.P.G." indiquée. Le coucou adore pondre dans le nid déjà tout prêt des autres oiseaux et cherche à se l'approprier. Les vrais Résistants n'appellent pas cela de la Résistance, ou bien

c'est de la "fausse résistance de coucou !" Il faut dégonfler les baudruches et, à chaque mot dit ou écrit par Mitterrand et ses partisans, se montrer sceptique et, par expérience, incrédule.

Le docteur Fric, après son retour de déportation, vint me demander d'intégrer les militants de son groupe de Clermont-Ferrand dans le Réseau Charette, ce que je ne pus que refuser. Ils voulaient être homologués. Il avait eu des "liaisons", selon son témoignage, avec Mitterrand et autres en 1943. ce qui est très imprécis, mais aussi avec Philippe Dechartre (du M.R.P.G.D.). L'unité d'action entre les groupes de résistants locaux est réalisée... et à l'automne 1943 Fric reçoit la casquette de responsable régional du R.N.P.G. pour l'Auvergne. Toutefois, aucune ou très peu d'activités dans l'Allier, le Cantal et la Haute-Loire... La casquette est trop large ! D'autant plus que le docteur Fric est très occupé par son métier de médecin. Arrêté par la police de Pétain, elle le livre à la Gestapo. A son retour d'Allemagne, il trouva un inconnu à la tête de son groupe, et, celui-ci, dit-il, "contrairement à une règle généralement suivie en temps de guerre", était passé de 120 hommes à plus de 400 "après la bataille" !!!

Louis Augis, bijoutier (dont le frère aurait reçu la Francisque de Pétain), dans son témoignage, serait devenu en 1943 (c'est très vague. Est-ce en décembre 1943 ?) responsable départemental du Mouvement "Prisonniers Résistants" pour le département du Rhône à la demande de Gagnaire. Or, seul était reconnu officiellement et existait, avec une grande activité de Résistance dans les deux zones, le "M.R.P.G.D.", mon Mouvement. La bijouterie exigeait d'Augis une présence presque continue. Mais Augis eut le mérite d'aller à des réunions, d'effectuer des rencontres, de réaliser quelques liaisons. Il fut très déçu de constater que les responsables du M.N.P.G.D., après octobre 1944, (c'est-à-dire, je précise, Mitterrand et son petit entourage à Paris) ne firent rien pour les membres de leur organisation du Rhône dont il avait envoyé tous les dossiers... Augis avait pris le titre (provisoire ?) de "chef de Bataillon F.F.I., après juin 1944... Il serait devenu à ce moment "responsable régional du M.N.P.G.D." Selon moi, les gens issus du groupe Pinot avaient un sens très administratif de tout : il fallait partout, et ils remontent, à tort, à Hérode, un Responsable régional, des Responsables départementaux, le tout coiffé par un pseudo-Comité directeur national qui n'a probablement jamais vu le jour. Mais existait-il des militants partout où ils auraient nommé de hauts cadres, et quelles furent leurs actions de Résistance ?

Marcel Vivien, dit "Responsable régional" du groupe Pinot pour la Région Toulouse était surtout totalement membre du Corps-Franc-Pommiès, dépendant de l'O.R.A., et nous avons vu que Strickler, le Régional de mon Mouvement pour la même Région, ne lui accorde qu'une dizaine d'hommes, dont un seul vrai Résistant, pour dix départements...

Un cas très particulier, Jacques Paris, dit Aymé, dont Marcel Haedrich écrit dans "Seul avec tous" : "Il tenait de l'ange et du voyou. Des poses féminines... Il s'assit sur une pierre, pour dîner devant sa meute (de jeunes étudiants), comme Louis XIV devant ses courtisans." C'était au col de Néronne, dans le Cantal, en juillet 1944, dont selon Haedrich, Aymé disait : "C'est un piège à cons ce plateau. N'importe qui peut monter." Ce fut pourtant l'endroit choisi par Gagnaire et l'O.R.A., devenus F.F.I., qui y rassemblèrent des hommes après le débarquement allié en Normandie. Ils attendirent là. Jacques Paris ne fut pas P.G., par bonheur. A 24 ans, il partit pour Alger par l'Espagne en mai 1943. Peut-être bénéficia-t-il d'un visa pour voir son père professeur à Madrid. De là, grâce au Délégué du général Giraud, il se rendit à Alger par le Portugal et le Maroc. Il entra au service du S.O.E. (les Services secrets britanniques) et suivit des stages de saboteur et de parachutiste. Contrairement à ce qu'écrivent les amis de Mitterrand, Jacques Paris n'a jamais reçu aucune mission du Comité Français de la Libération Nationale, ou Gouvernement d'Alger, ni du B.C.R.A. Il reçut une mission exclusivement de S.O.E., c'est-à-dire des Britanniques du colonel Buckmaster, pour des missions de sabotage en zone sud de France. Par eux, il fut parachuté dans la nuit du 7 au 8 novembre 1943 dans le Gers, sur un terrain que Pierre Péré, correspondant de l'Histoire de la deuxième Guerre Mondiale, croit être un terrain "Charette", c'est-à-dire de notre Organisation M.R.P.G.D. de Toulouse. Paris aurait

apporté 3.000.000 F pour le Mouvement de Résistance "Prisonniers", mais il ne prit jamais contact avec le M.R.P.G.D., seul Mouvement de Résistance des P.G. reconnu par les autorités françaises d'Alger et de Londres. J'étais rentré de Londres en France le 15 octobre, et Mitterrand partit par les voies S.O.E., purement britanniques (lui si hostile aux Anglais), pour Londres, le 15 novembre. Ni l'un ni l'autre n'avait vu Aymé. Giraud, le général, avait quitté le Comité Français de la Libération Nationale à Alger, et, comme Achille, boudait sous sa tente... Frénay n'a été nommé Commissaire aux P.G. à Alger que le 9 novembre 1943. Aymé, en réalité, accomplit pour S.O.E., équipé par les Anglais pour cela, diverses missions de sabotage très méritoires, puis des missions d'instructions, dans divers coins de zone sud, pour des groupes de Résistance très différents, dans le domaine des armements et du sabotage. Il ne fut, ni groupe Pinot, ni R.N.P.G.

Contrairement aux textes de Benet, mon ami Derocker, selon ses entretiens avec moi, n'a jamais non plus été membre du groupe Pinot ou du R.N.P.G., et n'a pas quitté "la Chaîne", dont il fut un membre actif, pour "Combat", mais pour le B.C.R.A. et son Service "Atterrissage et Parachutage", et, non en février 1944, mais en septembre 1943. C'est triste de se tromper ainsi, et de tromper. Une ou deux erreurs chez Benet, Mitterrand, Védrine, auraient pu se glisser dans leurs écrits, mais une masse énorme d'erreurs, c'est symptomatique ! D'autant plus que nous ne pouvons les citer toutes... Pour ma part, j'en suis submergé et j'ai du mal à croire à l'innocence de l'agneau qui vient de naître... Il faut laisser le soin aux Bibliothèques et aux Centres de documentation consciencieux, respectueux de l'Histoire, de donner aux deux tomes de "Dossier P.G. Rapatriés" de Védrine, et à l'Historique du R.N.P.G. de Jacques Benet, le sort qu'ils méritent. Chacun a le droit d'exprimer ses idées et ses opinions. Un certain nombre d'entre nous nous sommes battus pour cette liberté. Mais laisser induire en erreur des étudiants, des chercheurs, des journalistes, à qui les ouvrages de Benet et de Védrine sont directement destinés, n'est-ce pas grave ? Pétain, comme le pélican lassé d'un long voyage, donnait son cœur aux Français, ou ce qui en restait, et, à sa façon, comme il le donnait aux ennemis par la collaboration ! Faut-il encore souffrir par les disciples de Pétain ? Et longtemps ?

### ***Le "groupe Pinot", appelé à la fin R.N.P.G. (?), et Mitterrand.***

Si l'on se fie au témoignage de Voltaire Ponchel : "Au cours des derniers mois (novembre 43-janvier 44), s'est mis en place notre Mouvement de Résistance des anciens P.G., appelé R.N.P.G., qui est animé notamment par Maurice Pinot, François Mitterrand, Jacques Benet, Jean Bertin, Marcel Barrois...", à la fois leur organisation et le nom de R.N.P.G. ne sont suvenus qu'à la onzième heure, peu avant leur disparition le 12 mars 1944 par fusion, et en l'absence de Mitterrand parti pour Londres-Alger du 15 novembre 1943 au 26 février 1944. Au reste, la plupart des témoignages parus aussi dans "Dossier P.G. Rapatriés" de Védrine ne citent pas du tout le nom de R.N.P.G. J'ai reçu, au début de décembre 1943, le texte complet et exact de l'entretien-interrogatoire de Mitterrand par un Représentant du B.C.R.A. à Londres, le samedi 27 novembre 1943, donc peu après son arrivée par la voie S.O.E., et Mitterrand n'y cite pas une seule fois le nom de R.N.P.G. Ce groupe n'avait de nom dans aucune langue. Vocations tardives ou bluff ?

Pour la fusion du 12 mars 1944, ils prirent le nom de R.N.P.G., pour se rapprocher peut-être du nom, bien connu, de notre Mouvement, le "M.R.P.G.D.", mais en gommant le mot "Résistance" dans leur sigle et le mot "Déportés", qui, pour nous, étaient essentiels. La majorité d'entre eux était-elle "Résistante" ? Les déportés raciaux, les déportés de la Résistance, les déportés pour le Service du Travail en Allemagne, semblaient peu les intéresser, alors qu'ils étaient l'un des objets principaux de la lutte de notre M.R.P.G.D. Ce qu'ils souhaitaient, c'est faire croire qu'ils voulaient le "Rassemblement National des P.G." et même qu'à eux seuls ils représentaient ce "Rassemblement National", ce qui était pure politique et folie.

Les faits prouvent qu'ils n'avaient aucun droit et aucun pouvoir pour "représenter" les Prisonniers, ceux toujours en Allemagne — une majorité, encore, d'un million de P.G. français — à qui personne n'a pu demander son avis, et les rapatriés, qui n'avaient pas été consultés non plus : il n'y eut ni referendum ni sondages, bien sûr. Rien n'est plus démonstratif des méthodes et du bluff de ces gens-là. De plus, ils jouaient sur les mots, car, pour toute personne sensée, les ex-P.G. rapatriés n'étaient plus des Prisonniers de guerre, mais d'anciens Prisonniers de guerre. A peine rentrés en France, et les anciens évadés de même — mais leur nombre est très restreint (environ 2 % du total des Français qui furent P.G.) — ils avaient été démobilisés et rendus à la vie civile. Il ne faut pas tricher !

Bien sûr, par manière de plaisanterie, car leur groupe, à part quelques exceptions méritant hommage en raison de leur Résistance par instinct personnel, je les avais désignés, quelques fois, et le premier, sous la vocable de "Mouvement Pin/Mitt", et je le reconnais volontiers, parce que Pin/ou Maurice Pinot était le cerveau et même la tête de ce groupuscule, et parce que Mitt/ou François Mitterrand en était une émanation agissante. Je comparais Mitterrand au spermatozoïde fonçant pour conquérir le premier l'ovule. Mais Marcel Barrois, plus âgé, plus réfléchi, que Mitterrand, et, d'autre part, Jacques Benet, plus discret, plus organisateur, ont, avec le recul du temps et des données nouvelles, participé, sans doute beaucoup plus à la création et au développement de ce que je propose d'appeler, avec la modestie qui convient, le "groupe Pinot". Pour bien comprendre ce "groupe Pinot", il faut d'abord constater que vingt d'entre eux ont été des "franciscains du Maréchal", c'est-à-dire ont reçu l'attribution de la "Francisque" de Pétain, le hochet suprême sous le régime de Vichy, que seuls ont obtenu ceux qui l'ont demandé et mérité par leur extrême fidélité à Pétain, et à sa politique de collaboration avec l'ennemi naziste allemand et de révolution nationale anti-républicaine et anti-démocratique. Ce qui, pour nous, au M.R.P.G.D., comme dans toutes les autres organisations de Résistance, et dans la France Combattante, comme à Londres et à Alger, chez les gaullistes, représentait l'infâme déshonneur.

Pour éviter toute équivoque, citons les textes juridiques indiscutables, fixant Statuts de la Francisque, et parus au Journal Officiel de l'époque, intitulé "Journal de l'Etat Français". Pinot, Mitterrand, et autres avaient bénéficié d'assez de formation juridique, et d'expérience des documents officiels au Commissariat Général aux P.G., pour comprendre la portée de ces textes, et ce serait naïf de croire qu'ils étaient candidats à la Francisque en ignorant les textes qui la régissaient : ils seraient idiots. Voici les documents que peu de Français connaissent :

*Loi du 16 octobre 1941*

"Nous, Maréchal de France, Chef de l'Etat Français,

"Le Conseil des Ministres entendu,

"Décrétons :

— Art. 1. La Francisque gallique... est l'insigne du Maréchal de France, Chef de l'Etat Français.

— Art. 2. Elle est attribuée, au nom du Maréchal de France, par un Conseil de douze membres nommés par lui. Ce même Conseil a le pouvoir de révoquer les autorisations précédemment accordées.

— Art. 3. Nul ne porter cet insigne, s'il n'a reçu la carte d'autorisation spéciale du Chef de l'Etat.

Fait à Vichy le 16 octobre 1941.

"Ph. Pétain."

*Arrêté du 15 novembre 1941*

"Le Ministre, Secrétaire d'Etat à l'Intérieur, arrête :

"Le port de l'insigne constitue un témoignage de fidélité au Maréchal de France, Chef de l'Etat.

"Pierre Pucheu"

*Décret du 31 juillet 1942 approuvant les statuts de la Francisque.*

"Nous, Maréchal de France, Chef de l'Etat, décrétons :

"Article unique : Sont approuvés les Statuts de la Francisque annexés"

"Ph. Pétain"

*Statuts de la Francisque.*

" — Art. 1...

" — Art. 2. Tout titulaire de la Francisque est tenu de prêter le serment suivant : "Je fais don de ma personne au Maréchal Pétain, comme il a fait don de la sienne à la France. Je m'engage à servir ses disciplines et à rester fidèle à sa personne et à ses œuvres.

" — Art. 3. Un Conseil de douze membres, désigné par le Chef de l'Etat, est chargé :

- "1 — de maintenir le prestige de la Francisque et d'établir une stricte discipline parmi les titulaires,
- "2 — d'examiner les demandes d'attribution soumises par les parrains,
- "3 — de radier les titulaires qui ne seraient pas dignes ou qui ne rempliraient pas les conditions requises.

" — Art. 4...

" — Art. 5. Tout candidat à la Francisque doit présenter des garanties morales incontestées et remplir deux des conditions ci-après :

- "a) avant la guerre, avoir pratiqué une action politique nationale et sociale, et conforme aux principes de la Révolution Nationale,
- "b) manifester, depuis la guerre, un attachement actif à l'œuvre et à la personne du Maréchal,
- "c) avoir de brillants états de services militaires ou civiques.

" — Art. 6. Toute demande d'attribution sera signée par le candidat et présentée par deux parrains. Un membre du Conseil Rapporteur, désigné par le Président, rapporte la demande devant le Conseil. La décision sera prise à l'unanimité des membres présents. Le parrain s'engage personnellement en accordant son parrainage ; la réception d'un candidat ne

remplissant pas les conditions morales et civiques requises pourra entraîner, pour le parrain, la suspension ou la radiation de la Francisque.

" — Art. 7. Toute proposition de radiation de la Francisque sera réglée par le Conseil à la majorité des voix...

" — Art. 8. Le Conseil ne pourra valablement délibérer que si sept membres au minimum sont présents. Les délibérations sont secrètes."

(Journal Officiel des 24 et 25 août 1942).

Tels sont les textes officiels. Bigre ! Ils sont aussi rigoureux que des règlements militaires ou les engagements dans une mafia !

Il faut savoir que le nombre total des "franciscains du Maréchal" n'aurait pas dépassé 2.500 personnes, et que femmes et juifs semblent avoir été exclus du nombre des bénéficiaires. Contrairement aux propos de certains élus, les règles écrites étaient appliquées de façon très stricte. Et l'amiral Platon, chargé du contrôle des candidatures, faisait pratiquer des enquêtes sévères sur chaque candidat. Il exigeait que soient repoussées définitivement les candidatures de quiconque aurait été un peu "Résistant". Et, si la police "Menées Anti-Nationales" était bien, informée pour pouvoir renseigner l'amiral Platon et le Conseil de la Francisque pour des candidats de la France entière, à plus forte raison un candidat habitant Vichy était-il connu comme le loup blanc... La moindre trace de Résistance, même clandestine, de sa part, aurait été détectée. Il fallait montrer patte blanche, prouver selon le texte "son attachement actif à l'œuvre et à la personne du Maréchal", c'est-à-dire avoir fait allégeance à lui, comme chef, et à sa politique de collaboration avec le nazisme allemand et avec la Révolution nationale. Et c'est extrêmement grave. A moins d'être bique-bouc, on ne pouvait à la fois être Francisque de Pétain et authentique Résistant.

Il fallait, le texte est formel, faire don de sa personne à Pétain, s'engager à lui être fidèle, c'est-à-dire trahir la France au profit de l'Allemagne nazie dans la plus vile collaboration, comme il l'a fait, ce pourquoi la Justice française l'a condamné à mort le 15 août 1945. Or, de 1941 à 1943, Pétain laissait pourchasser et rafler par sa police et sa gendarmerie, les juifs, les communistes, les apatrides, les Allemands réfugiés en France, les Résistants, pour qu'ils soient remis aux mains des forces d'Hitler, déportés dans des trains de la mort ou jetés dans des camps d'extermination, même sort pour les femmes et les enfants. Les "franciscains du Maréchal" ne pouvaient ignorer ces pogroms odieux sans réagir.

Mais voici un autre document très grave, tel qu'il peut être constaté dans les Bibliothèques et Centres Officiels de documentation, c'est la liste minima des membres du "groupe Pinot" auxquels, dans les conditions des lois de Vichy ci-dessus, la Francisque de Pétain a été attribuée. Je n'y apporte aucune modification :

	N°	Parrains
1)	513	Etienne Ader.
2)	661	Bernard Ariès.
3)	1505	Pierre Arnal.
4)	684	Georges Baud.
5)	2262	Jean-René Boulard.
6)	140	Pierre Chigot.
7)	1689	Jean-Louis Cornuau.

	N°		Parrains
8)	785	Louis de Courson.	
9)	2307	Pierre Coursol.	Jean Védrine, Chigot.
10)	685	Louis Devaux.	
11)	1761	Henri Guérin.	Pinot, Ariès
12)	1797	Henri Guitton.	
13)	1470	Pierre Join-Lambert.	Lavagne, Ariès.
14)		Robert Laffont.	
15)	2277	André Magne.	Jean Védrine, Chigot.
16)	2202	<i>François Mitterrand.</i>	Arbellot, Jeanet.
17)	1411	<i>Maurice Pinot.</i>	Lavagne, Ariès.
18)	1661	Roger Victor Ruillier.	Pinot, Ariès.
19)		Georges Van Batten.	
20)	2172	<i>Jean Védrine.</i>	Pinot, Racine.

Je suis enclin à penser que 5 à 10 autres du "groupe Pinot" ont aussi reçu la Francisque de Pétain. Tous ces "franciscains" du groupe Pinot ont gardé leur Francisque jusqu'au bout.

Est-il possible de leur accorder quoi que ce soit en matière de confiance dans leurs paroles, écrits ou actes, après un tel serment de leur part à l'égard de Pétain à qui ils ont, en connaissance de cause, tout donné ? Si certains d'entre eux trompaient ensuite Pétain au profit de la Résistance, pour se raccrocher aux branches quand la guerre avait bien basculé contre Hitler, ne trahiraient-ils pas aussi la Résistance ? Comment prêter foi à des traîtres à l'un ou à l'autre, ou aux deux, en se ralliant peut-être à un double jeu ignoble où l'on trompe l'un et l'autre à son seul profit ? On ne peut comparer ces gens-là, trop bien placés à Vichy pour s'être engagés à la légère derrière Pétain, à l'ensemble du peuple français égaré par Pétain, par la radio de Pétain, et par les journaux qu'il laissait paraître... Les responsabilités ne sont pas les mêmes.

Aucun des treize "franciscains de Pétain", qui ont adressé leur témoignage pour être publié dans "Dossier P.G. Rapatriés" de Védrine, n'a eu la franchise de déclarer cette Francisque de Pétain parmi leurs décorations reçues au cours de leur vie. Quelques-uns, trop rares, ont dans leur texte, il est vrai, déclaré avoir reçu attribution de la Francisque, mais c'est uniquement pour ajouter, — mais personne ne les croit — qu'ils ignoraient avoir bénéficié de cette horreur grâce à leurs relations proches de Pétain et leur conduite selon la politique de Pétain !

Dans son témoignage paru dans "Dossier P.G. Rapatriés", Mitterrand déclare que le R.N.P.G. comprenait de nombreux évadés (mais leur nombre n'a pas dû dépasser trente), "des anciens du premier Commissariat aux P.G." (celui de Pinot, Commissaire général), "des militants des Centres d'Entr'aide plus ou moins actifs" (*sic*), et d'autres rapatriés. L'immense majorité des ex-P.G. qui ont, sur un total de quatre-vingt, donné leur témoignage paru dans "Dossier P.G. Rapatriés" de Védrine, n'a jamais réussi la moindre évasion.

Mitterrand, ailleurs, a proclamé que ce qu'il osait appeler "son Mouvement de Résistance" comprenait 20.000 hommes. C'est aussi faux que les mots du général Giraud m'affirmant, en août 1943, à Alger, que les Alliés anglo-américains avaient commis une faute stratégique gigantesque en ne débarquant pas le 8 novembre 1942 sur notre Côte d'Azur, comme il le leur avait demandé, mais au Maroc et en Algérie, car, précisait-il, il était là, lui, Giraud en zone sud à ce moment à la tête de 2.000.000 d'hommes ! Je lui avais répondu qu'en face de l'Armée allemande, de son aviation et de ses chars, la Résistance — dont j'étais — ne disposait pas, toute entière, à cette date, de 20.000 hommes bien armés et organisés, et que c'était de la folie. Ah ! nos grands généraux de mai-juin 1940 ! En réalité, le 17 février 1986, le Rapporteur de la "Direction du Personnel Militaire de l'Armée de Terre, Section Résistance", à ce moment-là Ministère socialiste Quilès, et devant le colonel Bizeau, représentant ce Ministre de la Défense et chef du Bureau dont dépendait le Rapporteur, a déclaré que le R.N.P.G. comprenait en tout 1.200 membres. Mais, personnellement, après avoir connu et étudié en profondeur, ce

"Rassemblement national" ou plutôt ce groupe Pinot, je crois, en toute sincérité qu'ils n'ont pas été plus de 100 à 200 "Résistants". car, avant le 12 mars 1944, date de disparition de ce groupe R.N.P.G., il est malhonnête d'y ajouter la masse des pétainistes-attentistes qui n'ont jamais lutté, sous l'occupation, contre l'ennemi allemand et contre le nazisme, mais même, d'une façon vraie, contre la politique de collaboration de Pétain. Le reste n'est que montage et bluff, faux et mensonge. Il faut retrancher du nombre de Mitterrand ceux de Montmaur, très indépendants d'eux dans "la Chaîne" et ceux qui ont été l'objet d'O.P.A. (opération publique d'accaparement) par le groupe Pinot, alors qu'ils étaient et sont restés embres depuis des mois de très belles et réelles organisations d'authentique Résistance, comme les membres du Mouvement "Combat" ou des "M.U.R.", ou du Réseau Alliance, ou du Réseau C.N.D. Castille, etc. Benet, Mitterrand et Cie, croient recruter, mais ce n'est pas pour résister, c'est pour faire croire qu'ils représentent quelque chose. Il s'agit du recrutement dans le vide. Pas de Résistance vraie, immédiate, ni prochaine, sauf cas très rares. Et s'ils manifestent contre André Masson, devenu Commissaire Général des P.G. à la place de leur Pinot, cela fait une belle jambe à l'Armée allemande qui s'en moque ! Ce sont des coups, pas d'épée — ce serait dangereux —, mais de badine, dans l'eau. Et puis, ces manifestations, au reste entre anciens P.G., furent exceptionnelles. On penserait à quelques cris de belle-mère parce que leur fille aurait été outragée ! Le groupe Pinot aurait voulu, pour des raisons politiques personnelles d'après-guerre, s'emparer du monde des anciens P.G. et de leurs familles, et, si possible aussi avec le concours de Scapini, l'"Ambassadeur de Pétain auprès des P.G." tenir, comme des proies, la plus grande masse des P.G., restée encore en Allemagne jusqu'en mai 1945. Aucune trace de vraie et authentique Résistance là, mais sordide lutte d'influence. Donc, pour le groupe Pinot, à part de très rares exceptions, il n'était pas question que les anciens du Commissariat Pinot, les directeurs et membres principaux des Maisons du Prisonnier, les principaux des Centres d'Entr'aide, quittent leurs postes très voyants, et se risquent dans la Résistance active ou passive. On fera croire, au cours de 1943, à des chefs réels de la Résistance que l'on est (devenu) Résistant et que l'on est organisé dans des dizaines de régions et départements de France, alors que c'est faux. Mais que de naïfs !

En réalité, à mon sens, le groupe Pinot (ou futur R.N.P.G. ?), du point de vue de la vraie Résistance, ce fut le fiasco total. Pourtant Pinot, à partir de septembre 1941, est Commissaire aux P.G., en France, pour les deux zones, puis Commissaire général aux P.G., et même aux familles de P.G., en juillet 1942. Il bénéficie, aux frais des contribuables, de façon directe, par le gouvernement Darlan, puis par le gouvernement Laval, mais aussi, de façon indirecte, par le Secours National et l'aide de divers Ministères, de crédits très importants, ce qui lui permet, en un an et trois mois, de créer et développer, dans les deux zones, un Commissariat aux P.G. avec des dirigeants, des cadres, et un personnel nombreux, puis environ 130 Maisons du Prisonnier et Annexes à raison de plus d'une Maison par département, et environ 3.500 Centres d'Entr'aide aux P.G. avec un objectif de plus d'un C.E.A. par canton dans toute la France. Le tout contrôlé par des Inspecteurs régionaux, etc. De plus, Pinot avait, avant 1943, jeté des tentacules sur divers Comités ou Centres pour P.G. C'était un monde très important d'employés par l'Etat, et de bonnes volontés, unis, pour la quasi-totalité, par la même finalité pétainiste. Après la démission de Pinot, le 14 janvier 1943, il aurait été très facile, si la bande Pinot était devenue vraiment Résistante, — et l'Allemagne fléchissait partout —, d'orienter une grande partie de ce monde des ex-P.G., et des familles de P.G., vers l'authentique Résistance. Mais nenni ! Pour cela, il aurait fallu prendre des risques, s'exposer aux dangers de la Résistance, opter pour la pureté du don de sa vie à la France. En réalité, l'immense majorité des gens sont restés bien au chaud et tranquilles, comme des fonctionnaires payés tous les mois par l'Etat, à la même place. Et Pinot a recasé tous ceux qui ont voulu démissionner, parce qu'il avait, lui, démissionné (soit une vingtaine). D'autres organismes de Vichy, à la demande de Pinot, leur ont offert des sinécures, sauf l'un ou l'autre que Pinot a placé grâce à ses relations constantes, depuis avant 1939, avec Gignoux, la patron du Patronat. Aucun problème pour Pinot et ceux de

sa bande. Et tous continuèrent à être de fervents fidèles de Pétain qui avait, cependant, sacrifié Pinot au profit de Masson à la demande de Laval.

Par l'ancienneté, le nombre, l'ardeur et l'efficacité dans la Résistance, le groupe Pinot (R.N.P.G. ?) n'est jamais arrivé à la cheville de notre Mouvement, le M.R.P.G.D. Sans doute certains du groupe Pinot aimaient-ils, de même que Mitterrand, se rendre en 1943 à des réunions de cinq à trente personnes, comme chez Chigot, à Bellegarde-sur-Creuse, ou chez les Compagnons de France — dont le chef Tournemire était absolument aveuglé par Pétain en dépit des preuves accumulées contre le Maréchal — dans leur Centre en banlieue de Lyon, ou à Montmaur approvisionné par la Préfecture de Gap, etc. C'étaient des palabres, où Mitterrand pouvait parler en public, sans aucune clandestinité, dont il ne sortait jamais rien de concret pour la Résistance.

Mitterrand prônait déjà à cette époque, voici 44 ans, le "rassemblement" et même "national", l'unité, mais derrière Pinot et lui... C'était cousu de fil blanc, gros comme un câble... Certains se laissèrent prendre dans la toile d'araignée. Ils étaient très peu nombreux. L'ensemble des Mouvements de Résistance, le Conseil National de la Résistance, la Délégation du gouvernement de la France Combattante à Londres et celui d'Alger, le B.C.R.A. et les Services secrets de Londres et d'Alger, n'ont jamais cru au "bàratin" de Pinot ou de Mitterrand, malgré les pressions dont ils étaient l'objet en raison de leurs relations et de leurs pistons. Malgré toutes leurs manœuvres et leurs contacts, il fut décidé que leur groupe ne recevrait des fonds, et, donc, ne recevrait une simili-reconnaissance que le jour où il fusionnerait avec notre Mouvement, le M.R.P.G.D., lui reconnu et financé depuis longtemps parce que vrai Mouvement de Résistance. Mais cette fusion nécessitait la disparition du groupe Pinot (ou R.N.P.G. ?), c'est-à-dire qu'il n'a jamais été reconnu comme tel par le gouvernement d'Alger, ni ses Services, ni sa Délégation en France. C'est pourquoi Pinot, Mitterrand et leurs amis, ont eu besoin de la couverture, du tremplin, du M.R.P.G.D., et ont désiré cette fusion beaucoup plus que le M.R.P.G.D. à qui elle n'apportait rien, sinon des ennuis très graves. Sans le M.R.P.G.D., pour Pinot, Mitterrand, c'était l'échec, le rejet ! Il est faux et malsain d'écrire que le M.R.P.G.D. avait été reconnu par les F.F.L. et la France Combattante, comme "Mouvement de Résistance", parce que j'étais le neveu du général de Gaulle... C'est lui faire injure, le diffamer, et mal le connaître. Mais certains ne sont pas à une diffamation près. Le M.R.P.G.D. était reconnu "Mouvement de Résistance", depuis longtemps, parce qu'il l'était, et qu'il n'y avait de doute pour personne. Et la Résistance ne finançait pas n'importe quel prétendant.

De bonne foi, après examen de tous les documents consultés, je ne trouve aucune preuve, par contre, que le groupe Pinot (R.N.P.G.) ait été un "Mouvement de Résistance". S'il y a eu résistance à André Masson, successeur de Pinot, comme Commissaire général aux P.G. de janvier 1943 à janvier 1944, ce ne fut qu'une très petite guéguerre politique de succession parce que Pinot, Mitterrand, et autres, peut-être, comptaient s'emparer des masses de P.G. rapatriés, de leurs familles, et du monde très malléable des P.G. encore restés en Allemagne, pour assouvir des ambitions très personnelles futures, et, en attendant, sous le manteau de Pétain. L'une ou l'autre intervention publique contre Masson, entre anciens P.G., c'était de la roupie de sansonnet, mais, par honneur pour les vrais Résistants, pas de la Résistance. Il ne faut pas se moquer de la Résistance, qui est sacrée, et respecter ceux qui ont été incarcérés, torturés, déportés, tués, pour la Résistance, en ne confondant pas les genres. Dans le groupe Pinot, aucune trace d'action, même de propagande, contre Laval, Pétain, la collaboration, la Révolution Nationale. Au reste, ce futur R.N.P.G. a toujours été contre toute propagande, sauf celle en faveur de Pétain : ils n'ont jamais édité ni diffusé de journaux et de tracts anti-Pétain, ni anti-allemands, ni anti-nazis, en France ou en Allemagne. Mais, selon les déclarations de Mitterrand au B.C.R.A., le 27 novembre 1943, ils avaient "un courrier dactylographié" pour les seuls adhérents... Mitterrand avoua, au cours du même entretien, qu'ils n'ont aucun Service de Renseignements, qu'ils s'opposent à l'envoi de matériels de sabotage en Allemagne (ils n'ont pas de militants dans les Postes aux colis dans les camps), qu'ils ne s'intéressent plus aux

évasions des P.G. d'Allemagne, car le rendement, dit-il, est incompatible avec les moyens nécessités. Il reconnaît que son groupe n'a rien fait auprès des familles des P.G.

Pendant un certain nombre de mois, surtout au cours du second semestre de 1942, Roussel, ex-P.G., a réalisé, à Vichy, un petit atelier de faux-papiers pour faciliter l'évasion de P.G. d'Allemagne, et le passage de la ligne de démarcation de zone nord en zone sud aux P.G. évadés. Et c'était bien, mais ce furent des actes de camaraderie et de philanthropie, faute de mobiles de Résistance. Et ce fut abandonné... S'ils avaient travaillé pour créer aussi beaucoup de fausses identités pour camoufler de vrais Résistants et des réfractaires au travail en Allemagne, ils auraient œuvré pour la Résistance. D'autre part, les Allemands ne recherchaient, dans aucune des deux zones, les P.G. évadés, sauf délit de droit commun ; le contraire n'est pas exact. Les "activités clandestines" du groupe Pinot ou R.N.P.G. n'allaient donc pas très loin dans ce domaine, comme dans les autres, à moins de bluffer.

Le service F.I.A. ou "Front Intérieur Allemand" du groupe Pinot s'apparente au genre. Bien sûr, la secrétaire personnelle de Pinot au Commissariat aux P.G., libre à partir de la mi-janvier 1943, a été placée par lui au secrétariat personnel de Scapini, à Paris, tant il y avait d'affinités de politique pétainiste et de collaboration entre Scapini et Pinot. Bien sûr aussi, Pinot a fait reprendre, par Scapini, à Paris, Voltaire Ponchel, pour s'occuper des archives de la Mission Scapini. Et commença à se réaliser une manœuvre politique : Ponchel aurait obtenu d'un certain nombre de délégués et d'officiers-conseils de la Mission Scapini à Berlin (selon moi, tous très choisis pour leur pétainisme) qu'ils donnent des éléments sur des P.G. restés en Allemagne, favorables à la collaboration, avec l'Allemagne, dirigeants et membres importants des "Cercles Pétain" ou "Cercles Révolution Nationale", hommes de confiance et autres "sur lesquels on pouvait compter", et peut-être aussi sur les gaullistes et les communistes, ou autres individus dangereux... Avec ces éléments, Ponchel devait constituer un fichier pour la libération des Camps et pour l'utilisation politique des pétainistes sûrs. Non seulement, si c'est cela le travail de Ponchel, c'est de l'anti-Résistance, mais c'était exposer les P.G. Résistants à de grands dangers.

A part quelques actions de Jean Munier, dit Rodin, d'instinct-Résistant, et en excluant celles de Jacques Paris, du S.O.E., et multiformes, plus quelques autres exceptions, pour confirmer la règle, je suis, comme sœur Anne, et je ne vois rien venir en fait d'actions concrètes et efficaces de Résistance du groupe Pinot. La poursuite de Dobrowolski, camarade de captivité de Mitterrand, à qui celui-ci, très léger, avait confié "la caisse" du groupe, et qui s'était enfui avec elle, n'est pas pour nous, non plus, un acte de Résistance.

Reste le recrutement, des contacts, des liaisons. Les gens du groupe Pinot en parlent beaucoup, parce qu'ils n'ont rien d'autre à dire. Au moins ils auraient peut-être cherché à recruter. En principe, ils ne voulaient que d'anciens P.G. pour des raisons politiques. Mais pourquoi recrutaient-ils ? Pour la Résistance réelle ? Je n'y crois pas. Ils disaient, selon les apparences : "Nous sommes anciens P.G. Nous sommes solidaires entre nous. Rassemblons-nous, Restons unis. Ne faites pas de Résistance, c'est très dangereux. Nous avons déjà subi la guerre de 39-40, et des mois et des mois de captivité très durs en Allemagne ! N'écoutez pas Michel Cailliau, dit Charette, et ceux du M.R.P.G.D. Ils sont très imprudents. Attaquer les soldats allemands, c'est faire fusiller des cinquantaines de Français en représailles. Il faut suivre "le Chef de l'Etat", le Maréchal Pétain : il est notre sauveur. Il est probable qu'il y a un accord secret entre lui et de Gaulle, chacun défendant de son côté les intérêts de la France. Il ne faut pas se risquer. Il faut attendre. Faites-nous confiance. Restons en liaisons."

Au cours du même entretien avec le B.C.R.A., à Londres, Mitterrand n'a pas osé prétendre que le groupe Pinot (R.N.P.G. ?) disposait, ni de militants d'Armée Secrète, ni de maquis, ni de Groupes-Francis. Pourtant la loi de Vichy créant le Service du Travail Obligatoire en Allemagne date du 4 septembre 1942. Il est vrai que, ni Pinot, ni Mitterrand, ni leurs amis, n'ont protesté contre cette loi, de même qu'ils n'ont pas agi, par exemple en démissionnant de leurs

Commissariats aux P.G. en zone nord et en zone sud, quand les gouvernements de Pétain s'attaquaient aux juifs, créaient des tribunaux d'exceptions contre les Résistants, écartaient les francs-maçons, pourchassaient les communistes, s'alliaient à la Gestapo par leurs polices, leur gendarmerie, leur Milice, contre les réfractaires au S.T.O. et contre les Résistants, ou créaient la L.V.F. pour attaquer l'U.R.S.S. sous l'uniforme allemand, ou faisaient tirer sur les forces gaullistes, ou anglaises, ou américaines, en Syrie, à Dakar, ou lors du débarquement au Maroc. Pinot et ses amis... attendaient et restaient pétainistes, anti-résistants et anti-gaullistes. Comment en or pur de la Résistance le plomb vil se serait-il changé ?

Il est vrai que, dans le groupe Pinot, trop ont été rapatriés d'Allemagne, (où ils étaient P.G.), mais à la demande de... Vichy, et avec le bienveillant accord des chleus, parce que ces gens-là n'étaient pas anti-allemands dans leurs Camps, au contraire, et parce qu'ils pouvaient servir à une collaboration effective avec l'Allemagne nazie. Pour ne citer que quelques noms du groupe Pinot parmi les décorés de la Francisque ainsi rapatriés : Bernard Ariès, Etienne Ader, Georges Baud, Louis Devaux, Henri Guérin, Maurice Pinot... Des recherches permettraient de donner d'autres noms, parmi les rapatriés directs, et les rapatriés après un séjour de quelques mois, comme adjoints de la Mission Scapini à Berlin. Il leur fallait beaucoup de piston auprès des nazis, et donc donner des gages.

D'autres pistons leur ont sans doute obtenu la Médaille, ou même la Rosette de la Résistance, pour la placer à côté de la Francisque gallique. Pinot et bien de ses amis ont obtenu les deux récompenses contradictoires, grâce au système des relations. Il est vrai que 300.000 Français auraient obtenu le titre de Combattant Volontaire de la Résistance (C.V.R.), mais nous étions infiniment moins nombreux face à l'ennemi allemand. Que de fausses attestations, de faux certificats ! Ils se seraient vendus au marché noir sous la IV<sup>e</sup> République. Et, depuis 1981, que de Légions d'honneur ou de promotions dans la Légion d'honneur pour les amis de Mitterrand ! Pour beaucoup, au titre de la Résistance à la Mitterrand. L'ignorance, la complaisance, la volonté peut-être de l'Élysée, depuis 1981, peuvent être des causes de cette inflation galopante. Est-ce sans arrière-pensée politique ou par amitié ? Ou fallait-il bien faire sa cour, depuis 1943 ou 1944 ? Mais où est la Résistance pure et dure, dans tout ce magma ?

Le groupe Pinot (R.N.P.G. ?) eût-il un "Comité Directeur National", sous l'occupation, comme l'écrivent Benet et Védrine ? Sans vouloir, car ce serait un dédale, genre labyrinthe, écrire, même, l'esquisse d'un Historique ou d'une Histoire du groupe Pinot ou R.N.P.G., il était nécessaire de remettre à son sujet les pendules à l'heure, et pour ce qui concerne Pinot, Mitterrand, comme pour les autres, avec un esprit de rigueur cartésien, car Mitterrand a tellement dit et écrit, en ce qui concerne son groupe et en ce qui le concerne, de choses que j'estime totalement fausses, reprises en grande partie par Benet, et par Védrine dont le fils est depuis plusieurs années au Cabinet à l'Élysée, que ce ne serait pas sérieux de laisser passer tant de fautes. A Londres, au B.C.R.A., en novembre 1943, Mitterrand déclarait que le Comité des dirigeants nationaux du "Mouvement Mitterrand", car il avait l'audace, en l'absence des autres, de l'appeler ainsi, était un Comité des Cinq (c'était le 27 novembre 1943), qui comprenait :

- 1) Mitterrand, soi-même, premier nommé par lui, s'occupant de l'action en France ;
- 2) Benet, s'occupant des questions de propagande en zone nord (*sic !*) ;
- 3) Marcel Barrois (sans commentaire !)
- 4) Maurice Pinot... qui vivrait caché à Paris ; (rien de plus sur son rôle) ;
- 5) Jean Munier, s'occupant des questions techniques d'armement. (Peuh !)

Ces affirmations de Mitterrand, une fois de plus, divergent beaucoup de l'Historique de Benet sur le R.N.P.G., paru en 1981, et repris par Jean Védrine dans son "Dossier P.G. Rapatriés", paru aussi, en 1981 mais tous deux ne connaissaient pas le Procès-Verbal de l'interrogatoire de Mitterrand au B.C.R.A. en novembre 1943. Pour Benet, le R.N.P.G. eut un Comité Directeur National, élargi, de sept membres : Maurice Pinot, Jacques de Montjoye, et Antoine Mauduit,

rarement présents (Pinot habitait Paris, de Montjoye Lyon, et Mauduit dans les Hautes-Alpes)... Mais ce comité "élargi", cela fait bien ! Puis quatre membres permanents : Marcel Barrois, Jacques Benet, Pol Pilven, et François Mitterrand. Il est vrai que tous les quatre avaient une situation, sinon lucrative, au moins suffisante pour vivre, dans des bureaux dépendant du gouvernement de Pétain, à Vichy, et qui leur permettait de circuler "tranquilliques" à travers la France, souvent peut-être aux frais des contribuables. Barrois travaillait au Ministère du Travail. Pilven, grâce au docteur Ménestrel, le médecin et confident de Pétain, était délégué général d'un petit Mouvement de Jeunesse. Benet œuvrait officiellement au Centre Interprofessionnel des Commissions de Reclassement dépendant de Gignoux, le patron du Patronat, Mitterrand, après avoir démissionné du Commissariat aux P.G. de Vichy, le 15 janvier 1943, avait été recasé à la "Délégation à la Jeunesse" à Vichy...

Etienne Gagnaire, dit Labasse, qui se fera passer pour général F.F.I., futur député-maire de Villeurbanne, grosse agglomération ouvrière de la banlieue lyonnaise, socialiste S.F.I.O. viscéral, me disait, lui, à la fin d'octobre 1943, — et j'ai pu garder cachée ma note relative à cet entretien, — que son groupe (Pinot) possédait un Comité directeur national de quatre membres : lui, Jacques de Montjoye, le docteur Fric de Clermont-Ferrand, et Mauduit. Pour lui, ni Barrois, ni Benet, ni Bertin, ni Pilven, ni Mitterrand. Gagnaire aurait eu de nombreux désaccords avec Mitterrand. Celui-ci aurait aidé son grand ami Hernu à prendre, quelques années après la guerre, la place politique de Gagnaire...

Personne ne saura jamais si le groupe Pinot eut un vrai Comité directeur, et lequel. Dans la version de Benet, Pilven figure. Mais Pilven n'a jamais été P.G., pas plus que Bettencourt et autres, alors qu'au B.C.R.A. de Londres Mitterrand affirma que ce Comité est le "Comité des Prisonniers", quoiqu'à ce moment, le 27 novembre 1943, aucun n'était rentré de captivité récemment : Benet est revenu le 11 janvier 1941, plus de deux ans et six mois avant, et il ne peut guère représenter les P.G. qu'il a peu connus. Pinot a été libéré d'Oflag, plus de deux ans avant, en septembre 1941. Mitterrand est entré dès novembre 1941. Etc. Or, ils prétendaient être les seuls à avoir le droit de parler au nom des P.G. De quel droit ?

Il semble que ce "Comité directeur national" n'ait pu se réunir souvent. Barrois, avec ses occupations au Ministère du Travail, son épouse et ses cinq enfants, sa présidence active du Centre d'Entraide aux P.G. de Vichy et de l'Allier, ne devait guère être libre pour les palabres. Et nous pensons qu'il n'avait pas Mitterrand en grande sympathie... Pilven et Benet étaient pris par leurs "jobs" de Vichy. Mitterrand aussi. Bertin (Jean ne les a rejoints que vers septembre 1943, et il fallut l'appui de Pinot, qu'il est allé voir à Paris, pour qu'il finisse par accepter de prendre place dans leur groupe. D'autre part, Pilven fut arrêté par la Gestapo, au domicile de Mitterrand qui n'avait rien de clandestin, 20, rue Nationale,... à Vichy, le 11 novembre 1943. tandis que le 15 novembre Mitterrand s'envolait pour Londres par les voies S.O.E. jusqu'au 26 février 1944. Jusqu'au 11.11.43, Ginette Caillard resta secrétaire à plein temps au Commissariat aux P.G. de Vichy, sous Pinot, puis sous Masson. Elle est la seule secrétaire, que je sache, à aider le groupe Pinot, comme dactylo, et à ses temps libres. Dès le 11 novembre 1943, Ginette, Munier, et Bettencourt, selon le témoignage de Ginette, partirent pour Clermont-Ferrand, où elle trouva du travail et demeura des mois. Apparemment, s'il y a eu "Comité directeur", il ne dura que quelques mois, de juillet 43 à novembre 1943. Mais, si l'on lit bien les récits des uns et des autres, c'était plus des palabres qu'un Comité qui n'avait rien ni personne à diriger. Pilven, lui-même, prouve, en n'en faisant pas mention dans son témoignage paru dans "Dossier P.G. Rapatriés", qu'il n'a pas eu conscience d'avoir fait partie d'un Comité Directeur, alors qu'il connaissait bien Benet et Mitterrand pour avoir été avec eux au Foyer d'Etudiants des Maristes, 104, rue de Vaugirard, à Paris, avant-guerre. Ce n'était pas non plus une "Direction Nationale du R.N.P.G." Pilven s'en serait aperçu. Son témoignage date de 1976, et ce sont des faits, s'ils sont réels, qui ne s'oublient pas.

Les palabres ne s'effectuaient pas en tout repos entre Mitterrand et les autres. Benet ne cache pas que des genres de rappels à l'ordre s'avéraient nécessaires, car il aurait été convenu que ce Comité directeur devait demeurer totalement collégial, sans chef, ni président, ni prééminence, de personne. Or, Mitterrand cherchait à dominer et à dire partout que c'était "le Mouvement Mitterrand", qu'il l'avait créé, qu'il en était "le chef", ce que ne pouvaient tolérer Barrois et Benet, car ils savaient que c'était faux. Mais chassez le naturel, il revient au galop ! Dans son interview, parue dans la Revue "l'Expansion" de juillet-août 1972, Mitterrand, comme ailleurs, et aussi par thuriféraires interposés, n'a cessé de proclamer qu'il était le fondateur et le chef du groupe Pinot, plus tard R.N.P.G., ce qui est absolument faux. Il a tellement agacé Benet que celui-ci fit paraître, dès le numéro d'octobre 1972, de la Revue "l'Expansion", un cinglant rectificatif aux propos de Mitterrand, en déclarant que Mitterrand n'a pas créé le R.N.P.G., et que la direction de celui-ci a toujours été collégiale, sans président. Il ajoute que les uns et les autres n'auraient pas pris le risque du sacrifice suprême, si le R.N.P.G. avait été la création d'un homme. Où est la vérité ? Dans son témoignage de 1977, dans "Dossier P.G. Rapatriés", Benet insiste en déclarant que, si l'un de l'équipe centrale de leur groupe se laissait aller à se présenter, vis-à-vis de l'extérieur, en "patron", ils faisaient vite la mise au point entre eux. Et Benet est tenace, je le connais bien. Mais que ce soit Benet, Mitterrand, ou autre, de leur groupe, que de constructions de l'esprit, que de hiérarchie, qui ne pouvaient exister en fait à l'égard d'autres anciens P.G., pour la quasi-totalité attentistes ! Benet se plaint des palabres entre eux, et là c'est sincère sans doute !

Les résultats pour la Résistance ? Eux qui ne rêvaient que de "rassembler" sur le plan "national" les anciens P.G., et d'abord les P.G. évadés, ne purent, à part de très rares exceptions, que tenter de rajouter une casquette "R.N.P.G." — dont le nom n'existait pas encore — sur la tête d'authentiques Résistants d'autres Mouvements ou Organisations où ils demeurèrent actifs, tout en étant ou ayant été employés dans des Maisons du Prisonnier ou autres organismes de Pétain. Le groupe Pinot, Benet, Mitterrand... ne leur apportait absolument rien pour la lutte, mais faisait croire qu'ils avaient recruté et qu'ils dirigeaient ces Résistants-là. C'est un abus !

Par ailleurs ils avaient continué, de façon directe ou indirecte, leurs relations avec le docteur Ménétrel, l'intime de Pétain, et au Cabinet de Pétain avec Racine, comme avec bien d'autres très pétainistes, car le monde de Vichy restait très restreint et du même acabit, tandis que Chigot cultivait un nommé Jardin, chef du Cabinet de Laval. Drôle de monde qui prétendait être de purs Résistants. Ils iront presque jusqu'à dire qu'ils étaient là comme les Grecs, par ruse, dans le cheval de Troie, pour ouvrir les portes à la Résistance et prendre la ville et l'Etat de Vichy... Pour certains, la duplicité est, non une seconde nature, mais l'essentiel. Hélas, après le débarquement allié en Normandie en juin 1944, il n'y avait pas plus d'anciens P.G. du groupe Pinot, ou R.N.P.G., devenus depuis le 12 mars 1944 M.N.P.G.D., dans la lutte active, que de cheveux sur la tête d'un presque chauve. Dans les maquis de Néronne dans le Cantal, dans le maquis Jean-Pierre en Aveyron, constitués après le 6 juin 1944, excessivement peu d'anciens P.G. venus du R.N.P.G., ni dans les maquis des Landes, des Pyrénées, de l'Aquitaine, etc. Il ne faut pas confondre étudiants, ou réfractaires au S.T.O., et anciens P.G. De même, extrêmement peu d'anciens P.G. se sont engagés, au moment de la libération, dans les Armées de Lattre ou Leclerc. A force de faire prêcher par les présidents des Centres d'entraide, en général très pétainistes, en faveur de l'attentisme, contre les dangers, etc..., c'était le vide ! S'il y eut des anciens P.G. du groupe Pinot ou R.N.P.G., prétendus être "des réserves" pour le jour J., ils sont restés presque tous toujours des réservistes à vie, à distance des combats. Pétain et Laval étaient partis pour l'Allemagne : ces ex-P.G. ne pouvaient les suivre. Mais ils se conservaient pour entrer progressivement en masse dans les Fédérations d'anciens P.G. afin d'y tenter de prendre des postes importants, à la demande de la bande Pinot-Mitterrand. C'était leur revanche, et politique. Nul ne conteste qu'ils aient rendu, pour un certain nombre, des services appréciables dans le domaine social, pour des colis aux P.G., puis lors des rapatriements, et il

faut les en féliciter. C'était sans danger, mais utile. Sans être "fayot" sur le plan militaire, ils n'avaient rien de guerriers ! Telle m'apparaît la vérité. Et que l'on n'en fasse pas des Combattants Volontaires de la Résistance et des militants d'un vrai Mouvement de Résistance ! Les chercheurs et les journalistes honnêtes, après des recherches sans subir d'influence de par leurs tendances politiques ou de camaraderie, se doivent de faire apparaître les faits tels qu'ils étaient, et non des sagas bâties tout autour sur le rêve et l'imagination. Ce n'est pas désunir la Résistance, c'est au contraire défendre son honneur en séparant le bon grain et l'ivraie. Il faut d'abord, pour voir clair, ôter le grain et l'arracher de la paille. Et ce n'est pas aisé, tant il y eut peu de bons grains et beaucoup de poussières jetées sans arrêt comme de la poudre aux yeux.

Comme il ne s'agit pas ici de l'Histoire du groupe Pinot (R.N.P.G. ?), je retiendrai, pour l'Histoire, quelques observations sur deux de ses membres : Maurice Pinot, parce qu'il fut le Commissaire général aux P.G. à Paris et à Vichy, haut-fonctionnaire des gouvernements Darlan, puis, Laval à partir d'avril 1942, et la tête pensante du groupe, d'une part, et, de l'autre, François Mitterrand, parce qu'il a fait beaucoup parler de lui, écrit et fait écrire sur lui, pour se constituer, à sa façon, que je juge très ambiguë, très équivoque, son personnage. Tous deux, comme la majorité de leur groupe, appartenaient, à l'inverse des militants du M.R.P.G.D., à des milieux bourgeois, nantis, sinon cossus, comme bien des adeptes de Pétain, et cela me paraît grotesque et choquant que Mitterrand, et tant de socialistes Lucullus autour de lui, jurent pratiquer depuis tant d'années une politique populaire et sociale.

La politique de fidélité de Pinot et Mitterrand à Pétain est très connue. Comme celle de Jean Védrine, adepte de Mitterrand, qui délègua du Stalag VIII C, à Sagan, le plus pétainiste de tous les camps d'Allemagne dont il était l'homme de confiance adjoint, son homme de confiance principal, à la Délégation Scapini, à Berlin, pour y porter un serment de fidélité à Pétain, revêtu de 33.000 signatures de P.G. français du Camp (Source : Yves Durand, professeur d'histoire à l'Université d'Orléans, spécialiste de l'Histoire des P.G. français en Allemagne de 1940 à 1945). Durand précise que Vichy présentait les P.G. comme les meilleurs agents de sa Révolution nationale et liait ainsi leur sort à sa politique et à la collaboration avec l'ennemi. Les Allemands, en 1941, dirent que leur économie restera debout ou s'écroulera selon que les P.G. français y seront intégrés ou libérés. Durand ajoute que les Allemands se servirent de la position prise par le gouvernement de Vichy et son "service des P.G." pour inciter les sous-officiers à accepter le travail. ("La vie quotidienne des P.G.", Ed. Hachette). De même Vichy accepta, et tous ceux dépendant de lui, dont Pinot et Mitterrand, que de nombreux P.G. français soient envoyés travailler et loger dans les usines de guerre, contrairement à la Convention de Genève et qu'ils soient ainsi soumis à de terribles et meurtriers bombardements alliés, apportant leur concours à la guerre allemande contre leur gré. Sinon Pinot et Mitterrand auraient dû démissionner.

"Objets de la sollicitude du régime de Vichy, les P.G. le furent aussi d'une exploitation politique pour le compte de la Révolution nationale" (*Op. cit.*). Mais j'ajouterais que la sollicitude de Vichy, en dehors de la propagande, était quasi-nulle. Durand : "Cette politique (de Vichy) est fondée au départ sur l'idée qu'après la défaite de la France l'Allemagne a gagné la guerre. Il faut donc accepter... une dépendance durable de la France à l'égard de l'Allemagne nazie victorieuse et pour longtemps maîtresse d'une Europe à laquelle la France aurait intérêt à s'intégrer. Les convictions politiques de bon nombre des hommes de Vichy font d'ailleurs à leurs yeux apparaître le régime nazi comme un partenaire tout à fait acceptable" (*Op. cit.*). C'est ce que j'appelle un crime contre la France, mais aussi contre la République et la Démocratie. Et une trahison à l'égard de la France et des P.G. Les pétainistes des camps de P.G. et de la Mission Scapini ont pour objectif idéal, non de lutter contre les Allemands et le nazisme, mais de mettre en place un encadrement complet de la communauté P.G., Kommando compris, et de placer toute la vie de celle-ci sous le signe du Maréchal. C'est aussi ce qu'écrit Y. Durand et qui me paraît très vrai, sur la politique des pétainistes.

Une preuve de plus pour démontrer combien Pinot s'inscrit dans cette politique générale de Pétain et combien son témoignage dans le "Dossier Rapatriés" de Védrine est faux : dans "Introduction" du n° 10 des "Documents français consacrés aux P.G.", Pinot écrit, et c'est grave : "Les devoirs de la Nation pour ses fils prisonniers sont évidents. Le Maréchal les a maintes fois rappelés. C'est pour préparer leur retour et aider leurs familles que le Commissariat aux P.G. a été créé par lui auprès du Chef du Gouvernement... Que les prisonniers revenus demeurent fidèles à l'esprit des camps et qu'ils sont véritablement les hommes du Maréchal... Dès leur retour les libérés reçoivent une lettre personnelle du Commissaire général (aux P.G.) leur souhaitant la bienvenue au nom du Maréchal et les invitant à passer à la Maison du Prisonnier de leur département..." Ce texte de Pinot date d'octobre 1942. Pinot y témoigne de sa politique et de celle de son Commissariat général de continuer, en France, la politique pétainiste des Camps d'Allemagne décrite par le professeur Durand. En outre, Pinot ment, lorsqu'il déclare que son Commissariat a été créé (en 1941) pour préparer le retour des P.G. : il n'en avait pas les moyens et ne fit rien pour cela. Pour tous les systèmes, Pétain, Scapini et ses équipiers, Pinot et ses adjoints, ont cherché à anesthésier les P.G., les uns dans leurs Camps d'Allemagne, les autres après leur retour en France, dans le culte et dans l'orbite "du Maréchal" qui était le collaborateur des Allemands. Pinot l'indique dans le texte : son Commissariat a été créé auprès du Chef du Gouvernement. Et le chef de ce gouvernement de fait, à partir d'avril 1942, c'est Pierre Laval qui souhaite ouvertement la victoire de l'Allemagne. Les exactions de Pétain et Laval, leurs trahisons à l'égard de la France, n'ont pas eu l'air de gêner Pinot, ni ses collaborateurs, dont était Mitterrand, parce qu'ils n'ont pas un seul moment remis leur démission, sinon à partir du 14 janvier 1943, Pinot à la demande expresse de Laval qui voulait le remplacer par André Masson, une quinzaine d'autres du Commissariat pour se solidariser avec Pinot, mais non pour rompre avec le régime de Vichy.

Pinot et ses amis ont tout tenté pour essayer de faire croire que Pinot avait été révoqué par Laval. C'est un affreux mensonge de plus, mais ils ne sont pas à un mensonge près. Aucun document officiel pour prouver cette révocation. Il est très regrettable que Pinot n'ait pas remis sa démission beaucoup plus tôt, ait même accepté cette fonction de Commissaire aux P.G., en septembre 1941, et ait pratiqué la collaboration pendant quinze mois avec les gouvernements de Pétain et avec Pétain lui-même, sous quelque prétexte que ce soit. Et de même ses collaborateurs. Pinot avait été libéré de son Oflag XI A d'Osterode, en septembre 1941, à la demande de Vichy et avec la bienveillante acceptation des Allemands, ce qui n'est pas un brevet de Résistance dans son Camp, au contraire. A propos de cet Oflag de Pinot, Henri Guérin, Join-Lambert, l'historien Yves Durand écrit : "L'Oflag XI A est celui où s'exerça avec éclat l'influence très pétainiste et "Révolution nationale" du philosophe chrétien Henri Guitton". Guitton sera vite rapatrié, lui aussi, et Pinot lui demandera, en 1941, de préparer la création du Commissariat aux P.G. de Vichy pour la zone sud, celui qui embauchera Mitterrand.

En bien des endroits, les pinces des crabes de Vichy cherchent à capter les P.G. Pinot pouvait-il en être irresponsable ? Ainsi, en gare de Mâcon, lieu de passage de la ligne de démarcation entre les deux zones de France, Polfiet le cite dans son témoignage dans Védrine : "Le discours ci-après était diffusé à chaque passage de trains de Rapatriés : "Le Maréchal... compte sur vous, sur votre ardeur et sur votre foi, pour l'aider dans son œuvre de Rénovation Nationale. Vive le Maréchal — Vive la France". Aussi était-il faux de prétendre que le Commissariat aux P.G., que la Mission Scapini, et leurs collaborateurs, ne "faisaient pas de politique". Comme les Cercles Pétain dans les Camps d'Allemagne, ils pratiquaient une politique constante et cynique en faveur de Pétain et de la Révolution nationale, et donc en faveur de la volonté de collaboration avec l'Allemagne nazie, définie à Montoire en octobre 1940, et de plus en plus appliquée. Si Pinot et ses adjoints avaient été prudents, ils auraient pensé qu'ils préparaient les structures pour un successeur encore plus collaborateur, André Masson, qui dirigera, sans aucun problème majeur, le même Commissariat aux P.G., dans les deux zones, avec les mêmes directeurs de Maisons du Prisonnier et les mêmes présidents des

Centres d'Entr'aide à peu près partout, de janvier 1943 à janvier 1944. Pinot avait préparé le lit de Masson.

Et pourtant il eut l'audace, en retournant partiellement sa veste, d'écrire le 18 septembre 1943, à de Gaulle et à Giraud : "J'ai l'honneur de vous assurer mon entier concours, et celui des organisations qui me font confiance, à l'œuvre de libération et de rénovation dont vous assurez la charge. Je suis certain, ce faisant, d'interpréter fidèlement la pensée de mes camarades P.G. Le million d'hommes qui ont connu ou connaissent encore la dure loi de la captivité sont fermement résolus dans leur volonté de résistance... Ils vous sont plus reconnaissants que quiconque de n'avoir jamais cessé de combattre et d'espérer. Ils aspirent à reprendre la lutte sous votre commandement jusqu'à la victoire finale..." Cette lettre me montre une très grande duplicité. Pinot n'est pas mandaté par les P.G. en Allemagne ni la masse des rapatriés. Il était, bien sûr, dément de penser qu'un million de P.G. ont la volonté de Résistance. Giraud n'avait pas combattu l'Allemagne pendant sa captivité de juin 1940 à son évvasion en avril 1942... Pourquoi Pinot et sa bande n'ont-ils pas combattu encore en Allemagne pendant leur captivité, et en France dès leur retour, les uns comme Pinot et Mitterrand en 1941, les autres en 1942 ? Pourquoi cette basse flatterie à l'égard de Giraud et du général de Gaulle ? Pourquoi ce faux retournement tardif ? Pourquoi Pinot n'a-t'il pas renvoyé à Pétain sa Francisque ? Il restait même, selon Catherine Nay, membre du Conseil de la Francisque composé de douze membres, une élite pétainiste, me semble-t'il ? Il continuait à présenter, comme parrain, des candidats à la Francisque qui faisaient don de leur personne au traître Pétain. En réalité, Pinot n'espérait-il pas un poste pour lui à Alger pour préparer le rapatriement des P.G. ? Car, à partir de sa démission le 14 janvier 1943, il moisissait, retiré en région parisienne et, s'il tirait des ficelles du groupe Pinot, c'était de bien loin. La suite de sa lettre du 18 novembre 1943 prouve qu'il ignorait totalement le nom de R.N.P.G. qui aurait été donné à son groupe. Le chemin de Damas de Pinot n'eut pas de suite.

Le B.C.R.A. m'avait alerté en m'écrivant à la fin octobre 1943 : "A l'arrivée des Allemands en zone libre (le 11 novembre 1942, contrairement à la Convention d'Armistice) une note signé Pinot a exigé de tous les fonctionnaires (ou contractuels) du Commissariat aux P.G. le serment de ne faciliter en aucune sorte les évasions de P.G. et de ne participer en aucune manière aux organisations spécialisées dans ce travail. Il serait très urgent de nous faire parvenir au plus vite une copie officielle de cette décision... Eventuellement une copie en annexe de la formule de serment." Il est certain que le petit atelier d'anciens P.G. existant à Vichy pour aider à ces évasions, sans d'ailleurs d'esprit de Résistance, s'arrêta. La formule du serment était marquée du sceau de Vichy. La lettre de Pinot aux généraux d'Alger prouve ce qu'il voulait faire de son serment à Pétain... Je n'ai jamais pu avoir et jamais eu aucune confiance en Pinot et sa bande, du même acabit. Védrine consacre plus de 120 pages au prétendu "témoignage" de Pinot, dans "Dossier P.G. Rapatriés", soit 70 de Pinot lui-même et plus de 50 de Védrine pour Pinot avec l'aval de Baud, autre Francisque du même bord. Les deux types de textes contiennent trop d'erreurs (?) pour les retenir. Notons des contradictions flagrantes. Pinot déclare qu'il a toujours refusé de faire partie de Comités, alors que Benet, dans son Historique du R.N.P.G., fait de Pinot un membre du Comité national "élargi" du R.N.P.G. Pinot dit qu'il s'est retiré et voulait se retirer davantage en 1943 et 1944. Sa lettre du 18 septembre 1943 à Alger prouve le contraire. En novembre 1943, j'avais eu un entretien seul à seul avec lui auquel je me réfère dans la lettre que je lui ai adressée le 18 janvier 1944, pour évoquer nos conversations sur une fusion entre son groupe et notre Mouvement, car nous ne désespérions pas de les convertir à la vraie Résistance. Pour montrer l'esprit, au reste constant, de la bande de Pinot, je lui disais dans ce mot : "Nous vous demandons de bien vouloir prier vos agents, dans la mesure du possible, de ne pas dire "qu'il faut se méfier du Mouvement Charette, car celui-ci est un arriviste, et que, de toute part, Alger y compris, on s'en méfiait", qu'ils ont reçu en décembre (1943) des ordres de leurs dirigeants de ne pas vouloir de fusion avec nous, et que nos propres agents doivent nous quitter pour aller à votre organisation. Aucune preuve n'a été fournie par vos agents. Chantage.

J'ai entre les mains le récit de la manœuvre citée. Vous veillerez à ce que pareils dires et faits ne se renouvellent plus... Pour ma part, si j'étais une gêne à l'unité et à l'efficacité, je n'hésiterai pas un moment à quitter le Mouvement pour telle autre tâche obscure que je prévois. Je n'ai jamais songé rester jusqu'à la victoire dans un Mouvement de P.G., à plus forte raison dans l'Association des P.G. après-guerre, soit dans la politique... Mes goûts, mon caractère y sont opposés."

En ce qui me concerne, les faits ont été conformes à mes intentions avec droiture. Le ton de ma lettre adressée à Pinot démontre le genre de mensonges et de manœuvres que le M.R.P.G.D., mon Mouvement, et moi, subissons de la part du groupe Pinot. Cela n'a jamais cessé. Ils "résistaient" à André Masson, parce qu'il avait pris la place de Pinot, ils "résistaient" au M.R.P.G.D. et à moi, parce qu'ils nous jugeaient des concurrents pour des places à effet politique, pour l'après-guerre, que nous, nous ne cherchions en rien. Ils s'opposaient pour tenter de se poser, comme certains gamins à l'âge ingrat. Inutile d'ajouter que j'ai eu toujours la confiance totale de Londres et d'Alger, comme de la Résistance en France et du M.R.P.G.D.

De même Pinot, Mitterrand et leur bande n'ont cessé de dire et d'écrire que de Gaulle n'avait pas compris le problème des P.G., qu'il s'en désintéressait, et que Frénay était absolument inapte à Alger, puis à Paris, comme Commissaire aux P.G. Tout cela était faux. Certes, de Gaulle n'a jamais joué à l'égard des P.G. français le cinéma de mauvais goût que Pétain et les siens, dont Scapini, Pinot, et leurs groupes, ont montré. Pour de Gaulle, les P.G. n'étaient pas des pantins, des outils d'une exploitation politique, des hommes auxquels on déclare qu'on les adore, pour les livrer encore plus à la volonté d'Hitler. Ces procédés de Pétain, de ses gouvernements, de leurs collaborateurs, furent ignobles. Certes aussi, de Gaulle n'adressait pas sa photo, comme Pétain, à tous les P.G., et ne faisait pas baptiser "colis de Gaulle" tous les colis qu'il put faire envoyer des Etats-Unis, du Canada, et d'ailleurs, aux P.G. en Allemagne, par la Croix-Rouge. Il ne disposait pas, à Londres, et à Alger, des impôts des contribuables pour financer des envois de paquets. Tous ses moyens étaient destinés à la guerre et à la victoire, donc à une libération plus rapide des P.G. Il ne voulut pas, à ma demande, prononcer d'Alger un discours radiodiffusé adressé aux P.G., ni aux anciens P.G., pour éviter toute démagogie. Mais je puis certifier que lui, fait P.G. en 1916, alors qu'il était blessé gravement au cours d'un assaut, qui tenta cinq brillantes évasions d'Oflag et de forteresse, qui souffrit beaucoup de cellule disciplinaire en Allemagne, et que seule l'Armistice du 11 novembre 1918 libéra, a toujours pensé beaucoup aux P.G. et à leurs familles. Le contraire est un odieux mensonge. Il nomma Frénay commissaire aux P.G., aux Déportés et aux Réfugiés, le 9 novembre 1943, à Alger, comme membre du Gouvernement, pour que Frénay prépare le rapatriement de 2.000.000 d'hommes et de femmes. A ce poste, un ancien P.G. n'était nullement nécessaire, comme ont cherché à le faire croire Pinot, Védrine et Cie, pas plus qu'il n'est indispensable d'avoir été un grand officier d'active pour devenir Ministre de la Guerre, ou ancien détenu pour être Ministre de la Justice. C'est d'une bêtise ! Frénay a, sans doute été choisi par de Gaulle, parce que, officier d'Etat-Major, il s'était montré le meilleur organisateur du plus important Mouvement de Résistance en France, parce qu'il était à Alger et disponible. Parce qu'il représenterait, avec d'Astier de la Vigerie et de Menthon, la Résistance intérieure française au sein du gouvernement. J'avais demandé à de Gaulle, Giraud, et chacun des Ministres du Gouvernement d'Alger, la constitution de ce Commissariat-Ministère aux P.G. et Déportés, lors de ma mission à Alger en août-septembre 1943, et j'avais obtenu l'accord de tous. Je n'étais en rien candidat à aucun poste, sinon de revenir le plus tôt possible, avec plus de moyens, en France, au M.R.P.G.D., encore quelques mois, en attendant une mission d'action militaire immédiate. Je n'avais pas proposé Frénay que, cependant, je connaissais assez bien dans la Résistance, mais que je trouvais trop enclin à écouter les "baratins" de Mitterrand sans aucun contrôle. A tel point que Frénay, toujours épris de fusionnisme aiguë, souhaila, après avoir vu Mitterrand à Alger en décembre 1943, que le groupe Pinot fusionne avec mon Mouvement, le M.R.P.G.D., et qu'à la tête il y eut un comité à trois : Pinot, Mitterrand et moi. Puis seulement

Mitterrand et moi. Sur place à Alger à ce moment, Mitterrand influençait beaucoup Frénay... Or, je ne voulais la fusion que sans Pinot et sans Mitterrand, ceux-ci étant remplacés par un autre de la bande Pinot. Frénay écrivit à Pinot le 29 décembre 1943 une lettre que Mitterrand lui apporta, après le 26 février 1944, où Frénay demandait à Pinot de se retirer. J'avais insisté auprès d'Alger où la règle voulait qu'aucun Ministre ou Haut-Fonctionnaire de Vichy ne puisse obtenir de poste important dans les organisations de la libération.

Le témoignage de Pinot dans l'ouvrage de Védrine déclare qu'il n'avait pas d'allégeance au régime de Vichy en place, lorsqu'il était Commissaire aux P.G., alors que tous savent que les Ministres et lui devaient obéir "aveuglément" à Pétain, en inconditionnels. Pinot veut faire croire qu'il assumait la défense d'un million et demi de P.G. en Allemagne, alors que ce n'était ni son rôle ni son pouvoir, et il dépendait directement du Chef du gouvernement, c'est-à-dire de Darlan pendant sept mois, et de Laval pendant neuf mois. Pauvres P.G. ! Pinot a beau écrire que Pétain "avait su gagner le cœur de l'armée captive", ce qui est un faux énorme, quand Pétain était un des principaux responsables de la défaite de nos Armées en 1940, parce que "sous la pression des vainqueurs de 14-18, et notamment celles de Pétain et de Weygand, le Haut Etat-Major français s'obstinait à maintenir à l'Armée française une structure désuète et un armement périmé", selon Pinot, exact dans ce domaine. Pourquoi, donc, Pinot a-t-il été un très grand fidèle d'un vieillard sénile qui s'était si gravement trompé ? Et il le savait sénile de 1941 à 1944. A ce point, c'est triste et dangereux, car Pinot était bien informé.

François Mitterrand me ferait mourir de rire depuis notre premier entretien, en janvier 1943, à Lyon, si, selon moi, il n'avait été le responsable de tant de dommages pour la Résistance, pendant la guerre, et, depuis, pour la France. J'ai le droit aussi à "ma part de vérité". Je l'exposerai sans haine, de bonne foi, et pour l'Histoire, non pas sous la forme de faux lyrisme ou de cabotinage qu'il emprunte souvent, mais à l'aide de faits indiscutables. Il a mis plus de quarante ans à se créer une légende dorée contraire à la vérité pour servir sa stricte ambition personnelle. Sans mégarde, par insouciance, par ignorance, par faux respect de sa majesté, ou, au contraire, par esprit partisan, des média ont orchestré ses paroles et ses écrits, sans aucun contrôle auprès de sources sûres et probes. Depuis des années, ses collaborateurs organisent les déplacements presque quotidiens de leur patron en accord avec une meute de spécialistes de la télévision et de journalistes, pour qu'il crève l'écran et paraisse à la une des journaux, afin d'obtenir une publicité pour leur idole aux frais des contribuables. C'est dément !

Je connais fort bien Mitterrand. Nous nous étions tutoyés et appelés par nos prénoms ; comme beaucoup d'anciens P.G. Et je connaissais fort bien le général de Gaulle puisqu'il était le frère de ma mère. En toute franchise et impartialité, je n'ai jamais trouvé le moindre point commun entre eux, mais au contraire des divergences essentielles. Aussi Catherine Nay, dans sa biographie de Mitterrand, a-t-elle tort de romancer en s'imaginant que, sans doute, une amitié aurait pu naître entre de Gaulle et Mitterrand, lorsque celui-ci rendit une visite à de Gaulle, en ses bureaux de la villa des Glycines, en décembre 1943, à Alger. C'est injurieux pour le général qui s'y connaissait en hommes. C'est étonnant : le premier jour où j'ai vu Mitterrand en janvier 1943, j'ai été très hostile à son genre de "look" et à son être : peut-être en raison de mes études approfondies en psychologie, caractérologie, et pathologie ? De Gaulle, qui aimait juger par lui-même, et recevait volontiers les arrivants de France, eut, en décembre 1943, la même réaction. Rien d'étonnant !

Mitterrand était le canard de sa famille, et ses idées lui tenaient lieu de loi selon sa cousine Lolotte, citée par Catherine Nay. Il y a toujours eu autant de différence entre de Gaulle et Mitterrand qu'entre un grand homme et un "tout petit", comme disait Gaston Defferre de son concurrent socialiste. Ce que voulait de Gaulle, c'était la libération et la grandeur de la France dans le cadre d'une nouvelle Europe après la défaite de l'Allemagne et du nazisme. Mitterrand, on dirait qu'il regarde toujours son nombril, en déclarant sans cesse : "Je.. Je.. Je.. Moi.. Moi..". Certes, de Gaulle et Mitterrand ne se ressemblaient pas. Autant Mitterrand fut un élève très

moyen, assez piètre en maths, en sciences, en anglais, et obligé de redoubler sa première après deux échecs au baccalauréat ; autant de Gaulle fut un très brillant élève, surdoué en tout, maths, sciences, grec, latin, français, histoire et géographie, allemand, à tel point qu'à quatorze ans et demi il n'eut pas l'autorisation de se présenter au bac, et entra en maths-élem, avant de passer ses bacs de première, maths-élem, philosophie. Il eut beaucoup de succès à l'entrée à l'École de Saint-Cyr, très difficile à cette époque ; puis à l'École de Guerre, et à l'École des Maréchaux. Mitterrand, et c'est un comble pour un futur chef des Armées, aurait été antimilitariste, lorsqu'il était étudiant, et fut recalé à sa Préparation Militaire Supérieure. Il ne suivit, ni le Peloton pour devenir aspirant, ni celui des sous-officiers. Il se planqua comme secrétaire pendant tout son service militaire. Depuis 1934, Hitler et l'Allemagne organisaient une puissante armée, au moral élevé, en face de Français déliquescents, rendant la France à la merci de l'Allemagne pour l'invasion de notre pays, son occupation, et la capture de son armée comme P.G.-esclaves. Si peu que ce soit, des gens, comme Mitterrand, ne sont-ils pas, même à leur petite place, responsables de notre défaite de mai-juin 1940 ? Une légère blessure dans le dos, en juin 1940, n'y change rien pour Mitterrand. Il ne faut connaître, ni de Gaulle, ni Mitterrand, pour croire qu'ils auraient pu être "ami-ami".

Par contre, Catherine Nay a-t-elle raison d'écrire qu' "à s'en tenir aux seuls écrits ou aux seuls discours de F. Mitterrand, bien malin qui pourrait dégager quelque certitude... Il porte en lui... des vérités contradictoires". Mais pour lui, qu'est ce que des vérités ? L'opportunisme..., l'intérêt personnel politique..., plus que le côté poétique, quoique "Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles, il va de fleur en fleur et d'objet en objet". Il a viré de l'ultra-violet jusqu'au proche infra-rouge, et reprendrait, peut-être, le chemin inverse, pour satisfaire son ambition. Les communistes doivent penser qu'il n'est pas à un retournement de veste près. Personne ne sait, même pas lui-même, vers quelle idéologie il se tournera demain. Comme une girouette sur un toit. Le plus drôle, c'est que les pétainistes, Francisques de Pétain, comme lui, qui ont donné leur vie, de même, à Pétain, et la clientèle qui ramasse les miettes de sa table, le suivent comme des biques-boucs, aveuglément, sans réflexion ou opinion personnelles. Un troupeau, pas franc du collier, le suit... On louvoye. Il faut profiter de la naïveté des Français et des Françaises, qui croient aux belles promesses ; Mitterrand et ses amis n'en sont pas avarés. Sans le sursaut, ils nous auraient conduits au déclin national. Hélas !

De même que Pétain et les pétainistes ont cru, peut-être bêtement, jouer double-jeu avec Hitler, en se faisant rouler par lui, comme ils l'ont reconnu, mais trop tard, de même trop de Français se sont englués dans ce que tant de journaux et revues appellent la duplicité de Mitterrand. Auprès de Pétain, en tant que Francisque, il avait été à bonne école. Et, comme Pétain, Mitterrand adore se faire cabotin, être applaudi, jouer son cinéma...

Certaines personnes mentent comme elles respirent. Et d'autres, béates, la bouche ouverte, les croient et les suivent. Mais Pétain et son complice Laval ont été condamnés à mort par la Justice de la France ! Quoiqu'il en soit, par respect pour nos lois et par éthique personnelle, je n'attaquerai, ni n'offenserai, ni n'injurierai, personne, dans cet ouvrage, ni l'actuel président de la République, ni quiconque. A part pour confier à la Justice de notre pays le soin de fustiger Mitterrand pour sa diffamation à mon égard, en 1972, ce qui lui a valu d'être condamné pour ce délit pénal, de régler 2.000 francs d'amende et de me verser 10.000 francs de dommages et intérêts, et en outre les intérêts de retard, ainsi que les frais d'insertion de sa condamnation dans trois journaux de mon choix, dont "Le Monde", je n'ai pas voulu polémiquer avec Mitterrand et ses thuriféraires lors de ses attaques répétées et de ses contre-vérités, pendant près de 45 ans. Tout cela vient de trop bas et demeure trop faux pour m'atteindre. En échange, mon objet, ici, n'est pas le pamphlet, mais le rétablissement de ce que je crois, de bonne foi, avec sincérité et probité, comme l'a été ma vie, être la très stricte vérité de l'Histoire. Ceci m'est d'autant plus aisé que je n'ai jamais eu la moindre ambition politique personnelle ou partisane. Mais il faut être franc !

Jean d'Ormesson, dans son article "Portrait d'un joueur" dépeint bien Mitterrand (Figaro-Magazine) : "Mitterrand, après avoir rejeté le parti communiste, l'a hissé au pouvoir (et) laisse maintenant entendre, à mi-voix, en affirmant le contraire quelques instants plus tard, que son sort, malgré tout, n'est pas lié au parti socialiste..." "Chacun sait que Mitterrand n'a aucune conviction. Il est même douteux qu'il ait une opinion. Il voulait le pouvoir." Et, dans un autre article, d'Ormesson écrit : "Sinon, Mitterrand ne pourra pas s'étonner d'être suspecté, une fois de plus, de dissimulation et de double-jeu, ou, pour parler le langage de Joxe, de "coups fourrés" et de "coups tordus". En tant qu'agent du B.C.R.A., mon devoir, pour notre Service de Renseignements, avait été de mettre en garde contre lui. Jean Bothorel met en avant "l'art consommé de comédien" de Mitterrand. Et le Ministre de la Culture, François Léotard, déclare : "Que François Mitterrand choisisse sa casquette. Je constate qu'il en change tous les quinze jours... Je lui reproche de faire croire aux Français qu'il veut les réunir au moment même où il les divise." Pour Bothorel, Mitterrand, égale artifices de tréteaux." Catherine Nay écrit que "pour animer un parti comme le Parti Socialiste, il faut savoir l'impressionner, lui faire du théâtre, mais, avant tout, jongler par-dessus les têtes. Et, dans ce registre, Mitterrand est inégalable" (*Op. cit.*).

Michel Droit précise : "La manipulation des chiffres, c'est-à-dire les bilans et les statistiques, n'a jamais semblé poser de trop graves problèmes de conscience à la gauche... Diminuer trompeusement le volume du déficit budgétaire... Manipulations... En décembre 1984, la Cour des Comptes... découvrit que la Rue de Rivoli (Ministère des finances) avait purement et simplement escamoté 20 milliards de dépenses... Sur le front des entreprises nationalisées, on ne cesse davantage de camoufler, de tromper. Le président de la République donne d'ailleurs l'exemple... Leurre et mensonge... C'est probablement lorsqu'il rend publics les chiffres du chômage que le pouvoir (socialiste) se surpasse dans le double domaine du leurre et du mensonge... C'est gravement abuser le pays que d'ainsi lui mentir..."

Est-ce l'école de Laval de 1942 à 1944 ? La contre-vérité est-elle pour F. Mitterrand une seconde nature ou sa vraie nature ? Les historiens de la Résistance des anciens P.G. en France devront se pencher, avec impartialité, sur ce problème essentiel. Tout ce qu'il a dit et écrit sur "sa Résistance" sous l'occupation, et ce qu'on a écrit sur lui à son avantage, n'est-il que mensonge, leurre, bluff ? Les historiens doivent poser le problème, soit seuls, soit en commission de sages. Pour moi, sans preuve de sa Résistance, quoique j'ai été soumis à tant de séduction de sa part et de la part de ses complices, au point de croire parfois à des velléités de Résistance de sa part, je dois conclure qu'en conscience rien ne me permet d'affirmer que F. Mitterrand ait été un vrai, un pur Résistant, c'est-à-dire quelqu'un qui a risqué sa vie pour la consacrer à lutter contre l'ennemi allemand, le nazisme, et le pétainisme collaborateur, entre l'Armistice de 1940 et la fin de l'occupation allemande de la France en 1945. Il faut être loyal !

Quand Mitterrand aurait-il été Résistant ? Il trompe lorsqu'il écrit dans "Ma part de Vérité" : "Rentré de captivité en France, je devins résistant sans problème déchirant." Or, il est revenu le 10 décembre 1941, en partant de Moselle. Poivre d'Arvor, lorsqu'il était journaliste des informations, sur Antenne 2, a même dit que Mitterrand était allé à Londres pour la Résistance en 1941, et c'est faux. La Télévision, en 1981, probablement informée par des amis de Mitterrand à l'Elysée ou par l'Agence France-Presse, c'est-à-dire désinformée, a déclaré que F. Mitterrand avait fondé le Mouvement de Résistance des P.G. en 1942, et c'est encore faux, d'autant plus que ce nom est celui de mon propre Mouvement où nous n'aurions pas accepté Mitterrand. Mitterrand est obligé d'avouer dans la Revue "l'Expansion" de juillet 1972, que, depuis son retour de captivité en Allemagne et en Moselle, donc depuis décembre 1941, jusqu'en novembre 1943, il a continué à avoir une vie officielle, puisqu'il était dans un service public avec un grade modeste. En fait, il est entré au Commissariat aux P.G. de Vichy, à Vichy, comme chargé d'information sur les Maisons du Prisonnier et les Centres d'Entr'aide (C.E.A.) aux P.G., en zone sud. A mon sens, c'était aussi une mission de propagande en faveur de la politique de son Commissaire Pinot, et donc pro-Pétain. Il est resté à ce poste à plein temps,

obtenu par piston, et ce jusque vers le 15 janvier 1943. Pinot ayant démissionné à la demande de Laval, qui désirait le remplacer par un ancien P.G. plus proche de lui, Mitterrand démissionna à son tour, ce qui n'eut aucune influence, ni sur le Commissariat, ni sur les Maisons du Prisonnier, ni sur les C.E.A. Grâce à d'autres pistons, Mitterrand entra presque immédiatement à la Délégation à la Jeunesse, aussi à Vichy, et toujours à un poste modeste. Il y demeura jusqu'à son départ pour Londres et Alger le 15 novembre 1943. Jamais il ne lui vint à l'idée de démissionner pour se révolter contre la politique lâche et inhumaine de collaboration du tandem au pouvoir Pétain-Laval, qui pourchassaient les juifs et les apatrides, les Résistants et les communistes, pour les livrer à la mort dans les bagnes nazis dont nul n'ignorait l'existence et la puissance de mort. Non seulement Mitterrand ne démissionnera pas par esprit de Résistance ou pour défendre les droits de l'homme, mais il s'incrusta dans Vichy en sollicitant et en obtenant, récompense des dévots de Pétain, sa Francisque, ce dont nous reparlerons. Ni P.G. en Allemagne, ni en France, il ne donna beaucoup de sa vie pour la Résistance, ou pour la France, malgré les victoires soviétiques en Russie et celles des Alliés en Afrique du Nord. Vichy doit le faire surveiller comme tout candidat à la Francisque, et Mitterrand n'aurait pas reçu attribution de cette faveur (il faut être juste) s'il avait été un peu Résistant et s'il n'avait pas été courtisan du pouvoir de Vichy. Jusqu'au 15 novembre 1943, il n'était nullement clandestin, ou hors-la-loi, puisqu'il allait à son bureau comme tout contractuel de Vichy et habitait, pignon sur rue, 20, rue Nationale, à Vichy, au su et vu de tous, dans une chambre à son nom. Le pseudo de "Morland", qu'il s'est donné, ne correspondait à rien et fut unique, ce qui n'était pas l'habitude des vrais Résistants obligés de changer de noms, et puis une hirondelle ne fait pas le printemps, pas plus que l'habit ne fait le moine. Si Mitterrand avait été un vrai Résistant dans le milieu des anciens P.G., on l'aurait su.

Catherine Nay, sans doute influencée, et surtout par l'Elysée, s'est complètement trompée en croyant que Pinot avait été révoqué par Laval et que Mitterrand avait été un vrai et authentique Résistant, d'où elle a brodé autour de ce thème, mais dans l'erreur. Et pourtant elle écrit qu'il est "un homme double". Elle croit qu'il ne va pas tarder à imposer son ascendant et qu'il émerge. Mais prendre pour source Jean Védrine, en histoire, pour moi, ce n'est pas valable. Il a tout fait pour aider Mitterrand à se fabriquer une statue de Commandeur de la Résistance, parce que, justement, il n'en existait pas même le matériau, ni une poussière, et Védrine a agi de même pour lui-même.

Mitterrand dit à "l'Expansion" en juillet 1942 qu'il avait "fondé le premier groupe d'évadés", mais c'est faux. Ailleurs, il dira que Mauduit, à Montmaur, dans les Hautes-Alpes, a constitué en 1941, le premier maquis de France et le premier groupe de P.G. évadés, ce qui est aussi faux. Fric, à Clermont-Ferrand, a regroupé, un des premiers, des P.G. évadés, dès 1941, à un moment où Mitterrand, rentré d'Allemagne, se reposait à Saint-Tropez... Au reste, nous l'avons dit, les Allemands ne recherchaient pas les P.G. évadés, sauf délit de droit commun. L'histoire de Mitterrand, dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, relève de l'affabulation. Il ne cite nulle part, au reste, le nom de ces évadés recrutés par lui dans un groupe qu'il aurait fondé. C'est pour les gogos. De la fable. Le côté cabotin.

De même, il est absolument faux que Mitterrand, comme il le déclare à "l'Expansion", ait créé le Centre d'Entr'aide des P.G., avec Louis Devaux, en 1943, et avec Etienne Gagnaire. Ce qu'il dit est nébuleux comme lui. Il n'a aucune précision dans son esprit et dans ses propos. Qu'il indique où, quand, dans quelle ville ! Devaux vivait à Paris, et Gagnaire à Lyon, sans se connaître avant la libération de Paris. Mitterrand ne veut que se mettre en avant.

Tantôt Mitterrand et son groupe affirment que Mitterrand est parti, en mission, pour Londres et Alger, mandaté par son groupe, tantôt qu'il a pris seul cette décision sans en référer aux autres, même à Pinot.

Dans "Ma part de vérité", Mitterrand ne parlera pas de son Vichysme, de son don de sa personne à Pétain, car qu'est-ce que la vérité pour lui ? Il y écrira, par contre, ce qui est

diffamatoire, que de Gaulle, rentré à Paris (en fin août 1944), avait eu pour règle d'écarter les dirigeants de la Résistance intérieure, et c'est un mensonge : Frénay restait Ministre des P.G. et Déportés, lui, l'ancien Chef de "Combat" et un des anciens chefs des M.U.R. : Tillon, ancien chef des F.T.P. et communiste, était ministre ; Bidault, ancien président du Conseil National de la Résistance, devenait le Ministre des Affaires Etrangères, etc. Moi, à force d'avoir lu, entendu, vu Mitterrand, je ne puis rien croire de ce qu'il dit et écrit... Il est sûr que, comme trop de Français, Mitterrand ne sait pas, parce qu'il n'a pas connu et, à plus forte raison, vécu la Résistance, à mon sens.

Il est très regrettable que trop d'écrivains et de média ne contrôlent pas auparavant ce qu'ils vont dire ou écrire, comme si cela n'avait aucune importance. Même Noguères, dans son Histoire de la Résistance, commet de nombreuses erreurs concernant le M.R.P.G.D., mon Mouvement, le groupe Pinot et la Résistance ; ainsi écrit-il que Mitterrand a dirigé lui-même la Région de Toulouse et confia la Haute-Auvergne à Jacques Paris (Aimé), ce qui est totalement inexact. Pourquoi Noguères ne s'est-il pas informé auprès de moi ? Bien des gens refusent d'examiner la vérité en face et d'en tirer les conclusions qui s'imposent à toute personne honnête. Certains s'imaginent que des conflits de caractère ou de stratégie s'opposaient entre des hommes au détriment de la Résistance : c'est une vue fausse du problème, puisqu'il s'agit, non d'une rivalité, comme a cherché à le faire croire Mitterrand, entre mon Mouvement de Résistance, le M.R.P.G.D., et son groupe Pinot fidèle à Pétain et hostile à la Résistance, même si, par duplicité, ils voulaient auprès de certains se faire passer pour Résistants, quand les Soviétiques étaient vainqueurs sur tous les fronts, aux frontières de la Pologne. L'excuse de beaucoup est de ne pas connaître la Résistance et son Histoire authentique.

Mitterrand, nous l'avons montré, ne put se consacrer à la Résistance, parce qu'il était contractuel de Vichy, à plein temps, jusqu'à son départ pour Londres le 15 novembre 1943. Et comme il ne lutta pas, non plus, contre l'ennemi allemand et le nazisme, lorsqu'il était à Londres et à Alger, il ne fit, selon moi, bien placé pour le savoir, aucune Résistance jusqu'à son retour en France, seulement, le 26 février 1944, car, hors de France, il refusa de s'engager sur un front tel que celui d'Italie. Revenu à Paris fin février 1944, ce ne fut même pas la onzième heure pour lui. Il eut sans doute quelques réunions de palabres avec ses amis de la Francisque et autres, mais sans lutte.

Une autre trajectoire l'inspira. Il rencontra son ami Pelat (Patrice) chez Madeleine Gouze, la future Christine Gouze-Rainal. Il y aurait regardé la photographie de Danielle Gouze, sœur de Madeleine, et voulut voir Danielle, et l'épouser. Au lieu de s'occuper de la fusion des trois organisations à base de P.G., pour la Résistance et le proche débarquement en Normandie, Danielle fut sa grande idée. Elle dut venir de Cluny à Paris. Un dîner chic fut organisé chez Beulemans, grand restaurant du boulevard Saint-Germain, à Paris, avec Danielle, Madeleine, Pelat, et Mitterrand. Aucune Résistance vraie dans tout cela ! Aucune clandestinité non plus ! Si Mitterrand avait été un chef ou un grand Responsable d'une authentique organisation de lutte contre les Allemands et les collaborateurs du nazisme, ce ne serait pas sérieux, mais grave et criminel.

Eut lieu le 12 mars 1944, à Paris, chez Goës, militant du M.R.P.G.D., la fusion tant désirée par Frénay et par le groupe Pinot, qui n'apportait rien au M.R.P.G.D., sinon des ennuis. Puis, comme l'écrit Roger Gouze, dans "les Miroirs parallèles", alors qu'il est le frère de Madeleine et de Danielle : "François Mitterrand connaissait la ville (Cluny) pour s'y être abrité chez mes parents (pour Roger Gouze, c'est là qu'il rencontra Danielle, ce qui contredit Catherine Nay) lorsqu'en 1944 sa vie de résistant (l'auteur du présent livre doute de la vie de résistant de Mitterrand) était devenue impossible à Paris"... Pour moi, qui étais un hors-la-loi total, Paris et ses banlieues convenaient beaucoup mieux que Cluny pour exercer des activités de dirigeant de la Résistance et trouver des logements clandestins, d'autant plus que les deux maisons des parents Gouze avaient été, en 1943, l'objet de la visite de la Gestapo après l'arrestation de

Berthie Albrecht, l'adjointe de Frénay. Frénay et Berthie avaient logé dans la plus petite maison dans le jardin des Gouze, celle où, probablement, s'abritait Mitterrand. Il devait revoir souvent Danielle qu'il épousa le 28 octobre 1944 à l'église Saint-Sulpice à Paris... Il est vraisemblable que, par prudence, Mitterrand ne reçut que très peu de visiteurs, au moins appartenant à la Résistance, chez les Gouze, à Cluny, d'autant plus que le père de Danielle était fiché comme franc-maçon notoire, écarté de son métier d'instituteur par les lois de Vichy. Mais Mitterrand n'a jamais été à une contradiction près ! D'autre part, les Régions du M.N.P.G.D., et leurs maquis, se sont plaints parce qu'ils n'avaient jamais reçu la moindre visite de Mitterrand entre la création du M.N.P.G.D., le 12 mars 1944, et la libération de la France. Avant novembre 1943, Mitterrand, quoique, surtout fixé à Vichy, selon l'Historique de Benet, voyageait un peu, tel le furet, (pour se pousser) : il est passé par ici, il passera par là. Puis, à la mi-mars 1944 jusqu'à la proche libération de Paris, il ne quitte plus guère sa tanière douillette de Cluny. Est-ce de la Résistance ?

Il faut dire que la fusion du 12 mars 1944 a été ratée. Pinot a écrit qu'il s'était retiré de son groupe lorsque, à ma demande, Frénay l'a prié, par lettre, et de façon très nette, de s'écarter. Pinot dira que cela a facilité l'ascension de Mitterrand. Le Moign', le dirigeant zone sud du M.R.P.G.D., promu membre du comité directeur national et secrétaire général du M.N.P.G.D., est prisonnier de la Milice qui l'a tellement torturé qu'il devra se reposer pendant des mois après son évasion. Dechartre, qui a été dirigeant zone nord du M.R.P.G.D. jusqu'à son arrestation par la Gestapo en août 1943, puis libéré après trois mois, et Benet, le principal organisateur du groupe Pinot en zone sud, tous deux membres du comité directeur national du M.N.P.G.D., s'en éloignent, et de Mitterrand, dès avril 1944 et partent pour l'Algérie, par les Pyrénées, comme je l'avais fait un peu avant eux. Ils ne reviendront qu'après la libération de Paris et de la plus grande partie de la France. Bourgeois, responsable zone nord du M.R.P.G.D., assura en partie les fonctions qu'aurait eues Le Moign' au comité directeur du M.N.P.G.D., mais de loin. Bonnet, dit Moulin, qui succéda à Dechartre, comme membre du comité directeur du M.N.P.G.D., a toujours été loin de toute Résistance très active en France. Paumier, dit Delarue, communiste, qui représente son Mouvement, le C.N.P.G., au comité directeur du M.N.P.G.D., partit définitivement presque aussitôt chez les F.T.P. en Bretagne, et Bugeaud, dit Poirier le remplaça, mais il n'est rentré de son Stalag que très tard. Marcel Barrois et Jean Bertin, anciens du comité directeur (?) du groupe Pinot, sont arrêtés par la Gestapo à Paris, le premier, fin avril 1944, le second, le 1<sup>er</sup> juin 1944. Pilven, du comité directeur du même groupe, et non-ancien P.G., a été arrêté lui par la Gestapo dès le 11 novembre 1943. En fait, il ne reste plus personne. Les Régions et les maquis, d'eux-mêmes, sont devenus autonomes. Telle est la stricte vérité. La mission que Mitterrand prétend avoir reçue, signée par de Gaulle, Giraud, d'Astier de la Vigerie, Soustelle, mais que personne n'a jamais vue et que je n'ai pu trouver dans les Archives idoines, ou bien n'existe pas en dehors de l'imagination de Mitterrand, ou, de toutes façons, n'a pas été effectuée sur le plan de la Résistance. Au reste, si Mitterrand avait reçu une telle mission, personne ne comprendrait pourquoi il aurait déclaré que "de Gaulle avait voulu le tuer" (Catherine Nay, *op. cit.*), ce qui n'est pas de la noblesse et de la générosité du général de Gaulle, ou que des ordres avaient été donnés pour qu'il ne puisse quitter l'Algérie. C'est illogique et insensé. Personnellement, à moins de preuve contraire, je pense que tout cela est à ranger dans les nombreuses billevesées de Mitterrand qui fantasque souvent. Il se croit poursuivi de partout, mais, s'il le dit, il passe à travers les balles et les flammes comme un météore que tous doivent admirer : c'est son seul but. Souvenirs transposés de la littérature du Moyen-Age ? Si Mitterrand avait obtenu une telle mission, revêtue de ces signatures, il n'aurait pas dû s'échapper d'Algérie par piston, soutirer à Joséphine Baker, alors au Maroc, un siège, en douce, dans l'avion de Montgomery se rendant en Grande-Bretagne, puis se voir refuser une place sur l'un des avions réservés au transport des agents français en mission pour rentrer en France. Et il fut obligé de s'adresser, à nouveau, comme pour venir de France en Angleterre, aux Services Secrets britanniques, S.O.E., du colonel Buckmaster, qui le fit embarquer le 26 février 1944 sur une vedette vers la Bretagne, après deux mois d'attente à se morfondre à

Londres. Mitterrand a trop tendance à voir autour de lui des complots, des cabales, dont il serait la petite victime, mais simplement pour prouver qu'il triomphe de tous et de tout, même du général de Gaulle. Connaissant mieux de Gaulle que Mitterrand ne le connaît, je peux dire que, si le général avait donné l'ordre de garder Mitterrand en Algérie, celui-ci, malgré des problèmes possibles avec les pétainistes devenus giraudistes à Alger par besoin, n'aurait pas quitté Alger.

Catherine Nay a raison d'écrire qu' "à s'en tenir aux seuls écrits ou aux seuls discours de F. Mitterrand, bien malin qui pourrait dégager quelque certitude". Manque de formation scientifique, ou gréco-latine, ou historique, pour avoir l'esprit d'exacitude, de précision et de rigueur ? Mais le goût théâtral de la jonglerie ? Et il mélange souvent ses pédales... Au Congrès des Hommes de Confiance des Stalag, à Paris, après l'Armistice, il interviendra pour se pousser et déclarera que le M.N.P.G.D. a pris naissance aux environs de mai ou juin 1942, alors que tous savent qu'il n'est né que le 12 mars 1944. Et il a ajouté, ce qui est totalement faux, que "dans le même moment, à peu près, trois petites cellules d'hommes ont commencé leur recrutement dans la Résistance : le C.N.P.G., le R.N.P.G. et le M.R.P.G.D.". La vérité est que le M.R.P.G.D. a été fondé en France le 15 mars 1942, et il était d'emblée en totalité Mouvement de Résistance ; le groupe Pinot, sans être Résistant, à part quelques exceptions, resta attentiste et vichyssois ; le C.N.P.G. fut lancé par Paumier en octobre 1943, ce qu'il écrit. Pourtant, lorsqu'il parle ou écrit, je ne crois pas que Mitterrand soit ivre, mais trop souvent tout se passe comme s'il l'était, parce qu'il boit ses paroles en improvisant, sans les entendre et sans contrôle de lui. A plus forte raison est-ce très grave s'il mentait sciemment et lorsque ses collaborateurs mentent pour lui. Ainsi Védrine dit qu'en quelques mois Mitterrand est devenu le premier parmi nous et qu'il ne retrouve plus dans sa mémoire le titre de président parfois accolé à son nom. Parce que c'est faux, et Benet tient à l'écrire dans son Historique du R.N.P.G. Mais Védrine est l'un des lèche-bottes de Mitterrand, plus que d'autres encore, comme il l'a été pour Pétain. Même Asmodée, très mal informé, désinformé même, probablement par l'Elysée, écrit dans le Figaro du 30 juillet 1981 que Georges Beauchamp (Rosenfeld), que Mitterrand fit nommer en 1981 au Conseil Economique et Social, retrouva Mitterrand dans la Résistance en 1942, et ils ne se quittèrent plus, lui devenant le chef de cabinet de Mitterrand dans les gouvernements de la IV République : il est faux que Beauchamp et Mitterrand se retrouvèrent dans la Résistance en 1942, et pour cause. Dans son "témoignage" paru dans "Dossier P.G. rapatriés" de Védrine, Beauchamp n'apparaît pas comme ayant été P.G. et déclare qu'il a rencontré Mitterrand grâce à Benet et à Bertin fin 43 début 44. Or, à cette date, Mitterrand était à Londres et à Alger du 15 novembre 1943 au 26 février 1944, puis à Cluny... Quand disent-ils et écrivent-ils la vérité ? Il faut être exact !

Comme il faut le penser, de même que Mitterrand a collectionné, depuis des dizaines d'années, des documents contre ce qui lui paraît un danger possible pour lui ou une possibilité de se faire valoir, de même il s'est fait fabriquer toutes sortes d'attestations de Résistance. Les vrais Résistants, eux, n'en ont jamais eu besoin. Lui, si. A tel point que j'ai découpé une page entière de publicité parue dans un magazine de très grand tirage, le 7 février 1981, à la veille des élections présidentielles, et il y avait de quoi faire annuler ces élections pour faux et usage de faux. Sur une pleine page (coûteuse), la photo en gros plan du visage de Mitterrand et ces mots : "Mitterrand, c'est un combattant de la Résistance, comme moi. Dans ces circonstances dramatiques il a exprimé son refus du facisme et du renoncement. Et je sais que ce caractère est profondément ancré en lui." Signé Amiral Antoine Sanguinetti. Je ne sais si cet amiral fut Résistant, combattant de la Résistance pendant l'occupation allemande en France. Je sais que son frère Alexandre fut un grand combattant de la Résistance et dut subir une grave amputation à la suite de ses combats, avant de devenir le secrétaire général de l'U.D.R., le groupe parlementaire gaulliste. La publicité de l'amiral Sanguinetti peut provoquer confusion, en faveur de la pseudo-résistance de F. Mitterrand, qui, à mon sens, n'a pas existé au sens où l'on entend la lutte contre l'ennemi allemand, le nazisme, et le régime de collaboration de Pétain. Manipulé l'amiral ?

Le journal "le Monde" du 28 septembre 1972, publie un communiqué des parlementaires anciens combattants de la France Libre appartenant à l'U.D.R. où ils écrivent qu'il y a des socialistes de brocante, tel F. Mitterrand, "qui fut associé pendant la période d'occupation nazie à l'action du gouvernement de Vichy. Honoré au point de recevoir la Francisque d'honneur, hochet suprême accordé en reconnaissance de ses services éminents. Il lui sera toujours dénié par les "Français Libres" le droit de porter la moindre appréciation sur eux". Et Alexandre Sanguinetti, compagnon de la Libération, déclara à Europe 1 : "Mitterrand nous traite de demi-solde ; tout le monde ne peut pas être un demi-solde de Vichy." Je crains que l'amiral Sanguinetti, lui, l'ami de Mitterrand, n'ait été victime d'une manœuvre de Mitterrand ou de son entourage. S'il avait su, il ne serait point venu... Mais c'est ainsi que des gens sont élus... Est-ce si difficile de refuser une telle publicité ? En toute honnêteté, examinons les cas d'autres attestations en faveur de la Résistance de Mitterrand. Celui-ci a cherché à noyauter, contre moi, des dirigeants du M.R.P.G.D., mais sans le moindre succès : André Ulmann, par exemple, aurait donné à une employée d'Henri Noguères ce texte que celui-ci a interprété, sans doute comme une ironie d'Ulmann, car il ne l'a pas cité : "F. Mitterrand, que je connaissais, a été un des organisateurs du M.R.P.G.D." Or, André n'aurait rencontré Mitterrand qu'un court instant entre le rapatriement d'André, le 1<sup>er</sup> mars 1943, et son arrestation par la Gestapo le 31 août de la même année. Mitterrand a dû lui présenter son baratin habituel et sans suite. André était trop fin et beaucoup plus intelligent, et il avait flairé l'homme... Il aurait ajouté, et il devait bien en rire, comme je le connais : "Je peux même dire, si mes souvenirs sont exacts, que, si Mitterrand a été proposé à l'époque pour la Francisque, c'est parce que nous lui avons demandé de rester dans son poste à la Délégation générale de la Jeunesse." Or, Mitterrand et ses amis ont toujours déclaré, à tort du reste, qu'ils avaient été promus dans la Francisque, tantôt parce qu'ils avaient été au Commissariat aux P.G., tantôt parce qu'ils s'occupaient des Centres d'Entr'aide aux P.G. S'il y eut un texte de ce genre de mon ami Ulmann à Noguères, je demande à le voir, et Badinter, l'avocat très ami de Mitterrand a mal fait, même pour défendre son client Mitterrand, prévenu pour diffamation contre moi, de faire publier par le journal "le Monde" un article que je n'ai pas trouvé digne ni correct, après ses plaidoieries, et avant le Jugement du Tribunal.

Ph. Dechartre ne peut en conscience témoigner de la Résistance de Mitterrand. Il ne l'a rencontré, m'a-t-il dit, qu'une fois quelques minutes à Lyon en 1943, puis ne l'a revu que très peu, c'est-à-dire le 12 mars 1944, le jour de la fusion, puis avant son propre départ en avril pour Alger. Bonnet, dit Moulin, m'a avoué n'avoir jamais vu Mitterrand avant la fusion du 12 mars 1944, et "François", ensuite, se terrait à Cluny. Le général Guillaing de Bénouville m'a raconté qu'il avait vu une fois Mitterrand, sans doute, en avril ou mai 1943. Bénouville allait prendre le train de Lyon pour se rendre chez Frénay à Cluny et rencontra Mitterrand à la gare de Lyon-Perrache. Il l'avait bien connu à l'école à Angoulême lorsqu'ils étaient enfants et demeurait l'ami de son frère Robert. François Mitterrand demanda à Bénouville de lui ménager un rendez-vous avec Frénay et fit croire à Bénouville qu'il était devenu Résistant ainsi que quantité d'anciens P.G. Bénouville lui dit de l'accompagner à Cluny et, ainsi, Mitterrand connut la maison des Gouze dès 1943. Frénay était par trop crédule et pensait déjà à la création d'un grand parti politique pour l'après-guerre où il faudrait faire place aux anciens vichystes largement. Mitterrand présenta son baratin habituel incontrôlé. Bénouville ne revit pas Mitterrand et n'a jamais constaté sa Résistance, pas plus que Frénay.

Le général Chaban-Delmas ne pourrait se porter non plus garant de la Résistance vraie de Mitterrand, car il ne l'aurait pas vu à l'œuvre, pas plus que le colonel Passy, ancien Chef du B.C.R.A. à Londres.

Benet, dans son Historique du R.N.P.G., reste très discret sur les actes de Résistance de Mitterrand, en dehors des réunions générales et des palabres. Louis Devaux écrit, lui, que le Mouvement National des P.G. et Déportés a été créé par Pinot dès le début de janvier 1943... et il n'y est pas du tout, puisque le M.N.P.G.D. a été fondé par fusion le 12 mars 1944. Mais ils ne

sont pas à une contre-vérité près, lui avec sa Francisque du Maréchal comme les autres. Et dire qu'il fut le premier président de la Fédération Nationale des (anciens) P.G., alors qu'il fut libéré par les Allemands pour servir à la Mission Scapini ! Sans doute la Bijouterie Cartier, quand il en était le président, en 1944, a "prêté", mais pas donné, un peu d'argent à la Délégation d'Alger en France. Mais, pour moi, ce n'est pas un titre de Résistance. Devaux n'aurait connu Mitterrand qu'à partir du 20 août 1944...

Mitterrand suscitera toujours des témoignages et des attestations de Résistance par ignorance ou par complaisance. Pierre-Bloch, ancien député socialiste en juin 1940, m'a toujours intrigué. Chargé, un moment, du contre-espionnage à Londres, au B.C.R.A. en 1943, il avait rendu compte de mon interrogatoire en des termes que je trouve faux et tendancieux, sans savoir pourquoi, alors que j'avais surtout été questionné par Thierry-Mieg, le spécialiste de ces problèmes au B.C.R.A., et avec parfaite correction. Alors que de Gaulle était au pouvoir à Paris n 1945, Pierre-Bloch écrit et fait publier un livre dithyrambique "De Gaulle, Premier ouvrier de France". Il y écrit aussi qu'en juin 1940 Pétain était chargé d'années... et d'un remords secret, la haine de la République. Mais voici qu'en 1969, l'année de la mort de Charles de Gaulle, le même Pierre-Bloch écrit et fait éditer "De Gaulle ou le temps des méprises", que je trouve odieux à l'égard de mon oncle et très élogieux à l'endroit de... Mitterrand. Il y prétend que Mitterrand est "chef d'un puissant Mouvement de prisonniers", ce qui est faux, et que "nos services avaient décidé de le faire venir à Londres... et à Alger", ce qui est le contraire de ce que Mitterrand a toujours déclaré, car je pense que "nos services" signifient le B.C.R.A. ou les services du Commissariat à l'Intérieur à Alger. Pierre-Bloch se trompe quand il écrit : "Mitterrand entra dans la Résistance à l'époque où j'étais à nouveau arrêté par Vichy." Or Pierre-Bloch est arrivé à Londres le 6 novembre 1942 et n'est pas revenu en France avant la libération de Paris. Il regrette que Mitterrand n'ait pas reçu la Croix de la Libération... C'est encore une caution pour Mitterrand qui tombe à l'eau et qui prouve combien valent les garanties de Résistance de Mitterrand. Il est vrai que le même Pierre-Bloch n'a pas du comprendre, lui qui défendit après-guerre les juifs, les droits de l'homme et du citoyen, combien Mitterrand, pour avoir obtenu la "Francisque du Maréchal" a du être pétainiste et combien ceux-ci étaient anti-juifs. Ne savait-il pas combien Mitterrand avait été proche de l'Action Française avant-guerre ? Il y a plus grave. Pierre-Bloch, à Alger, en fin 1943, était l'adjoint direct de d'Astier de la Vigerie (Commissaire (Ministre) à l'Intérieur) et, à ce titre, examinait le courrier arrivant de France émanant des Agents Secrets du B.C.R.A., et, donc, mon courrier. Parmi celui-ci, datés du 1<sup>er</sup> février 1944, d'une part, une lettre de moi adressée à mon oncle, et donc personnelle, et un "Renseignement politique" émanant du M.R.P.G.D., mon Mouvement, destiné aux Services Secrets que, conscient de mon devoir d'Agent, j'étais obligé d'informer. Ce document avait pour titre, très net : "Ce que veut la France d'aujourd'hui. Essai de prise de conscience objective de l'opinion française, sans préjudice d'opinions personnelles." A moins d'être vicieux par nature, il était clair que ce n'était pas le reflet de mes idées, mais que c'était, comme je l'ai résumé à la fin de la note, "le cri que nous entendons de la France actuelle". Pierre-Bloch avait du oublier ou ne pas savoir que mon Mouvement, le M.R.P.G.D., comprenait beaucoup de juifs, des communistes français et étrangers, des francs-maçons, tous mes amis à me faire torturer et massacrer pour eux, et Pierre-Bloch ou son entourage trouva le document si intéressant qu'ils le firent ronéotyper et circuler dans les milieux intéressés d'Alger. Hélas ! non sans avoir supprimé les lignes qui avertissaient que ce n'étaient pas-là bien entendu mes convictions et mes opinions. Ainsi mon texte était-il dénaturé. Et c'est ce texte dénaturé qui figure seul, actuellement, aux Archives Nationales, comme si c'étaient mes propres idées. C'est inouï !

Il y a plus grave encore. Pierre-Bloch aurait utilisé ses fonctions pour faire photocopier pour lui, non seulement, ces deux documents, mais une autre lettre de moi adressée à mon oncle le 8 décembre 1943 ! Combien de photos sur combien de personnes a-t-il ainsi pu, peut-être accumuler, et pourquoi ? Mais le plus méchant de tout, c'est que, selon Mitterrand, et selon Catherine Nay dans "le Noir et le Rouge", Pierre-Bloch, sans l'accord de personne, a fait

connaître, puis fourni ces trois documents... à François Mitterrand. Ce n'est pas joli-joli. Mitterrand a même déclaré qu'il avait hésité à les utiliser contre le général de Gaulle et contre moi avant que de Gaulle ne démissionne de la présidence de la République en 1969. C'est scandaleux ! Il y a des gens, au parti socialiste, qui utilisent des procédés très bas. Si Pierre-Bloch avait fourni ces documents à Mitterrand, ce n'est pas pour qu'il en fasse des confettis. Dans ma lettre du 8 décembre 1943 adressée à de Gaulle, qui s'intéressait aux organisations des P.G., surtout depuis mon séjour d'un mois à Alger à son domicile en août-septembre 1943, je disais déjà que l'organisation Pinot/Mitterrand avait traité la Résistance, tour à tour, de terrorisme et de gaminerie. Je parlais de leur bluff et du très petit nombre de leurs effectifs, des relations d'amitié personnelle que Pinot avouait conserver avec Pétain. J'insistais en déclarant qu'ils savaient habilement manier bluff, hypocrisie et mensonge, ce que je redis avec la même loyauté et rigueur, maintenant. Quels jeux a joués Pierre-Bloch ?

Dans ma lettre, qui ne pouvait être que personnelle, adressée le 1<sup>er</sup> février 1944 à mon oncle, je lui écrivais, et je le crois toujours, que notre Mouvement, le M.R.P.G.D., "est de beaucoup le plus important en effectifs et par le rendement. Et que nous étions pour une coordination, sinon une fusion, des trois organisations d'anciens P.G. pourvu d'en "éliminer" (pas en les tuant, évidemment, comme Mitterrand a cherché à le faire croire) : 1) ce qui reste de l'esprit de Vichy, 2) la personnalité de Pinot, 3) la personnalité de Mitterrand. Et j'ajoutais "la plupart des choses que raconte Mitterrand sont radicalement fausses. Sous prétexte de diplomatie, il se permet le mensonge. Il exagère son importance. Il diminue celle des autres"... etc. Et c'est vrai. Mais j'ignore si Pierre-Bloch a fait suivre mes lettres et mon document d'information à de Gaulle. Pourtant, en post-scriptum de mes lettres à de Gaulle, je lui écrivais : "Comme toujours, l'adresse sur l'enveloppe est écrite de ma main et l'enveloppe est cachetée à la cire. Je vous ai écrit une lettre chaque mois par le courrier du C.O.P.A. (de la Délégation d'Alger en France) depuis mon retour de Londres" (en octobre 1943).

Le plus triste encore est que François Mitterrand, qui avait eu de Pierre-Bloch le texte complet de ces trois documents, donc savait que ce n'étaient pas mes opinions personnelles, mais celles de l'opinion publique en France, en janvier 1944, sous l'influence certaine de Vichy et de ses média, me diffama selon le jugement du Tribunal Correctionnel de Paris, de façon odieuse, dans la Revue "l'Expansion" de juillet 1972, en voulant faire croire que les opinions publiques des Français en janvier 1944 étaient mes opinions personnelles. Ni de Gaulle, ni moi, n'avions jamais auparavant répondu à ses attaques ou injures. Cette fois-ci Mitterrand avait dépassé les bornes. Mon honneur, celui de mon épouse et de mes cinq enfants, celui de mes amis de la Résistance, étaient en jeu. J'ai traduit Mitterrand ainsi que le journaliste, et la Revue, pour délit de diffamation publique, devant la 17<sup>e</sup> Chambre du Tribunal de Grande Instance de Paris pour demander Justice. La présidente de cette Chambre était Mme Rozès, actuellement présidente de la Cour de Cassation. Mitterrand prétendit que c'était une lutte politique contre lui ! "Une de plus", ajoutait-il. Or, je ne me suis jamais mêlé à la politique politicienne, et cette affaire n'était nullement politique, au moins de mon fait. Il aurait suffi que Mitterrand, à temps, me fasse des excuses publiques, par exemple par un communiqué de sa part à l'Agence France-Presse... Je crois bien que Mitterrand, après avoir été définitivement condamné pour cette diffamation, aurait déclaré que le journaliste qui l'avait interviewé aurait déformé ses paroles lorsqu'il rédigea le texte pour la Revue... En réalité, Mitterrand aurait retrouvé les documents, selon leurs photocopies de Pierre-Bloch, dans sa cave où il a peut-être aussi un arsenal de documents similaires. Le tout était de les lire et de les comprendre de façon correcte et non vicieuse. Est-ce impossible ? Le plus amusant fut que Mitterrand et son ami, l'avocat Badinter, eurent une peur bleue pendant tout le procès, et c'est la raison pour laquelle Mitterrand, après avoir fait claironner qu'il interjetait appel, y renonça et accepta la condamnation du Tribunal de Grande Instance. Le "Code Electoral" (comme il y a le Code Pénal) stipule qu'une condamnation par le Tribunal Correctionnel, pour délit de diffamation, à plus de 3.000 francs d'amende, empêche d'être électeur et éligible pendant cinq ans. Mitterrand n'avait pas prévu cela. Ce pouvait être

pour lui le drame de sa vie, la fin de sa carrière politique peut-être. Quoiqu'en 1974, Giscard d'Estaing, élu président, le grâciera dans le lot général...

Mitterrand aurait du savoir, car il aurait été avocat quelques années, il est vrai, sans, paraît-il, passer l'examen du C.A.P.A. ou Certificat d'Aptitude à la Profession d'Avocat, grâce à une dispense réservée aux seuls Français Libres et Résistants. Mais l'était-il ? De décembre 1941, date de son retour de captivité, jusqu'au 15 novembre 1943, date de son départ pour Londres, il travailla pour Vichy, salarié de Vichy. N'aurait-il pas pu préparer et passer son C.A.P.A. ? Il aurait du savoir : il se faisait passer pour "docteur en droit" dans le Who's Who, de même que dans son document de candidat à la députation, pour la première fois dans la Nièvre, le 10 novembre 1946. Ces textes sont toujours soumis pour approbation avant impression. S'agit-il d'un mensonge de plus, sorti de la machine à en fabriquer ? Ou est-il vraiment docteur en droit, grâce à la Résistance ?

Le propre beau-frère de F. Mitterrand, Roger Gouze, dans son livre "Les miroirs parallèles" (Ed. Calmann-Lévy), écrit : "A Pâques 1946, la famille se réunit à Cluny... La guerre n'avait pas laissé (à Mitterrand) le loisir de découvrir les environs. Je voulus faire partager ma prédilection à ce fils des Charentes. Il s'enthousiasma pour les paysages du Clunysois et du Mâconnais où deux pôles d'attraction le ramènent fidèlement : les sites lamartiniens et la roche de Solutré." Or, Mitterrand nous fait croire depuis des dizaines d'années que, s'il se rend tous les ans en pèlerinage à la roche de Solutré, c'est en vertu de son vœu de pratiquer cette ascension chaque année s'il revenait vivant à la suite de sa Résistance... Encore un pieux mensonge ? Mais quand le croire ? Pauvres gogos qui le suivent là et ailleurs ! Certes ils sont "invités", car il faut du cinéma, et la Télévision est là, et "on" veut se faire voir à l'écran...

Le plus drôle se passe à Cluny même, le 14 février 1984. La basse-cour est là, comme par hasard, pour l'inauguration d'un Monument de la Résistance. Mais aussi, pour la Télévision et les téléspectateurs, publicité à la charge des contribuables oblige, une grande pancarte "Mitterrand est un grand Résistant". Quand je vois cela, je suis écœuré ! Mon poste de Télévision n'a pas été assez net pour me permettre de voir si Mitterrand avait, pour cette cérémonie, arboré sa "Francisque du Maréchal". Catherine Nay écrit (*Op. cit.*) : "Comme le noir et le rouge cohabitent en F. Mitterrand..., le président est un homme double. Son action aussi." Il est étonnant de surprendre parmi les fidèles de Mitterrand, à cette inauguration, et selon les articles de presse, l'ancien ministre André Bettencourt, homme de la droite politique, tendance Parti Républicain. Sans doute avait-il été étudiant au Centre mariste de la rue de Vaugirard avant la guerre en même temps que Mitterrand ; sans doute a-t-il navigué un peu dans les eaux du groupe Pinot en fin 1943 et en 1944, sans grande Résistance apparente, comme le prouve son "témoignage" dans "Dossier P.G. Rapatriés" de Védrine, alors qu'il a eu la chance de n'avoir jamais été P.G. ; sans doute aussi était-il ministre, comme Mitterrand sous la IV<sup>e</sup> République, mais, enfin, cette attitude de chien fidèle étonne ! Il est vrai que Schueller, le beau-père de Bettencourt, avait confié, un moment, la direction de la revue "Votre Beauté" à Mitterrand et que Mme André Bettencourt serait, à égalité avec feu Bloch-Dassault, la plus grosse fortune de France, et Mitterrand cultive cela par des invitations, comme, au reste, d'autres grandes fortunes.

Messmer, ancien chef du gouvernement, n'apprécie pas, lui, la duplicité. Il écrivait dans le journal "le Monde" du 11 mai 1974 : "Mitterrand n'a pas bien servi l'Etat quand il était en mesure de le faire"... "Il a toujours été... violemment, ... viscéralement anti-gaulliste. Il l'a montré et il l'a écrit... Mitterrand est un spécialiste du double-jeu. Mais, enfin, on ne peut pas tromper tout le monde tout le temps."

Et pourtant Mitterrand en a piégé plus d'un. Le général Kœnig, dont je fus l'un des amis après l'Armistice, a cité F. Mitterrand à l'ordre de la Division avec Croix de Guerre, le 1<sup>er</sup> mars 1945, et le texte de cette citation peut induire en erreur beaucoup de Français, parce qu'il a été communiqué par l'Elysée, par l'un des adjoints de Mitterrand, à Catherine Nay, pour qu'elle le

fasse figurer en annexe dans sa biographie de Mitterrand "Le Noir et le Rouge", ce qu'elle a fait sans commentaire. Ce qui est très grave, c'est que chaque mémoire de proposition pour la Croix de Guerre doit être contresigné par le candidat. Or, le texte de cette citation, qui peut émaner très probablement de Mitterrand lui-même ou d'un de ses fanatiques, me paraît, à moi qui connais bien l'activité de F. Mitterrand pendant la guerre de 1942 à 1945, sauf preuves contraires, être faux : Mitterrand a-t-il été lieutenant-colonel F.F.I. ? Quand ? Nommé par qui ? Je voudrais voir le texte officiel de nomination par ses supérieurs F.F.I. du moment. Citation au titre M.N.P.G.D. en mars 1945... Mais il n'y avait plus, en fait, de Mouvement de Résistance, et de M.N.P.G.D., depuis que les Allemands avaient été obligés de se replier en Alsace et dans les Vosges, avant fin 1944. Un Mouvement de Résistance, pour lutter contre qui ? Et en tant que F.F.I., quels combats furent ceux de Mitterrand ? Le texte dit : "(Mittérand) a pris en décembre 1942 l'initiative de créer, dans toute la France, le Mouvement de Résistance des Prisonniers et des Déportés". Je m'élève en faux contre cette fable. Jamais Mitterrand ne fit partie du "Mouvement de Résistance des Prisonniers et Déportés", car c'est le Mouvement que j'ai créé, avec d'autres, et dirigé, de mars 1942 à mars 1944, et Mitterrand était notre adversaire vichyssois. Mitterrand n'a jamais organisé de Service de Renseignements pour les Alliés : il était contre tout Service de Renseignements. Lors de son interrogatoire au B.C.R.A. de Londres le 27 novembre 1943, Mitterrand ne dit pas un mot, et pour cause, de l'existence d'un Service de Renseignements dans son groupe. Et le B.C.R.A. l'aurait tout de même appris. Mitterrand, à ma connaissance, et si cela avait été vrai, même un peu, le monde l'aurait su, n'a jamais participé à des sabotages de voies ferrées et d'usines, à des coups de main, sauf preuves contraires. Et s'il a contribué à l'établissement de fausses pièces d'identité, ce devait être avant l'interdiction par Pinot en novembre 1942 ; en outre, Mitterrand dit d'une façon claire à "l'Expansion", paru en juillet 1972, qu' "il a commencé à fabriquer des faux-papiers pour aider aux évasions (de P.G.), mais non pas pour la Résistance". Et c'était par camaraderie, non pour que des évadés entrent dans la Résistance. Pas de matière à citation et à Croix de guerre, sinon par piston. Le général Koenig, un homme d'honneur, et un vrai chef militaire, s'est peut-être fait berner par l'un de ses adjoints, ancien pétainiste (?), subjugué par la manœuvre de Mitterrand, et il a dû signer cette citation, sans contrôle, parmi beaucoup d'autres. Faute de mieux, l'Elysée a osé présenter ce texte à Catherine Nay pour être publié à la gloire de Mitterrand. A cause de cette citation et de quelques témoignages très favorables à la "Résistance" de Mitterrand, en particulier de Védrine et de Benet, Catherine Nay, de bonne foi, a cru à cette "Résistance" de Mitterrand, d'autant plus que certains, dont j'étais, n'avaient pas accepté de lui accorder une interview à ce sujet, ce qui n'était pas aimable. Elle n'a entendu que des cloches au même son. Mais le résultat est le même : nous n'avons aucune preuve de la Résistance authentique de Mitterrand ; nous ne demandons qu'à examiner ses preuves, d'autant plus qu'il a trop souvent triché. A-t-il trompé Pétain à partir d'un certain mois de 1943, malgré sa candidature à la Francisque comprenant le don de sa personne à Pétain ? A-t-il trompé la Résistance, en tablant le plus possible sur Pétain, et quand ? Pour l'histoire, l'énigme est pire que celle de l'homme "au masque de fer". S'il prétend dire des choses vraies, qu'il presse trois fois l'extrémité de son nez avant de parler... Apparemment, lui-même ne sait plus, ni ses fidèles sourds et aveugles, quand il dit et ne dit pas la vérité. Il était doué pour le double langage. Serait-il bilingue, sans connaître l'anglais, ni l'allemand ?

A vrai dire, rien ne m'étonne plus lorsque j'ai appris que les gens du groupe actuel de Mitterrand avaient des ennuis ; Laignel, le petit député socialiste, président du Conseil général de l'Indre, dont l'épouse, sous son nom de jeune fille, serait dit-on, à très bon marché la locataire d'un très bel appartement dans un immeuble chic de Paris, appartenant au même Conseil général ; Christian Nucci, ex-ministre de la Coopération sous le gouvernement Fabius, pour lequel l'Assemblée Nationale et le Sénat viennent de recréer la Haute-Cour ; Charles Hernu, obligé de démissionner de ses fonctions de Ministre de la Défense sous le même gouvernement, à la suite du scandale de la destruction du navire écologiste "Green-peace" et de la mort d'un homme, dans le port néo-zélandais d'Auckland, et servant ainsi de fusible à l'Elysée, mais

provoquant des pertes importantes pour les contribuables. La sagesse populaire déclare "Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es !" Qu'étaient l'Armée, le général Kœnig, et les citations militaires, lorsque Mitterrand sollicita et obtint la citation fournie par l'Élysée à Catherine Nay pour être publiée dans son livre ? Le seul souci de la présente Histoire est, après recherches sérieuses, de faire connaître la vérité pour tous les Français et toutes les Françaises, après tant de magouilles et de contre-vérités. Mitterrand et ses fanatiques ont tenu à parler beaucoup de lui, comme une sorte de héros de la Résistance, sans preuve, et en omettant totalement ou en très grande partie le pétainisme de Mitterrand et de son groupe Pinot. C'est fausser les cartes. Selon lui et eux, Mitterrand aurait accompli, pendant la dernière guerre de très grands exploits, dignes des héros d'Homère, et pour la Résistance, tels que son évasion d'Allemagne, son intervention contre André Masson le 10 juillet 1943, son départ pour Londres en novembre 1943 et son retour, son attitude devant le général de Gaulle à Alger en décembre 1943, et son entrée au Commissariat aux P.G. 3, rue Meyerbeer à Paris, le 19 août 1944. Tout bien pesé, il n'y a aucune trace de Résistance dans ces affaires, montées par des artistes lyriques. Don Quichotte ?

Comme des centaines de milliers d'autres P.G. français, Mitterrand a tenté de s'évader d'Allemagne en 1941. Rien de plus normal. Une première fois, il partit avec un abbé et échoua (cela ne valait pas la peine de parler de lui pour nous raconter cet essai, car la Télévision coûte très cher, et, au cours de l'émission "Captifs de l'An Quarante" sur Antenne 2, il a parlé vraiment trop de lui). Sa seconde tentative, du Stalag IX C, pose problème : l'Élysée a communiqué à Catherine Nay le récit de six pages imprimées provenant du premier des trois camarades qui ont tenté la belle ensemble ce jour-là, en partant de la partie du Camp réservée à la Kommandantür. C'était en novembre 1941. Mon ami Roland Caillet et moi avons aussi pratiqué une évasion du Stalag XII A de la même façon sept mois avant, par les barbelés. Mais leur groupe de trois avait eu la chance de trouver une échelle. Pas nous. Pour eux, Levard partit le premier, suivi par Barrin, et enfin Mitterrand. Levard réussit et se cacha 500 mètres plus loin. Par malheur, il y eut du bruit, un ou deux coups de feu, la sirène, les projecteurs, les aboiements des chiens. Le second à partir, Barrin, fut repris. Mitterrand, lui, ayant franchi l'échelle le troisième, n'aurait pas été repris, ce qui est bizarre, et se retrouverait par hasard dans un hôtel à Metz, sans que l'on n'en sache davantage. De toutes façons le but de son évasion n'était pas la Résistance. Il n'en faisait pas en Allemagne, où il s'occupait de théâtre et du journal du Camp... Il n'en fera pas en France à son retour. Catherine Nay écrit : "Si François s'évade, c'est surtout pour reconquérir une Marie-Louise (Terrasse, future Catherine Langeais) (sa fiancée) dont les sentiments (pour lui) chancellent." La 3<sup>e</sup> tentative d'évasion, au cours d'une corvée extérieure, en Moselle française, et réussie, aurait bénéficié du concours précieux d'une religieuse... Nous ne doutons pas de l'audace et de la ténacité de Mitterrand, mais nous croyons qu'il n'y a aucune part de Résistance anti-allemande dans ces évasions. Il aurait eu de la chance. Son Camp était proche de la frontière française. Levard ne dit pas comment Mitterrand n'a pas été repris, malgré l'alerte, les projecteurs et les chiens, alors que Barrin, le second à avoir franchi les barbelés, l'avait été. Levard retrouva Mitterrand à Paris à la fin de janvier 1942, mais n'en sut pas plus, ou ne le dit pas.

Les versions que donnent Mitterrand et ses hommes-liges de son "exploit" du 10 juillet 1943 sont très fausses et absolument incomplètes. Comme le décrit "La vie de la France sous l'occupation" par Hoover Institute, se tint ce jour-là, salle Wagram à Paris, un meeting réunissant 3.500 anciens P.G. pour écouter Pierre Laval, chef du gouvernement : "L'assistance, debout, salue le Président à son entrée." Longs applaudissements, applaudissements, et même longue ovation, des P.G., en faveur de Laval, qui expose, cependant, sa politique anti-anglaise et sa politique de collaboration avec Hitler, en appelant les Français à ne pas faire la guerre. Les P.G. convoqués étaient presque tous très Vichy, André Masson, Commissaire général aux P.G. depuis janvier 1943, déclare ensuite : "Mes chers camarades, nous venons d'entendre, d'approuver et d'acclamer le Chef du Gouvernement. Nous savons qu'il est le collaborateur le

plus intime du Maréchal, Chef de l'Etat... Il est deux noms qu'il ne faudra jamais dissocier, celui du Maréchal et celui du Chef du Gouvernement." Applaudissements de la foule des anciens P.G. Puis, longue ovation en faveur de Laval, les délégués debout chantent la Marseillaise. Mitterrand a raconté qu'il était dans la salle, ayant emprunté la carte de Roussel, un de ses camarades de Vichy, (sans doute le groupe Pinot n'avait-il pas de service faux-papiers, et Mitterrand n'aurait jamais été clandestin, sauf peut-être à partir du 12 mars 1944..., mais il craignait toujours pour lui, parce qu'il avait démissionné du Commissariat aux P.G. six mois plus tôt). Pendant le long discours de Laval, Mitterrand s'était transformé en zombie. Il n'intervint pas, ne protesta pas. Craignait-il la police ? Laval parti avec sa police, Masson à son tour, devant une salle si complice, prononça un discours. Mitterrand l'aurait interpellé du fond de la salle en lui déclarant qu'il n'avait pas le droit de parler, lui, Masson, rentré de Stalag fin 1942, nommé régulièrement, par Laval, Commissaire général aux P.G. et à leurs familles, avec l'accord complet de Pétain... Mitterrand, qui ne représentait que lui, avait-il le droit de parler au nom des P.G. et de quel droit ? Dans la foule des anciens P.G., presque tous de zone nord, où Mitterrand était totalement inconnu, on aurait eu l'impression, selon un témoin ancien P.G. de mes amis, d'un contradicteur qui voulait se manifester dans une réunion publique. Sans plus, car Mitterrand s'enfuit aussitôt sans être poursuivi. Il avait voulu faire son petit effet, mais la baudruche s'est dégonflée toute seule, sans troubler Masson qui continua son exposé. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat, et aucune trace de Résistance. Pourtant Mitterrand, faute de vrai acte de Résistance de sa part a parlé maintes fois à Londres, et depuis la guerre, de cette démonstration de "M'as-tu vu". C'était encore du vent ! Rien à voir avec la lutte contre l'ennemi allemand et le nazisme, ni contre Pétain et son collaborationnisme. L'intervention de Mitterrand me rappelle celle de ce député de la Somme à la Chambre des Députés. Il zézayait aussi et prit la parole un jour pour dire ; "Zermez les Zastistas !" Les députés ont tellement ri qu'il ne dit plus jamais rien d'autre. Pour les vrais Résistants, l'interpellation de Masson par Mitterrand, salle Wagram, faisait partie de la guéguerre de succession du groupe Pinot qui avait du démissionner du Commissariat aux P.G. pour laisser la place au groupe Masson. Mais sur le plan de l'authentique Résistance, c'est du pipi de chat. Pas d'héroïsme. Mitterrand continua tranquillement ses fonctions à la Délégation à la Jeunesse à Vichy. Les guerriers de Grèce et de Troie, selon Homère, s'invectivaient, mais ensuite ils se battaient à mort. Ce n'est pas le cas, même après, de Mitterrand contre Masson.

Puis Mitterrand, par piston près de l'O.R.A., composée d'anciens officiers surtout de l'Armée d'armistice de Vichy, put prendre place à bord d'un monomoteur Lysander britannique réservé à S.O.E., le Service Secret Action des Anglais pour l'Europe. Déricourt, l'organisateur du service départ et arrivée en zone nord, a du juger Mitterrand très menu fretin, car "François" ne fut pas arrêté par la Gestapo, le 15 novembre 1943, lors de son départ pour Londres, comme tant d'autres Britanniques et Français, dont l'un de mes amis. Le service était infiltré par la Gestapo. Le voyage s'effectua sans incident et de nuit, depuis un terrain clandestin de S.O.E., proche d'Angers, jusqu'à un aérodrome des Services Secrets près de Londres. Aucune gloire là, ni pour le retour en vedette à travers la Manche très contrôlée et maîtrisée par les Britanniques, le 26 février 1944. Des centaines et des centaines de gens sont partis par avion de France ou par les Pyrénées, puis sont revenus par avion, par parachutage, par vedette, ou par les Pyrénées. On ne sait pas pourquoi Mitterrand a effectué ces voyages. Depuis le mois de juillet 1943, le général Giraud ne présidait plus jamais le C.F.L.N. ou Gouvernement d'Alger, dont il avait eu avec de Gaulle la coprésidence jusque-là, un mois à tour de rôle. A partir du 9 novembre 1943, Giraud n'était même plus membre de ce Gouvernement. Mais Mitterrand, comme souvent, ne savait rien. Voulait-il parler du groupe Pinot à Londres et à Alger et obtenir pour lui "la reconnaissance comme Mouvement de Résistance", des postes à l'Assemblée Consultative d'Alger et près du Conseil National de la Résistance en France, des armes et des postes-radio ? C'était très prétentieux de sa part, et sa venue par S.O.E. était mal vue. Mais il savait que j'étais allé de juillet à octobre 1943 à Londres et à Alger grâce à la Délégation du général de Gaulle en France, que le M.R.P.G.D., mon Mouvement, était officiellement reconnu par le

gouvernement de Gaulle, même avant juillet 1943, et que nous recevions chaque mois des fonds de Londres, puis d'Alger, de la part des Services français, et il aurait bien voulu obtenir tout cela pour le groupe Pinot et se faire reconnaître comme le "chef", l'homme influent, de son groupe. Il voulait bluffer Londres et Alger, comme il bluffait ceux de la Résistance qu'il rencontrait en France.

Mitterrand a écrit qu'à son arrivée à Londres le B.C.R.A. l'a enfermé dans un local sans porte ni fenêtre... Et le colonel Passy n'a pas protesté. Comment Mitterrand aurait-il fait pour entrer et sortir de ce local ? Même pas par le trou de la serrure, puisqu'il n'y avait pas de porte. Il a du, comme toujours, encore une fois, s'échapper... Quel héroïsme ! Mais son histoire est encore un bluff de pure invention, un pieux (?) mensonge. Et Mitterrand inventa la fable d'un très mauvais accueil que de Gaulle, seul président du C.F.L.N., ou Gouvernement d'Alger, lui aurait réservé, lorsqu'il lui rendit visite, début décembre 1943, en son bureau des Glycines à Alger, audience accordée grâce à Frénay, Commissaire aux P.G. et Déportés, membre du C.F.L.N., à qui de Gaulle ne pouvait pas refuser cette faveur. Frénay était accompagné par Mitterrand. Sur cette entrevue, nous ne connaissons que la version de Mitterrand, car de Gaulle n'en avait jamais parlé, ni Frénay. Elle ne dut pas leur laisser beaucoup de souvenirs. Mieux, Frénay, voici un an, m'a écrit qu'il avait oublié et qu'il n'avait pas assisté à cet entretien. Mitterrand, au reste, n'a pas une, mais deux interprétations, contradictoires, de cette visite. Tantôt il dira et écrira que de Gaulle s'est montré "réticent, hautain, impérieux," et lui a infligé une manière de soufflet, et il railla de Gaulle comme le ferait un petit bossu après avoir rencontré un grand homme. Tantôt il dira au Congrès des Hommes de confiance des Stalag réuni à Paris après la guerre, et il m'écrira, qu'il a eu le très grand honneur d'être reçu par le général de Gaulle à Alger ; et il écrira dans son livre "La paille et le grain" qu'au cours de cette audience "de Gaulle fut aimable". Aussi les trémolos de certains auteurs sur le mauvais accueil du général de Gaulle à l'égard de Mitterrand mériteraient des bémols ou un soupir... La vérité et la droiture, car je connaissais bien de Gaulle et Mitterrand, devaient être du côté du général, sans parti pris. Mais il est probable que, avec correction, mais de façon très directe, de Gaulle a reproché à Mitterrand d'être parti de France pour Londres par les voies des Services secrets britanniques et non français, d'autant plus que les Britanniques, comme les Américains, ne cessaient de "tirer dans les pattes" du général. Il est sûr que de Gaulle n'a rien cru des baratins de Mitterrand sur sa résistance et celle de son groupe, à part quelques exceptions, et qu'il l'a fait comprendre à Mitterrand dont il connaissait, comme pour la plupart de ceux de son groupe, les convictions pétainistes. Personne ne savait ce que de Gaulle a dit à Mitterrand, au cours de cet unique entretien, sinon par les gloses de Mitterrand auxquelles personne ne peut se fier. Ce qui est certain, c'est que, pour Mitterrand, qui voulait se hisser au premier rang de tous, ce fut l'échec. Ce qu'il traduit par : "(de Gaulle) me donne congé froidement." Personnellement je ne crois pas du tout que de Gaulle ait, comme l'a écrit Mitterrand, exigé la fusion des trois organisations d'anciens P.G. en France ; le M.R.P.G.D., mon Mouvement, avec le groupe Pinot, et le C.N.P.G. (communiste) dont de Gaulle, bien informé, aurait appris, ce jour-là, l'existence à Mitterrand, lequel, trop éloigné de la zone nord et de la Résistance en général, et même de la Résistance des anciens P.G., ignorait tout. Mitterrand avait l'air bête devant de Gaulle... Déjà il ne devait pas être bien fier de lui devant de Gaulle et se sentir très petit. De Gaulle, à mon sens, n'a jamais du déclarer à Mitterrand qu'il voulait cette fusion, qui ne le regardait pas. Il avait bien d'autres objectifs pour la France et n'entrait pas dans les détails. La reconnaissance du groupe Pinot, qu'il savait par diverses voies, insignifiant, bluffeur, sans utilité dans la Résistance, n'ayant aucun Service de Renseignements, et aucun Service-Action, sauf quelques cas très rares, et des membres d'autres Organisations de Résistance, il s'en moquait comme d'une guigne. Même si Frénay, par erreur, avait l'air de se porter garant de la Résistance de Mitterrand, de Gaulle savait que Frénay se portait aussi garant de René Hardy, lui, vrai et héroïque Résistant, Responsable du Sabotage-Fer de "Combat", puis des "M.U.R.", mais très suspecté d'avoir été arrêté par la Gestapo en juin 1943 et de lui avoir livré le rendez-vous de Caluire, où Moulin, président du C.N.R. et chef de la Délégation du Gouvernement de la France

Libre en France, Aubry, Lassagne, Aubrac, le docteur Dugougeon, et d'autres, furent appréhendés par la Gestapo. La garantie par Frénay n'était pas valable pour Mitterrand que Frénay n'a jamais vu dans des actes de Résistance. Au reste, de Gaulle restait très prudent. Mitterrand a écrit avoir appris à Alger en décembre 1943 qu'il avait été promu bénéficiaire de la Francisque de Pétain, mais, et c'est là sa clandestinité... à l'égard de la Résistance : il se garda bien d'en prévenir, par décence, de Gaulle, Frénay, et les Services Secrets (même à son retour, le 26 février 1944, il ne le dit pas au M.R.P.G.D., et ce n'était pas honnête, avant la fusion). Il aura trompé la Résistance ainsi, car la réaction du général et de Frénay auraient été rapides : Mitterrand avait fait don de sa personne à Pétain en novembre 1943 ; ce n'était pas vieux, et très indicatif. Mitterrand a raconté tout un pastis à sa façon en déclarant que de Gaulle, au cours de l'audience, avait exigé que le Mouvement issu de la fusion entre les trois organisations, d'anciens P.G. m'ait, moi, pour chef principal et que de Gaulle avait omis de lui dire que j'étais son neveu. Ce sont d'énormes bêtises selon moi, car je ne me posais déjà pas en chef du M.R.P.G.D., et aurais très bien accepté une direction collégiale avec des dirigeants du M.R.P.G.D., du C.N.P.G., et d'autres du groupe Pinot, sauf Pinot et Mitterrand par trop vichystes, et surtout avec Mitterrand qui m'a révolté dès le premier jour. D'autre part, de Gaulle savait très bien que Mitterrand connaissait mon pseudo de "Charette". A mon sens, de Gaulle n'aurait jamais imposé l'un de ses neveux, car il s'est toujours montré contre tout népotisme, de même qu'il n'aurait jamais, lui, engagé son fils à l'Elysée. Mitterrand a la manie d'inventer des complots pour se mettre en avant.

L'un des plus proches du général de Gaulle, homme d'honneur, m'a déclaré : "Ton oncle Charles m'a parlé de toi à plusieurs occasions... Il m'a dit : mon neveu Michel Cailliau connaît bien le personnage de Mitterrand... (Michel) avait fondé un Réseau de Résistance. Mitterrand jalousait Michel Cailliau, et aurait voulu se racheter de ses compromissions vichyssoises en prenant la responsabilité du Réseau de mon neveu. Il me l'a froidement demandé lors de sa visite à Alger. J'ai bien entendu refusé, étant donné que ce Réseau me fournissait des renseignements objectifs, fort intéressants, et utiles (le général ne parla pas des Services Action du M.R.P.G.D. que, n'étant pas en France, il ne pouvait voir à l'œuvre). Mon refus aurait-il choqué Mitterrand, qui était d'ailleurs bourré de complexes devant moi, pour la bonne raison qu'il avait travaillé avec Pétain au point de mériter la "Francisque". Pendant tout l'entretien à Alger, j'ai eu en face de moi un personnage inquiet qui se demandait si j'avais confiance en lui, ou si je le prenais pour un joueur cherchant à se dédouaner de son jeu précédent... Au moment de la sortie de son pamphlet à mon sujet "Le coup d'Etat permanent", beaucoup de Résistants qui connaissaient le comportement à Vichy de F. Mitterrand, et les hésitations (c'est le moins qu'on puisse dire) de son engagement à Londres, m'ont reproché par lettre les quelques mots que j'avais écrits sur son compte dans mes Mémoires de Guerre. J'étais décidé à corriger ce passage... Il est bien évident que ce ne fut pas un gaulliste ; ce fut un opportuniste qui mangea à tous les râteliers. Il s'est comporté pendant toute cette période comme un arriviste et un intrigant". Le général s'est en effet trompé dans ses Mémoires en joignant le nom de Mitterrand à celui "de nos chargés de mission allant et venant entre Alger et la Métropole", car, d'une part, Mitterrand n'a jamais été chargé de mission française au départ de France par la Délégation d'Alger en France, ou le B.C.R.A., ni, très probablement par eux pour son retour par les voies des Services Secrets britanniques, mais, d'autre part, à l'inverse de beaucoup d'autres dont j'ai été, il n'a fait qu'une fois le trajet France-Londres-Alger-France. Entre la version Mitterrand de son entrevue avec de Gaulle et les paroles du général sur cet entretien, telles qu'elles m'ont été relatées par un fidèle parmi ses fidèles, et, connaissant par ailleurs bien de Gaulle et Mitterrand, je sais qui a dit la vérité et qui a menti. Pinot et Mitterrand ont dit qu'au cours de cet entretien avec de Gaulle la reconnaissance du groupe Pinot (ou R.N.P.G.) avait été acquise, et qu'ils allaient recevoir finances et armes. Mais c'est entièrement faux. Ils n'ont jamais eu de reconnaissance qu'en disparaissant, par la fusion du 12 mars 1944 avec le M.R.P.G.D., lui déjà reconnu et financé, et avec le C.N.P.G. Avant l'insurrection et au moment du débarquement allié en Normandie, le 6 juin 1944, il n'y eut d'armes, ni pour le R.N.P.G., ni pour le M.N.P.G.D., à la

demande des Services du C.F.L.N., mais des armes parachutées pour des F.F.I. de l'Armée Secrète, des F.T.P., de l'O.R.A. Il n'y eut pas, donc, d'action de Résistance de Mitterrand à Londres et à Alger, ni, non plus à son retour, car il était par trop réfugié, très probablement, à Cluny dans sa future belle-famille, auprès de Danielle, sauf preuves réelles contraires.

Lors du Congrès constitutif de la Fédération nationale des P.G., en avril 1945, Mitterrand répondit avec un culot formidable à Pierre Verrier, ex-P.G., communiste, qui réclamait une commission d'épuration pour les gens décorés de la Francisque, comme Mitterrand : "J'ai été désigné par le général de Gaulle, qui doit tout de même s'y connaître en hommes, pour me confier le poste de secrétaire général aux P.G., parce que je suis celui qui a créé le Mouvement de Résistance"... En fait, Mitterrand n'a jamais été qu'un secrétaire général "provisoire" (lui et ses amis oublient souvent ce mot) au Commissariat général des P.G., Déportés, Réfugiés, et pendant très exactement sept jours, pas plus, entre le 25 août 1944, date de la libération de Paris, et le 31 août 1944, date de l'entrée officielle du Gouvernement d'Alger à Paris, Frénay chargé des P.G. et Déportés compris. Pas de quoi pavoiser. Pendant ce temps, Mitterrand, revenu de Cluny, ne fit rien pour la Résistance et ne put rien faire. Frénay, qu'il avait séduit lors de son voyage à Alger, et qui estimait avoir besoin, pour préparer les rapatriements d'Allemagne, d'anciens P.G. du groupe Pinot, parce qu'ils avaient été en poste au Commissariat aux P.G. jusqu'en janvier 1943, et ne connaissant personne d'autre (j'étais chef de la Mission militaire en Aveyron à ce moment et n'étais pas un lèche-bottes), avait désigné Mitterrand pour quelques jours. Mitterrand croit ou fait croire que c'est de Gaulle qui l'a choisi et qu'il était devenu membre du gouvernement, mais non !

Il est vrai que Mitterrand a encore bâti tout un roman, une légende dorée, sur un fait anodin. Le 19 août 1944, raconte Mitterrand, sans blague, il serait allé prendre d'assaut, avec tout un groupe, et l'arme au poing, (peut-être le couteau entre les dents et la Francisque en sautoir à travers la poitrine en cas de danger), le Commissariat aux P.G., 3, rue Meyerbeer, à Paris. Et ce serait héroïque. Par malheur pour lui, ce Commissariat n'était pas défendu, ni par des soldats allemands, ni par la Gestapo, ni par la Milice, ni par la Police. Et il le savait, il n'y en eut jamais, parce qu'il s'agissait d'un Commissariat pour l'aide aux prisonniers rapatriés et aux familles de P.G. restés encore en Allemagne. Un peu comme la Croix-Rouge. Et Mitterrand ne put pas se distinguer, ni se battre bien-sûr, d'autant plus que le nouveau Commissaire général aux P.G., depuis janvier 1944, Robert Moreau, s'entendait très bien avec les amis de Pinot, c'est-à-dire avec la bande qui comprenait Mitterrand. Entre pétainistes... Comme je connais Mitterrand, avant de venir, il avait dû prévenir et s'assurer qu'il n'y avait aucun danger pour "sa personne si précieuse pour lui". D'autant plus que Paris avait vu déjà s'en aller une grande partie de sa garnison allemande, et la Police de Paris s'était révoltée contre le gouvernement de Pétain et s'était emparée de la Préfecture. Tous les bâtiments officiels tombaient les uns après les autres, et, en général, sans combat.

Ce qui reste, c'est la "Francisque" de Pétain obtenue par Mitterrand en novembre 1943. Il l'avait bel et bien sollicitée et eut deux parrains, comme prévu par les Statuts : Gabriel Jeantet, ex-secrétaire général de l'Action Française en 1928-1929, et chargé de mission au Cabinet de Pétain après juin 1940 (il éditait le mensuel "France, revue de l'Etat nouveau" où Mitterrand aurait écrit, et Arbellot de Vacqueur, très pétainiste et très bien placé lui aussi. Arbellot écrivit : "(François) Mitterrand demanda à moi et à Gabriel Jeantet de présenter sa candidature à la Francisque. Il fut admis à l'unanimité du Conseil de l'Ordre, sous le feu approbateur du monocle de l'amiral Platon." Mitterrand a tout fait pour se disculper, mais en réussissant à s'enfoncer, au lieu de pratiquer son autocritique. Il a déclaré qu'on lui avait attribué cette Francisque, lorsqu'il était à Alger... Mais "nos actes nous suivent". Il avait mendié cette Francisque bien avant, et il dut, comme tous, être, évidemment, l'objet d'enquête jusqu'au dernier moment pour confirmer sa dévotion totale à Pétain et à sa politique. Il en est donc très responsable, même s'il a appris cette nomination à Alger, et probablement grâce à d'autres très pétainistes retrouvés sur place... Non seulement, il n'a pas déclaré à de Gaulle, Frénay, d'Astier, Pierre-Bloch, Passy,

qu'il avait obtenu cette horreur de Francisque, mais il l'a acceptée, ne l'ayant pas renvoyée à Pétain avec son refus circonstancié. D'autres détenteurs de la Francisque en ont été radiés, mais pas lui. Son excuse de dire que c'était son camouflage pour sa Résistance n'était pas valable, car, à peine revenu de Londres fin février 1944, il ne tarda pas à se cacher à Cluny. Ah ! ce n'était pas Bayard. Pas plus qu'il n'était Bonaparte, au pont d'Arcole, lorsqu'il se rendit, avec son cinéma habituel, 3, rue Meyerbeer, à Paris, au Commissariat aux P.G. Il ne faut pas confondre... Il n'avait jamais créé de Mouvement ni de Réseau de Résistance, ni même dirigé, puisqu'il n'y avait pas, à mon sens, de vraie Résistance de son côté, sauf preuves contraires très attendues. Il y avait un grand comédien de mélodrame. Mitterrand est capable d'inventer d'autres excuses à sa Francisque parmi tant d'autres, auxquelles personne d'honnête ne croit. Son grand ami Védrine, dont le fils serait toujours à l'Élysée, écrira, de son côté, qu'il ne savait pas avoir reçu lui-même la Francisque et ignorait qu'il ait eu deux parrains. Il nous faut informer Védrine qui lira, dans tous les états mentionnant les titulaires de la Francisque, son nom de Jean Védrine, sous le n° 2172, ayant eu pour parrains ses amis Pinot et Racine, celui-ci du Cabinet de Pétain où Védrine eut un bureau en sous-sol. Et avertissons-le : Jean Védrine a été lui-même parrain, en Francisque, de Jean-René Boulard (l'autre parrain étant Chigot, futur beau-frère de Védrine), de Pierre Coursol, et d'André Magne, très grand ami de Mitterrand. Peut-on donc croire Védrine ? Tous comprendront pourquoi je n'ai pas voulu cohabiter, dans le M.N.P.G.D., avec Pinot, Védrine, Mitterrand... Mon idéal, mon caractère, ma vie, mes mœurs, s'y opposaient. Nous n'étions pas sur la même longueur d'ondes.

Dans ses réponses au cours de son interrogatoire au B.C.R.A. de Londres, le 27 novembre 1943, Mitterrand se flatte d'avoir organisé une Fédération Autonome des Centres d'Entr'aide (F.A.C.E.A.) qui, à cette date, aurait réuni tous les centres départementaux de la zone sud en France, sauf exceptions, mais c'est encore, selon moi, un énorme bluff. Tout d'abord, dans "Dossier Rapatriés" de Védrine, la F.A.C.E.A. n'a été créée que le 10 ou le 31 octobre 1943, ce qui est tout de même très proche du départ de Mitterrand pour Londres, le 15 novembre 1943, et ce n'est pas Mitterrand qui a organisé la F.A.C.E.A., mais un groupe de quatre : Pinot, Chigot, Védrine et Mitterrand, réunis au domicile de Chigot dans la Creuse. Pourquoi Mitterrand se met-il tant en avant pour s'attribuer à lui seul toutes les paternités et les fonctions de Chef ? Ensuite la F.A.C.E.A., pour moi, est une immense farce. De même que le groupe Pinot voulait coiffer les anciens P.G. déjà Résistants et membres, eux, de véritables organisations de Résistance, en jetant des O.P.A. sur eux, de même la F.A.C.E.A., c'est-à-dire la "Fédération Autonome des Centres d'Entr'aide" aux P.G., ne souffle que du vent, parce que tous les Centres d'Entr'aide aux P.G. en France, dans les deux zones, sont autonomes, de par leur Statut, et les C.E.A. tenaient à cette autonomie. Ils voulaient rester totalement apolitiques et strictement dans leur rôle social d'aide aux P.G. en Allemagne, à leurs familles, et aux P.G. rapatriés. Donc, vouloir les regrouper contre Laval et contre André Masson, le Commissaire aux P.G. en 1943, mais les berner toujours dans la politique de Pétain qui avait rappelé Laval au Gouvernement, lui avait donné les pleins pouvoirs, avait fait démissionner Pinot pour mettre Masson à sa place, c'était, non de la Résistance, mais de la politique de Gribouille, chère à Mitterrand. Et, en fait, ils n'ont rien fédéré du tout.

Curieux individu, ce François Mitterrand ! Peu avant l'Armistice de mai 1945, il se fait nommer, par très peu de personnes, président d'un M.N.P.G.D. qui n'avait plus de raison d'être depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1944, au plus tard. C'est dire que Mitterrand doit défendre les intérêts des P.G. et des Déportés. Or, les femmes déportées, rapatriées de Ravensbrück et des Kommando voisins dans un état physique épouvantable, et qui s'étaient vu attribuer, comme locataires, pour leur Association, l'A.D.I.R. (Association des Déportées et Internées de la Résistance), dont ma cousine Geneviève de Gaulle-Anthonioz est la présidente depuis de nombreuses années, un immeuble, 4, rue Guynemer, à Paris, 6<sup>e</sup>, en face du jardin du Luxembourg, en furent chassées, expulsées, et F. Mitterrand s'installa dans un bel appartement, à leur place, dès le départ de ces

femmes déportées, et pour longtemps... Une enquête de journalistes consciencieux est encore possible à ce sujet.

Le même Mitterrand, battu aux élections pour les Assemblées Constituantes, vint rendre visite au député de droite Barrachin, habitué à préparer les élections pour son parti. Barrachin me raconta l'entrevue au cours d'un dîner chez des amis : "François Mitterrand me demanda rendez-vous et me déclara qu'il venait s'excuser auprès de moi en raison de son intention de se présenter contre moi, aux élections législatives du 10 novembre 1946, dans ma circonscription de la banlieue nord-ouest de Paris. Je lui répondis qu'il n'aurait encore aucune chance. Il me dit alors qu'il voulait faire une carrière politique et que peu lui importait l'endroit, qu'il aurait pour lui les Radicaux. Je lui répondis d'aller dans la Nièvre où la droite, que je contrôlais, et les Radicaux, ensemble, pourraient obtenir un siège de député, mais non séparément. Il me dit être gêné parce qu'il n'avait jamais mis les pieds dans la Nièvre, et je lui ai répliqué qu'ainsi il n'y avait pas encore d'ennemi. Il me fit une profession de foi d'homme très lié, depuis toujours à la droite, et je compris combien il avait été pétainiste. Pour moi, si je le présentais à mes grands électeurs de la Nièvre, c'était pour battre un candidat communiste ou socialiste. Il m'assura qu'il était très anti-communiste et très anti-socialiste. Grâce à moi, il fut élu député de la Nièvre, le 10 novembre 1946, sur une liste d'intitulé très vague "d'action et d'unité républicaine" où il attaqua, dans son document électoral, le parti communiste, le parti socialiste, et le M.R.P. (ou démocrates-chrétiens). Il y proclamait son programme : "Non aux Nationalisations hâtives et coûteuses qui alourdissent nos charges ! Non à l'installation du Parti Communiste au pouvoir ! Lutte contre le Bolchevisme ! Défense, au premier chef, de la liberté de l'enseignement, car l'enfant appartient à ses parents et non à l'Etat ! etc." Et c'est, sur ces engagements, que Mitterrand fut élu député pour la première fois. Dans la Nièvre. A-t-il trahi ses électeurs, oui ou non ?

Le pauvre Mitterrand fut bien attrapé, parce qu'il voulait que l'on parle de lui. Contrairement à ce qu'il a écrit, il est exhibitionniste. La Police Judiciaire fut informée, et la presse, d'une tentative très grave d'attentat contre Mitterrand, dans son quartier de la rue Guynemer. Mais, s'il y eut bien coups de feu, il s'avéra qu'ils n'étaient pas tirés contre lui et qu'il avait pu tranquillement s'échapper en franchissant les grilles du jardin de l'Observatoire. Des lettres recommandées avec accusé de réception et le dépôt d'un document, où était révélé le prétendu complot, étaient déposés à l'avance chez un huissier de justice. Le Parquet et la Police Judiciaire étaient furieux d'avoir été bernés par cette magouille. Il semble, on ne sait pourquoi, que ce dossier fut enterré... Mais, cet ensemble considérable de faits est impressionnant. Encore récemment, pour noyer le poisson, Mitterrand a osé déclarer devant la Télévision que le Maréchal de Lattre de Tassigny avait aussi reçu la Francisque de Pétain. Il fut obligé de s'excuser, plus tard, de ce qu'il a appelé "une erreur" de sa part. Quand on fait son bilan, c'est très lourd et très négatif, à mon sens, en toute objectivité. Que d'équivoque, d'ambiguïté, de double-jeu, d'intrigue, d'ambition égoïste, etc. Pour ceux qui l'écoutent et le suivent, que de "cocus" en puissance ! L'Histoire ne peut tolérer de telles aberrations. Il faut remettre toutes les pendules à l'heure. Il fallait que toutes ces observations historiques soient écrites et que les Français, et les Françaises, sortent du marécage. Tous comprennent et approuvent le général de Boissieu, ancien chef d'Etat-Major de l'Armée, d'avoir préféré démissionner de ses fonctions éminentes de Grand Chancelier de la Légion d'honneur plutôt que de remettre à Mitterrand les insignes de Grand-Croix de la Légion d'honneur, et lui donner l'accolade, sachant qui était Mitterrand, sous Vichy, et ailleurs, l'auteur de calomnies et de diffamations contre son beau-père, le général de Gaulle.

### ***Le C.N.P.G. ou "Comité National des P.G."***

Ce Groupe, issu du Mouvement de Résistance "Front National", a été créé en octobre 1943, par Robert Paumier, communiste, ancien instituteur, qui s'était évadé le 22 mai 1943 du Stalag V B, par la Suisse. Il avait constitué, dès les débuts, dans son Stalag, un noyau de Résistance de

P.G. Leur Mouvement, en France, ne disposa que de très peu de temps puisqu'il disparut le 12 mars 1944, dans la fusion avec le M.R.P.G.D., et le groupe Pinot (R.N.P.G. ?). Il eut le cran de commencer à s'organiser en Région Parisienne, en Normandie et en Bretagne, malgré la faiblesse des moyens dont il disposait. C'était un groupe de Résistants authentiques.

Le C.N.P.G. comprendra, outre Paumier, dit Delarue, des communistes et sympathisants, parmi lesquels Pierre Bugeaud, dit Poirier, évadé de son Camp d'Aspirants en janvier 1944, Georges Riant, dit Raspail, Georges Thévenin dit Leblanc, Alkan, Jean Tichit, dit Mineur, ancien comme nous de la Résistance du Stalag XI B Georgette Heurteaux, dite Gaby, secrétaire et agent de liaison, Georgette Sansoy, dite Ginette, responsable du militantisme chez les femmes de P.G., Aston, affecté à la fabrication des faux-papiers, Delecolle, nommé aux tâches techniques et à l'impression des journaux et tracts. Déjà, le petit Duchesne, un ami de notre groupe du XI B, rapatrié, et sa femme Léa, avaient commencé leur Résistance dès son retour, mais ils furent arrêtés par la Gestapo.

Le C.N.P.G. s'était fixé trois objectifs principaux : d'une part, aider la Résistance des P.G. en Allemagne, pour leurs évasions et par l'envoi de matériels de propagande ; d'autre part, en France, recruter les anciens P.G., et les aider par des faux-papiers, les préparer en groupes armés pour les combats de la libération ; enfin, développer le militantisme des femmes de P.G. et de leurs familles. Le C.N.P.G. manifestait une grande ardeur de Résistance contre Pétain et la collaboration, contre les Allemands et le nazisme. Nous ne pouvons pas, ici, retracer l'Histoire du C.N.P.G., qui le mériterait.

Dès novembre 1943, le C.N.P.G. et notre Mouvement, le M.R.P.G.D., sympathisèrent, et les liaisons étaient constantes grâce, surtout, à Edgar Nahoum-Morin, de notre Organisation, qui maintenait aussi nos contacts avec le Parti communiste et le Front National.

### ***Le M.N.P.G.D. ou "Mouvement National des P.G. et des Déportés".***

Le M.N.P.G.D. est né, le 12 mars 1944, de la fusion du M.R.P.G.D., du C.N.P.G. et du groupe Pinot (R.N.P.G.) Malgré les erreurs de gens mal informés, cette date n'est pas contestable pour Paumier, selon son journal, en tant que Responsable du C.N.P.G., ni pour Benet, le principal organisateur du groupe Pinot (R.N.P.G.), ni pour moi, au nom du M.R.P.G.D., selon mes archives cachées et retrouvées. Au M.R.P.G.D., nous avons étudié cette possibilité de fusion dès mon retour d'Alger et Londres, en octobre 1943. Nous avons commencé à réaliser la fusion entre M.R.P.G.D. et C.N.P.G. avant mars 1944, car nos luttes avaient les mêmes objectifs, et nous nous étions rencontrés deux fois, à ce sujet, Paumier et moi. La fusion avec le groupe Pinot s'avéra beaucoup plus pénible. J'avais eu, seul à seul, avec Pinot, des entretiens constructifs, et obtenu son retrait total dans la fusion, en raison de ses fonctions précédentes de Commissaire aux P.G., fonctions que nous jugions trop proches du gouvernement de Vichy. La fusion du M.R.P.G.D. avec le groupe Pinot (R.N.P.G.) n'apportait rien au M.R.P.G.D. : comme je l'ai câblé à Frénay, Commissaire aux P.G. à Alger, le 30 janvier 1944, le "M.R.P.G.D. est dix fois plus important" (que le R.N.P.G.). C'est encore mon opinion actuelle, mais s'il fallait enlever du R.N.P.G. les pétainistes attentistes et, donc, non-Résistants (les passifs à cette époque) le M.R.P.G.D. était, durant le 1<sup>er</sup> trimestre 1944, cent fois plus important que le R.N.P.G. par le nombre de Résistants actifs. Et, si l'on enlève du R.N.P.G., les anciens P.G., militants d'autres Organisations de Résistance (des vraies celles-là), il ne resterait plus, à quelques exceptions près. que du vent. C'était l'opinion de nos Responsables Régionaux et Verticaux. Avec son habitude, Mitterrand avait fait croire à Frénay que son groupe, qu'il n'a jamais appelé "R.N.P.G.", était organisé dans nombre de régions et de départements, mais il confondait volontairement les Responsables des Centres d'Entr'aide aux P.G., avec des Résistants, alors que ces Responsables, sauf rares exceptions, ne voulurent jamais entendre parler de Résistance pour eux et pour leurs C.E.A. C'était donc du pur bluff. Frénay a été trop crédule. Le B.C.R.A. de Londres, lui, s'était contenté d'enregistrer les déclarations pommadées de

Mitterrand sans y croire. Mitterrand avait su inspirer grande confiance, à Alger, puis à Londres, à Mme Mamy, de l'entourage de Frénay. Il faisait croire que la F.A.C.E.A. ou pseudo-Fédération Autonome des C.E.A., qui ne réunissait pas de C.E.A., parce que ceux-ci étaient déjà, par statut, autonomes, et même indépendants, était une partie importante du groupe Pinot. Mais voici ce que pense de la F.A.C.E.A. et de ses "délégués", celui qui fut le bras droit et l'ami de Jean Védrine, lequel fut le principal créateur et animateur de la F.A.C.E.A., fondée selon eux en octobre 1943, donc à la fin : "Les délégués de la F.A.C.E.A., écrit Denis Salaud dans son Témoignage paru dans "Dossier P.G. Rapatriés" de Védrine en 1973, c'est surtout dans les régions que je les rencontre, et parfois dans certains départements. Ce sont souvent des notables, petits ou grands, toujours des bourgeois. Beaucoup sont des anciens combattants de 1914, rapatriés en 1941... A part certains d'entre eux que nous recrutons pour le M.N.P.G.D., (après mars 1944), il ne faut pas leur casser la tête avec les maquis et les attentats. Ils sortent d'en prendre et n'ont pas envie de se faire épingle à nouveau." A noter que Salaud n'a pas été P.G., lui-même, que le M.N.P.G.D. n'a été constitué qu'en mars 1944 et que, donc, la F.A.C.E.A. n'a pas recruté pour le R.N.P.G. ou groupe Pinot, que ces P.G. rentrés en 1941 (probablement mai-juin) n'ont pas voulu de Résistance comme le prouve le texte de Denis Salaud. Avant de tenter de récupérer, à des fins politiques, les maquis et la Résistance P.G., l'esprit des délégués, c'est-à-dire des Responsables de la F.A.C.E.A., et des Centres d'Entr'aide aux P.G., et celui de Mitterrand, étaient le même, toujours le même : pas de Résistance. Salaud pourrait ajouter que cet esprit était celui de Pétain et de ses collaborateurs, l'esprit de Vichy.

Le M.R.P.G.D., mon Mouvement, n'acceptait cette fusion, avec l'aide du C.N.P.G., que dans l'espoir de convertir à la vraie Résistance, même au dernier moment, ceux du R.N.P.G. ou groupe Pinot, ou des Centres d'Entr'aide, récupérables. Cela supposait, outre l'effacement obtenu de Pinot, celui de Mitterrand, jugé trop pétainiste, trop anti-Résistance, et trop ambitieux et magouilleur à titre personnel. Frénay, qui subissait la cour de Mitterrand à Alger et à Londres, ne voulut rien comprendre de notre part. Notre courrier et nos câbles ne devaient pas lui parvenir, et, en outre, autant il croyait aisément le baratin de Mitterrand à Alger et le suivait, autant il nous était difficile, de loin, de le convaincre de ses erreurs. De même à partir de 1943, il a cru que Moulin, le Délégué du général de Gaulle en France, devenu le Président du Conseil National de la Résistance, était pro-communiste ou crypto-communiste, et personne n'a pu faire changer Frénay d'avis depuis lors, alors que, s'il en avait été ainsi, et connaissant bien de Gaulle, celui-ci, informé par cent sources diverses, n'aurait pas manqué de destituer Jean Moulin. En raison de l'ultime position de Frénay qui exigeait que le Mouvement, qui serait issu de la fusion, soit dirigé, avec les mêmes pouvoirs chacun, par moi, comme par Mitterrand, et qui, donc, était très favorable au retour de Mitterrand en France, retour effectué le 26 février 1944, je confirmai par note à la Délégation du Comité (Gouvernement) d'Alger en France et par câble à Frénay que je n'accepterai pas d'être dans un Mouvement fusionné (qui serait le M.N.P.G.D.) où figurerait Mitterrand. La Mission que m'avait confiée le B.C.R.A., en octobre 1943, identique à celle du Commissariat à l'Intérieur à Alger, était expirée. Je déclarai par câble à Alger et à Londres, et par note à la Délégation d'Alger, que je partirai pour Alger par les Pyrénées, suivrai des stages rapides en Algérie, et demanderai à être parachuté en France avec une Mission militaire, purement d'Action, et hors tout Mouvement de Résistance. Et c'est ce qui fut accompli.

Le 13 mars 1944, le lendemain du jour de la fusion et de la création du M.N.P.G.D., j'écrivis une lettre circulaire pour tous les cadres et militants du M.R.P.G.D. en demandant à mes amis sa diffusion rapide : "Michel Charette aux dirigeants, militants et amis du M.R.P.G.D." "J'ai décidé de m'effacer désormais... pour ne pas vous compromettre en raison des poursuites policières dont je suis l'objet. Je vous félicite pour votre lutte sur les Fronts de France et d'Allemagne. Je vous demande de continuer à n'avoir d'autres objectifs que la Libération et la Reconstruction de la France, sous la conduite du Comité Français de la Libération Nationale, et à vous donner

corps et âme à la préparation de la lutte ouverte désormais toute proche" daté 13 mars 1944. J'avais ajouté à mon texte : "Pour ma part, je continuerai la lutte sur d'autres Fronts."

Il n'est pas dans mes intentions d'écrire l'Histoire de ce nouveau Mouvement, le M.N.P.G.D., qui ne vécut pas longtemps. Créé le 12 mars 1944, les Régions furent encore plus totalement autonomes immédiatement, et les maquis devinrent obligatoirement "F.F.I.", comme toute Armée Secrète et tout Groupe-Franc, par décision du Comité d'Alger qui nomma le général Koenig, résidant à Londres, Chef de tous les F.F.I., dès juin 1944. La libération de la très grande partie du sol national de juin à octobre 1944 supprima l'existence de fait de tout Mouvement de Résistance, et donc du M.N.P.G.D. Il était mort-né. Par contre, son nom servit, de façon justifiée, pour représenter les P.G. et les Déportés dans les Comités départementaux et locaux de la libération. Mais il fut utilisé, de façon injustifiée, pour des manœuvres politiques personnelles de certains. Les F.F.I., les F.T.P., l'O.R.A., et bien des maquisards, partirent rejoindre la Division Leclerc et surtout l'Armée de Lattre de Tassigny, après des actions de guérilla et, parfois, de combat contre l'ennemi, lui infligeant des pertes sérieuses et faisant des prisonniers, ou, dans certains îlots de Résistance, en l'acculant jusqu'à reddition, contribuant aussi, de façon indiscutable, à empêcher, dans le Sud-Ouest, la division blindée "das Reich" de venir à temps interdire ou ralentir les débarquements alliés en Normandie à partir du 6 juin 1944, ou à rendre inaptes, ailleurs, d'autres éléments ennemis à rejoindre leurs unités et à attaquer l'Armée de Lattre après son débarquement sur la Côte d'Azur. Parmi ces F.F.I., des milliers provenaient de notre Mouvement, le M.R.P.G.D. Et la plupart intégrés dans l'Armée de Lattre participèrent à la campagne d'Alsace et à la conquête de l'Allemagne aux côtés des Français Libres, des Britanniques et des Américains, tandis que les Soviétiques progressaient en Pologne, puis en Allemagne. C'était la suite logique de la Résistance vraie.

Certains ont tenté de faire croire que le M.N.P.G.D., dès sa création, se constitua un Comité directeur National de quatre membres, dont deux du R.N.P.G., un du M.R.P.G.D., et un du C.N.P.G., ce qui est entièrement faux. Je m'étais retiré volontairement avant la fusion, mais le M.R.P.G.D. exigea et obtint deux membres au Comité Directeur National : Dechartre (ancien Responsable national zone nord) et Pierre Le Moign', dit Lebreton (ancien Responsable National zone sud). Le Moign', momentanément arrêté par la Milice de Pétain, fut représenté à la séance de constitution du M.N.P.G.D. par son ami Burnoud, qui eut à remettre vertement en place plusieurs fois Mitterrand parce qu'il émettait des contre-vérités et voulait jouer les caïds. Comme Le Moign', en son absence, avait été nommé le Secrétaire Général de ce Comité Directeur National, il fut convenu que Jacques Bourgeois, qui avait succédé à Dechartre comme Responsable général zone nord du M.R.P.G.D. à partir de l'arrestation de Dechartre par la Gestapo en août 1943, prendrait les fonctions de membre et Secrétaire général du Comité Directeur National du M.N.P.G.D., jusqu'au retour de Le Moign'. Il n'était pas prévu que le Secrétaire Général, c'est-à-dire, la personne la plus importante d'une Direction Nationale, absolument collégiale et sans président, ni prééminence, ne soit pas membre à part entière de ce Comité Directeur National. En raison de l'entente de Résistance entre le C.N.P.G., représenté par Paumier au sein de ce Comité, et les deux membres du M.R.P.G.D. (notre Mouvement), Vichy n'avait et ne pouvait avoir la majorité dans ce Comité. Mais celui-ci fut vite démantelé : Dechartre, du M.R.P.G.D., et Benet, du R.N.P.G., partirent pour Alger, par l'Espagne, dès avril 1944. Dechartre fut remplacé par Bonnet dit Moulin, du M.R.P.G.D., qui ne connaissait rien de notre Mouvement en zone sud et pas grand chose de son organisation en zone nord. Benet laissa sa place à Jean Bertin, ancien du Réseau C.N.D.-Castille, passé au R.N.P.G. Paumier quittera le M.N.P.G.D. pour la Bretagne, et Bugeaud, dit Poirier, du C.N.P.G., lui succédera. Mitterrand restait beaucoup à Cluny chez ses futurs beaux-parents. En réalité le M.N.P.G.D. fut ressuscité par Mitterrand et quelques autres, après septembre 1944, quand il n'y avait plus aucune activité de Résistance d'aucune sorte... Et c'est seulement à ce moment que Mitterrand en prit la présidence à toutes fins utiles pour lui et ses amis surtout. Je m'en doutais. La manœuvre était prévue.

Paumier, dit Delarue, le créateur du C.N.P.G., qui fut membre du comité directeur national du M.N.P.G.D., a raconté, selon ses notes de compte rendu prises à l'époque, ce que fut Mitterrand au cours de la séance de fusion et, par le fait, de création du M.N.P.G.D. : "La (cette) première prise de contact donna lieu à un affrontement verbal assez sérieux (avec Mitterrand)... Le dimanche 12 mars 1944 eut lieu une réunion commune des trois groupements de résistance des P.G. Etaient présents les délégués du M.R.P.G.D. (groupe Charette), les représentants du C.N.P.G., et les dirigeants du groupe Pinot-Mitterrand (il ne cite pas le nom de R.N.P.G. inconnu de tous)... Mitterrand... attaque assez violemment le camarade Delarue (Paumier) en disant que son organisation n'est pas connue, ni à Londres, ni à Alger, et que, d'autre part, le C.N.P.G. ne représente pas grand chose... Il déclare qu'il est revenu de Londres et d'Alger avec la mission de fusionner le Groupement Charette et le sien (ce qui était faux)... Il fait savoir que lui-même nous ignorait complètement et qu'il était imprudent de faire la propagande que nous avions faite en Allemagne par l'envoi de journaux aux P.G... Toute l'intention de Mitterrand est orientée sur l'impossibilité d'admettre le C.N.P.G. dans une fusion..."

Paumier prouve la duplicité de Mitterrand et sa méconnaissance complète de la Résistance, même chez les anciens P.G. en France. En outre, Paumier décrit l'une des manœuvres habituelles et simplistes de Mitterrand.

Nous savons que Pinot, Mitterrand et leurs amis sont presque tous très vichy, donc anti-communistes, et que le C.N.P.G. dans cette fusion les gêne à l'égard de leurs amis très pétainistes toujours. Mitterrand ne dit pas la vérité à cette réunion, quand on sait qu'elle a lieu le 12 mars 1944 et qu'en décembre 1943 le général de Gaulle, bien informé, a appris personnellement à Frénay et à Mitterrand l'existence de ce Mouvement de Résistance communiste des P.G. en France (C.N.P.G.). Mitterrand veut d'emblée diriger le jeu, minimise à l'extrême le C.N.P.G. qu'il ne connaît pas, et veut l'éliminer de la fusion. Il a tort de reprocher l'envoi de propagande pour les P.G. en Allemagne sous prétexte d'imprudence, d'autant plus que les tracts étaient reçus dans des colis à des noms imaginaires dans les Stalag où ils étaient pris par des P.G. postiers Résistants. Mais Mitterrand et son groupe étaient trop Vichy pour être ainsi organisés et effectuer de la propagande, sinon en faveur du Sauveur (pour eux), Pétain, qui prescrivait de ne pas lutter contre les Allemands et de collaborer avec eux... Ensuite Mitterrand s'égaré lorsqu'il déclare à cette réunion qu' "il a la mission de fusionner le Groupement Charette et le sien". Il n'a aucune mission de fusionner le M.R.P.G.D. ou Groupement Charette, qui est assez grand pour se passer de lui. Au reste toute la fusion était prête et décidée pendant les trois mois et demi pendant lesquels il était absent à Londres et à Alger, ce qui avait bien facilité les accords. Pour être plus précis encore, quand Mitterrand s'est présenté au B.C.R.A. à Londres, à son arrivée, en novembre 1943, il avait même tenté de manœuvrer en déclarant qu'il ne devait plus exister deux Mouvements de Résistance d'anciens P.G. en France, le M.R.P.G.D. (Charette) et son groupe à lui, et que l'un des deux était de trop... Et que c'était l'un des objets essentiels de son voyage. Ah ! Ambition ! Quand tu nous tiens ! Il se contredit toujours, puisque dans son "Témoignage" dans "Dossier P.G. Rapatriés" de Védrine, il écrit, et l'ouvrage parut en 1981, que le M.R.P.G.D. ne comptait qu'une douzaine d'anciens P.G. du Stalag XI B... Alors, cela ne valait pas son voyage à Londres et à Alger, ni la fusion... Mitterrand, c'est un nœud de contradictions permanentes. A force de dire et d'écrire des contre-vérités, il ne sait plus jamais où il en est. Et dire que certains le croient !

De mon côté, comme je ne voulais pas "patauger dans la choucroute" avec Mitterrand au M.N.P.G.D., et donc comme j'avais refusé d'entrer dans ce Comité Directeur National, restant toujours très ami de mes compagnons du M.R.P.G.D., et chargeant ceux d'entre eux qui restaient dans le M.N.P.G.D. de maintenir et développer notre Résistance et les liaisons avec tous les nôtres, dans les deux zones, sur le plan vertical et sur le plan horizontal, refusant toute cohabitation morbide, je partis, comme je l'avais dit par les Pyrénées, après un excellent accueil à Toulouse, et, en particulier, par mes amis, les Charles Strickler. Si Mitterrand, en spécialiste du mélodrame, sait changer d'oripeaux, de ton de voix, de manière, il a réussi à se faire

attribuer, non pas seulement la Médaille, mais la Rosette de la Résistance, pour la placer à côté de sa Francisque de Pétain. Il en a fallu, probablement, des courbettes ! Pour moi, sur le plan de l'Histoire, ce n'est pas cela la Résistance, ni l'Histoire de la Résistance. Il faut savoir redresser l'image de marque de la vraie et pure Résistance, celle de ceux qui ont lutté, au péril de leur vie, sans le parapluie de Vichy, contre les ennemis et occupants de la France de l'époque, qui asservissaient notre pays et près de deux millions de Français P.G. et requis du Travail ou, à plus forte raison, déportés, cette lutte s'étendant au combat contre le nazisme, le racisme, et la collaboration de Pétain et de ses séides.

Pour terminer ces notes sur le M.N.P.G.D., né le 12 mars 1944, il faut citer des extraits du câble que le 24 juillet 1944, Gagnaire, dit Labasse, ex-groupe Pinot, faisait adresser, la gorge serrée, au B.C.R.A. de Londres. Il ferait rire, si ce n'était si triste. Le texte est déposé aux Archives Nationales :

"Mouvement National Prisonniers de Guerre et Déportés — LABASSE à FRENAY (Commissaire aux P.G. et Déportés à Alger) — Zone Sud coupée de Centrale — Sans budget — Demande rapidement fonds deux millions si possible sur terrain TARTE — Bien indiquer LABASSE Responsable zone sud M.N.P.G.D."

Ainsi Mitterrand, ex-groupe Pinot, qui s'était peut-être nommé en mars 1944 membre du Comité Directeur National du M.N.P.G.D., ne semble avoir rien fait pour créer et garder des liaisons permanentes et des points de raccrochage avec le "grand Responsable National du M.N.P.G.D. pour toute la zone sud", et même pour qu'il dispose d'un "budget" et d'argent, le "nerf de la guerre". Qui avait nommé Labasse à ce poste pompeux, qu'il voulait assumer, avec très peu d'anciens P.G. au Col de Néronne, dans un coin perdu du Cantal, où, comme Mitterrand, il ne semble pas avoir non plus de contacts avec les Régions et les maquis de R. 1, R. 2, R. 3, R. 4. Est-ce un manque total de connaissance de la vie de Résistance clandestine ? Mais Gagnaire, dit Labasse, jouait au général (S'est-il nommé encore lui-même ? Comme si des gens comme Strickler, chef de Région à Toulouse, aurait accepté ? Lui et la plupart des anciens du M.R.P.G.D. n'auraient pas voulu non plus de Mitterrand dans le pseudo-comité directeur national du M.N.P.G.D., et n'ont pas été consultés. Les gens se sont nommés seuls en s'arrogeant des pouvoirs qu'ils n'assumaient pas). Aussi, comme Diogène, les gens, une lampe à la main, parcouraient Paris de la part de Labasse : "Je cherche un nommé Mitterrand, se disant Morland." Mais sans succès. Selon le propre beau-frère de Mitterrand, celui-ci, après son retour de Londres, fin février 1944, se cachait souvent à l'abri chez les Gouze, à Cluny, en Saône-et-Loire. En pleine période insurrectionnelle. Près de Danielle.

## HOMOLOGATION OU PAS?

Avant l'arrivée de Mitterrand à l'Élysée en 1981, il n'était plus possible, en raison de forclusion, de faire assimiler une organisation ou un groupe, en qualité d'Unité Combattante, au titre de la Résistance Intérieure Française. Et, ni le groupe Pinot ou R.N.P.G., ni le M.N.P.G.D., n'avaient réussi, bien entendu, à obtenir une telle assimilation. C'était ennuyeux pour les bénéficiaires de la Francisque de Pétain. L'ensemble des vraies Organisations de Résistance étaient hostiles à la levée de cette forclusion. Pourtant, peut-être bien sous la pression de l'Élysée, Charles Hernu, ami intime de Mitterrand, prit, le 1<sup>er</sup> mars 1984, un décret, en tant que Ministre socialiste de la Défense, facilitant à nouveau ces assimilations, qui permettaient d'obtenir la pension annuelle d'ancien combattant, etc. Mais ce qui importait, c'était de faire reconnaître les groupes dans lesquels avaient été Mitterrand comme "Unités combattantes". Un arrêté d'Hernu du 15 mars 1984 nommait la Commission "ad hoc", où un groupe ami de Mitterrand possédait, croyait-il, peut-être, la majorité. Ils ont eu même l'impudence de mettre, dans la liste de cette Commission, Jacques Benet, cousin de Mitterrand, nommé pour représenter le M.N.P.G.D. qui n'avait jamais été reconnu comme Unité Combattante par les Commissions précédentes et par le Ministère de la Défense. Ainsi Benet était-il appelé à "juger" et à "voter" alors que les deux organisations, dont il aurait fait partie pendant la lutte clandestine, n'étaient pas homologuées "Unités Combattantes". C'est inconvenable, et je ne comprends pas que Benet ait accepté.

La Commission A 119, compétente, s'est réunie, en toute hâte, sous la pression du nouveau Ministre socialiste de la Défense, Paul Quilès, car Charles Hernu avait du démissionner sous la pression de l'opinion publique à la suite du scandale du "Rainbow Warrior", navire écologiste coulé dans le port néo-zélandais d'Auckland par des plongeurs de l'Armée française sur ordre venu d'en haut. Le colonel Masset, président de la Commission A 119, s'est plaint dans la Presse, et par un Recours en annulation contre les trois arrêtés de Quilès, datés du 5 mars 1986 qui assimilaient comme Unités Combattantes, au titre de la Résistance Intérieure Française, le R.N.P.G. et le M.N.P.G.D. (où aurait été Mitterrand), ainsi que le C.N.P.G. Au cours de la séance de la Commission du 17 février 1986, Benet déclara qu'il se retirait, mais ne se retira pas, puis qu'il ne votera pas, mais il intervint plusieurs fois... L'attitude du colonel Bizeau, représentant le Ministre de la Défense, a prouvé qu'il y avait reçu "des instructions"... Pour lui, il faut que tout soit voté de façon favorable au cours de cette séance. En effet, les élections législatives très proches devaient conduire à la défaite des socialistes, des amis de Mitterrand, et l'arrivée, au Gouvernement, et donc au Ministère de la Défense, des RPR, UDF,...

En raison de la précipitation du Ministère Quilès, le Président déclara qu'il n'a pu examiner dans de bonnes conditions les dossiers présentés. Il est précisé ce que l'examen des cas du R.N.P.G., C.N.P.G., M.N.P.G.D., se situeraient aux limites de la légalité. Le Président déclara que ces mouvements ne lui paraissaient pas pouvoir être examinés, compte tenu des dispositions réglementaires. Probablement les dossiers étaient quasi-vides ou très incomplets. Le colonel Bizeau fit encore plus pression. Benet déclara, à tort, à mon sens, que Le Moign', précédemment, n'était pas habilité à présenter le dossier du M.N.P.G.D. qui avait été refusé en 1951. Le rapporteur de la Commission, sûrement mal informé par des gens qui avaient intérêt à renverser les rôles, se trompa dans les dates de création des Organisations, mais en faveur du R.N.P.G. (Pinot, Benet, Mitterrand)...

En définitive, après discussions, la Commission, à la majorité des voix, vota contre l'assimilation du R.N.P.G. et du C.N.P.G. à une Unité Combattante. Et elle décida, à l'unanimité, d'ajourner *sine die* l'examen du M.N.P.G.D. (que Mitterrand avait présidé bien après la Libération de Paris). Mais Paul Quilès, selon le texte paru dans "Liberté Dimanche", aurait commis deux fautes graves. L'une d'avoir daté ses trois arrêtés ministériels reconnaissant R.N.P.G., C.N.P.G.M.N.P.G.D., du 5 mars 1986, alors que le colonel Masset n'a établi le procès-verbal de

la séance de la Commission A 119 sur ces affaires que le 6 mars 1986 ; or, selon la loi, la décision du Ministre de la Défense est subordonnée à la consultation de l'avis de la Commission A 119, et à la connaissance de cet avis que, selon le colonel Masset, Paul Quilès n'a pu recevoir avant le 10 mars 1986, d'autant plus que le colonel a déclaré n'avoir établi ce procès-verbal que le 6 mars. Des arrêtés antidatés sont-ils valables ? Quant au M.N.P.G.D. (créé le 12.3.44), aucun arrêté ministériel ne pouvait l'homologuer, en outre, puisque la Commission A 119 avait refusé de donner son avis. Paul Quilès a-t-il reçu les félicitations de Mitterrand ? Quel sac d'embrouilles !

Par contre, pour mon Mouvement, le M.R.P.G.D., déjà reconnu par les gouvernements à Londres et à Alger, j'ai tenu à le faire assimiler "Unité Combattante" au titre de la Résistance Intérieure Française par la Commission Consultative de la Résistance le 11 février 1987, par la Commission A 119 le 25 mars 1987, et par arrêté du Ministère de la Défense le 27 juillet 1987, quoique nombre des militants du M.R.P.G.D. avaient été homologués "Combattants" dès fin 1945 et 1946, au titre Réseau Charette ou à la suite de leur entrée dans les F.F.I. à partir de mars 1944. Pour le M.R.P.G.D., il n'y eut aucun contentieux, bien sûr.

A la différence du M.N.P.G.D., pour lequel la Commission A 119, convoquée par le Ministre de la Défense, a refusé de donner un avis favorable à son homologation comme Unité Combattante en reportant l'examen *sine die*, et à la différence du R.N.P.G. (groupe Pinot) et du C.N.P.G., pour lesquels la Commission A 119, prévue par décret, a donné son avis défavorable, à la majorité des présents, pour leur homologation comme Unités Combattantes, notre Mouvement de Résistance des P.G. et Déportés, ou M.R.P.G.D., a été immédiatement l'objet d'un avis favorable, à l'unanimité des présents, de la part de la Commission A 119, pour son homologation comme Unité Combattante, ce qu'a ratifié le Ministre de la Défense par son arrêté ministériel du 27 juillet 1987. Malgré l'influence de personnes haut placées. C'était ainsi reconnaître la stricte vérité de l'Histoire d'une pure et longue Résistance, sans ambiguïté ni équivoque avec les traîtres de Vichy, Pétain, Laval, et leurs compagnons.

## ÉPILOGUE

Il fallait, pour la vérité et l'Histoire, remettre les pendules à l'heure et décrire la vie de pure Résistance des militants et des militantes du M.R.P.G.D., c'est-à-dire d'une élite, sans ambition personnelle, sans complicité avec Vichy, dont l'esprit unique fut celui du devoir, par la lutte contre l'occupant, le nazisme et les collaborateurs, même au péril de leur vie. Comme de nombreux P.G. français en Allemagne, des milliers d'anciens P.G. en France et leurs amis non-anciens P.G., ont pesé de façon invisible, mais certaine, avec toute l'authentique Résistance, pour la Victoire. Ils ont sauvé l'honneur. Ils ne ressemblaient pas aux pétainistes, pro-allemands ou attentistes. A ceux-ci le pardon serait plus large, si non contents d'avoir profité de Vichy, ils n'avaient, ensuite, profité de la Résistance, au lieu d'adopter un profil bas. Ils auraient pu reconnaître s'être trompés d'avoir fait don de leur personne au traître Pétain, mais leur duplicité tardive, leurs magouilles, leurs mensonges, révoltent l'honnête homme. Il fallait apporter l'éclairage nécessaire à l'Histoire, même si de fausses croyances se révélaient grotesques. Il fallait de l'air pur et sain, et rejoindre l'héroïsme de tous ceux et celles du M.R.P.G.D., et de la vraie Résistance, qui ont donné leur vie pour la France. Que tous les membres du M.R.P.G.D. reçoivent l'hommage du souvenir, et, en particulier, nos martyrs et nos héros.